

FLORENT CHAREST

LES COMMUNAUTÉS
PROTESTANTES
DE
CHESTERVILLE ET HAM-NORD
1855-1982



Les Éditions Histoire Québec
Collection Société d'histoire et de généalogie de Victoriaville

FLORENT CHAREST

LES COMMUNAUTÉS

PROTESTANTES

DE

CHESTERVILLE ET HAM-NORD

1855-1982

Les Éditions Histoire Québec
Collection Société d'histoire et de généalogie de Victoriaville

*Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives nationales du Québec
et Bibliothèque et Archives Canada*

Charest, Florent, 1943-

Les communautés protestantes de Chesterville et Ham-Nord, 1855-1982

(Collection Société d'histoire et de généalogie de Victoriaville)
Comprend des réf. bibliogr. et un index.

ISBN 978-2-89586-066-2

- 1- Protestants – Québec (Province) – Chesterville – Histoire.
- 2- Protestants – Québec (Province) – Ham-Nord – Histoire.
- 3- Chesterville (Québec) – Histoire.
- 4- Ham-Nord (Québec) – Histoire.

FC2949.C554C42 2011 971.4'565 C2011-941327 -2

Illustration de couverture : Paroissiens de la communauté protestante du Rang de la Montagne,
Ham-Nord, 1932-1933. Source : Gérald Emery, 2003, p. 23.

Florent Charest
Longueuil (Québec) Canada
450 677-2910
florentcharest@videotron.ca

Dépôt légal – Bibliothèque et Archives nationales du Québec, 2011
Dépôt légal – Bibliothèque et Archives Canada, 2011

Droits d'auteur et droits de reproduction, traduction et adaptation réservés.
Toutes les demandes de reproduction papier doivent être acheminées à
Copibec
514 288-1664 – 800 717-2022
licences@copibec.qc.ca
Imprimé au Canada

PRÉSENTATION

Nous faisons des recherches généalogiques sur nos ancêtres de Chesterville et de Notre-Dame-de-Ham quand on nous a parlé la première fois des « apostats » de la région. Ils auraient abjuré le catholicisme au XIX^e siècle à l'occasion d'une querelle touchant l'emplacement de la deuxième église. L'un d'entre eux aurait même déménagé dans le fond du canton voisin pour priver sa femme d'un accès facile aux services religieux. Comme elle était la sœur d'une aïeule, il n'en fallait pas plus pour piquer notre curiosité et élargir notre champ d'études. En fait, que nous rapportaient les historiens sur ce différend religieux déjà lointain?

Nous nous sommes alors plongé dans la lecture du livre de l'abbé Charles.-É. Mailhot, *Histoire des Bois-Francs* (réédition t. 2, 1969), le seul à en parler. Notre intérêt généalogique nous a poussé à chercher les descendants des familles impliquées et à connaître ce qu'ils en savaient. Et pour en avoir le cœur net, à fouiller davantage les sources afin de vraiment répondre à nos interrogations.

Nous avons trouvé nos réponses en exploitant des documents d'archives peu connus, des sources inédites, et en recueillant, pour les périodes plus récentes, le témoignage de descendants. Tout cela nous a permis de jeter une lumière nouvelle sur cette facette mal connue du passé religieux de la région.

Il est d'abord évident que l'abbé Mailhot n'avait pas tout dit. Dans cette querelle d'emplacement d'église, on pouvait trouver une meilleure explication au mécontentement des gens du Haut de la paroisse, souligner les occasions manquées d'une entente entre les paroissiens et leur évêque et rappeler l'empressement inopiné de M^{gr} Laflèche à fermer le dossier de la deuxième église. L'épisode se clôt en septembre 1875 par le limogeage feutré du curé Agénor Moreau, en place depuis 1866, parce qu'il ne maîtrise plus la situation.

Quelque vingt ans plus tard, les autorités catholiques auront encore maille à partir avec un petit groupe de fidèles du secteur de Chesterville appelé Saint-Philippe, mais cette fois pour une tout autre raison. C'est en effet parce qu'elles ont adhéré au protestantisme que ces personnes se détachent de leur Église et fondent une mission protestante dans ce coin de pays, tout comme ce sera le cas de certains habitants du canton de Ham qui ont entretenu des liens étroits avec les précédents. Ce sera l'objet de notre deuxième chapitre.

Finalement, dans notre dernière partie, nous nous demanderons si les grandes familles touchées par tous ces bouleversements depuis la fin du XIX^e siècle ont connu le triste sort qu'on promettait aux malheureux « fourvoyés »? Qu'est-il advenu des familles Dupuis, Fortier, Perron et Gagnon de Saint-Paul, et des familles Blouin, Roy, Lahaie et Saint-Cyr de Ham-Nord, pour ne rappeler que les plus importantes ?



Afin de répondre aux multiples questions soulevées en cours de route, nous avons rassemblé beaucoup d'éléments épars pour les besoins de cette recherche. Nous tenions à fournir le plus d'information sur nos sources de documentation. Pour alléger la somme des renvois, nous avons exceptionnellement inséré dans le texte certaines références. Nous avons respecté l'orthographe et la ponctuation utilisées par les personnes de l'époque, que ce soit dans leur signature, leurs requêtes ou articles de journaux. Nous avons mis aux normes actuelles les dimensions figurant dans les actes ou documents, en complétant la décimale vers le haut ou le bas.

Nous tenons à remercier les nombreuses personnes qui nous ont accueilli dans notre quête d'information et qui nous ont fourni renseignements et documents, particulièrement des photos d'ancêtres. Sans elles, il manquerait un peu d'humanité dans cette recherche. Remerciements aussi au personnel des bureaux des municipalités de la région pour leur accueil et leur promptitude à répondre à nos questions sur des détails particuliers ; aux services d'Archives des diocèses de Trois-Rivières, Nicolet, Sherbrooke et à celui du Séminaire de Nicolet pour leur accueil, leur disponibilité et empressement à répondre à nos questions et nous transmettre des documents; à la Faculté de Théologie évangélique de l'Université Acadia, à Montréal, pour leur accueil dans le long dépouillement de leur inestimable collection du journal *L'Aurore*. Nos remerciements s'adressent encore plus particulièrement à monsieur Armand Auberson, maintenant octogénaire et dernier missionnaire laïc à avoir œuvré dans le Rang de la Montagne à Ham-Nord; nous lui sommes reconnaissant d'avoir partagé avec nous son expérience, ses souvenirs et des photos uniques sur cette mission; remerciements encore aux descendants retrouvés des familles Dupuis, Fortier et Perron pour les perles d'histoire qu'ils nous ont communiquées; à monsieur Jean-Louis Lalonde, pour avoir répondu à nos demandes d'éclaircissement sur l'histoire du protestantisme au Québec, pour des lectures suggérées, la pré-lecture de cette recherche, ses commentaires très appréciés et ses judicieux conseils. L'apport de chacun est unique et inestimable dans la reconstitution de ces quelques pages d'histoire méconnue.

Une reconnaissance bien distincte va à mon épouse Suzanne pour sa patience, son soutien, sa collaboration et ses encouragements au cours des nombreuses démarches et recherches nécessaires pour mener ce projet à sa présente conclusion.

*

TABLE DES MATIÈRES

Présentation

Liste des illustrations

Liste des sigles et abréviations

Chapitre 1

Les premiers protestants de Saint-Paul-de-Chester

A- L'érection de la première chapelle de Saint-Paul-de-Chester (1855 – 1857)	11
B- Les demandes de transfert de la chapelle (1859 – 1867)	20
C- Le tournant de 1869 et la suite (1869 – 1872)	25
D- La résistance ouverte (1873 – 1875)	35
E- La lettre aux hérétiques et ses suites (1875 – 1879)	49
F- Qui étaient les acteurs et que sont-ils devenus (1883 –1899)	59

Chapitre 2

L'histoire de deux communautés protestantes

A- Un aperçu de la situation missionnaire au Québec (1840-1925).....	69
B- La communauté de Saint-Philippe-de-Chester	
1- L'origine	77
2- La vie et la mort de cette mission	80
C- La communauté du Rang de la Montagne	
1- L'origine	96
2- Une histoire en quatre temps.....	101

Chapitre 3

L'histoire de trois familles impliquées

A- François-Xavier Fortier et sa famille	121
B- Octave Dupuis et sa famille	141
C- Jean-Baptiste Dupuis et sa famille	155
Conclusion	179
Annexes	181
Sources des illustrations	285
Bibliographie	287



LISTE DES ILLUSTRATIONS

- 1- Chesterville à l'intérieur des cantons, carte
- 2- Le tracé actuel du chemin Saint-Philippe
- 3- Suzor Ph.-Y., en 1875
- 4- Le lot 5 du rang Craig Sud
- 5- L'emplacement de la chapelle à Saint-Philippe, sur une carte de 1944
- 6- L'emplacement de la chapelle de Saint-Philippe, vision 2011
- 7- Cooke M^{re} Thomas, en 1875
- 8- Laflèche M^{re} Louis, en 1875
- 9- Moreau Agénor, curé, en 1875
- 10- Chiniqy Charles, pasteur
- 11- La deuxième église de Saint-Paul-de-Chester, photo 1875
- 12- Caron Charles-Olivier, vicaire général, en 1875
- 13- Le chemin des « anges », 1873
- 14- Fortier François-Xavier et Marie St-Cyr, en 1880
- 15- Bruneau Ismaël P., pasteur
- 16- LaFlèche Édouard, curé, 1875-1878
- 17- Trudel Charles, curé, 1878-1883
- 18- Vessot Joseph, colporteur, 1865
- 19- L'Institut évangélique de Pointe-aux-Trembles
- 20- Perron Arthur et Olivine Gagnon
- 21- Bellemare Hercule, curé, 1884-1898
- 22- Gagnon Benjamin et Lumina Morissette, leurs enfants
- 23- Rivard, Augustin-François, pasteur
- 24- Le carré Saint-Philippe, cadastre actuel
- 25- L'emplacement des communautés protestantes en 1903
- 26- Delporte Arthur, pasteur
- 27- Le presbytère-église protestante de Saint-Philippe vers 1930
- 28- Mousseau Georges-Clément, pasteur
- 29- L'emplacement des services à la communauté, Rang de la Montagne
- 30- Le chemin du Rang de la Montagne et les lots de colonisation
- 31- Blouin Georges et Anne Gallagher, leurs enfants
- 32- Roy Félix et Julie Allison, quelques enfants
- 33- St-Cyr, Moysé et Odile Levasseur, quelques enfants
- 34- Lahaie Olivier et Anastasie Charest, quelques enfants
- 35- Le Rang : la première église, en 1952
- 36- Sainte-Sophie-de-Mégantic, localisation
- 37- Le Rang : localisation de l'église, de l'école et du cimetière
- 38- Beauchamp Pierre, pasteur
- 39- Le Rang : l'église-école, 1932
- 40- Le Rang : l'école, en 1952
- 41- Auberson Armand
- 42- Le Rang : la nouvelle chapelle, 1952
- 43- Le Rang : l'école agrandie, 1953
- 44- Le Rang : chronique dans la revue *Credo*
- 45- Le Rang : acte de vente de la chapelle, 1982, extrait
- 46- Fortier François-Xavier, emplacement à Saint-Paul-de-Chester
- 47- Fortier François-Xavier, emplacement à Wotton, rang C
- 48- Fortier François-Xavier et Marie St-Cyr, 1909
- 49- Fortier François-Xavier et Marie St-Cyr, leurs enfants
- 50- Fortier Delphine et sa famille, 1906
- 51- Fortier Delphine, 1936
- 52- Fortier Marie et Ananie Durand, en Alberta
- 53- Fortier Marie et le départ de la famille pour l'Alberta, 1903
- 54- Fortier Marie, stèle funéraire, 1910
- 55- Fortier Philias, Marie Lemoine et trois enfants
- 56- Fortier Charles et Georgina Pepin
- 57- Fortier Amélie, au Vermont
- 58- Fortier Emma, carte mortuaire
- 59- Fortier Louisa et Robert Barr, en 1903
- 60- Fortier Nora et Louis Dubuc
- 61- Fortier Nora
- 62- Dupuis Octave et Céline Fortier, leurs enfants
- 63- Dupuis Joseph, en 1923 [fils d'Octave]
- 64- Dupuis Joseph, carte mortuaire de 1948
- 65- Dupuis Octave, stèle funéraire
- 66- Dupuis Octave, localisation dans le cimetière
- 67- Dupuis Herméline, carte mortuaire 1936
- 68- Paradis Romuald, carte mortuaire 1932
- 69- Dupuis Olive
- 70- Dupuis Olive, carte mortuaire 1945
- 71- Dupuis Adeline, carte mortuaire 1939
- 72- Fontaine Hedwige, en 1923
- 73- Fontaine Edwige, en 1964
- 74- Fontaine Edwige, Joseph Dupuis et quelques enfants religieux
- 75- Dupuis Hélène, vers 1935
- 76- Dupuis Jean-Baptiste, dans l'armée confédérée 1863-1965
- 77- Dupuis Jean-Baptiste et Hermine Lavigne, en 1893
- 78- Dupuis Jean-Baptiste et Hélène Chamaillard, en 1912
- 79- Dupuis Joseph, monument funéraire à Sainte-Victoire, Victoriaville
- 80- Dupuis Jean-Baptiste, monument funéraire à Namur
- 81- Dupuis Jean-Baptiste et Eugénie Champoux, enfants
- 82- Dupuis René
- 83- Dupuis René, en 1915
- 84- Dupuis René et sa filleule Régine Hinse-St-Hilaire
- 85- Dupuis René, monument funéraire à Tingwick
- 86- Dupuis Eugénie, 1894
- 87- Dupuis Eugénie
- 88- Dupuis Eugénie, en 1913
- 89- Dupuis Eugénie, en 1935
- 90- Dupuis Jean-Baptiste et Hermine Lavigne, enfants
- 91- Dupuis Égérie, en 1888 ?
- 92- Dupuis Égérie, en 1890
- 93- Dupuis Égérie, en 1890

- 94- Dupuis Égérie, en 1912
- 95- Dupuis Égérie, en 1918
- 96- Dupuis Exilia, en 1949
- 97- Trudeau Agnès, carte mortuaire 1909
- 98- Dupuis Joseph, carte mortuaire 1928 [Jean-Baptiste]
- 99- Dupuis Joseph et Emma McKenzie
- 100-Dupuis Joseph, en 1913
- 101-Dupuis Lumina, vers 1896
- 102-Dupuis Lumina
- 103-Dupuis Lumina, vers 1910
- 104-Dupuis Geffrey
- 105-Dupuis Zéphirine
- 106- Moreau Agénor, après son ordination de septembre 1864 !
- 107- L'église de Saint-David-de-Yamaska
- 108- Le complexe asilaire de Saint-Jean-de-Dieu, 1892
- 109- Dupuis Moïse fils et Adeline Lemieux
- 110- Le cimetière Thompson, à Saint-Joseph-de-Ham-Sud
- 111- Auberson Armand, octogénaire
- 112- La maison-école du Rang de la Montagne
- 113- Le chemin des écoliers du Rang de la Montagne
- 114- La construction de la deuxième église du Rang, 1952
- 115- Le culte du dimanche
- 116- Le cours d'éducation physique
- 117- Dupuis Eugénie, à Manchester vers 1888
- 118- Dupuis Égérie et Noé St-Hilaire, en 1912
- 119- L'église de Saint-Tite, diocèse de Trois-Rivières
- 120- L'emplacement du presbytère-église protestant de Saint-Philippe-de-Chester
- 121- La résidence des filles au carré Saint-Philippe
- 122- Les liens maritaux de quatre familles pionnières du Rang de la Montagne
- 123- Le cadastre et l'emplacement des services à la communauté du Rang

- 61-A : La pierre funéraire de Marie et Xavier Fortier
- 105 -A : La famille de Moïse Dupuis et Louise Mercier
- 110-A : L'église du rang en 1952, façade
- 110-B : L'église du Rang un dimanche de 1952
- 116-A : Un plaisir d'enfants, dans le Rang
- 116-B : Une fête d'enfants à l'école du Rang

LISTE DES SIGLES ET ABRÉVIATIONS

BAnQ	Bibliothèque et Archives nationales du Québec.
BAC	Bibliothèque et Archives Canada.
Arth.	Bureau de la Publicité des droits, circonscription foncière du comté d'Arthabaska, à Victoriaville.
DBC	Dictionnaire biographique du Canada en ligne.
Drum.	Bureau de la Publicité des droits, circonscription foncière de l'ancien comté de Drummond-Arthabaska, à Drummondville.
Wolfe	Bureau de la Publicité des droits, circonscription foncière du comté de Wolfe, à Richmond.
SGCE	Société de Généalogie des Cantons de l'Est Inc.
SHPPQ	Société d'Histoire du Protestantisme Franco-Québécois.

Chapitre 1

LES PREMIERS PROTESTANTS DE SAINT-PAUL-DE-CHESTER**Introduction**

En 1857, on inaugure une chapelle à Chesterville¹. À peine deux ans plus tard, elle est déjà jugée trop petite et a besoin de réparations. Certains parlent même d'en édifier une nouvelle, mais sur un autre emplacement distant de trois kilomètres. Après un moment, la nécessité d'un nouveau lieu de culte s'impose et c'est alors que les tiraillements commencent entre les tenants des deux secteurs. Dans les péripéties qui vont suivre, deux paroissiens auraient manifesté leur intention d'abjurer leur foi. Un panneau didactique placé aujourd'hui devant l'église rappelle ce geste jugé « infâme » à l'époque.

Une des sources d'information sur le sujet, facilement accessible et toujours citée, est le livre de l'abbé Charles-É. Mailhot, *Histoire des Bois-Francs*. Comme cet auteur a été pendant dix ans, de 1898 à 1908, curé de Saint-Paul-de-Chester², il a pu recueillir de première main les témoignages de participants à la querelle que nous évoquons et il la raconte à sa manière. Nous aurions pu nous en contenter. Cependant, comme les échos de la tradition orale semblaient donner une tout autre version de l'histoire, nous avons préféré explorer par nous-mêmes cet épisode. C'est ainsi que nous avons remonté le cours du temps et revu les faits dans leur contexte, les raisons des troubles à Saint-Paul même et de leurs répercussions négatives dans la région.

A – L'érection de la première chapelle de Saint-Philippe-de-Chester (1855 -1857)

Origine et peuplement du canton de Chester Ouest

Le premier parlement élu du Bas-Canada avait créé en 1792 l'immense canton de Buckingham qui occupait tout le sud de la colonie. On le subdivisera par la suite pour en former 93 qui porteront l'appellation de Cantons de l'Est (les Eastern Townships d'alors)³. Le 17 juillet 1802, on institue officiellement le canton de Chester Ouest et on y multiple sans tarder les très généreuses concessions⁴ faites aux amis du gouvernement, lesquels, souvent, résideront en Angleterre.

1. Nom actuel de la municipalité.

2. À l'époque, nom de la paroisse catholique et de la municipalité que nous utiliserons ici, et généralement sous la forme abrégée de « Saint-Paul ». La même chose pour le secteur « Saint-Philippe-de-Chester ».

3. Voir sur le sujet, Desrochers, p. 77-86. Les noms donnés aux cantons étaient issus de lieux en Angleterre dont les dirigeants anglais aimaient se rappeler le souvenir.

4. Dans le canton de Chester, signalons celles de Simon McTavish qui reçoit 11 550 acres [4 674 ha], de Samuel Philipps qui en a 6 200 [2 509 ha] et dans celui de Ham, Nancy Allen, 9 200 acres [3 723 ha] sans parler des nombreux cadeaux de 1 200 acres [486 ha] distribués ici et là. Le record absolu revient à Nicholas Austin, dans le canton de Bolton, en 1797, avec un cadeau de 62 621 acres [25 342 ha]. Certains ont acheté à prix dérisoire des superficies appréciables : W. Gregory, 11 000 acres dans Arthabaska [4 452 ha], S.F. Fergusson, 23 730 [9 600 ha] dans Tingwick entre autres : « [...] un seul individu pouvait s'emparer de tout un canton et le fermer à la colonisation, ce qui est malheureusement arrivé dans une grande partie des Cantons de l'Est. », *Liste des terrains*,

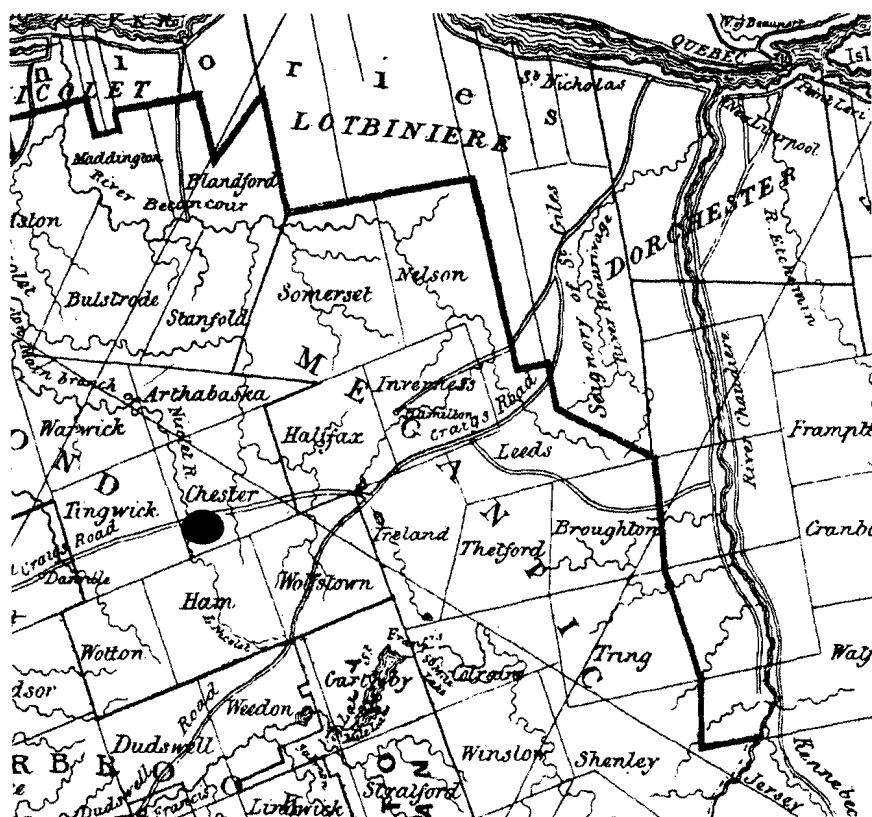


Fig. 1 – Saint-Paul-de-Chester à l'intérieur des cantons

Ce canton et son voisin du sud, le canton de Ham dont la proclamation a eu lieu en 1807, se sont ouverts tardivement à la colonisation, notamment par l'absence de voies de pénétration. Même la construction du chemin Craig à partir de 1810 ne fut pas un incitatif suffisant pour y attirer les colons qui ne commenceront à y venir que vers 1850. À Saint-Paul-de-Chester, les premiers furent Firmin et Hippolyte Hinse, André Laurendeau et Louis Demers⁵. Pour recevoir les services catholiques, les premiers colons devaient se rendre dans les paroisses limitrophes de Saint-Christophe-d'Arthabaska, de Saint-Médard-de-Warwick et de Saint-Norbert-d'Arthabaska. Il va falloir attendre la voie ferrée reliant Lévis à Richmond en passant par Victoriaville⁶ en 1854 et la percée simultanée du chemin Saint-Philippe dans les cantons de Chester et de Ham pour voir s'implanter les colons plus profondément dans ces territoires⁷.

Comme les vieilles seigneuries de la vallée du Saint-Laurent sont surpeuplées, les jeunes gens qui veulent s'établir se tournent vers la Nouvelle-Angleterre. Pour lutter contre cette émigration, le clergé lance au milieu du siècle le cri « *Emparons-nous du sol* » : « [...] des Sociétés de colonisation se fondèrent à Montréal, à Québec, aux Trois-Rivières, à Chicoutimi et dans divers

« Notes préliminaires », p. 7. Voir particulièrement p. 8-10. Pour le développement du canton de Chester, voir Desrochers, p. 391-92.

5. *Documents*, p. 1A. Note inscrite en 1872 par le curé Agénor Moreau, à l'ouverture de ce registre. Voir d'autres pionniers dans la foulée du précurseur francophone Charles Houde-dit Desrochers, dans Desrochers, p. 402.

6. Appelée alors la Station d'Arthabaska.

7. Vézina, p. 27.

autres centres. Le gouvernement lui-même, enfin sorti de sa torpeur grâce à l'influence de Louis-Hippolyte LaFontaine, consentit à donner gratuitement aux aspirants-colons des lots de 20 hectares dans les cantons de Wotton, de Garthby, de Ham, de Stratford, de Winslow et de Weedon, qui, par une espèce de providence, n'avaient pas encore été occupés par les exploiters, Weedon excepté⁸. »

Le canton de Chester Ouest allait profiter de cette campagne de colonisation. L'arpentage initial avait formé des lots réguliers de 200 acres [81 ha⁹], qui pouvaient être partagés entre plusieurs colons. Pour faciliter la désignation de ces petites divisions effectuées à l'intérieur des lots initiaux, un nouveau cadastre attribua un numéro à chacune des parties. C'est ce qui est appliqué au canton de Chester Ouest le 25 avril 1884 et au canton de Ham, en 1893¹⁰.

Afin de faciliter la pénétration dans les cantons au sud d'Arthabaska, Philippe-Napoléon Pacaud, de Saint-Norbert-d'Arthabaska, obtient une petite subvention du gouvernement pour tracer une route dans la forêt allant du chemin Craig au chemin Gosford qui passait juste au sud du lac Nicolet.. Ce pionnier y investit d'ailleurs de son propre argent. Commencé en 1854, ce chemin va faciliter l'accès à de nouvelles terres de colonisation dans nos deux cantons. Appelé au début « chemin Pacaud », puis « chemin du gouvernement », et en 1864, « chemin de la Reine appelé chemin St-Philippe », il deviendra populaire sous la simple appellation de « chemin Saint-Philippe », nommé en l'honneur de l'entrepreneur. La venue du bureau de poste appelé « St. Philippe de Chester¹¹ » le premier octobre 1887 ne fait que confirmer la pérennité accordée à ce nom.

Vingt kilomètres au sud de Victoriaville se situe la municipalité de Chesterville. Elle est érigée le premier janvier 1859 sous le nom de Municipalité de Chester Ouest, d'après le nom du canton dans lequel elle se trouve. Le 17 juillet 1861 marque son érection civile. Le 22 octobre 1903, le village reçoit le nom de Chesterville¹² et le reste de la municipalité garde le nom de Chester Ouest. Les gens parleront communément de « Saint-Paul » pour désigner indistinctement la municipalité ou la paroisse. En décembre 1982, tout le territoire est fusionné sous l'appellation de Chesterville. Au point de vue religieux, la paroisse catholique porte le nom de Saint-Paul-de-Chester. Elle possède un curé

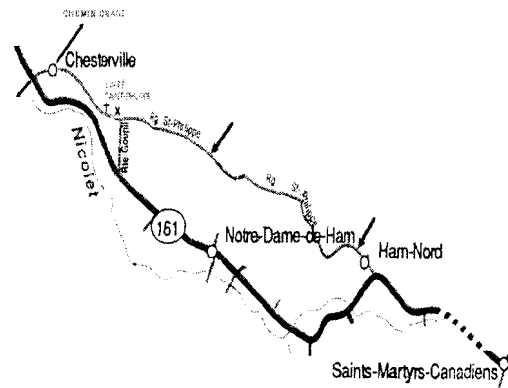


Fig. 2 – Tracé actuel du chemin Saint-Philippe

8. O'Bready, p. 19.

9. Généralement, les équivalences ont été arrondies vers le haut ou le bas pour en simplifier la lecture.

10. C'est la numérotation utilisée pendant un siècle et qui vient d'être révisée avec la réforme cadastrale provinciale qui attribue un numéro particulier et unique à chaque lot foncier du territoire québécois.

11. Bibliothèque et Archives Canada (BAC). Le premier maître de poste fut Onésime Gauthier. Quatre autres lui succéderont avant sa fermeture qui aura lieu le 10 août 1950. *Chesterville*, p. 65, le fait inaugurer le 1^{er} novembre 1887, soit un mois plus tard que la date officielle du 1^{er} octobre, selon le BAC.

12. Le bureau de poste établi dans le village a porté le nom de « Chester » de 1858 à 1891, alors qu'il est changé pour celui de « St. Paul de Chester ».



Fig. 3 – Ph.-H. Suzor en 1875

résident depuis 1860 et son érection canonique date du 3 avril 1861.

Saint-Philippe-de-Chester

Le chemin Saint-Philippe débute au cœur du village actuel de Saint-Paul, là où passe le chemin Craig, puis descend vers le sud. Trois kilomètres plus loin, il y a un embranchement à l'ouest qui donne accès au chemin Goupil, lequel débouche sur la route 161 qui partage les rangs 10 et 11 du canton de Chester Ouest. Cette partie de la route 161, entre le chemin Goupil et les limites du canton de Ham, a longtemps été appelée « rang des Binette », appellation fort utilisée dans les actes notariés et par les gens de l'époque pour désigner ce rang double et ses occupants.[Voir l'Annexe 4 – Doc. 4].

L'accroissement du nombre de colons et l'érection de la première chapelle sur le chemin Saint-Philippe, non loin du chemin Goupil actuel, amèneront une concentration de colons à cet endroit, à tel point que l'activité locale créera l'apparition d'un « carré » routier autour et à l'intérieur duquel s'établiront habitants et services locaux. La désignation populaire de ce carrefour sera le « carré » ou « coin Saint-Philippe¹³ ». Ce carré faisait partie intégrante de la paroisse et municipalité de Saint-Paul, même si parfois certains en parlaient comme d'un endroit distinct et autonome à cause de la présence d'un bureau de poste.

Le besoin d'une chapelle propre à Saint-Philippe – 1855

Le premier colon « canadien francophone¹⁴ », Charles Houd-dit-Desrochers, arrive au printemps 1849 et s'installe sur le lot 17 du 10^e rang¹⁵ du canton de Chester. Le nombre d'arrivants étant en hausse, on célèbre une première messe dans la maison de Moïse Dupuis¹⁶ en juin 1855, sur le 9^e lot du 10^e rang du canton et « au cours des années 1855 et 1856, Ph.-H. Suzor se rendit plusieurs fois chez M. Dupuis, pour y dire la messe, confesser, prêcher et baptiser¹⁷ ».

Dès le jeudi 9 août 1855, une première pétition¹⁸ de 69 colons « habitant les 8^e, 9^e, 10^e et 11^e rangs de Chester établis dans les 20 premiers lots du canton » demande à M^{gr} Thomas Cooke, évêque catholique du diocèse de Trois-Rivières, la permission d'ériger chez eux une chapelle : « Que c'est avec un profond chagrin qu'ils ne voient dans leur arrondissement aucune chapelle où ils puissent se rendre pour accomplir les devoirs de leur Sainte Religion et qu'ils sont disposés à

13. À l'avenir, nous désignerons cet endroit sous l'appellation « Saint-Philippe ». L'expression « village » sera utilisée pour identifier les gens qui habitent l'intersection des chemins Craig et de Saint-Philippe. Le village et Saint-Philippe seront en compétition pour l'obtention de la première puis de la deuxième église locale.

14. Desrochers, p. 399. Mailhot parle du premier « canadien catholique », t. 2, p. 222.

15. Desrochers, p. 398-402.

16. Moïse Dupuis a eu dix enfants dont le sixième porte aussi le prénom de Moïse. Les quelques fois où nous ferons mention du fils, nous l'identifierons comme « Moïse fils ».

17. Mailhot, Charles-Édouard, t. 2, p. 225. Philippe-Hippolyte Suzor est curé de Saint-Christophe-d'Arthabaska et desservant du canton de Chester. Moïse Dupuis avait acheté son lot contenant 200 acres [81 ha] le 17 mars 1855, à distraire le droit et privilège de moulin et deux acres [0,8 ha] autour de la place de moulin [indéterminée], sans compensation, (Drum., #3 175). Pour retrouver des actes notariés enregistrés avant l'ouverture du Bureau de la publicité des Droits fonciers du comté d'Arthabaska [Arth.], à Victoriaville, ouvert en 1857, consulter l'Index des noms au B.P.D. de Drummondville où étaient consignés les actes de l'ancien comté de Drummond-Arthabaska..

18. Voir Annexe I-A.

faire des sacrifices pour travailler à sa construction aussitôt qu'ils auront reçu l'ordre de Votre Grandeur¹⁹. »

L'emplacement envisagé

Le lundi 27 août 1855, M^{gr} Cooke donne mandat au curé Jean-Olivier Prince de Saint-Norbert-d'Arthabaska d'aller vérifier si « la requête est vraiment signée de la majorité des francs-tenanciers; ce vérifié et supposé qu'une chapelle, ainsi qu'une sacristie et un cimetière et un presbytère soient nécessaires, d'en désigner les places et d'en déterminer les dimensions principales²⁰ ». Les pétitionnaires de Saint-Philippe ne demandent qu'une chapelle et l'évêque semble déjà prêt, au besoin, à leur offrir toutes les installations requises d'une vraie paroisse. Cinq semaines s'écoulent et le mardi 4 octobre, le curé J.-O. Prince accompagné du curé desservant Ph-H. Suzor se rend à Saint-Paul pour évaluer les besoins réels des colons et les rencontrer en assemblée à Saint-Philippe.

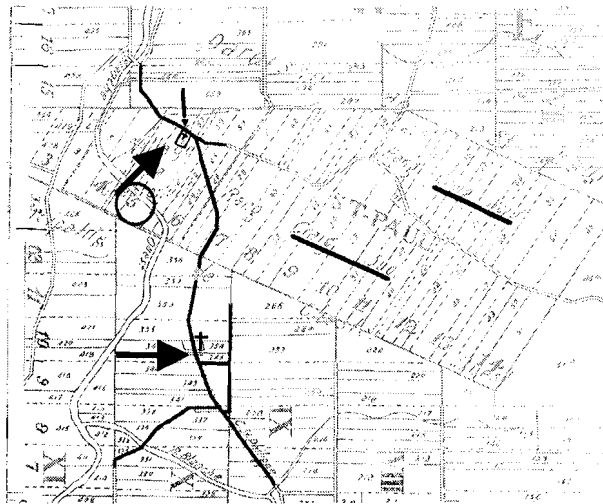


Fig. 4 – L'emplacement du lot 5 du rang Craig Sud et le futur carré Saint-Philippe

Considérant la durée et les difficultés du trajet à l'époque et l'assemblée prévue pour 10 heures de la matinée, les deux émissaires sont vraisemblablement arrivés au village la veille de sa tenue. Ce qui leur aura donné le temps de conférer avec quelques personnes du chemin Craig et en arriver à un consensus rapide. On a pu l'établir aussi facilement parce que le curé Suzor pouvait comparer le secteur Saint-Philippe qu'il connaissait bien et le nouvel endroit suggéré. Ne serait-ce que du point de vue du défrichement accompli, avait-il, selon son expérience, déjà pressenti l'emplacement qui convenait? Avait-il déjà incité quelques personnes du chemin Craig à se préparer au passage des mandataires, se chargeant lui-même de sensibiliser le curé Prince au problème en cours de route? Il semble bien que les mandataires de l'évêque se soient formés rapidement une opinion car, selon l'abbé Mailhot : « [...] la chose semblait tellement décidée en ce sens que l'on se mit à l'œuvre pour confectionner une croix²¹ » laquelle, une fois plantée, deviendrait le signe visible de leur choix. On ne s'inquiète pas à ce moment de la religion pratiquée par le propriétaire du lot 5 sur la partie sud du chemin Craig, on ne lui demande probablement pas s'il a du terrain à

19. Évêché de Nicolet, document daté du 9 août 1855.

20. Évêché de Nicolet, lettre de M^{gr} Cooke à Jean-Olivier Prince, 27 août 1855.

21. Mailhot, t. 2, p. 226.

vendre, et pouvons-nous imaginer sérieusement que l'on se soit permis d'aller planter une croix à valeur symbolique de cet ordre sur un lot privé sans la permission du propriétaire?

La pétition provenait de Saint-Philippe et le mandat était d'aller vérifier si les signataires représentaient bien la majorité des propriétaires de Saint-Paul. Très curieuse cette phrase de Mailhot : « [...] M. Prince devait [aller visiter] un autre site proposé [...] »²² » C'est cette formulation qui laisse croire que les mandataires avaient « le choix », ce qui n'est pas prouvé par les documents. Il était implicite que cela devait être dans les environs de Saint-Philippe. J.-O. Prince, reprenant l'embryon de chemin tracé dans les bois, se rend visiter l'emplacement situé à Saint-Philippe, sur le lot 10 du 10^e rang, lot voisin de l'endroit où son collègue accompagnateur Ph.-H. Suzor allait assez régulièrement dire la messe et un des rangs d'où émanait la pétition.

L'emplacement retenu

L'assemblée dûment convoquée le 23 septembre a lieu le jeudi 4 octobre à l'heure prévue, près de la maison de Gilbert Poudrier :

« [...] j'ai constaté 1^o que les signatures étaient véritablement de ceux dont elle porte les noms et que les signataires forment la majorité des francs-tenanciers des huitième, neuvième, dixième et onzième rangs du dit township de Chester, 2^o que la construction d'une chapelle est devenue nécessaire.

J'ai de suite, en vertu de la dite commission et en présence de la dite assemblée, cherché et examiné le local [l'emplacement] le plus convenable pour la dite chapelle, et j'en ai fixé l'emplacement sur le dixième lot du [dixième] rang, à quarante cinq pieds environ du chemin royal, j'ai arrêté que la dite chapelle sera construite en bois, et aura quarante pieds de longueur, trente pieds de largeur, treize pieds de hauteur au-dessus des lambourdes, le tout à mesure française²³. »

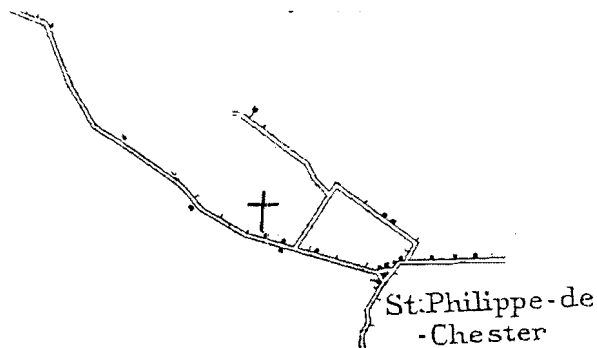


Fig. 5 – L'emplacement choisi, tracé routier de 1944.

Soulignons que c'est le choix « le plus convenable » qui a été retenu. Pourquoi les mandataires n'ont-ils pas fait valoir dès les débuts le lot du chemin Craig? Pourtant, la majorité des propriétaires de cette époque est d'accord pour que la chapelle à construire le soit à Saint-Philippe.

La raison majeure qui sera invoquée plus tard sera que le terrain retenu était cédé gratuitement par le propriétaire Joseph Pellerin, originaire de Princeville²⁴, et que cet emplacement était au centre de la collectivité à

22. Mailhot, t. 2, p. 226.

23. Évêché de Nicolet, Procès-verbal du 4 octobre 1855. Aussi dans les *Documents*, p. 74B à 75B. Gilbert Poudrier ne sera plus à Saint-Paul lors du recensement de 1871. Il n'y a pas de baptême, mariage ou sépulture dans lesquels il serait impliqué. Mais il est certainement près du lot 10 du 10^e rang. Remarquons que l'emplacement le « plus convenable » retenu est situé dans un lieu relativement rocheux et incliné, et jusqu'à récemment la partie plus basse servait de pacage à des animaux. La chapelle, cependant, était située dans le haut, sur un plat. La maison sise au 6801 chemin Saint-Philippe, empiète sur les fondations de la chapelle, selon Raymond Laroche. Voir la fig. 6.

24. Comme le mandataire J.-O. Prince et son oncle Pierre Prince – fondateur de Princeville – qui vient d'acheter le lot 20 du 1^{er} rang du canton de Ham, pour y établir un moulin à scie. Cet emplacement deviendra avec le temps, le cœur de la future municipalité de Notre-Dame-de-Ham, érigée le 14 novembre 1898.

desservir à ce moment-là, laquelle s'étendait du « village » jusqu'à une partie avancée du canton de Ham²⁵.

La tradition orale propose un autre motif, peut-être inavouable à l'époque, pour la préférence de Saint-Philippe à celui du lot 5 du chemin Craig, soit la présence sur ce chemin d'une halte routière²⁶ tenue par James Goodhue²⁷. Il y avait là une auberge où les pères de famille auraient pu se réfugier en traversant la rue pour échapper aux trop longs sermons du dimanche²⁸. Donc, selon Raymond Laroche, pas question de construire une chapelle à proximité d'un tel endroit de perdition :

« J'ai dit : qu'est-ce que c'est ça cette histoire de fou là? Je suis allé voir madame Rose-Aimée Leclerc [1903-1983, fille de Joseph], épouse de Joseph Dupont [1887-1992] et c'est elle qui m'a raconté l'histoire de l'aubergiste.

Mais moi au tout début, je pensais que l'aubergiste était ici, au coin Saint-Philippe. Ce n'était pas au coin Saint-Philippe, c'était au coin du chemin Craig, là-bas. Elle était sur le bord d'en haut, au coin du chemin Craig et du chemin Saint-Philippe. Puis c'est là qu'elle m'a raconté que l'aubergiste étant mort, son épouse était devenue de petite vertu, qu'elle vendait de la boisson, puis quand le curé Suzor est arrivé pour choisir l'emplacement de la première chapelle, il a dit : » ça n'a pas de bon sens, je ne peux pas construire mon église là », et Suzor d'ajouter : « si je construis mon église là, sur le chemin Craig, quand les gens sortent pendant que je fais mon sermon, ils vont aller prendre un coup, ils ne reviendront pas. »

À l'époque, ce n'était pas les hommes qui se chargeaient de l'instruction chrétienne des enfants à la maison, c'était le rôle des femmes. Alors, les femmes assistaient au sermon et les hommes sortaient. Les hommes s'étaient levés tôt le matin, ils avaient fait leur « train » ou leur besogne. Ils étaient à jeun depuis minuit, puis y cassaient la croûte sur le perron de l'église tout en faisant des « barguines » [marchandages]. Puis quand le sermon était fini, le bedeau sortait de l'église et puis disait « rentrez » pour assister à la fin de la messe.

Alors c'est la raison pour laquelle ils ont monté ici, pour la construire à l'emplacement du 6801, chemin Saint-Philippe.

— L'auberge est-elle un des facteurs pour lesquels la chapelle a été construite à Saint-Philippe?

— Oui, c'est ce que les gens m'ont toujours laissé sous-entendre. »

Lorsque les mandataires reviennent au village, les habitants favorables au lot 5 du rang Craig Sud, minoritaires dans l'ensemble, apprennent que l'emplacement retenu est celui de Saint-Philippe, là où se trouvait la majorité des propriétaires: ils passent de la surprise « au mécontentement et même à la colère²⁹ » envers les mandataires. On n'a pas respecté le consensus convenu et ils sont frustrés. Est-ce à ce moment-là que, pour les calmer, on leur a fait savoir que le lot 5 étant la propriété du « protestant³⁰ » Emerson, et qu'il ne l'aurait pas vendu pour y ériger une église « catholique »? Nous croyons que cette explication n'est survenue qu'après-coup³¹ et n'a donc pu jouer dans la première exclusion. Le choix devait-il être fait si rapidement qu'on ne pouvait

25. Mailhot, t. 2, p. 226.

26. Dans le village, à l'emplacement du dépanneur actuel, au 525, rue De l'Accueil.

27. Selon Mailhot, t. 1, p. 329, c'est James Goodhue (père) (1783-1866, Arthabaska) qui tenait en 1835 une hôtellerie sur le chemin Craig. Il a eu un fils aussi prénommé James qui a épousé Myriam Emerson. Le couple a eu onze enfants dans la région avant d'émigrer en Californie en 1875. Pour les enfants, voir Kingsey & Warwick Baptist Church 1838-1870 BMS, SGCE.

28. Laroche, Raymond, historien local. Il est né à Saint-Philippe. Dès son jeune âge, il accompagne son père qui visite pour affaires les habitants du lieu. Il a fouillé l'histoire locale et contribué à l'édition du livre du *125^e de Chesterville* en 1985. Son activité professionnelle et sa curiosité sur l'histoire de Chesterville lui ont permis de rencontrer de nombreux descendants de gens qui ont vécu l'époque étudiée ici.

29. Mailhot, t. 2, p. 226.

30. *Ibid.* James Goodhue (père) avait 72 ans en 1855 et demeurait probablement à Arthabaska. Suzor aurait pu aller le rencontrer au préalable!

31. Mais à une date inconnue.

pas prendre le temps de consulter Emerson ou d'attendre son retour s'il était absent de Saint-Paul? L'argument du « protestant Emerson » est faible si on tient compte que l'implantation d'une chapelle se discute dans la communauté avant même de présenter une requête, puis lors de sa signature et dans la période d'attente du mandataire épiscopal!

L'érection de la chapelle

Les affaires ne traînent pas : trois jours après la visite des curés J.-O. Prince et Ph.-H. Suzor, le dimanche 7 octobre 1855, Joseph Pellerin cède devant notaire une petite partie de son lot, soit sept pour cent de sa superficie, pour permettre la construction de la chapelle, de la sacristie, du presbytère et du cimetière. La partie cédée forme un carré ayant 16 arpents en superficie [6 ha], répartis huit d'un côté du « chemin Royal », huit de l'autre³².

Le 15 novembre, une lettre de M^{sr} Thomas Cooke accorde aux 69 signataires³³ de la seule requête en cours, l'autorisation de construire une chapelle pour la mission, qui aura 40 pieds de longueur sur 30 de largeur [13 m sur 10] et sera éloignée du « chemin Royal » d'environ 45 pieds [15 m]. L'évêque souhaite aussi qu'on y ajoute pour le curé un logement d'environ 10 à 15 pieds [3-5 m]³⁴. Le Secrétaire de l'évêque y joint une lettre à l'intention de Ph.-H. Suzor dans laquelle il lui suggère de convaincre les paroissiens de construire une chapelle à laquelle on ajoutera une sacristie et un logement pour le curé, le bâtiment mesurant au total 60 pieds de long sur 40 de large [20 m sur 13], soit le double de la superficie d'abord prévue! « Vu que cette chapelle devra, pendant plusieurs années servir d'Église, Monseigneur [veut] qu'on lui donnât [...]. Faites [-le leur] comprendre [...]. Sans cela ils seront bientôt obligés de construire à part un presbytère, une sacristie ou une église, ce qu'il est bon de différer autant que possible³⁵»

Le samedi 29 novembre 1856, alors que la construction avance, Joseph Pellerin, qui demeure maintenant à Plessisville, se rend chez le notaire Defoy pour signer à nouveau sa donation³⁶, tandis que le même jour, Antoine Gagnon, arpenteur, vient borner le lot cédé : le « chemin Royal » est désigné « chemin du gouvernement » et la description technique donne à la Fabrique deux lots vis-à-vis et égaux de deux arpents de profondeur sur quatre de largeur, de part et d'autre du chemin [117 m sur 234]³⁷.

La bénédiction de la chapelle – 1857

Le jeudi 12 février 1857, Ph.-H. Suzor vient bénir la chapelle³⁸ à laquelle on n'a pas rattaché un presbytère, mais une petite partie habitable par le curé, dans la sacristie : « ... nous en avons fait la bénédiction accompagné de monsieur Bouchard, prêtre, qui a chanté dans la dite

32. *Documents*, p. 1A à 3A. Le contrat notarié devra être repris devant le même notaire Defoy d'Arthabaska le 29 novembre 1856, minute 1543. Le chemin royal est le chemin Saint-Philippe. Deux semaines plus tard, le dimanche 21 octobre, le curé J.-O. Prince est nommé prêtre missionnaire à L'Avenir, au sud de Drummondville.

33. Ils représentent la majorité des « propriétaires ». Il devait y avoir un très grand nombre de « squatters », des propriétaires n'ayant pas encore les titres de propriété de leur lot. Mailhot rapporte une population de 1876 « âmes » en 1861 pour environ 200 familles.

34. Mailhot, Ch.-Éd. t. 2, p. 227 pour le texte de la lettre pastorale.

35. *Documents*, p. 72B-73A, lettre du Secrétaire Ph.-O. Gélinas au curé Ph.-H. Suzor.

36. Évêché de Nicolet, document daté du 29 novembre 1856. Les motifs de cette deuxième signature d'un contrat identique ne nous sont pas connus.

37. Évêché de Nicolet, document daté du 29 novembre 1856.

38. Nous utiliserons le terme chapelle pour désigner la première bâtisse qui servira au culte. Nous utiliserons le terme église pour désigner la bâtisse qui servira aux mêmes fins, mais sur le chemin Craig.



Fig. 6 – La chapelle empiétait sur la moitié arrière transversale de cette maison sise au 6801, chemin Saint-Philippe.

chapelle la première messe le même jour³⁹». En définitive, elle a comme dimension environ 55 pieds de long sur 30 de large et 13 de hauteur [18 m sur 10 et 4 de hauteur]⁴⁰, donc un peu moins long et moins large que ce que recommandait le secrétaire de l'évêque.

Un an plus tard, le dimanche 7 février 1858, il y a élection des premiers marguilliers : Olivier Lafontaine, 37 ans, résidant sur le lot 8 du chemin Craig, Isaïe Comtois, 32 ans, sur le lot 1 du 9^e rang, Zoël Béliveau, 33 ans, sur le lot 18 du 10^e rang, Firmin Hinse, 35 ans, sur le lot 8 du chemin Craig Nord, François Boisvert, 50 ans, sur le lot 7 du 8^e rang, Pierre Binette père⁴¹, 34 ans, sur le lot 9 du 10^e rang, Pierre Roberge, 35 ans, sur le lot 18 du 9^e rang et décédé trois ans plus tard en janvier 1861, Cina Baril, 24 ans, sur le lot 19 du 8^e rang. En tenant compte des votes reçus, le marguillier en charge désigné est Olivier Lafontaine, suivi de Isaïe Comtois et de Zoël Béliveau, les trois formant le premier corps des « marguilliers de l'œuvre⁴²».

39. *Documents*, 2A, feuillet mobile inséré et signé Ph.- H. Suzor.

40. Le recensement de 1861 indique ces dimensions et lui attribue une valeur de 320\$. Elle peut accueillir 400 personnes et jouxte le presbytère de 1859, qui a 30 pieds de long sur 26 de large [10 m sur 8] et vaut 240\$. Voir Chester Ouest, district 3, BAnQ, microfilm C-1262, p. 172.

41. Il y a deux autres Pierre Binette dans la mission, à ce moment-là.

42. Mailhot, t. 2 . p. 229-30.

B – Les demandes de transfert de la chapelle (1859 – 1867)

Le 1^{er} janvier 1859, le territoire du canton de Chester Ouest est érigé en municipalité¹. Et les nuages s'amoncellent déjà dans le ciel au-dessus de la chapelle.

La première demande de transfert de la chapelle – 1859

Le dimanche 8 mai, une requête de 106 « notables² » de Saint-Paul, dont le marchand protestant Jasper Emerson, est adressée à M^{gr} Cooke. Elle demande l'arrêt des travaux entrepris pour la construction du presbytère et la délocalisation de la chapelle :

« La requête des soussignés notables de la mission de Saint-Paul de Chester expose respectueusement à votre Grandeur
 Qu'à une assemblée publique des notables de la dite mission tenue en la sacristie le huitième jour du mois de mai dernier, après avis donné par le Révérend missionnaire du lieu il fut décidé de s'adresser à votre Grandeur pour demander le déplacement de la chapelle du lieu pourvu que ce fut dans une distance qu'il plaise à votre Grandeur de déterminer. Que la dite chapelle actuelle nécessite des réparations immédiates, que la construction d'un Presbytère est donné à l'entreprise pour être commencé immédiatement.
 Que le site actuel de la dite chapelle est hautement reconnu pour être défavorable sous tous les rapports, tant par son sol humide, incliné et rocheux, ne pouvant pas trouver de place pour fixer un cimetière.
 Que vos humbles pétitionnaires ont toutes les raisons plausibles pour représenter à votre Grandeur qu'il est indubitablement reconnu que pour le bien futur de la dite mission qui prend journellement un accroissement considérable, et dans l'intérêt de la religion que la dite chapelle doit être changée de site.
 Vos humbles suppliants osent espérer de votre Grandeur que vous voudrez bien recevoir leur présente requête en votre brillante considération et ordonner que cette place soit changée et que les réparations à faire à la dite Église ou chapelle ainsi que la construction du Presbytère soient suspendus.
 Et que votre Grandeur voudra bien choisir l'endroit qu'il voudra pour y fixer la dite chapelle et votre grâce peut être convaincue que la place choisie sera respectée et approuvée par le publique de cette mission³. »

Les gens du chemin Craig veulent que l'évêque revienne sur sa décision avant que la construction du presbytère ne soit trop avancée. Les « notables » signataires sont beaucoup plus nombreux que les demandeurs de la chapelle trois ans plus tôt. Au même moment, le jeudi 1^{er} septembre 1859, 74 propriétaires des 1^{er} et 2^e rangs du canton de Chester demandent à être annexés aux 1^{er} et 2^e rangs du canton d'Halifax pour obtenir une église dans ce secteur⁴. Simultanément, 94 autres propriétaires du canton de Ham demandent aussi à M^{gr} Cooke d'avoir leur propre église⁵. C'est l'année de l'inauguration de la première église de Wotton, malgré les difficultés de l'époque: « La misère est grande dans ma paroisse, et je pense qu'il va mourir au printemps un grand nombre d'animaux, ce qui décourage plusieurs au point de leur faire prendre la route des États-Unis. Il s'expatrie pas moins d'une vingtaine de familles qui semblent partir à regret⁶. » Cette misère n'était pas propre à Wotton :

« Le curé Suzor, de Saint-Christophe, rapporte à son évêque Mgr. Thomas Cooke, en août 1856 : « Je n'ai visité que la moitié de la mission de Saint-Paul, les mauvais chemins m'ayant empêché de continuer, et j'ai trouvé soixante-trois familles y compris dix-huit familles sur les confins du township de Ham... Je vous avoue franchement que je ne sais comment nous pourrions mettre logeable la chapelle de Saint-Paul. Les gens crient à la misère. Une partie du bois nécessaire à la construction est sur place. J'ai fait faire les chassis et les portes

-
1. *Chesterville*, p. 26, elle sera érigée civilement le 19 juillet 1861.
 2. Les « propriétaires » du secteur « village » sont-ils déjà devenus plus nombreux que ceux de Saint-Philippe?
 3. Évêché de Nicolet, pétition à M^{gr} Cooke datée et remise en « juin 1859 ». Voir l'Annexe 1- B.
 4. Évêché de Nicolet, document 5 daté du 1^{er} septembre 1859. Pour les signataires, voir l'Annexe 1- C. Cette démarche n'aboutira pas.
 5. Évêché de Nicolet, document 5 daté du 10 septembre 1859. Pour les signataires, voir l'Annexe 1- D.
 6. O'Bready, 1949, p. 85, lettre du curé Casimir Hamelin, 14 avril 1859.

nécessaires à la bâtisse. Quant au reste, il est impossible de compter sur le moyen des habitants de la localité...
7»

Le samedi 20 octobre 1860 a lieu la première inscription dans le registre paroissial de Saint-Paul. Le 18 janvier 1861, une pétition demande l'érection canonique de la mission en paroisse, ce qui inclut d'avoir un curé résident⁸. Deux mois plus tard, Ph.-H. Suzor vient valider la pétition, atteste qu'elle contient la signature de la majorité des francs tenanciers de la mission et que leurs allégués sont fondés à savoir que 175 terres de 3 arpents de front [175 m] sur 300 du canton de Chester Ouest sont habitées par autant de familles, que la mission compte déjà 800 âmes dont 600 communicants et qu'ils sont capables de subvenir aux besoins d'un prêtre⁹. Début avril 1861 a lieu l'érection canonique de la paroisse sous l'invocation de Saint-Paul apôtre¹⁰. Le missionnaire déjà en place, Damase Sicard de Carufel, devient le premier curé de Saint-Paul et le desservant des Saints-Anges-de-Ham-Nord.

La mission de Ham-Nord veut un prêtre résident – 1862

Un an plus tard, le 11 août 1862, 33 colons du canton de Ham-Nord écrivent à M^{br} Cooke. Ils expriment leur insatisfaction envers leur desservant dont ils demandent le départ et, si possible, d'avoir comme remplaçant un prêtre résident :

« Nous exposons respectueusement

– Que sur l'injonction de leur missionnaire Rév. de Carufel, ils ont entouré convenablement un cimetière dont la grandeur et le lieu furent fixés par lui, qu'après y avoir fait lui-même des sépultures, il exige maintenant que nous transportions nos morts à Saint-Paul de Chester dans un cimetière où les animaux y paissent. Nous respectons nos morts et il serait doublement pénible pour nous si l'on nous contraignait à les transporter si loin et dans un tel lieu.

– Nous avons un chemin de Croix dans notre chapelle, le plus grand nombre d'entre nous ignore entièrement la manière d'exercer les devoirs qui s'y rattachent, le missionnaire ne l'ayant jamais fait faire ni même donné les instructions pour pouvoir le faire.

– Il y a de 24 à 28 enfants d'âge à faire leur première communion, ils n'ont encore reçu qu'une seule instruction.

– Notre Missionnaire dit publiquement que nous lui avons donné que 40 minots de tous grains [4364 litres ou 162 pieds cubes] pour sa dîme, nous pouvons constater que 6 ou 7 d'entre-nous lui en avons donné une plus grande quantité et nous sommes plus de cent.

– Nous avons toujours été privé de l'avantage d'entendre un sermon.

– Nous aimerions avoir un prêtre résidant parmi nous, et nous sommes prêts à payer un supplément pour obtenir cette faveur de votre Grandeur.

– Il nous reste à déclarer à votre grandeur que nous croyons que dans l'intérêt de la religion et la concorde ici, un changement est nécessaire, et que nous verrons avec plaisir celui de Mr de Carufel, tout en protestant à votre Grandeur, que nous sommes et serons toujours prêts à nous soumettre de gaité de cœur à tout ce qu'elle lui plaira de décider et d'ordonner. »

Après les signatures, une information non anodine est ajoutée à l'intention de M^{br} Cooke :

7. Extrait du panneau didactique posé devant l'actuelle église de Saint-Paul. Nous n'avons pas dépouillé la correspondance du curé Ph.-H. Suzor. Voir l'Annexe 6 pour le texte intégral.

8. Évêché de Nicolet, document 6 daté du 18 janvier 1861. Pour les signataires de la pétition, voir l'Annexe 1 - E. Pour les habitants de la partie sud du chemin Craig en 1861, voir l'Annexe 2, Recensement de Chester Ouest pour 1861, BAnQ, microfilm C-1262, district 3, p. 173.

9. Évêché de Nicolet, document 6 daté du 21 mars 1861. Le procès-verbal de Ph.-H. Suzor mentionne 800 âmes et 600 communicants, un oubli de 1000 âmes, alors que le recensement de 1861 totalise 1876 âmes selon Mailhot, t. 2, p. 230.

10. Évêché de Nicolet, document 7 daté du 3 avril 1861.

« Monseigneur, nous prenons encore la liberté d'informer votre grandeur que nous avons dans notre place à 15 arpents de notre chapelle [0,8 km] une Mine de cuivre qui se travaille et qui prochainement va amener divers nations. Même il y a de résident *un Ministre qui a déjà offert des bibles* [les italiques sont de nous] à des catholiques. Je pense bien qu'il va venir 200 personnes travailler à ces travaux. Ca deviendrait des gens neufs pour notre religion. C'est pourquoi je prends la liberté de vous informer qu'il devient nécessaire que notre ministre réside chez nous à Ham parmi nous si c'est la volonté de votre grandeur. – Alexis Demers ¹¹ »

Les paroissiens de Ham-Nord semblent exacerbés par leur curé, ce que confirme Raymond Laroche qui rapporte la tradition orale à ce sujet :

« Le curé de Carufel y était bien dur pour les gens de Ham-Nord. Le premier curé de Saint-Paul, les gens de Ham-Nord ne l'ont pas aimé, parce que les défunts étaient enterrés la journée qu'il voulait. C'était un paquet de trouble. Il était raide, 'rough and tough', les gens de Ham-Nord ne l'aimaient pas. Il était dur : pour les cérémonies religieuses, c'était quand lui était prêt, ce n'était pas quand les autres étaient prêts, puis les funérailles, c'était pareil. Y en a qui voulaient enterrer à Ham-Nord et lui ne voulait pas, il fallait qu'ils s'en viennent à Saint-Paul. Le monde y allait contre leur gré, parce qu'ils voulaient faire leur cimetière à Ham-Nord. Les gens m'en avaient parlé. »

La première visite pastorale – 1863



Fig. 7 – M^{re} Thomas Cooke en 1875

Au moment de la visite pastorale de M^{re} Cooke, les 28, 39 et 30 juin 1863, les deux camps sont bien en place. En août 1862 déjà, les fidèles du canton de Ham souhaitent leur autonomie religieuse en demandant aux autorités un curé résidant. En septembre, ils réclament le minimum que constitue un cimetière¹². Pour leur part, les colons du chemin Craig répètent qu'il faut transférer la chapelle, jugée trop petite, dangereuse et le presbytère, jugé à peine habitable¹³.

Dans ce contexte, l'évêque recommande aux paroissiens d'allonger la sacristie jusqu'au ruisseau arrière pour prolonger l'utilisation de la chapelle pendant une dizaine d'années encore. Selon le curé Mailhot déjà cité, l'évêque aurait dit : « Ce n'est pas ici qu'on aurait dû placer l'église. C'est une barbassière, un trou de bouette. Je consens à ce qu'elle reste ici tant qu'elle sera assez grande et convenable; après cela il faudra changer de place¹⁴. »

Cina Baril n'est certainement pas resté silencieux après avoir entendu de tels propos. Il a maintenant 29 ans et il est un des notables du 8^e rang qui avait signé la pétition de mai 1859 réclamant le transfert de la chapelle. En octobre 1863, trois mois à peine après

11. Évêché de Nicolet, document 7 daté du 11 août 1862. La mine de cuivre sur la « colline Boudreau », à 800 mètres au nord du village actuel, sera en activité de 1862 à 1868. Voir Vézina, p. 197-201. De 1860 à 1862, il y a eu dix-sept inhumations de gens de Ham consignées dans le registre de Saint-Paul : 15 furent faites à Saint-Paul et deux, en 1862, le furent dans le canton de Ham, probablement au village de Ham-Nord. De 1863 à 1866 inclusivement, presque tous les défunts de Ham sont inhumés à Ham-Nord. Pour les inhumations, voir l'Annexe I- N.
12. Évêché de Nicolet, document 8 daté du 14 septembre 1862. Pour les signataires, voir l'Annexe I- F.
13. Mailhot, t. 2, p. 229 et 232, rapportant une lettre de M^{re} Cooke.
14. Mailhot, t. 2, p. 232. Propos rapportés à Ch.-É. Mailhot par un témoin « digne de foi » non identifié à l'époque, un ancien marguillier, Cina Baril, *ibid.*, t. 2, p. 231. Mailhot a-t-il rencontré Baril? Ce dernier a opéré un moulin à scie et à farine sur la « rivière à Brook » située entre les 8^e et 9^e rang de Saint-Paul. Il est décédé à Saint-Albert-de-Warwick, nous dit Raymond Laroche.

les recommandations de l'évêque, la majorité des propriétaires de la paroisse, soit 237 dont fait partie Cina Baril, demandent plutôt aux autorités la permission d'ériger une nouvelle église. M^{gr} Cooke les avise dès le 26 du même mois qu'il délèguera son vicaire général, Louis Laflèche, pour examiner la situation : si la demande est justifiée, il pourra choisir un nouvel emplacement, déterminer les dimensions de la future église, en y incluant une sacristie, un presbytère et un cimetière, trois éléments non mentionnés dans la requête¹⁵.

La première occasion manquée – 1863

Le lendemain, mardi 27 octobre 1863, le vicaire général Louis Laflèche convoque les intéressés à la chapelle pour 10 heures du matin le vendredi 13 novembre suivant pour discuter de la question¹⁶.



Fig. 8 – M^{gr} Louis Laflèche en 1875

Quel fut le résultat de cette rencontre? Selon Mailhot, les archives sont muettes sur le sujet¹⁷. Mais puisque rien n'a changé par la suite, il faut en conclure que les signataires ont rejeté le projet global proposé par l'évêque et son vicaire général. Les paroissiens avaient-ils proposé un projet plus réaliste? On ne le sait pas. Il nous apparaît cependant que ce fut l'occasion manquée d'en arriver à une entente entre les deux secteurs de la municipalité puisqu'une forte majorité¹⁸ était alors favorable à la construction d'une nouvelle église. Le statu quo insatisfaisant qui en découlera pourrira des années encore la situation à Saint-Paul, alors que dans les paroisses environnantes, les choses sont rondement menées, entre autres à Wotton et Saint-Norbert-d'Arthabaska, secteurs aussi supervisés par Ph.-H. Suzor.

À la période 1859-1863 qui a vu se multiplier les requêtes, succède une période de silence qui va de 1864 à 1866. Même le curé de Carufel ne semble plus contesté! Les inhumations se font à Ham-Nord. En septembre 1866, on apprend soudain qu'il est nommé à Saint-Étienne-des-Grès et que son remplaçant est le vicaire de Wotton, Agénor Moreau.

L'arrivée du curé Agénor Moreau – 1866

Il s'agit pour lui d'une promotion dès sa deuxième assignation. Agénor Moreau n'a alors que 26 ans¹⁹. Après deux années de prêtrise et d'expérience vicariale à Wotton, il quitte cette cure paisible de 1500 habitants dotée d'une église neuve depuis 1859 pour prendre en charge celle de Saint-Paul bien plus mal en point. Elle compte 1930 habitants, une église délabrée qui doit encore

15. Évêché de Nicolet, document 10 daté du 26 octobre 1863. Pour les signataires, voir l'Annexe I - G. Mailhot, t. 2, p. 232, intègre toutes les bâtisses dans la requête des paroissiens.

16. Évêché de Nicolet, document 10 daté du 27 octobre 1863.

17. Affirmation de Mailhot, t. 2, 232, et que nous a confirmé l'Évêché de Nicolet. En 1863, M^{gr} Laflèche n'est qu'évêque coadjuteur depuis 1856. Cela le dispensait-il de faire un procès-verbal tel qu'exigé de tout autre mandataire? Une fois évêque en titre, l'aurait-il mis sous scellé ou disposé autrement? Mailhot ne se préoccupe pas de cette absence.

18. Soit 267 propriétaires sur un peu plus de 300 lots!

19. Il est né le 20 mars 1840 à Bécancour, treizième et dernier enfant de Marie Champoux et Louis-Zéphirin Moreau. Il suit les traces d'un de ses frères, son aîné de quinze ans, Louis-Zéphirin [fils], cinquième enfant de la famille. Louis-Zéphirin est ordonné prêtre en 1846 après bien des embûches et sa vie active se déroulera presque exclusivement dans l'administration diocésaine à Montréal puis à Saint-Hyacinthe.



Fig. 9 – Agénor Moreau
en 1875

servir, des paroissiens déjà divisés depuis 1857 que le diocèse n'a pas su se rallier en 1863 malgré le consensus local sur les nouveaux besoins. En prime, le curé Agénor Moreau devient prêtre missionnaire des Saints-Anges-de-Ham²⁰ où les colons continuent de réclamer leur propre église. Typiques problèmes diocésains de l'époque. Mais l'enthousiasme de la jeunesse ne devait pas lui faire défaut au moment de sa promotion en 1866. Le manque de prêtres et la multiplication rapide des paroisses dans les nouveaux secteurs de colonisation font en sorte que les promotions curiales ne tardent pas. Et Agénor Moreau a certainement entendu parler de ce qui se vivait à Saint-Paul, Wotton faisant partie du même diocèse de Trois-Rivières. Nommé le dimanche 16 septembre 1866, Agénor Moreau arrive à Saint-Paul le lundi 3 octobre et enregistre son premier acte le dimanche suivant lors du baptême de Joseph-Edmond, fils de Joseph Pratte et Clarisse Nadeau.

Aussitôt, il prend connaissance d'une pétition datée du 23 septembre, signée par 83 propriétaires qui demandent l'agrandissement du cimetière : « L'humble requête d'une grande majorité des francs-tenanciers²¹ requièrent [...], Que le cimetière de la dite paroisse est maintenant rempli et vu la difficulté d'y rapporter de la terre, ils prient Votre Grandeur de leur permettre de l'agrandir, suivant les dimensions qu'elle lui plaira de déterminer²². »

Curieux que les paroissiens aient gardé ce petit cimetière situé au nord-ouest de la chapelle, dans un secteur qualifié de « barbassière » et « trou de bouette » par l'évêque lui-même, et aussi curieux que ce dernier n'ait pas profité de l'occasion pour régler immédiatement cette situation qu'il déplore. Le samedi 13 octobre suivant, M^{gr} Cooke mandate Ph.-H. Suzor pour se rendre compte sur place de la situation, ce qu'il fait le 22 du mois : l'agrandissement aura lieu du côté sud-est du cimetière, avec 30 pieds de front pour une profondeur de 2 arpents [9 m sur 117]²³. Un an plus tard, le 24 octobre, et après avoir présidé à 26 nouvelles inhumations, le curé Moreau exhume certains corps enterrés dans un petit cimetière au nord de la chapelle et les dépose dans le nouvel agrandissement, répondant ainsi aux attentes de certains paroissiens qui avaient demandé ce transfert au curé de Carufel.

La deuxième recommandation épiscopale – juin 1868

À l'occasion de sa visite pastorale à la paroisse faite en juin 1868, M^{gr} Louis Laflèche, vicaire général devenu administrateur du diocèse et coadjuteur de M^{gr} Thomas Cooke, recommande d'agrandir l'église de 20 pieds [7 m] en reculant la sacristie d'autant, reprenant les desiderata que M^{gr} Cooke lui-même avait formulé cinq ans plus tôt. Rappelons que les paroissiens avaient alors réagi immédiatement en se disant prêts à construire à neuf! C'est l'année suivante que le problème connaîtra son dénouement.

20. Nous la désignerons sous l'appellation de Ham-Nord. La paroisse couvre le canton de Ham Nord.

21. L'expression « majorité » a été rayée par deux traits dans le document original.

22. Évêché de Nicolet, document 11 daté du 23 septembre 1866. Pour les signataires, voir l'Annexe I- H. L'abbé Mailhot mentionne que c'est le curé Moreau qui a constaté l'exiguïté du cimetière et s'est fait autoriser à agrandir, t. 2, p. 233.

23. Évêché de Nicolet, document 11, commission du 13 octobre et procès-verbal du 22 octobre 1866. Aussi dans *Documents*, p. 7A.

C - Le tournant de 1869 et la suite (1869 – 1872)

La phase critique selon l'abbé Mailhot

Cela fait dix ans déjà qu'on demande le transfert de la chapelle. Après une relative accalmie, les pétitions du Haut et du Bas de la paroisse vont reprendre et les quatre prochaines années verront l'effervescence et la compétition croître entre ses deux parties.

Dans son récit, l'abbé Mailhot s'apprête à aborder la phase critique qui déterminera le secteur où sera implantée la nouvelle église. C'est une période de tensions, de clivages qui laisseront des marques dans la collectivité de Saint-Paul. Il lui en coûte de la raconter.

« Il y a dans l'histoire des paroisses des circonstances que j'appellerai critiques, parce qu'elles troublent le bonheur de ceux qui les composent et en ralentissent notamment le progrès. Ce n'est pas que, de leur nature, elles soient propres à produire ces résultats, mais elles le deviennent telles que par la méchanceté de certains esprits artificieux qui ne cherchent qu'à neutraliser l'action de ceux qui ont reçu la mission de gouverner. Or, parmi ces circonstances, je compte celle du changement de place d'une chapelle devenue nécessaire dans une localité. S'agit-il d'effectuer cette translation, vous voyez surgir un certain nombre de personnes qui ne veulent entendre aucune raison et s'obstinent à faire une opposition malheureusement trop féconde en fâcheux résultats. Je suis arrivé à cette époque critique de la paroisse de Saint-Paul de Chester [1869]. Nous allons entrer dans une ère bien sombre et bien lamentable. La paix va être troublée; la discorde va pénétrer au milieu de la population. Et ces dissensions vont, hélas! se prolonger bien trop longtemps. Même de pauvres malheureux feront naufrage dans la foi.

C'est une question hérissée de beaucoup de difficultés et grave de conséquences qu'il me faut traiter. En mon âme et conscience, je veux être véridique et impartial pour tous et chacun. Je ne veux blesser personne mais j'ai obligation de dire toute la vérité. D'ailleurs les pièces justificatives parlent par elles-mêmes¹. »

Des événements comme ceux qui sont survenus à Saint-Paul lors d'un changement d'emplacement de chapelle se sont produits à plusieurs autres endroits au Québec. Il faudrait lire les histoires locales de paroisses pour les recenser. Toutes les fois que l'accroissement inégal de la population a amené des disproportions dans les arrangements initiaux, il semble y avoir eu conflit entre différents groupes. Chacune de ces querelles a ses causes, son déroulement et son dénouement qui lui sont propres et nous ne pouvons généraliser. Nous croyons que, dans bien des cas², nous pourrions appliquer les réflexions que vient de faire l'abbé Mailhot.

Le besoin manifesté de construire à neuf – juillet - août 1869

Le dimanche 11 juillet 1869, une pétition signée par 143 paroissiens, soit une majorité des francs tenanciers, affirme qu'ils sont prêts à tout reconstruire à neuf, tel que suggéré à l'automne 1863 par M^{br} Thomas Cooke, suggestion qui avortera lors de l'assemblée présidée par M^{br} Laflèche. La présente requête a dû lui rappeler des souvenirs:

« À sa grandeur Monseigneur Laflèche Administrateur du Diocèse des Trois-Rivières

L'humble requête de la majorité des habitants francs-tenanciers de la paroisse de St. Paul de Chester, comté et district d'Arthabaska, représente très respectueusement à Votre Grandeur :

1^o - Que l'église de la dite paroisse est dans un tel état de vétusté qu'il n'est plus possible de la réparer; que d'ailleurs elle est maintenant trop petite pour contenir la foule qui s'y rend les jours consacrés au culte, ce qui

1. Mailhot, t. 2 , p. 233-34.

2. Nous avons lu sur Montebello, Saint-Roch-des-Aulnaies en 1889 et Maskinongé en 1891. J.-L. Lalonde nous a fait part des conclusions de ses recherches sur Grenville en 1862, Chertsey en 1867, Sainte-Cécile-de-Masham en 1868 [depuis 1975, avec d'autres municipalités regroupées, Sainte-Cécile fait partie de celle de La Pêche, dans la région de l'Outaouais], Namur en 1876 et aussi de Maskinongé en 1891. Voir aussi Saint-Éphrem-d'Upton!

les gêne fort dans l'exercice de leurs devoirs religieux, et leur fait sentir vivement le pressant besoin d'en avoir une nouvelle;

2°- Que la sacristie attenante à la dite église étant aussi dans le même état de vétusté, il devient pareillement urgent d'en construire une nouvelle;

C'est pourquoi vos suppliants prient Votre Grandeur de leur permettre de construire une nouvelle église et une nouvelle sacristie en bois et d'ériger s'il y a lieu, un nouveau presbytère aussi en bois et un nouveau cimetière, en tel lieu qu'Elle voudra bien désigner et sur telles dimensions qu'il lui plaira de déterminer³. »

Les signataires s'en remettent à M^{gr} Laflèche, devenu administrateur depuis avril, pour déterminer l'endroit où construire. Le 30 juillet, Ph.-H. Suzor, vicaire forain⁴ et curé d'Arthabaska, mandaté par l'administrateur, avise les intéressés de Saint-Paul d'être présents le jeudi 12 août à 9 heures du matin pour discuter de la teneur de la pétition⁵.

Dans l'intervalle, le dimanche 8 août, le curé Moreau qui réside à Saint-Philippe ainsi que le notaire de l'endroit, George-Éphrem Jacques, écrivent un mot à l'évêque. Nous ne savons pas si le notaire porte immédiatement la missive ou s'il le fait plus tard. Tous deux lui soumettent le fait qu'un rattachement à la paroisse Saint-Paul du bas des 9^e, 10^e et 11^e rangs du canton de Tingwick [Chénier] en modifierait la configuration géographique et renforcerait la position de Saint-Philippe. Mais les deux parties sont-elles prêtes à accepter une telle réorganisation?

Le comité restreint qui étudie la nouvelle donne est composé du curé de Wotton, H.-Casimir Hamelin, du curé Agénor Moreau et du notaire Jacques.

« M. Jacques veut voir votre grandeur relativement à la démarcation de la chapelle; je le crois en état de donner les renseignements nécessaires, sur le plan que M. Hamelin a dû vous envoyer, et que nous avons adopté à l'unanimité; d'après ce plan la paroisse de Saint-Paul se trouve un peu changé à raison des deux rangs de Tingwick qui y seraient annexés. J'espère que les deux parties de la paroisse se soumettront volontiers à la décision de Votre Grandeur. J. A. Moreau p^{tr}⁶. »

Quatre jours, c'est vite passé. Probablement que le notaire n'a pas vu M^{gr} Cooke ou ne l'a pas convaincu, car ce dernier aurait certainement écrit à son mandataire qui en aurait parlé lors de cette assemblée du jeudi et nous en aurions copie. Peut-être l'évêque a-t-il manqué de temps pour étudier cette hypothèse? Qu'importe, une partie de la paroisse l'aurait rejetée.

Le curé Ph.-H. Suzor se présente sur place le 12 août et dresse son procès-verbal le jour même, attesté par deux témoins soit Éphrem Jacques et Siméon Lavigne. À la liste initiale des

3. Évêché de Nicolet, document 12 daté du 11 juillet 1869. Pour les signataires, voir l'Annexe 1-1.

4. « Le vicaire forain était et est le prêtre mis par l'évêque à la tête d'un vicariat forain qui est un regroupement de paroisses d'un même diocèse. La mission du vicaire forain est une mission de vigilance. Entre autre, il lui appartient de coordonner l'action pastorale commune du vicariat forain, de veiller à ce que les prêtres se conduisent conformément à leur état et remplissent leur office avec soin, veiller à ce que le culte soit célébré conformément aux normes liturgiques, etc. Au Québec les diocèses ne fonctionnent plus avec la structure du vicariat forain. On parle plutôt de zones pastorales, de secteurs », selon une communication de M^{gr} Simon Héroux, chancelier, évêché de Nicolet.

5. Évêché de Nicolet, document 12 daté du 30 juillet 1869. Sur le document original (avant photocopie), le numéro initial « 11 » a été rayé et remplacé par « 12 ». Il y a plusieurs documents consécutifs qui portent ce numéro « 12 ». Pour les répartir, il faut se fier aux dates inscrites sur les documents. Faisaient-ils partie d'un dossier d'archives portant ce numéro?

6. Évêché de Nicolet, cartable « Saint-Paul », no 1, p. 12. Un chemin d'accès pour le 9^e rang et un autre pour les rangs 10 et 11. Voir l'Annexe 8 – B pour le futur réseau routier imaginé par le comité restreint.

signataires qui sont présents, il ajoute 33 noms⁷ et raie Zéphirin Dupuis « qui n'a pas approuvé le renvoi en marge de la requête », portant le total à 140 signataires certifiés pour l'assemblée⁸. La requête initiale ne comportait pas d'ajout. Ce dernier s'est fait sur les lieux et nous n'en connaissons pas la teneur, sauf en comparant la différence entre la requête initiale et le procès-verbal. Suzor affirme qu'avec quelques réparations, la chapelle actuelle peut desservir la population quelques années encore. Et conformément aux désirs des pétitionnaires et de sa commission, il détermine l'endroit où sera construite la future église :

« [...] j'en ai fixé l'emplacement à deux milles [3 km] environ de la chapelle actuelle sur le lot no 5 rang Craig Sud, le portail de la dite église devant être à soixante-quinze pieds [23 m] environ du chemin Craig et tournée vers le dit chemin. J'ai arrêté de plus que la dite église, qui sera construite en bois, aura environ cent pieds de longueur, cinquante pieds de largeur [30 m sur 15] et vingt-cinq pieds [8 m] de hauteur, [...] [ainsi que les dimensions du presbytère et l'emplacement d'un nouveau cimetière.]⁹. »

Le notaire Jacques, qui devait expliquer à M^{gr} Cooke le plan adopté unanimement par un petit comité, a certainement fait valoir verbalement devant le curé Suzor ce point de vue sur le meilleur choix à faire, mais sans succès. Ce qui ne l'a pas empêché d'attester professionnellement du procès-verbal du mandataire. En plus, il lui fait part de ses idées partagées par « un bon nombre des habitants de la dite paroisse ». Les voici, dans un texte daté également du jeudi 12 août :

« Je soussigné George Éphrem Jacques Notaire Public résidant dans la dite paroisse de St-Paul de Chester, tant en mon propre nom qu'au nom d'une partie considérable des habitants de la dite paroisse de St-Paul de Chester Ai l'honneur d'exposer les raisons ci-après en faveur de la démarcation de l'église au lieu où existe actuellement la chapelle de la dite paroisse de St-Paul,

1°- L'Église fut marquée au lieu où elle existe maintenant dans un temps où toute la population de la paroisse était au Nord du Chemin Craig, l'espérance du Sud de la paroisse était toute dans l'avenir, on a alors autant que possible cherché le centre géographique dans le but sans doute de donner plus de chances d'établissement au Sud de la paroisse – Il est facile aujourd'hui de reconnaître la sagesse des vues qui ont présidées à la démarcation d'alors. Le Sud de la paroisse s'est développé dans une telle proportion que sa population balance à peu près la population du Nord, et cinq années de plus en feront certainement le centre de la population comme déjà ce lieu, le site actuel de l'église, est le centre géographique.

Ceci n'est pas une hypothèse, c'est un fait patent, évident et indéniable.

2°- Le site actuel de la chapelle serait dès aujourd'hui le centre de la population si l'organisation des chemins était ce qu'elle doit être et ce qu'elle sera dans la paroisse dans un avenir très rapproché. – Il ne tient même pour cela que de l'ouverture d'un chemin de deux milles de longueur et pour l'ouverture duquel un octroi du gouvernement est promis. [Ce sera cinq ans plus tard.]

3°- Comme une église se déplace difficilement, après [que] les choses sont une fois arrêtées par les autorités l'avenir d'une jeune paroisse comme celle-ci doit nécessairement entrer en considération dans un acte de cette importance, car de là dépend l'avancement ou du retardement de la colonisation et du progrès en général de la paroisse – et nous savons que Monseigneur aussi bien que Monsieur son délégué sont trop amis de l'œuvre nationale par excellence de la colonisation pour dédaigner de prendre en considération cette dernière raison la plus forte et la plus puissante entre celles que nous pourrions alléguer.

Chester Ouest 12 août 1869. G. E. Jacques¹⁰. »

7. Pour les ajouts, voir l'Annexe 1- J.

8. Le 11 juillet, il y avait 143 signataires. Le 12 juillet, il y avait 140 présences certifiées dont 108 du 11 juillet auxquelles Suzor ajoute 33 nouvelles signatures, dont une qui fut soustraite, celle de Zéphirin Dupuis qui n'était pas un signataire du 11 juillet.

9. Évêché de Nicolet, document 11 daté du 12 août 1869.

10. Évêché de Nicolet, document 12 daté du 12 août 1869.

Malgré les efforts louables du notaire, il n'en demeure pas moins que dès cette même date, l'emplacement de la nouvelle église à construire est déjà déterminé, tel que désiré par une majorité des propriétaires. Les habitants du Haut le savaient. Alors, qu'est-ce qui va faire déraiper le concensus?

La contre-pétition du 24 août 1869

M^{BF} Cooke n'a pas aussitôt reçu le procès-verbal de Ph.-H. Suzor qu'une longue requête lui arrive des gens de Saint-Philippe, à peine douze jours plus tard.

Les pétitionnaires affirment à l'évêque que tout en « étant prêts à s'y soumettre » :

« [ils] ont été induits en erreur en consentant à donner leur concours à la décision par toute la paroisse de construire une nouvelle église [les italiques sont de nous]; qu'on leur avait laissé entrevoir qu'il serait construit seulement une église qui coûterait à peu près quatre mille piastres; qu'un délai d'à peu près dix années serait accordé; et qu'en outre il pourrait être pris sur les deniers de la Municipalité locale, sur le fonds provenant de l'indemnité seigneuriale, à peu près une somme de trois cents piastres par chaque année¹¹. »

Ils avancent que la subvention reçue récemment à la municipalité a été dépensée pour d'autres projets et que son endettement fait en sorte qu'il n'y a plus rien à attendre de cette dernière; que l'église projetée coûtera plus cher qu'il a été annoncé; qu'ils ne se sentent pas la force de s'imposer une telle dépense pour tous les immeubles inclus dans le projet en regard de « la grande gêne » financière des colons après deux années de disette. Ils sont prêts cependant à agrandir la chapelle existante et à la réparer si des habitants des 10^e et 11^e rangs de Tingwick se joignent à eux.

Il semble que des informations financières supplémentaires aient filtré, ce qui change la donne. Les signataires ont été induits en erreur : là est la faute. D'une part, ils ne croient plus à l'autofinancement du projet par les subventions annuelles de 300\$ prévues de la part de la Municipalité pendant dix ans; d'autre part, à une église à construire dans dix ans, ce sur quoi ils se sont entendus, on a maintenant ajouté un presbytère et un cimetière.

Il y avait 140 propriétaires certifiés¹² à l'assemblée du 12 août, mais 88 d'entre eux signent cette nouvelle requête le 24 août. Le procès-verbal ne mentionne que les décisions, non pas les attendus. Que s'est-il passé le jeudi 12 août? A-t-on parlé d'un délai de dix ans, d'autofinancement? Il n'en demeure pas moins que 88 propriétaires, soit 63 pour cent des membres de l'assemblée, sont perturbés par de nouvelles révélations et sont inquiets des répercussions financières qui en découlent!

La réaction de ces propriétaires de la paroisse n'est pas passée inaperçue et cela s'est certainement beaucoup discuté sur le parvis de la chapelle. Et avant même d'avoir reçu des informations complémentaires à leur requête, le Bas de la paroisse passe à l'offensive pour hâter la construction de l'église.

11. Évêché de Nicolet, document 12 daté du 24 août 1869. Pour les 88 signataires, voir l'Annexe I - K. Mailhot ne mentionne pas cette requête. Il passe du 12 août au 27 septembre.

12. Nous ignorons s'il existe un document attestant des noms des présents à l'assemblée du 12 août. Nous présumons que les 88 signataires, pour être crédibles, devaient y avoir assisté.

C'est de cette embrouille non clarifiée et de l'empressement du Bas à construire la nouvelle église que viendra la cristallisation des positions du Haut et la suite des pénibles événements, et non du changement d'emplacement de la chapelle.

La riposte du Bas avec deux requêtes – 17 septembre 1869

Cent quarante-huit personnes du secteur du chemin Craig ont voulu répondre au geste de la contre-pétition et, près d'un mois plus tard, ils font parvenir deux requêtes au diocèse¹³.

La première, datée du 17 septembre, est adressée à M^{gr} Cooke. Elle est soutenue par 107 personnes qui présentent les considérations suivantes. Oui, la chapelle actuelle est trop petite et comme elle est sise sur un sol rocailleux et très humide, on ne peut penser à l'y reconstruire. Le cimetière, lui, est situé dans un lieu bas où il y a des sources, et en plus est très éloigné de trois ou quatre arpents [234 m] de la chapelle; ses fosses peu profondes dégagent des odeurs l'été et peuvent occasionner des fièvres et des épidémies; elles sont donc insalubres. Conséquemment, l'église doit être construite à un autre endroit¹⁴.

Cette pétition donne la liste de dix-huit notables auxquels on a accolé leur fonction passée ou présente et dont Horace Delphos se porte garant; l'avocat Charles Leclerc¹⁵ certifie pour sa part l'authenticité de vingt-sept autres signatures et le marchand Thomas Booth en atteste une. Soixante-dix-huit des signataires ont aussi endossé la deuxième requête dont nous parlerons et vingt-neuf seulement cette première. Les notables sont Onésime Champoux, conseiller et commissaire, Éphrem Lavigne, ex-conseiller, Napoléon Croteau, huissier, Charles Leclerc, avocat¹⁶, Thomas Booth, marchand, Hippolyte Brun, ex-maire et commissaire, Firmin Hinse, ex-maire et commissaire, Benjamin Roberge, conseiller, Vital Cantin, conseiller, Olivier Lafontaine, ex-conseiller et ancien marguillier, Léon Leblanc, président des écoles, Noël Lavigne, magistrat et commissaire, P. Zoël Béliveau, ex-maire, Cina Baril, marguillier « en charge », Joseph L'Heureux, conseiller, J.-B. Leblanc, ancien président des écoles, Antoine Baril, meunier et Cyrille Rouleau, secrétaire-trésorier de la municipalité.

La deuxième requête est adressée à celui qui semble l'homme fort du diocèse, l'administrateur M^{gr} Laflèche, et les considérations rédigées par l'avocat Charles Leclerc sont plus incisives et consistantes: la conduite des gens du Haut est « inexplicable », « étrange » même et ils réagissent à cause de la décision du 12 août qui ne leur plait pas. Toute réparation sera dispendieuse et inutile selon « le rapport assermenté d'ouvriers compétents ». En plus, les gens du Haut agissent « malicieusement » en prétendant que la paroisse est trop pauvre pour construire une église. Les requérants affirment qu'elle est assez riche et les signataires se disent prêts à en construire une à

13. Pour les signataires, voir l'Annexe 1 - L.

14. Évêché de Nicolet, document daté du 17 septembre 1869.

15. Charles Leclerc fut parrain, avec Marie Buteau épouse d'Adolphe Stein comme marraine représentée par Caroline fille aînée du notaire Geo.-É. Jacques, de Marie Adolphine Blanche Norma Delphos, fille du marchand Delphos et de son épouse Adolphine Stein, baptisée à Saint-Paul le dimanche 10 avril 1870. Nous n'avons pas trouvé trace de cet avocat à Arthabaska.

16. L'avocat Leclerc n'était pas un inconnu : le 18 octobre 1864, devant le notaire Jacques, Moïse Dupuis accordait un bail à rente à cet avocat d'Arthabaska, pour un emplacement situé sur une partie du lot 9 du 10^e rang. L'avocat devait faire la navette entre les deux endroits. En 1864, à Saint-Philippe, les services se composaient du curé Moreau, de deux notaires soit M^c Jacques et son adjoint E. (!) Côté (paraphe illisible), un avocat M^c Leclerc et du maire Hippolyte Brun qui demeurait sur le lot 16 du 9^e rang.

l'endroit choisi¹⁷. Ici, les titres des notables sont omis et elle est signée par 119 personnes : les 78 qui ont paraphé la première et 41 nouvelles qui ne figurent pas dans celle qu'on a adressée à M^{gr} Cooke. Thomas Booth et l'avocat Charles Leclerc ont signé les deux requêtes, Horace Delphos uniquement celle de M^{gr} Laflèche.

L'avis de trois experts

Les experts Calixte LeBlanc, architecte, Thomas Baril, mécanicien et Firmin Bergeron, constructeur, tous trois résidant au « Village d'Arthabaskaville », mandatés par les gens du Bas et assermentés à Saint-Paul le 17 septembre, présentent ainsi leurs conclusions :

« Qu'il n'est pas possible d'allonger la dite chapelle [sic] parce qu'en l'allongeant il faudrait démolir des pignons, la chapelle de toute nécessité tomberait. Dans notre opinion le coût d'un allonge serait aussi considérable que le coût de la construction d'une chapelle semblable à la chapelle actuelle. suivant nous la chapelle dans l'état actuel est dangereuse et pourrait durer tout au plus trois ou quatre ans étant bien étançonnée du côté nord-ouest. Nous sommes d'avis que vu l'état actuel de pourriture de la dite chapelle il est urgent pour les francs-tenanciers de la dite Paroisse de construire une nouvelle église parce que la chapelle actuelle ne peut durer que bien peu de temps¹⁸. »

La carte maîtresse des « experts » vient torpiller les dernières espérances d'agrandissement et de durée de la chapelle à ne rénover que légèrement selon ce qu'entrevoyaient les gens de Saint-Philippe.

La réponse de M^{gr} Laflèche aux deux requêtes – 27 septembre 1869

M^{gr} Laflèche, le coadjuteur de M^{gr} Cooke et celui qui a reçu le plus d'informations directes sur la question, répond dix jours plus tard, le lundi 27 septembre, par une lettre pastorale adressée directement aux fidèles de Saint-Paul. Après avoir rappelé la teneur du rapport du 12 août précédent et qu'il y avait des paroissiens prêts à construire sur le lot 5 du rang Craig Sud, il coupe la poire en deux : nous laisserons la chapelle subsister avec de légères réparations, ce qui pourrait lui permettre de durer quelques années, puis nous construirons sur le lot 5.

« En conséquence, donc, N.T.C.F., *désirant rendre justice à tout le monde* [tous les italiques sont de nous], et conserver *l'accord et l'union* nécessaire à la prospérité et au bonheur de la paroisse, Nous acceptons l'opération faite par notre Député et le site qu'il a choisi pour la construction de la future église et de ses dépendances, mais pour ne pas frustrer de leurs travaux et sacrifices ceux qui ont construit la chapelle actuelle, Nous la laisserons subsister *aussi longtemps* qu'elle pourra rencontrer absolument les besoins de la paroisse, en lui faisant les légères réparations qu'elle pourrait exiger, et Nous retarderons d'autant l'émission de Notre décret permettant la construction de la future église et de ses dépendances; ce qui pourra aller à quelques années, comme le prévoyait Mgr Cooke.

Sera Notre présente lettre pastorale *lue au prône* de la messe paroissiale de Saint-Paul de Chester, le premier dimanche après sa réception¹⁹. »

17. Évêché de Nicolet, document daté du 17 septembre 1869.

18. Évêché de Nicolet, document 13 daté du 17 septembre 1869. Une petite analyse calligraphique comparée permet d'affirmer que les trois textes soumis ce jour-là ont été rédigés par l'avocat Charles Leclerc, et que les conclusions des trois experts sont issues de la rédaction de l'avocat. Ils n'ont fait que signer. L'abbé Ch.-É. Mailhot ne mentionne pas ces deux requêtes du 17 septembre 1869.

19. *Documents*, p. 8B-9A.

La lettre non lue – octobre 1869

Le curé Moreau vit à Saint-Philippe au milieu des gens qui disent avoir été « induits en erreur ». Dès le 8 août, il avait prévenu son évêque qu'il y avait « deux parties » dans la paroisse. Il fait le choix de ne pas lire dans la chapelle de Saint-Philippe la lettre de son évêque, lettre qui confirme officiellement qu'un jour, la future église sera construite sur le chemin Craig. Le jeune curé Moreau a cru prendre la meilleure décision dans ces circonstances. Les gens du Haut lui en auraient gardé une rancune tenace, au point où certains, selon la tradition orale, lui auraient jeté un mauvais sort.

L'abbé Mailhot absout le curé Moreau de cette omission.

« Monsieur le curé Agénor Moreau, craignant que la lecture de cette lettre n'amenât de nouveaux troubles, de nouvelles misères, prit le parti de garder le silence. Quelques bonnes que fussent les intentions de M. Moreau d'en agir ainsi, il est regrettable qu'il n'en avertit pas l'autorité religieuse.

Mais l'omission de la lecture de cette lettre peut-elle être invoquée par les opposants au changement du site de la chapelle pour excuser leur opiniâtreté à se rendre aux ordonnances épiscopales de 1863 et 1868?

Est-ce que la lecture de la lettre de 1869 aurait appris quelque chose de nouveau aux récalcitrants? Voyons : tout le monde connaissait-il pas les deux ordonnances? Est-ce qu'on ne savait pas qu'une requête avait été signée par la majorité des francs-tenanciers [147 signataires] le 11 juillet 1869 et présentée à l'évêque?

N'était-il pas à la connaissance de tous les paroissiens que M. Suzor, nommé délégué, pour vérifier la dite requête, avait tenu une assemblée à St-Paul, le 12 août suivant? Les décisions arrêtées à cette assemblée [140 présents], à savoir : que la chapelle, en l'agrandissant et en la réparant, pourrait durer encore quelques années; que dans le cas où l'on bâtirait à neuf, le site de la nouvelle église était fixé au bout du chemin St-Philippe, ces décisions, dis-je, n'étaient-elles pas connues de tous? Alors pourquoi les gens du haut de la paroisse retardaient-ils tant à exécuter les ordonnances déjà connues? La lettre du 29 septembre 1869²⁰ ne faisait que les répéter.

Rien n'a donc été caché, comme on a voulu le prétendre et s'en servir pour excuse.

L'omission de la lecture de cette lettre n'a pu être cause que, depuis six ans, on refusait ou au moins on négligeait de se rendre aux ordonnances épiscopales. C'était évident.

Que les gens du bas de la paroisse, qui espéraient avoir l'église nouvelle plus rapprochée, se soient croisés les bras, c'est facile à comprendre. Mais que les gens du haut de la paroisse, qui disaient tant tenir à conserver la chapelle à la même place, n'aient pas pris les moyens pour y arriver, en agrandissant et en réparant, c'est bien difficile à expliquer.

Ont-ils eu raison de critiquer, de blâmer l'autorité religieuse, d'accuser leur curé d'avoir voulu les tromper? Certainement non²¹. »

La donation du terrain de l'église – 19 octobre 1870

Certains ont prétendu qu'en 1855, on ne pouvait prendre possession du lot 5 du rang Craig Sud parce qu'il appartenait à un protestant. Le panneau didactique²² actuel devant l'église dit que l'émission des lettres patentes par le gouvernement, soit l'équivalent de l'octroi du premier titre officiel de concession d'un lot par la Couronne et équivalent pour le propriétaire en droit à son titre de propriété, n'est accordée au protestant Jasper Emerson ou son représentant qu'en 1882²³. Conséquemment, en 1855, Emerson n'en était pas propriétaire et le texte laisse entendre que si on l'avait su alors, les événements auraient pu se dérouler autrement.

20. Mailhot, t. 2, p. 237, parle du 29 septembre alors que la lettre est datée du 27. Coquille. Pour tous les événements qui nous concernent, le texte de la réimpression de 1969 est identique à la version originale de 1920 excepté quelques erreurs de dates mal reproduites.

21. Mailhot, t. 2, p. 236-37.

22. Voir l'Annexe 6.

23. *Liste des terrains*, p. 73. Les lettres patentes sont émises directement à Thomas Booth le 24 août 1882, dernier occupant possédant la capacité d'en démontrer la propriété effective. Selon la *Liste*, les dernières lettres octroyées dans le comté d'Arthabaska et ses différents cantons le sont dans l'année 1890.

Dans les faits, Emerson possédait probablement le droit de premier colon, qui accordait au premier arrivant l'octroi du lot par l'agent des terres. Il acquérait ainsi la possession effective et réelle du lot en attendant l'émission des lettres patentes. Il pouvait entre-temps transmettre, louer ou vendre à d'autres son droit d'occupant. L'occupant en droit qui demandait l'émission recevait alors le titre de propriété. Emerson aurait pu vendre ses droits contenus dans son billet de location si on le lui avait demandé. Même en 1855, rien n'aurait pu être fait à l'encontre d'Emerson comme envers tout autre colon muni d'un billet l'installant sur un lot qui lui était attribué ou confirmé. C'est ainsi que bien des années plus tard, les lettres patentes ont été accordées directement à Booth qui avait démontré alors qu'il en était le propriétaire légal, selon cette pratique d'époque.

Retournons un peu en arrière. Peu après le procès-verbal du curé Ph.-H. Suzor du 12 août 1869, Thomas Booth, mandaté dès 1865 pour gérer les intérêts de son beau-frère Jasper E. Emerson, reçoit deux jours plus tard quittance d'hypothèque sur le lot 5.

« Le 14 août 1869, Éphrem Hudon de la société E. Hudon Fils & Co., de Montréal, donne mainlevée d'hypothèque sur le lot de la contenance de 8 arpents en superficie [3 ha] étant le lot de terre dernièrement marqué et choisi *pour y construire l'église paroissiale* [l'italique de nous] Catholique Romaine de la dite paroisse de St-Paul de Chester. J. Emerson avait hypothéqué ce lot le 6 mai 1865 auprès de la société²⁴. »

Plus rien ne s'oppose à la donation du terrain qui n'est plus grevé. Thomas Booth la fera un an plus tard, le mercredi 19 octobre 1870. Il s'agit d'un lopin de deux arpents de front sur le rang Craig Sud par quatre de profondeur [117 m sur 234] « dans la vue de l'avantage de la dite Œuvre et Fabrique de St-Paul de Chester²⁵ ». La donation est faite à Joseph Agénor Moreau curé, Jean Compagna et Vital Cantin, deux marguilliers qui sont présents et qui l'acceptent. L'acte passé dans le bureau du notaire Jacques est contresigné par le curé Moreau et le témoin J. Albert Bernier marchand. Il n'est pas fait mention que le curé Moreau soit le représentant mandaté par l'évêque pour accepter et signer l'acte de cette donation. C'est peut-être cela qui a sera corrigé en 1886.

Le 25 décembre 1870, lors de la reddition des comptes du marguillier en charge Jean Compagna et l'élection d'un nouveau marguillier Israël Comtois, les francs tenanciers ont certainement pris acte de cette donation et de son but. L'avenir était prévisible. Deux années après le procès-verbal de Ph.-H. Suzor de 1869 et dix mois après l'acquisition du terrain, M^{gr} Laflèche décide enfin d'agir le 4 août 1871 et décrète la construction de la nouvelle église, de la sacristie, du presbytère et d'un cimetière qui sera situé à l'arrière de la nouvelle église, sur le lot 5 du rang Craig Sud, les travaux débutant dès que les plans de l'église en seront approuvés²⁶.

24. *Documents*, p. 13A. Le 7 avril 1866, Jasper E. Emerson, vivant dans le comté de Boone dont la capitale est Des Moines, État de l'Iowa, États-Unis, avait donné une procuration générale à Thomas Booth, *Documents*, p. 10B-11A.

25. Extrait de la transcription de l'acte notarié conservé dans les *Documents*, p.10A. Acte retranscrit au long aux pages 9A-9B-10A. Aussi chez le notaire Jacques, minute 1857. *L'Union* du 10 février 1870 publiait un avis du magasin « Emerson & Booth » de « Chester », à l'intention de ceux qui avaient des comptes encore impayés. Soulignons que dès son ouverture jusqu'au mois d'avril 1891, le bureau de poste dans le village de Saint-Paul était simplement identifié sous le nom de « Chester ».

26. Mailhot, t. 2, p. 238-39.

La soumission exigée par l'Église – août 1871

La lettre décrétant la construction est lue au prône par le curé Moreau le dimanche 6 ou 13 août 1871 et « [...] maintenant que l'autorité religieuse a parlé, tous en fils soumis à l'Église catholique, devaient faire acte d'obéissance²⁷ ». Cette attente n'est pas comblée et probablement que des gens du Haut manifestent de nouveau leur mécontentement au curé Moreau ainsi qu'à l'administrateur M^{gr} Laflèche. Nous ignorons la cause de cette grogne qui persiste²⁸. Un avocat de Montréal, Charles Thibault²⁹, frère d'un citoyen du Haut de la paroisse et qui détient lui-même un emplacement à cet endroit, semble avoir mis son grain de sel dans le dossier et même avoir écrit à l'évêque. Le curé Moreau, informé de tous ces échanges, écrit à son tour à son évêque le samedi 9 septembre 1871 pour lui faire part du climat qui existe chez lui depuis deux ans, ambiance qui s'est envenimée depuis le récent décret du mois d'août autorisant la construction de la nouvelle église.

« Vous pourriez croire peut-être d'après ce que vous a dit M. Thibaut que le calme est à peu près rétabli dans la paroisse, il n'en est rien; il a cru faire beaucoup, et en réalité il n'a rien fait, l'excitation va toujours en augmentant à tel point qu'il pourrait bien se passer de tristes scènes à l'assemblée pour la nomination des syndics. Aussi, au milieu de tout ce tumulte, je commence à perdre courage, et malgré toutes mes résolutions de Retraite, je sens que je ne puis tenir tête à l'orage.

Depuis deux ans déjà, je suis en butte aux tracasseries des opposants et s'il me faut recommencer une nouvelle année sous de plus tristes auspices encore, je crains bien de ne pouvoir en voir la fin. Je regarderais donc comme une grande faveur qui me serait accordée si Votre Grandeur jugeait à propos de me déloger d'ici. D'ailleurs un autre ici n'aura pas les mêmes misères, puisqu'il n'aura pas participé à tous ces troubles; les opposants n'auront aucun reproche à lui faire sous ce rapport et il pourra travailler plus efficacement à la pacification de la paroisse³⁰. »

Il y a « excitation », « tumulte », « orage », « tracasseries », « misères », « troubles ». Un changement de curé suggère-t-il permettrait peut-être de pacifier la paroisse, car il perd courage et semble incapable d'affronter la tourmente qui se déchaîne de nouveau autour de lui. L'abbé Mailhot met ce climat sur la faute de l'insubordination et de la discorde chez les paroissiens³¹. M^{gr} Laflèche décide alors de venir sur place rencontrer les mécontents, probablement en octobre 1871.

« [...] pour les pacifier et leur faire entendre raison. La scène fut bien disgracieuse et bien pénible. Pendant l'assemblée, deux paroissiens annoncèrent leur résolution d'abandonner la religion catholique, qu'ils ne pratiquaient presque plus, à la vérité, depuis assez longtemps. [...] [Octave Dupuis, Xavier Fortier]. Enfin, les gens du haut de la paroisse, ayant représenté à Mgr Laflèche qu'ayant bâti la première chapelle sans le concours des gens du bas, il ne leur semblait pas juste de contribuer à la construction de la seconde église; les gens du bas tranchèrent cette objection en s'engageant à bâtir la nouvelle église sans l'aide des gens du haut³². »

27. Mailhot, t. 2, p. 240.

28. Nous n'avons pas eu accès à certaines archives de l'Évêché de Trois-Rivières car « en regard de votre recherche, les registres [de nature privée] sont confidentiels en ce qui touche les sujets conflictuels. », octobre 2009!

29. *L'Union*, 20 février 1873, no 11. Charles Thibault avait obtenu les lettres patentes de tout le lot 6 du 7^e rang, contenant 200 acres [81 ha], le 30 novembre 1871. Son nom apparaît sur son lot, dans la carte des lots originaux publiée en 1907 par le « Department of Lands and Forest Quebec April 1907 », reproduite dans *Chesterville*, p. 24. Notons que M^e Thibault s'agrandira en 1874 par l'achat de la demie sud-est du lot 7 et du lot 5 du même rang, acquis de Louis Lévesque et al. [Victo., # 9 115]. Il vendra toutes ses propriétés en 1878 à Mlle C. Wathier [Victo., #13 162], date probable du retrait de ses investissements à Saint-Paul. Nous trouvons sa biographie sur le site du *Dictionnaire biographique du Canada en ligne* (DBC), où il est décrit comme avocat, homme politique, fonctionnaire, auteur, journaliste et conférencier (1840-1905).

30. Séminaire de Trois-Rivières, document A2.156.4.

31. Mailhot, t. 2, p. 240.

32. Mailhot, t. 2, p. 240. Il faut se fier à l'écrit de l'abbé Mailhot car il ne semble pas exister de rapport ou procès-verbal de cette assemblée, selon les Archives de l'Évêché de Trois-Rivières. Relevons la manière désinvolte avec laquelle

Deux années plus tard, on devra faire appel aux souvenirs du curé Charles Lemire de Ham-Nord sur un point important de cette rencontre :

« Je, soussigné certifie avoir entendu dire à Mgr Ls. F. Laflèche, à St-Paul de Chester, dans l'automne de 1871, que si la paroisse toute entière voulait bâtir l'église neuve, il l'attendrait deux ans; mais que si les habitants du bas de la paroisse bâtissaient seul, il viendrait bénir leur église paroissiale aussitôt qu'elle serait prête, sans attendre l'expiration des deux années. (signé) Ls Chs. Lemire. Ptre³³. »

Se peut-il que les gens du Bas de la paroisse aient entendu cette déclaration et pas ceux du Haut?

Nous n'avons pas trouvé trace de l'élection des premiers syndics pour entreprendre la construction de l'église, juste les noms de ceux qui ont rendu les comptes en 1878. Cependant, l'empressement que les gens du Bas de la paroisse mettront à leur entreprise aura pour effet d'irriter fortement les gens du Haut.

Au printemps 1872, le marchand Horace Delphos, au nom de son épouse Adolphine Stein, vend à la Fabrique un demi arpent en superficie [0,2 ha] sur le lot 5, avec une maison et autres dépendances non précisées³⁴. Au cours de la belle saison, les travaux de la nouvelle église vont si bien qu'à la mi-décembre, un des syndics, Zoël Béliveau, qui était aussi maire cette année-là, transmet à répétition l'état de l'avancement des travaux à M^{re} Laflèche qui s'empresse aussitôt d'en informer son vicaire forain Ph.-H. Suzor :

« M. Zoël Béliveau de St-Paul de Chester vient de me dire que leur chapelle neuve est tout à l'heure prête à bénir. Ne pouvant y aller moi-même, je vous autorise à faire cette bénédiction, et à voir avec M. Moreau à ce que le transfert de tous les objets de culte se fasse de la vieille chapelle à la nouvelle église, de la manière la plus convenable. »

Et de nouveau cinq jours plus tard, le 19 décembre, en provenance de l'évêché de Montréal où il est de passage :

« Une lettre de St-Paul de Chester m'informe que la nouvelle église de cette paroisse est bientôt prête à être livrée au culte et que toutes les autres choses nécessaires pour effectuer le transfert de la desserte paroissiale sont aussi dans un état suffisant pour servir à leur destination. Je vous charge donc de voir par vous-même tout cela, et aussitôt que vous trouverez que le tout est dans un état convenable, je vous charge de bénir ou de faire bénir par un prêtre que vous choisirez à cet effet, la nouvelle église et de la livrer de suite au culte. Vous vous entendrez en même temps avec M. le curé pour effectuer le transfert de la desserte de la manière la plus avantageuse et aussitôt que les choses seront prêtes³⁵. »

Les festivités de Noël 1872 et du jour de l'An 1873 passent.

il souligne l'annonce de l'abjuration de deux paroissiens « qui ne pratiquaient presque plus [...] depuis assez longtemps. » Donc, ce n'est pas une grosse perte pour l'Église et la paroisse!

33. Lettre datée du 17 février 1873 et publiée dans *L'Union* du 20 février 1873.

34. *Documents*, p. 73B-74A-74B. Pour le presbytère? Acquis du shérif lors d'une action intentée par un marchand contre Jasper Ed. Emerson le 13 octobre 1870, en vertu d'un contrat passé à Victoriaville devant le notaire Rainville, le 5 avril 1872.

35. Les deux lettres, la première du 14 décembre et la deuxième du 19 décembre seront publiées dans *L'Union* du 20 février 1873, lors de l'affaire des ornements.

D – La résistance ouverte (1873 – 1875)

Le refus de transfert des ornements – janvier 1873

C'est au cours du mois de janvier 1873 que se manifestent les premiers signes d'une résistance ouverte qui va aller en s'amplifiant. Au moment où on préparait la bénédiction de la nouvelle église, le marguillier en charge Israël Comtois s'oppose¹ au transfert des ornements sacerdotaux de l'ancienne dans la nouvelle sous prétexte que l'évêque ne leur a pas rendu justice. En conséquence, le curé Moreau et le vicaire forain Suzor doivent quêter temporairement dans les paroisses voisines les ornements nécessaires à la bénédiction de l'église et aux cérémonies du culte, sensibilisant par le fait même toute la région à ce qui se passe à Saint-Paul. D'autant plus « que pendant près d'un mois, un homme, fusil au bras, garda nuit et jour la chapelle afin que rien ne fut enlevé² ».

Et pour augmenter la pression sur les récalcitrants du Haut de la paroisse, des communiqués provenant de l'Évêché racontent dans les détails l'évolution de la situation et sont régulièrement publiés dans le journal *L'Union*.

Le soutien du journal *L'Union* à la cause de l'évêque

Depuis le début des années 1830, sous l'influence des idées européennes et d'événements propres au Québec, notamment la Rébellion des Patriotes puis l'Union de 1841, se sont développées au Québec deux doctrines opposées, celle de l'ultramontanisme et celle du libéralisme.

L'Ultramontanisme, idéologie défendue par l'Église catholique et son clergé, prône « la supériorité du ciel sur la terre, de la religion sur la politique, de l'Église sur l'État³. » L'Église n'admet pas de limite à son influence dans l'organisation civile de la société : « Elle était devenue une institution dominante d'un peuple dominé⁴. » Les partis à tendances conservatrices qui appuient ses demandes reçoivent sa bénédiction. En 1871, l'Église en est au point de dicter aux gens pour qui voter, sous peine de faute grave. Cette prétention sera combattue en Cour comme « influence indue ». L'initiateur de ce « projet de théocratie catholique⁵ » au Québec n'est nul autre que notre Monseigneur Laflèche.

Le Libéralisme, de son côté, défend la séparation des affaires de l'Église de celles de l'État, la liberté de presse, d'association, de religion, même d'avoir des écoles publiques laïques, et demande l'abolition de certaines lois pro-ecclesiastiques comme la dîme obligatoire. « Ils présentaient une autre façon d'être catholique, ce que ne pouvait admettre le camp ultramontain, qui reflétait les positions romaines ultra conservatrices⁶. » Ces idées sont défendues par des groupes à tendances libérales, dont les partisans au Québec sont surnommés « les rouges ».

1. Affirmation de l'abbé Mailhot, t. 2, p. 241. Il fallait qu'il soit mandaté et appuyé par une majorité de gens du Haut de la paroisse. Richard et lui passeront pour les chefs de la sédition alors que, tout en étant probablement sympathisants à la cause, ils n'en étaient que les porte-paroles dirions-nous aujourd'hui. Leur fonction de marguillier donnait peut-être une plus grande notoriété au groupe des dissidents et augmentait l'impact de leur réaction! Par contre, cela donnait prise à l'évêché sur des interlocuteurs identifiés.

2. Mailhot, t. 2, p. 241.

3. Lamonde, p. 455.

4. Ferretti, p. 102.

5. Lamonde, p. 367.

6. Lalonde, J.-L., correspondance.



Fig. 10 – Charles
Chiniquy, 1809-1899

Chaque camp a ses journaux qui véhiculent ses valeurs et fait une guerre épistolaire ouverte au camp adverse. Pour notre propos, retenons que le journal hebdomadaire *L'Union*, créé en 1866 pour faire valoir dans la région les idées de M^{br} Laflèche dans le débat sur la Confédération, est d'origine conservatrice, transmet et défend les positions de l'Église catholique de la province⁷.

À cette époque, l'affrontement entre ces idéologies se manifeste particulièrement en deux occasions. En premier, il y a l'affaire Guibord (1869-1875), dans laquelle M^{br} Bourget, évêque de Montréal, refuse l'inhumation dans un cimetière catholique d'un libéral membre de l'Institut canadien de Montréal⁸. Cette guerre de hérauts marque « le point culminant des conflits entre libéraux radicaux et ultramontains ultramontés⁹. » Puis, comme le concile Vatican I vient de déclarer l'infailibilité papale en matière de « doctrine ou de morale¹⁰ », une certaine simplification du problème permet à l'Église du Québec de se dire supérieure à l'État : « s'opposer à l'Église, c'était s'opposer à une société parfaite instituée par Jésus-Christ » et « [...] la terre n'est inondée de maux que parce qu'elle ne sait plus obéir [...]. Dieu, mes enfants, vous ordonne d'obéir¹¹ ». Ce langage de l'Évêché découle d'une interprétation de cette « infailibilité », tel que nous l'explique Lucien Lemieux :

7. Un an après être devenu évêque coadjuteur, donc associé intimement aux affaires et à l'avenir du diocèse de Trois-Rivières, M^{br} Laflèche enquête auprès de ses curés sur l'influence des journaux « libéraux » dans leur paroisse. Voici ce que répond le curé Agénor Moreau, le 3 avril 1868 : « Je crois qu'ils n'ont pas produit beaucoup d'effet sur la population; il ne s'en reçoit qu'un petit nombre et un seul reçoit Le Pays, tous les autres sont de bons journaux. », Archives du Séminaire de Trois-Rivières, cote 0016-064a)-3. Texte recopié de la Correspondance Laflèche par un archiviste anonyme au début des années 1970.
8. M^{br} Bourget de Montréal interdit en 1869 aux catholiques membres de l'Institut canadien de continuer d'en faire partie à cause des caractéristiques « libérales » de sa bibliothèque et des idées « perverses » véhiculées par ses membres. Il annonce qu'il refuserait « les sacrements et la sépulture chrétienne » à ceux qui continueraient d'y adhérer. Joseph Guibord décède dans cette situation. Cela prit six années, un jugement de Cour et 1235 soldats pour que la dépouille de Guibord soit exhumée du cimetière protestant et inhumée dans son lot du cimetière catholique, spécifiquement « séparé du sol consacré. », Wade, t. 2, p. 382, 384-85. « Le choix de Guibord avait aux yeux de l'évêque valeur de symbole car durant la durée du procès, onze autres membres de l'Institut pourtant condamné ont reçu à Montréal une sépulture ecclésiastique sans problème. », J.-L. Lalonde, correspondance.
9. Lalonde, p. 366.
10. Ce sujet amena Georges-Jérémie Pacaud et son épouse, fille du juge Mondelet, à apostasier la foi catholique, à Princeville, en 1871 : « [...] il y eut scandale, non seulement dans les Bois-Francs, mais chez tous les catholiques du pays. » LaVergne, p. 32. Lire sur le sujet p. 32-5. Georges-Jérémie était le frère de Louis-Édouard, l'avocat des « 40 » de mai 1873.
11. *L'Union*, 6 avril 1871, communiqué de l'évêché. Dans le même numéro paraissait une lettre pastorale à lire dans toutes les églises, dont celle de Saint-Paul par le curé Moreau, intitulée « Les devoirs des fidèles dans les élections ». Une conséquence de son contenu est cette anecdote : « La cause qui amena Joseph Lemoine père à trouver l'évangile fut celle-ci. Vers l'an 1879, le curé de Saint-Théodore [d'Acton] en pleine chaire [pulpit], nous étions en temps d'élection, annonça que le parti libéral était le parti de l'enfer, le parti du Diable, mais que le parti conservateur était du ciel, le ciel étant bleu et que c'était marqué dans l'évangile, le curé ayant un livre devant lui. Plus de 100 hommes sortirent en disant que leur curé devenait fou. Le lendemain, Joseph Lemoine père alla au presbytère et demanda au curé de lui montrer où ce qu'il avait dit était marqué dans l'évangile. Le père Lemoine, après quelques discussions, sans pouvoir avoir aucune satisfaction, lui dit : "vous perdez la boule, de parler de même". De là, le père Lemoine se rendit chez un vieux pasteur anglican Wartel d'Acton où il se procura une bible française qu'il lisa [sic] premièrement dans la grange au fanil avec d'autres. » - Lettre de M^r G.O. Malboeuf à M^{me} Blanche Smithers, mère de John Fortier, qui nous l'a transmise.

« [...] la population catholique québécoise fut portée à croire, comme en d'autres pays, que tout ce qu'un pape disait était infaillible, bien plus toute publication du Vatican. La référence au pape permettait dès lors aux évêques, puis aux curés, d'asseoir leur autorité sur ce qui était perçu comme infaillible. De plus, elle fournissait aussi aux Canadiens français un appui solide sur une organisation internationale, celle de l'Église catholique romaine, envers le protestantisme anglophone du Canada et des États-Unis¹². »

Dans ce contexte, en plus de donner des nouvelles séculières, *L'Union* sert à indiquer les déplacements de l'évêque de Trois-Rivières, à publiciser sa position ainsi que celle du Vatican sur certains sujets, à faire valoir tout ce qui concerne le clergé et les communautés religieuses dans le diocèse, et à fournir à ses lecteurs d'autres informations de même nature.

Pour ajouter à cette propagande catholique évidente, mais contrebalancée par des journaux « libéraux », *L'Union* ne manque pas de signaler certains déplacements de porte-paroles protestants. D'autant plus que leur prosélytisme est stimulé par la fougue de l'ex-prêtre Charles Chiniquy. Ce prêtre catholique décoré même par le Vatican avait été excommunié par l'évêque de Chicago en 1858 et était devenu pasteur presbytérien en 1860¹³. Chaque camp est heureux de publiciser ses bons coups et ses nouveaux convertis de grosse peinture.

À titre d'exemple, voici ce que publie *L'Union* :

« Ce grand apôtre de l'Institut canadien [Arthur Buies,] excommunié de Montréal était à Arthabaskaville, vendredi dernier.

« Le *Daily Witness* de Montréal organe des protestants fanatiques de Montréal est poursuivi pour \$25 000 de dommage par les frères de la Charité de l'école de réforme de Montréal, pour publications libelleuses. C'est bien, il faut montrer le savoir vivre à ce fanatique de *Witness*.

« L'ex-père Chiniquy ayant fait une conférence à Antigonish, on lui a jeté des œufs à la tête. Il s'en est suivi une sorte d'émeute et plusieurs personnes ont été blessées¹⁴. »

Le *Witness*¹⁵, de son côté, se met à publier entre novembre 1875 et juin 1876 la liste de 2043 convertis par le Père Chiniquy¹⁶ illustrant ainsi que « le protestantisme comme alternative était quand même dans l'air du temps¹⁷ ».

Mgr Laflèche avait approuvé en 1871 un texte intitulé *Le Programme Catholique*, écrit par des laïcs et visant à inciter le vote envers les candidats aux élections qui défendraient les demandes de l'Église catholique du Québec. Les libéraux s'opposent à son contenu et voici un extrait de la lettre envoyée par l'évêché à l'Éditeur de *L'Union* qui la publie : « [...] Afin de prévenir des disputes intempestives [...], Sa Grandeur [...] veut que l'on cesse toute discussion contre la valeur et l'opportunité de ce Programme. [...] Elle vous prie de reproduire sans commentaire le document suivant.[...] ». *L'Union*, 14 août 1873.

12. Lemieux, p. 80.

13. C'est ainsi que lorsque Chiniquy revient au Québec prêcher sa nouvelle adhésion, « [...] l'Église presbytérienne [devient] l'option naturelle des convertis. », selon Lougheed, p. 236. Et il affirme que le nombre de convertis francophones pour « toutes les dénominations » au Québec est estimé à 45 000, p. 232, note 2.

14. *L'Union*, article un, 1^{er} juin 1871; article deux, 20 février 1873; article trois, 17 juillet 1873. Pour une abjuration à l'église Sainte-Victoire de Victoriaville, *L'Union*, 17 septembre 1874; deux abjurations à l'église de Wotton, 1876 et 1881, O'Bready, (1949), p. 273.

15. Journal fondé par John Dougall. Voir le DBC, « John Dougall » par J.G. Snell, vol. XI, lettre D, #372. « L'avantage du *Witness* pour nos recherches, c'est qu'il fournit le point de vue protestant anglophone montréalais sur diverses situations rappelant les valeurs que sont les libertés de religion, d'expression ou de conscience. Il faut dire que les positions du *Witness* rejoignent souvent celles des protestants francophones qu'on trouve également exprimées depuis 1866 dans le journal *L'Aurore*, les valeurs protestantes qui sont communes aux deux communautés contribuant à les rapprocher. » Propos de J.-L. Lalonde, correspondance.

16. Lougheed, p. 133, dont les dates suivantes : 4 janvier, 23 février et 30 décembre 1876.

17. Lalonde, J.-L., correspondance.

Alimenté par l'évêché de Trois-Rivières et certainement par la plume de Ph.-H. Suzor, *L'Union* rapporte chaque semaine les événements de Saint-Paul, donne la réplique aux récalcitrants tout en indiquant à tous les lecteurs de la région comment bien se comporter dans le giron de l'Église catholique.

La bénédiction de l'église – janvier 1873

Après avoir quêté avec succès, mais aussi une certaine gêne, des vêtements sacerdotaux pour procéder à des cérémonies religieuses, la nouvelle église est bénie le jeudi 30 janvier en présence des curés de Sainte-Hélène, de Wotton, de Saint-Norbert, de Tingwick, de Ham-Nord, de Ph.-H. Suzor vicaire forain et du vicaire de Saint-Christophe d'Arthabaska¹⁸. *L'Union* rapporte cette bénédiction le jeudi suivant, mais en profite pour signaler qu'il y a eu rétention des ornements sacerdotaux et pour pourfendre le responsable présumé de cette fronde à l'encontre de l'Église :

« L'instigateur de l'opposition est paraît-il, un monsieur Thibaut avocat de Montréal qui possède une propriété et plus un frère dans la paroisse de St-Paul. On va jusqu'à dire que ce monsieur Thibaut se vante, à qui veut l'entendre, d'être le défenseur de son évêque dans Montréal, ce que nous sommes éloigné de croire bien entendu, car comme on dit généralement : cela n'irait nullement.

Que ce monsieur Thibaut soit ce qu'il voudra, toujours est-il qu'il porte les gens de St-Paul à la révolte contre l'autorité et il a réussi malheureusement dans ses manœuvres. Aujourd'hui l'on se demande quel va être le dénouement de cette triste affaire, et quelle attitude va prendre monsieur l'administrateur du diocèse en face des droits de l'Église ainsi foulés aux pieds?¹⁹

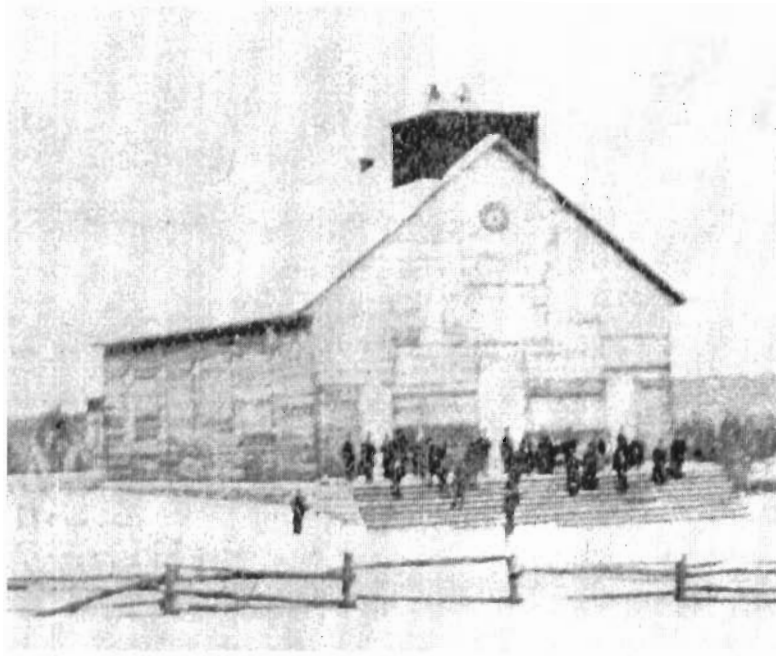


Fig. 11 – La deuxième église de Saint-Paul , en 1875

18. *Documents*, p. 15A-15B où figurent les signatures originales des co-célébrants et qui mentionnent aussi le vicaire de « St-Romain ». L'abbé Mailhot, t. 2, p. 241 en fait le vicaire de « Saint-Germain ». La reddition des comptes par les syndics aura lieu le 1^{er} septembre 1878 pour la somme de 1236\$. À cette assemblée, Thomas Booth s'engage à entreprendre des démarches en vue d'obtenir les lettres patentes du lot 5 : voir *Documents*, 76A-76B.

19. *L'Union*, jeudi 6 février 1873.

Les gens du Haut espèrent toujours, en retenant des ornements, que la première chapelle puisse encore leur offrir malgré tout un service de proximité.

L'interdiction d'utiliser la vieille chapelle – février 1873

Cet espoir leur est enlevé lorsque le vicaire général et administrateur du diocèse, Charles-Olivier Caron, interdit l'utilisation de la vieille chapelle pour tout office religieux.

Cet interdit est décrété le vendredi 7 février, dans une lettre²⁰ adressée au curé Moreau et aux paroissiens de Saint-Paul à lire au prône le premier dimanche suivant sa réception. Cette lecture publique a lieu le 9 février tel que l'atteste le curé Moreau dans le registre *Documents*. Et puisque « assez » veut dire « assez », une autre lettre datée du samedi 8 février, probablement acheminée en même temps que celle de l'interdiction de l'usage de la chapelle, contient une monition, soit un sévère avertissement au marguillier en chef Israël Comtois, en poste depuis décembre 1870 et à Richard Vachon, fraîchement élu le 25 décembre précédent, lesquels nous semblent-t-ils sont considérés comme les mandataires des partisans de la rétention des objets servant au culte. L'autre marguillier, Joseph Camiré, élu en décembre 1871, semble blanchi de ce coup de force, probablement par son éloignement de l'épicentre : il demeure sur le lot 2 du 6^e rang. L'administrateur Ch.-O. Caron charge le curé Moreau, qui réside maintenant sur le chemin Craig, d'aller livrer dès le lundi 10 février cette monition aux deux marguilliers²¹ en présence de deux témoins, qui seront le notaire G.-É. Jacques et Évangéliste Leblanc.



Fig.12 – Ch.-O. Caron en 1875

Quelques jours à peine après la lecture en chaire de l'interdit et la monition adressée aux porte-paroles dès le jeudi 13 février²², tous ces faits et gestes sont connus dans la grande région de Victoriaville, avec commentaires élaborés et lettres à l'appui, là où était distribué par abonnement le journal *L'Union*. Le journaliste qui est plutôt le rédacteur de l'évêché rappelle dans un très long article non signé que « leurs espérances » [celles des autorités religieuses] ont été déçues par les marguilliers, que ces derniers ont décliné les « avis charitables » qui leur ont été prodigués, qu'ils sont des « obstinés », des « capricieux », des « entêtés » conseillés par des gens « perfides », « semeurs de troubles » et de « zizanie ». L'ordre est « bouleversé », l'Église « opprimée », les « lois divines et humaines » méprisées, tout cela justifiant l'intervention rapide de l'administrateur et

20. *Documents*, p. 15B-16A-16B.

21. Les responsabilités relevant des marguilliers sont les suivantes: ils doivent tenir les comptes, vendre les bancs à l'enchère et en percevoir les arrérages, jouer le rôle de constables dans l'église, être les agents de la Fabrique dans des poursuites judiciaires, faire certaines quêtes dans la paroisse et vendre leur produit au besoin à la porte de l'église ou en distribuer le produit aux pauvres, se porter responsables de certains achats, voir à l'entretien des bâtisses, agir comme superviseur lors de travaux, négocier les emprunts et exécuter les résolutions des assemblées de Fabrique. Cette dernière obligation a contribué à mettre les deux marguilliers Comtois et Vachon à l'avant de la scène. Les marguilliers ont aussi des privilèges dont le fait d'avoir un banc spécial à l'église, la préséance de recevoir en priorité le pain bénit, les cierges, les rameaux, les cendres, la vénération de la Croix et de porter le dais. « Tous ces privilèges contribuent à donner aux marguilliers un certain prestige au sein de la communauté ». Landry, Jean-Guy, « La gestion de la Fabrique » dans Rousseau, *Atlas historique*, p. 92.

22. *L'Union*, jeudi 13 février 1873, présente tout ce qui se rapporte aux commentaires, aux deux lettres et à l'excommunication.

vicaire général Ch.-O. Caron, dont il reproduit au long les deux interventions, la première pour les « curé et fidèles » de Saint-Paul et dont copie sera lue au prône et la deuxième, remise aux deux marguilliers Comtois et Vachon.

*Lettre à Agénor Moreau et aux paroissiens, 7 février:

« [...] l'ancienne église paroissiale de cette paroisse a cessé et cesse dès à présent à toujours, d'être l'église paroissiale de St-Paul de Chester. Car nous l'avons frappé et la frappons par les présentes, [...] de l'interdit perpétuel aux fins qu'il ne soit et ne sera plus permis de célébrer les Saints Mystères dans la dite ancienne église, non plus d'y administrer les sacrements, d'y annoncer la parole de Dieu, ni d'y faire aucun acte du culte religieux, et ce sous peine de suspense *ipso facto* pour tout prêtre qui oserait contrevenir à la présente. De plus nous déclarons par les présentes que l'église paroissiale de la paroisse de St-Paul de Chester est la présente église qui a été bénite à cet effet, le trentième jour du mois de Janvier dernier comme vous le savez et qu'en icelle église seulement sera et se fera la desserte paroissiale de cette paroisse. »

*Lettre à Israël Comtois et Richard Vachon, 8 février : [rédigée par Ch.-O. Caron, sous le nom du curé Moreau]
« Par ordre en date du huit février courant, de la part du Très Révérend Charles-Olivier Caron, V.G., Administrateur *pro tempore* de ce diocèse des Trois-Rivières, je [Agénor Moreau] viens vous déclarer à vous, Israël Comtois et Richard Vachon, que nul paroissien n'est appelé à la charge de marguillier pour devenir le contrôleur et maître du pasteur, non plus que de l'Église et des objets servant au culte de Dieu, mais seulement pour aider le prêtre dans l'administration du temporel de l'église. [...]

En conséquence, pour faire cesser le scandale, ramener toutes choses dans l'ordre et selon les lois et droits sacrés de l'Église de Jésus-Christ, Moi, prêtre et pasteur de cette paroisse, en ma double qualité de prêtre pasteur et agissant au nom du Très Révérend Charles-Olivier Caron, Administrateur de ce Diocèse des Trois-Rivières, vous parlant en son nom et comme s'il vous parlait lui-même en personne, je vous signifie et ordonne, par la présente monition, équivalente à trois, de cesser de séquestrer les ornements sacrés et tous autres objets servant directement au culte divin ou religieux, à l'administration des sacrements, à la célébration des saints mystères, et de remettre paisiblement en la possession utile du Révérend J.-Agénor Moreau, curé de cette paroisse, tous les dits objets sans exception aucune et sous quelque nom qu'ils puissent être, et de les laisser au paisible et libre usage du pasteur et des fidèles de cette paroisse, sans entrave ni molestation quelconque, sous quelque prétexte que ce puisse être. Faute par vous d'obéir au présent ordre et monition, d'hui à huit jours révolus [lundi 17 février], vous serez frappés d'excommunication et de toutes les peines qui l'accompagnent ou qui la suivent.

En fait de la teneur et de la signification par moi faite à qui devait de la présente monition, j'ai signé la présente avec les témoins soussignés et en ai laissé copies aux dits marguilliers, le dix février mil huit cent soixante-treize. J.A. Moreau ptre »

[Suivra un long texte détaillant la nature de l'excommunication et ses nombreuses conséquences.]

Voilà ce qui attend les rebelles de Saint-Paul s'ils persistent. Il est probable que chaque paroissien sortant de la localité devait donner à la parenté et autres citoyens sa version des faits, expliquer sa position et s'exclure des rebelles passibles d'excommunication. Dans le même numéro du journal *L'Union*, un entrefilet mentionne qu'un communiqué de l'avocat Thibault de Montréal est arrivé trop tard pour être publié. Que d'informations perdues!

Depuis la remise de l'avertissement le lundi 10 février, rien d'autre ne semble s'être produit dans la paroisse. M^{gr} Caron rencontre le curé Moreau le jeudi 20 février²³ et le lendemain, il informe M^{gr} Laflèche de la situation :

« [...] les habitants récalcitrants de St-Paul de Chester [tous savent qu'ils sont de Saint-Philippe] sont encore pour un bon nombre insoumis, quelques-uns cependant viennent à la nouvelle église, laquelle a été bénie comme je vous l'ai dit dans une de mes lettres en janvier. Je me propose d'y aller prochainement pour mettre à exécution les mesures rigoureuses dont j'ai cru devoir en conscience les menacer, il y a quelques temps, si les

23. À Saint-Paul, à Arthabaska chez le curé Suzor ou à Nicolet? Nous ne le savons pas.

marguillers persistent à refuser le transport des ornements, comme ils le font jusqu'à ce jour. On vit d'emprunt d'aubes et de chasubles depuis quelques 3 semaines. J'espère toutefois encore, le curé Ag. Moreau que j'ai vu hier, le laisse croire²⁴. »

Le curé Moreau est un brin optimiste sur le dénouement de la crise. Pour gagner du temps en vue d'une solution honorable du conflit dont les ornements sont l'aspect tangible, aurait-il suggéré de faire appel à M^{gr} Laflèche lui-même, alors en voyage à Rome, ce qui amène aussitôt M^{gr} Caron à suspendre l'application de sa menace?

« Monsieur l'administrateur du diocèse s'est rendu samedi dernier [8 mars] à St. Paul de Chester pour le règlement des difficultés qui ont surgi dans cette paroisse à l'occasion de la nouvelle église, et dont nous avons déjà parlé. Sur la demande faite avec insistance par le marguillier en charge et un certain nombre d'opposants, de référer l'affaire à Monseigneur l'Évêque du diocèse, Monsieur l'administrateur pour leur ménager toutes les chances possibles de se réconcilier avec leur devoir, a bien voulu accéder à leur désir, et suspendre ses procédés jusqu'à nouvel ordre²⁵. »

Au même moment, *L'Union* publiait une « Rectification » de l'avocat Thibault que le rédacteur avait déjà fait passer pour l'agitateur du Haut de la paroisse. Le litige semble maintenant porter sur la répartition des dépenses nécessaires à la construction de la nouvelle église :

RECTIFICATION²⁶ [les italiques sont de *L'Union*]
M. le Rédacteur,

« Il a paru un entrefilet, dans le numéro 9 [6 février 1873] de *L'Union des Cantons de l'Est*, au sujet de l'Église de Chester, où on me présente comme « *l'instigateur de la révolte contre l'autorité religieuse en cette paroisse.* »

Non seulement le ton de cet entrefilet est injurieux mais le fond même est une pure calomnie. Voici les faits : La paroisse de Chester est divisée en deux parties qu'on appelle le *Haut* et le *Bas*. De vieilles antipathies municipales divisent les habitants des deux sections de la paroisse. La chapelle a été bâtie, il y a plusieurs années, au centre géographique de la paroisse, par les colons du *Haut*, ceux du *Bas*, à force de manœuvres, ont réussi à faire marquer un autre endroit pour le lieu d'une nouvelle Église [c.-à-d. dans le coin de la paroisse : au chemin Craig.] Ils ont, de plus préparé toutes choses en conformité à la loi, pour prélever une répartition sur la paroisse, pour construire la nouvelle Église. Comme j'étais moi même intéressé dans le *Haut*, les habitants de cette partie me firent rendre à St. Paul pour opposer la répartition. Considérant nos raisons justes, Sa Grandeur Mgr. des Trois-Rivières, se rendit sur les lieux et nous donna gain de cause. Il fut en conséquence résolu que le *Bas* bâtirait seul la nouvelle Église et qu'au bout de deux ans la vieille chapelle serait *fermée* et que le Curé de Chester prendrait possession de la nouvelle. Or voilà qu'en l'absence de Sa Grandeur, avant l'expiration des deux ans l'on se hâte de préparer la nouvelle Église pour le culte. On ne donne aucune garantie que les colons du *Haut* n'auront rien à payer pour cette bâtisse (qui est construite en planches vertes, à la manière des granges, à la campagne,) et cependant on veut les forcer à en prendre possession ! Et les gens du *Bas* chantent sur tous les tons que leur but, en agissant ainsi, est de faire venir les habitants du *Haut* à l'Église nouvelle pour les faire payer ensuite.

Ce fut dans ces circonstances que je fus appelé à Chester vers la fin de janvier dernier. Là, je m'opposai à toute *manœuvre* quelconque bien décidé à attendre le retour de Mgr. pour obtenir justice. Ce ne fut que le huit courant [8 février, un samedi] que j'appris, par lettre, qu'on s'était opposé au *transfert des objets nécessaires au culte*, moins cependant, les vases sacrés que M. le Curé avait apportés avec lui c'était son devoir. Je répondis qu'on avait eu tort et que le marguillier en charge ait à se faire instruire, avant de ne rien faire, de ses droits et de ses devoirs.

24. Séminaire de Nicolet, document coté 0016-078-23. Ici, retranscription complète de la partie de la lettre de M^{gr} Caron retranscrite par un archiviste dans les années 1970, puisée dans « Correspondance Laflèche » des Archives de l'Évêché de Trois-Rivières.

25. *L'Union*, jeudi 13 mars 1873.

26. C'est le titre qui coiffe l'article.

Vous voyez par là M. le Rédacteur que je ne crains pas la menace de M. l'Administrateur ni le résultat de *l'avenir nous dira tout*. Votre rapporteur introduit de plus dans son écrit perfide le mot de défenseur de son Évêque, eh, C'est à se croire à Québec. Nouvelle calomnie. Du reste, croyez que si mon évêque ou mon curé étaient attaqués, je ne craindrais pas de les défendre; tous deux m'étant très chers et très dignes d'être défendus. J'ai l'honneur d'être Monsieur le Rédacteur Votre obéissant serviteur, Chs. Thibault²⁷.

Charles Thibault, en parlant de l'animosité entre le Bas et le Haut remonte à de vieilles animosités municipales²⁸ auxquelles se sont ajoutées les « manœuvres » du Bas pour faire choisir l'emplacement du chemin Craig, attirer les gens du Haut à fréquenter la nouvelle église pour leur imposer de ce fait la répartition. Il souligne l'accord survenu lors de la visite de M^{br} Laflèche à l'automne de 1871 : le Bas construirait seul l'église et « qu'au bout de deux ans la vieille chapelle serait fermée et que le Curé de Chester prendrait possession de la nouvelle ». Les travaux de la nouvelle église ayant commencé en 1872, pouvons-nous déduire que la vieille chapelle devait servir encore jusqu'à l'été 1874? L'empressement des gens du Bas à construire rapidement, l'ouverture de l'église huit mois après le début des travaux, peut-être aussi le non respect des deux ans de coexistence et l'absence de garantie concernant la prochaine répartition expliqueraient la rétention des ornements comme riposte au désaveu de l'entente survenue à l'automne 1871. Les « rebelles » attendent que M^{br} Laflèche revienne d'Europe pour obtenir justice. Curieux que l'évêque ait pressé le curé Suzor deux fois en cinq jours en décembre 1872 de bénir la nouvelle église dès qu'elle serait prête. Mettre le couvercle au plus vite sur la marmite!

Le rédacteur ou correspondant anonyme de *L'Union* ne va pas laisser passer l'occasion de « river un clou » en répliquant par un exposé expressément partisan et quatre fois plus long intitulé « Mgr Ls F. Laflèche, l'Église de St-Paul de Chester et M. Thibault » aux propos tempérés de ce dernier, et immédiatement à la suite de sa lettre.

Selon l'exposé du correspondant anonyme, retenons que le sursis de deux années semble porter à interprétation; que le fauteur de trouble source de tous les problèmes est Charles Thibault, avocat de Montréal, qui cherche un motif de procès pour les gens du Haut envers ceux du Bas de la paroisse; que l'Évêque a décrété et qu'il ne peut être soupçonné d'injustice; et pour appuyer ces avancées, l'appel à la mémoire du curé L. Charles Lemire de Ham-Nord et à Antoine Gagnon arpenteur, ingénieur civil, agent des terres de la Couronne, membre fondateur de *L'Union* et son premier éditeur de décembre 1866 à juillet 1869²⁹ afin de justifier l'implantation de la nouvelle église sur le chemin Craig. Gagnon, tout en reconnaissant l'existence de deux centres, privilégie personnellement l'emplacement choisi comme étant « au centre des communications³⁰ ». L'auteur du communiqué cite des paroles qu'aurait dites M. Thibault et les réfute! Selon l'exposé, est-il plausible que Charles Thibault ait écrit à un partisan du Bas pour transmettre un message aux marguilliers du Haut à l'effet de retenir les ornements? Et comment peut-on rapporter les paroles de quelqu'un « à peu-près » si on se base sur un écrit? Un journal clérical ne peut « tromper »!

27. *L'Union*, 20 février 1873. De 1869 à 1887, l'unique rédacteur, également propriétaire, est P.L. Tousignant, Fleury, p. 225.

28. Malheureusement, les procès-verbaux de la municipalité de Chesterville antérieurs à 1885 n'existent plus.

29. Mailhot, t. 1, p. 345 ; t. 2, p. 350.

30. *L'Union*, 20 février 1873. Charles Lemire, premier curé de Ham-Nord de 1868 à 1924 était le cadet de dix-huit mois du curé Agénor Moreau, donc pratiquement du même âge. À l'occasion, ils ont certainement discuté du développement de la situation à Saint-Paul.

Le retour des ornements – mars 1873

La situation semble figée lorsqu'un mois plus tard, les ornements réapparaissent :

« Dans le cours du mois de mars, comme on avait cessé de garder la chapelle, deux paroissiens, M. Dieudonné Côté et M. Grégoire Lafontaine, à la faveur des ténèbres de la nuit, pénétrèrent dans l'ancienne chapelle et emportèrent à l'église nouvelle tous les ornements et vases sacrés³¹. »

Messieurs Côté et Lafontaine³² étaient deux des syndics mandatés pour réaliser la construction de la nouvelle église.

L'Union nous informe que le transfert des ornements aurait pris plus d'une nuit : [l'italique est de nous].

« Depuis quelques jours un génie bienfaisant se promène de la vieille chapelle de St. Paul de Chester à l'église neuve. D'où vient-il et où habite-t-il personne ne le sait. Toujours est-il que, chaque fois qu'il passe près du presbytère où demeure actuellement Monsieur le curé de la paroisse, il dépose à la porte tantôt les ornements pour la célébration des saints mystères, tantôt l'ex-voto des paroissiens en l'honneur du Sacré Cœur de Jésus ou le chemin de la croix; et d'après ses allures, tout fait croire qu'avant longtemps, il aura transporté les effets de la vieille chapelle à l'endroit où les veut l'autorité ecclésiastique.

Nous ne pouvons que féliciter les habitants de St. Paul, de l'attention dont ils sont l'objet, de la part de cet ange tutélaire dont la Providence se sert pour déjouer adroitement les menées des méchants, et rétablir l'ordre et la paix sans avoir besoin de recourir aux tribunaux civils qui, dans le fond, étaient incompétents à juger de pareilles difficultés. Ce qui porte à croire à l'action du doigt de Dieu, c'est que le salut vient d'un expédient que tout le monde admire. Les opposants eux-mêmes se trouvent par le fait déchargés d'un fardeau qui leur pesait sur la conscience, car il faut l'avouer, ce n'est pas peu de chose d'avoir à porter une responsabilité comme celle qu'ils avaient assumée.

Espérons donc qu'avant longtemps, les paroissiens de St. Paul n'auront tous qu'un cœur et qu'une âme pour chanter aux pieds du même autel : Ecce quam bonum et quam jucundum habitare fratres in unum. Ah! que c'est une chose bonne et agréable que des frères soient unis ensemble.

D'ailleurs, comme ils en ont appelé à Monseigneur Laflèche en personne, c'est qu'ils ont confiance que justice pleine et entière leur sera rendue par Sa Grandeur. En attendant, ils doivent être de bon compte et se montrer catholique dans l'acception du mot³³. »

Grâce à un génie bienfaisant et à une façon de faire que tout le monde admire, les visées des méchants sont déjouées. Le transfert aurait compris des objets encombrants et se serait effectué sur quelques jours, ce qui n'aurait pu échapper aux regards des gens du Haut et du Bas. Et il en resterait encore un peu à aller chercher! Pour l'unité retrouvée, nous verrons bientôt. Se peut-il que des gens du Haut aient volontairement retiré leur gardien, laissant l'opportunité aux syndics de

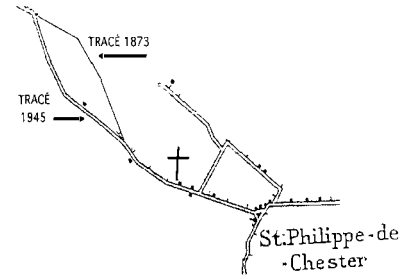


Fig. 13 – Le chemin des « anges » 1873

31. Mailhot, t. 2, p. 243. Charles Thibault avait écrit que le curé Moreau avait emporté les vases sacrés et qu'ils ne figuraient pas dans les objets empruntés aux paroisses voisines.

32. Dieudonné Côté, 36 ans, époux de Tharsile Rouleau, demeurait sur le lot 8 du rang Craig Nord et Grégoire Lafontaine, 23 ans, était le fils aîné de Olivier Lafontaine et Euphrosine Poirier qui demeuraient sur les lots 9 et 10 du rang Craig Sud. L'année suivante, le 20 janvier 1874, Grégoire épousait Caroline Roberge dans l'église inaugurée un an plus tôt.

33. *L'Union*, 20 mars 1873.

rapatrier en plusieurs voyages les ornements, mettant ainsi fin à la crise aiguë qui sévissait depuis deux mois? Le retour des objets annulait aussi la menace d'excommunication!

La tradition orale, par l'entremise de Raymond Laroche, nous explique la nature des anges qui ont rapporté les ornements :

« Les vieux me racontaient qu'ils avaient choisi une nuit où la neige était mouillante et qu'elle ne faisait pas de bruit. Il faisait noir comme chez le loup. Ils n'avaient pas pris de lanternes parce qu'il y avait le père Dieudonné Lafontaine qui restait comme à mi-chemin sur l'ancien détour de la « côte Pellerin » qui arrivait au-dessus de la vieille chapelle.

Auguste Roberge [1894-1985] m'avait dit à ce moment-là que pour ne pas nommer ni Grégoire Lafontaine ni Dieudonné Côté, le curé Moreau avait dit que ce sont des anges qui avaient transporté tout cela. Il y avait eu une entente entre le curé Moreau et eux que la porte de la sacristie demeurerait ouverte ou débarrée. Quand ils ont décidé que c'était le temps de s'aventurer, ils étaient obligés de passer près de la maison de Dieudonné Lafontaine et de celle d'Eugène Pellerin, et peut-être aussi d'une troisième maison, des Pratte ou St-Cyr. Il fallait pas qu'ils soient entendus par ces gens-là. Il faut dire qu'à cette époque, les gens se couchaient tôt et se levaient tôt et qu'ils avaient aussi probablement des chiens.... Auguste Roberge m'avait dit qu'il faisait noir et qu'il pleuvait pour assourdir le bruit des pas. Il m'a dit qu'ils s'étaient aventurés qu'une seule fois. C'était sa tante Caroline Roberge [1850-1926, épouse de Grégoire Lafontaine] qui lui avait raconté cela . Peut-être n'ont-ils pris que les objets les plus nécessaires!

Le chemin Saint-Philippe montait plus haut dans la montagne à cette époque-là. Là où est la réserve d'eau pour les pompiers, le chemin continuait tout droit. Il ne faisait pas la courbe qu'il fait actuellement, parce que la courbe actuelle, c'est la séparation entre le village et la campagne à cette époque-là. Puis le vieux chemin s'est dépeuplé et la courbe en bas s'est faite vers 1920-1924. »

La bonne nouvelle du retour des ornements ainsi annoncée, *L'Union* ne donne pas la parole à Charles Thibault qui nous aurait révélé encore certains aspects des événements de Saint-Paul :

« Les lignes qui précèdent étaient à peine tracées, que nous avons reçu une lettre de M. l'avocat Thibault de Montréal, avec prière de publier. Comme toutes les choses, dans cette malheureuse affaire de Chester, sont suspendues jusqu'à l'arrivée de Mgr l'Évêque, par décision de M. l'Administrateur, nous croyons qu'il vaut mieux ne pas publier la lettre de M. Thibault qui, d'ailleurs nécessiterait une réplique de notre part. Si toutefois M. Thibault, après ces raisons, y tient encore, nous la publierons plus tard.

Pour le moment, nous dirons à M. Thibault : Vous n'avez pas affaire à un masque, c'est à nous que s'adressent vos observations, parfois un peu amères; nous les prenons pour nous, et nous agissons en conséquence si votre lettre voit le jour.

Attendons³⁴. »

Trois semaines plus tard, le dimanche 13 avril, c'est le jour de Pâques. Le curé dénombre à trois dixièmes³⁵ des 729 communicants, soit environ 220 personnes, ceux qui se sont abstenus de « faire leurs Pâques » ! Une grosse abstention qui est certainement très remarquée à Saint-Paul et propagée dans les environs.

« Jusqu'à cette année, l'état moral de la paroisse était assez satisfaisant; mais les troubles suscités par le changement d'église ont été cause qu'un grand nombre de paroissiens ont cessé de remplir leurs devoirs de religion, ne voulant point se soumettre aux ordonnances de l'Autorité Ecclésiastique³⁶. »

34. *L'Union*, 20 mars 1873.

35. *Documents*, p. 18A. Fraction indiquée dans le rapport que le curé Moreau prépare à l'intention de l'évêque qui vient faire sa visite pastorale des 12 et 13 juillet 1873.

36. *Documents*, p. 19A.

Les « 40 » chez l'avocat L.-E. Pacaud – mai 1873

Un mois plus tard, survient un autre coup d'éclat inusité dans la région, lequel nous est raconté par l'abbé Mailhot :

« Les gens du haut de la paroisse, se prétendant lésés dans leurs droits, victimes d'une criante injustice, refusaient de se rendre à la nouvelle église pour y accomplir leurs devoirs de catholiques. On avait décidé de ne plus faire partie de la religion si on ne voulait pas se rendre à leur demande. Mais, pour se soustraire à l'obligation de payer la dîme, il leur fallait apostasier³⁷ officiellement; ils crurent devoir faire les démarches nécessaires. On vit donc, un jour du mois de mai 1873, passer devant l'église nouvelle de St-Paul-de-Chester [et de celle de St-Christophe, résidence du curé Ph.-H. Suzor], une quarantaine de voitures. C'étaient quarante chefs de famille, du haut de la paroisse, qui descendaient à Arthabaska. Ils se rendaient chez M. L.-E. Pacaud, avocat, pour signer officiellement un acte d'apostasie.

- Entrés chez M. Pacaud : « Nous venons disent-ils, nous mettre protestants. On nous a enlevé notre chapelle. On ne veut pas nous rendre justice; nous nous tournons protestants ».
- « C'est bien grave ce que vous entreprenez-là, mes amis, dit M. Pacaud. Pensez un jour qu'il faudra mourir ».
- « Ah ça! nous ne voulons pas mourir protestants; nous voulons nous mettre protestants pour un an ou deux seulement. C'est afin de forcer l'évêque à remettre l'église à la même place ».
- « Mgr Lafèche n'a fait que son devoir, reprend M. Pacaud. Il était obligé de se conformer aux désirs de la majorité. D'ailleurs, je connais Mgr Lafèche; vous ne le connaissez pas. Il ne se laissera pas effrayer par cela ».
- « Nous voulons essayer tout de même. Combien est-ce que cela va coûter? ».
- « Cent piastres chacun », répond M. Pacaud.
- « C'est bien cher; ça va faire quatre mille piastres? Vous n'y pensez pas? »
- « Oui, j'y pense; c'est vous autres qui ne pensez pas à ce que vous voulez. Retournez-vous-en chacun chez vous et restez catholiques. C'est ce que vous avez de mieux à faire ».

Nos gens revinrent à Saint-Paul, commençant déjà à regretter leur démarche inconsidérée et répréhensible. La leçon avait été bonne et elle fut profitable au plus grand nombre.

Cette anecdote m'a été racontée [25 années plus tard] par un des quarante qui, tout naturellement, désapprouvait alors cet acte malheureux et propre à porter scandale : démarche qui fit croire à l'étranger que bon nombre de paroissiens de Saint-Paul avaient apostasié officiellement³⁸. »

Voici une autre version de cette visite inattendue racontée par Renaud LaVergne, dans laquelle les 100\$ exigés sont accompagnés d'une remontrance fraternelle :

« Un jour, il [Louis-Édouard Pacaud] montra que sa foi était vraiment vivace et raisonnée. Lorsqu'on voulut changer l'emplacement de l'église de St-Paul de Chester, les habitants du rang où elle était située vinrent, mécontents, trouver M. Pacaud. Ils voulaient avoir les formulaires nécessaires pour déclarer officiellement qu'ils passaient au protestantisme. « Très bien, Messieurs, revenez dans dix jours et tout sera prêt. » Le jour convenu, ces ignorants toujours mécontents eurent la surprise de leur vie : M. Pacaud leur dit, d'un air narquois : « Voici vos papiers; c'est cent dollars chacun. », ce qui était une somme énorme pour ces pauvres gens. « Nous ne pourrions jamais payer cette somme », lui répondirent-ils découragés. Et le fin M. Pacaud

37. Le verbe « apostasier » et l'individu « apostat » sont des mots utilisés par l'Église catholique depuis le début de la chrétienté pour désigner ceux qui abandonnent la foi chrétienne reçue par le baptême. Cet abandon n'implique pas que la personne ait adhéré à une nouvelle religion. C'est un péché « d'infidélité ». Les protestants vont plutôt utiliser les mots « abjuration », « conversion » pour désigner la renonciation au catholicisme pour adhérer à leur nouvelle croyance. Dans la deuxième moitié du XIX^e siècle, le mot sera utilisé par tous et chacun, principalement en politique, pour désigner ceux qui « changent de camp ». Au XX^e siècle, ce mot a perdu la virulence que lui octroyait l'ultramontanisme du siècle précédent. On emploiera ici ce mot à l'occasion, tout comme l'abjuration et la conversion, pour simplement mentionner l'action posée par la personne concernée à un moment donné, sans autre optique.

38. Mailhot, t. 2, p. 244-45. C'est curieux que *L'Union* n'en parle pas. Est-ce pour ne pas répandre le geste?

d'ajouter : « Et pourquoi me le payeriez-vous? Tenez, nous allons nous entendre. Restez donc dans la religion de vos pères, qui est la seule vraie, et je ne vous demanderai pas un sou pour mon travail. » Et, tranquillement, il leur expliqua que la religion et ses dogmes n'avaient rien à faire avec les gestes d'un curé ou d'un évêque; que lui-même avait des ennuis avec ces Messieurs [M^{gr} Ls. Laflèche et Ph.-H. Suzor] sans pour cela laisser la vérité pour l'erreur. Il montra l'importance pour les Canadiens français de ne pas se diviser et, par le fait même, de s'affaiblir. Enfin, il y alla d'un vrai sermon qui prouvait encore une fois, que la charité vaut mieux que les menaces. Tous s'en retournèrent contents et de bonne humeur, accompagnés des félicitations de cet homme d'esprit³⁹. »

Les frais exigés l'étaient pour la rédaction du formulaire d'abjuration et sa publication, une formalité juridique prévue au Code civil qu'il fallait remplir « pour éviter de payer la dîme et d'autres redevances⁴⁰ ». La décision d'abjurer aurait été prévue pour éviter d'être assujéti à la répartition des frais de la construction de la nouvelle église, ce qui semble prouver que ce dossier de la répartition n'était pas clairement établi pour les gens du Haut de la paroisse. En plus, le fait de rassembler un grand nombre de propriétaires fonciers permettait de se soutenir « mutuellement pour la prise d'importantes et périlleuses décisions⁴¹ », probablement à cause de l'ostracisme dont les abjureurs pouvaient faire l'objet dans leur milieu.

Cependant, cette façon de résister en abjurant, sans égard à la croyance religieuse intime de chacun, n'était pas nouvelle, car *L'Union* avait diffusé le moyen et l'exigence légale trois ans plus tôt en rapportant un cas similaire survenu à Saint-Éphrem-d'Upton :

« MM. Joseph Pillon, Benjamin Ouellet et 24 autres catholiques de cette localité ont abjuré leur religion dans le but d'éviter de payer certaines taxes destinées à couvrir les frais de la construction d'une église. Cette abjuration a été reçue par M. Bernier, notaire de cette ville⁴². »

C'est peut-être cela qui a incité les « 40 » à agir de la même façon. Ces chefs de famille, dont nous mettons en doute le nombre réel, devaient venir principalement du carré Saint-Philippe⁴³. C'est peu après cette expédition que Xavier Fortier se procure une bible dont nous verrons l'effet.

La visite pastorale – juillet 1873

Deux mois plus tard, samedi et dimanche les 13 et 14 juillet 1873, c'est la visite pastorale de M^{gr} Laflèche. Les documents sont muets à savoir s'il s'est rendu dans le Haut de la paroisse. Il a probablement concentré ses énergies, outre les cérémonies religieuses, à rencontrer les marguilliers dont Israël Comtois et Richard Vachon, les syndics, les notables du rang Craig et sonder le curé Moreau sur le bilan de tout ce gâchis, sur le tiers des catholiques de la paroisse qui n'a pas « fait ses Pâques », sans compter que maraudent dans les parages des pasteurs méthodistes et que deux

39. LaVergne, 138-39. L.-É. Pacaud est un avocat libéral et futur conseiller législatif.

40. Lougheed, p. 22, note 35. Explications légales dans *L'Aurore*, septembre 1964, p. 4. Sachant qu'un simple acte notarié chez le notaire Jacques coûte 1,50\$, ce montant de 100\$ qui permet à l'époque d'acquérir un demi-lot de terre, peut équivaloir aujourd'hui à environ 1500\$. Lougheed, p. 27 nous explique le pourquoi de l'abjuration, dans certains cas : « Le code civil français permettait l'application, au civil, de décrets de l'Église (par exemple, la dîme, la contribution pour les écoles de fabrique [...]). Les punitions pour défaut de paiement de la dîme allaient jusqu'à l'excommunication et la comparution au tribunal. L'abjuration constituait la seule autre possibilité offerte aux dissidents d'éviter un procès en règle. »

41. Lougheed, p. 229.

42. *L'Union*, 2 juin 1870, rapportant le *Courrier de St-Hyacinthe*.

43. Voir l'Annexe 12 – M, « Qui sont les "40" », sur nos interrogations.

paroissiens auraient annoncé deux ans plus tôt qu'ils apostasieraient. Au terme de sa visite, l'évêque fait le bilan de la situation et suggère des moyens pour ramener la bonne entente dans la paroisse :

« Nous voyons avec douleur la division profonde qui existe dans cette paroisse. À la résistance coupable d'un bon nombre à se soumettre aux décisions de l'autorité ecclésiastique au sujet de la nouvelle église. Nous les engageons fortement dans leur propre intérêt et dans celui de leur famille à renoncer à cet esprit d'insubordination, et à se soumettre en fidèles enfants de l'Église notre mère, aux commandements qu'elle leur fait d'assister à la messe les dimanches et fêtes, de se confesser au moins une fois l'an, de faire leurs Pâques et de payer fidèlement les droits et dîmes dus à l'église et à leur Curé. Nous conjurons dans le Seigneur tous les Fidèles de cette paroisse de faire tout en leur pouvoir pour ramener la concorde et la paix au milieu d'eux, afin qu'ils puissent goûter de nouveau combien il est agréable et consolant de vivre tous ensemble comme de véritables frères n'ayant qu'un cœur et qu'une âme pour s'entr'aider et faire le bien.

Nous leur déclarons de nouveau ici que le moyen sûr pour arriver à cet heureux résultat, c'est d'écouter leurs pasteurs, comme le Seigneur Jésus-Christ le prescrit dans le St. Évangile, et d'éviter avec soin ceux qui viennent leur conseiller le contraire, car l'apôtre St. Paul nous dit que de tels hommes sont des loups ravissants⁴⁴. »

Le jeudi 18 septembre, à la demande du curé Moreau et de Thomas Booth, l'arpenteur J.F.S. O'Neil vient piqueter le lot 5 et borner le terrain de l'église, ainsi qu'une parcelle d'un demi arpent [2000 m²] ayant appartenu à Adeline Stein, épouse de Horace Delphos, le tout formant une superficie de huit arpents et demi [3 ha] bornés en front au chemin Craig⁴⁵.

La vente de la chapelle et le déplacement du centre de gravité paroissial – octobre 1873

Trois mois après sa visite, le vendredi 10 octobre suivant, M^{gr} Laflèche autorise le curé Moreau à vendre la vieille chapelle, les bâtiments attenants et le terrain de 17 ou 18 arpents en superficie [6 ha], pourvu que le produit de cette vente tourne à l'avantage de l'église, qu'il serve au service de la dette ou à poursuivre les travaux de la nouvelle église⁴⁶. Puis probablement avant l'hiver, le curé perd un ami, certainement un confident en la personne du notaire G.-É. Jacques, qui quitte Saint-Paul⁴⁷.

Le jeudi 18 juin 1874, le curé Moreau invite son frère aîné de quinze ans, Louis-Zéphirin Moreau, maintenant vicaire général du diocèse de Saint-Hyacinthe à venir bénir une grosse cloche pour la nouvelle église⁴⁸, et le mois suivant, c'est la délimitation des lignes de terrain entre tous les propriétaires du lot 5, soit Moïse Croteau, Prudent Paquet, Thomas Booth et la Fabrique.

À l'été 1875, *L'Union* publicise le fait que le curé Moreau semble avoir des problèmes de santé qui nécessitent un certain repos à l'extérieur de la paroisse : « Nous avons appris avec regret que la maladie avait forcé messire Moreau, curé de St-Paul de Chester, à abandonner le saint

44. Diocèse de Trois-Rivières, Registre des visites paroissiales de 1867 à 1874, p.194.

45. *Documents*, p. 75B-76A.

46. *Documents*, p. 19A.

47. Le notaire se sent-il isolé à Saint-Philippe alors que le centre de gravité se déplace sur le chemin Craig? Est-ce plutôt le climat qu'il y a envers ceux qui songent à se convertir au protestantisme? Il les connaît tous. Ses enfants arrivent à l'âge scolaire et son épouse qui vient d'Arthabaska espère-t-elle une vie plus urbaine? Il quitte pour aller à Saint-Hyacinthe ou se trouve des parents de sa première épouse, puis à Nicolet de 1876 à 1879, alors qu'il mettra fin à sa pratique notariale.

48. Sous les noms de « Joseph-Paul-Marie-Anna-Odélie », ce dernier prénom probablement en l'honneur d'Odélie, sœur du curé Moreau et épouse de Joseph Pellerin ! Selon *L'Union* du 25 juin 1874, la messe diacre, sous-diacre est présidée par le curé Charles Lemire de Ham-Nord et le grand vicaire de Trois-Rivières Thomas Caron prononce le sermon. La journée très pluvieuse fait en sorte que seuls deux parrains sont présents.

ministère pour quelque temps. Cette paroisse est administrée depuis quelques dimanches par un prêtre des Trois-Rivières⁴⁹. »

Et voilà-t-il pas que le jeudi 16 septembre 1875, le curé Moreau, maintenant âgé de 35 ans et depuis neuf années à Saint-Paul, momentanément absent de la paroisse pour problèmes de santé, est nommé à la cure de Saint-David-de-Yamaska une vieille paroisse située à mi-chemin entre Sorel et Drummondville et comptant approximativement 2 300 habitants, soit environ 900 de plus que Saint-Paul. Le curé Moreau abrège son repos et revient à Saint-Paul où il enregistre son dernier acte le dimanche 26 septembre, soit le baptême de Marie Victoria fille de Grégoire Lafontaine et Caroline Laberge. Puis il se consacre à ses préparatifs de départ⁵⁰. L'abbé Mailhot lui rendra hommage en ces termes :

« La carrière pastorale de M. Moreau à Saint-Paul-de-Chester avait été douloureuse, bien crucifiante. Presque continuellement en lutte avec une opposition formidable, il ne faillit cependant pas à son devoir. Comme S. Paul, il pouvait dire : "J'ai combattu le bon combat". Nul doute que le Seigneur le récompensera par la couronne promise à ses bons et fidèles serviteurs⁵¹. »

Pendant les neuf années de la cure d'Agénor Moreau à Saint-Paul, il y a inscription de 892 baptêmes, 107 mariages et 208 sépultures.

Nous croyons cependant que les problèmes de santé invoqués pour l'abbé Moreau ne sont pas que physiques. Ces problèmes seraient causés, nous le verrons bientôt, par des événements qui le dépassent et qu'il ne peut plus gérer.



49. *L'Union*, 9 septembre 1875.

50. Sur sa cure à Saint-David-de-Yamaska, sa maladie et son décès, voir l'Annexe 7. Selon un communiqué paru dans *L'Union* du 23 septembre, Moreau devait partir le 22 : « Messire A. Moreau a laissé St-Paul de Chester hier pour sa nouvelle cure de St-David. Une longue suite de voitures l'accompagna jusqu'à la Station [d'Arthabaska]. M. Moreau paraît assez rétabli de la maladie qui l'a éprouvé cet été. » Mais un contretemps a retardé son départ de quelques jours, soit après la publication du communiqué.

51. Mailhot, t. 2, p. 247.

E – La Lettre aux hérétiques et ses suites (1875 – 1879)

La menace protestante

Nous sommes en septembre 1875. Le curé Édouard LaFlèche¹ [1875-1878] prend la relève. Son évêque, M^{gr} Louis Laflèche, lui enjoint de lire peu après une lettre pastorale à ses ouailles datée du 17 décembre 1875 pour mettre en garde ses paroissiens contre les manœuvres des colporteurs protestants. Ces missionnaires surtout presbytériens et méthodistes visaient à faire connaître le message biblique aux Canadiens français². On avait signalé le passage d'un tel missionnaire à Ham-Nord en 1861 et d'autres y sont sûrement venus pas la suite, pouvant saluer au passage les familles Emerson et Booth. Dans le contexte ultramontain déjà signalé, toute attirance, toute déviation vers leur message est jugée dangereuse. Par exemple, en 1871, l'évêché de Trois-Rivières fait publier dans les journaux un communiqué dénonçant les « colporteurs de bibles » :

« Rome n'a pas peur de l'Évangile, et ce que tout le monde sait parfaitement à ce sujet, c'est que depuis dix-huit cents ans elle ne cesse de l'enseigner à toutes les nations. Tous les dimanches et toutes les fêtes de l'année elle fait constamment retentir ses chaires, dans tout l'univers catholique, de la prédication de la divine doctrine qui y est enseignée.

[...]

Vous voyez, messieurs les colporteurs de bibles, que l'Église Romaine condamne votre système, de venir endoctriner nos paisibles habitants des campagnes, c'est pour des motifs bien différents de ceux que votre imagination suppose : c'est à cause de l'étrange abus que vous faites des saintes écritures en les livrant sans discernement et dans des versions nullement autorisées, aux interprétations erronées de toutes sortes d'esprits souvent sans instruction et sans consistance, qui les détournent à de mauvais sens pour leur propre ruine, [...].³ »

Les gens de Saint-Paul ont déjà rencontré des membres d'autres confessions religieuses : auparavant ils ont marchandé avec J.E. Emerson, maintenant ils vivent près de la famille Booth, fréquentent son magasin général et son bureau de poste. Quiconque va de Saint-Paul à Danville ou Richmond via le chemin Craig est susceptible de croiser des membres de nombre d'autres croyances et de voir leurs chapelles⁴. N'oublions pas que le village de Saint-Paul situé sur le parcours Arthabaska-Garthby-Beaulac est aussi à la croisée de ce chemin avec le chemin Craig, un carrefour routier achalandé pour l'époque

Les missionnaires qui fréquentaient le secteur de Tingwick n'avaient qu'à descendre dans la municipalité de Chénier puis, passant par Saint-Philippe, atteindre le village de Saint-Paul pour y faire du colportage. Il est certain que là où pouvait exister une situation trouble ou conflictuelle entre le clergé catholique et des paroissiens, là se trouvait un terreau potentiellement favorable à de

-
1. C'est ainsi qu'il signe à chaque fois dans le registre paroissial de Saint-Paul. Sur sa photo officielle publiée en 1877, M^{gr} est aussi identifié LaFlèche, voir Ayotte, planche 1. Gagnon, p. 20, fait du curé le petit-cousin de l'évêque.
 2. Voir le chapitre 2, partie A.
 3. *L'Union*, 12 janvier 1871, communiqué : « Les colporteurs de bibles », extrait.
 4. Le recensement de 1871, pour la municipalité du Canton de Tingwick révèle celles-ci : Méthodiste, Congrégationaliste, Épiscopalien, Universaliste, Unitariste, Presbytérien, Catholique romain, Église adventiste du 7^e jour, Adventiste, Anglican [Église d'Angleterre], Baptiste [Christian Baptist] et Baptiste libre [Free Will Baptist]. En 1864, en même temps que la municipalité du Canton de Tingwick qui s'étendait à partir d'environ 300 m à l'ouest de l'église actuelle jusqu'aux limites du canton de Shipton [Danville], fut créée la municipalité de Chénier, qui s'étendait de la rivière Nicolet jusqu'à ce 300 m à l'ouest de l'église. Les deux municipalités ont fusionné en 1983 pour former la municipalité de Tingwick que nous connaissons aujourd'hui. À l'époque, Chénier avait une population presque entièrement catholique.

nouvelles adhésions. Et en ces temps, les personnes d'opinions libérales étaient toutes des personnes potentiellement enclines à écouter leur message. La fréquentation de la famille Booth et du bureau de poste permettait au colporteur de suivre l'évolution du dossier de la chapelle et sans doute de mieux savoir où le bât blessait les fidèles. C'est probablement dans ce contexte que des missionnaires évangéliques ont pu fréquenter plus assidûment les habitants de Saint-Paul, en passant par le magasin général. Ce n'était peut-être pas les paroissiens qui avaient peur « des protestants »!

Selon l'abbé Mailhot, en octobre 1871, lors de l'assemblée tumultueuse présidée par M^{gr} Laflèche, deux paroissiens auraient annoncé publiquement leur intention de changer de religion, de renoncer à leur baptême catholique. Leur position avait-elle pour but de manifester un mécontentement extrême, était-elle une manœuvre pour emporter une décision qui soit favorable aux gens du Haut de la paroisse? Le clergé connaît la menace potentielle que peut représenter la venue de colporteurs dans la région. En juillet 1873, après le boycottage des pâques par le tiers des paroissiens adultes et le pèlerinage des « 40 » chez l'avocat Pacaud, M^{gr} Laflèche vient recommander aux paroissiens d'écouter leur pasteur et d'éviter ceux qui leur conseillent le contraire. Qui sont ces conseillers : les « 40 » mécontents du Haut, les frondeurs Octave Dupuis et Xavier Fortier? Les colporteurs? Nous savons qu'en 1872, Saint-Paul fait déjà partie des points de mission touchés par le colporteur André Solandt⁵. Le rapport du curé Moreau remis à l'évêque au cours de cette visite de 1873 mentionne six personnes « non catholiques », soit le nombre exact de personnes dans la famille Booth. Aucune apostasie n'a encore eu lieu.

Avant d'aborder la lettre pastorale, lisons comment Mailhot cerne le contexte de la présentation de cette lettre :

« Le calme et la paix commençaient à renaître dans Saint-Paul; mais voilà que ceux qui avaient émigré aux Etats-Unis pour y apostasier plus librement revinrent dans la paroisse. Ils furent cause que les dissensions recommencèrent et se prolongèrent encore pendant quelques années.

Ces apostats appelèrent à leur secours des ministres chiniquistes, qui employèrent tous les moyens diaboliques pour faire pénétrer de nouveau dans la paroisse les démons de la discorde et de l'insubordination. Ils réussirent à maintenir dans leurs tristes égarements les pauvres fourvoyés; mais leur mission dans la véritable vigne du Seigneur se réduisit, en définitive, à créer des misères et des ennuis au pasteur de la paroisse.

En face des dangers auxquels étaient exposés les paroissiens de Saint-Paul, Mgr Laflèche leur écrivit une lettre pastorale pour les mettre en garde contre les faux prédicants, [...] ⁶. »

Entre la visite de M^{gr} Laflèche en juillet 1873 et la date de la lettre, il s'écoule dix-huit mois. Si on se fie à son texte, dans ce court laps de temps, des paroissiens mécontents auraient vendu leurs biens, émigré aux États, se seraient installés, auraient apostasié « plus librement », seraient revenus s'établir à Saint-Paul et auraient appelé à « leur secours » des « ministres chiniquistes »? Et ensemble, ce sont les apostats et les colporteurs-pasteurs qui auraient provoqué discorde et insubordination? Selon Mailhot, c'est un tel ensemble de circonstances qui aurait créé la nécessité d'écrire la lettre pastorale de l'évêque, en décembre 1875⁷.

5. Lalonde, J.-L., 2007, t. 1, p. 393, annexe 6, tableau 1, « Districts, stations missionnaires, membres adhérents, et missionnaires, FCMS (la Société), 1872 », en référant au Rapport annuel de la FCMS, année 1873, p. 6. Selon ce rapport le pasteur Solandt touche à Inverness cinq familles totalisant 35 personnes, à Lyster une famille de trois personnes, à « Wolf's Town » [Saint-Julien] une famille de cinq personnes, à Sainte-Sophie une famille de sept personnes et à Saint-Paul deux familles totalisant deux (!) personnes. En tout : dix familles et 52 personnes.

6. Mailhot, t. 2, p. 247.

7. À Montréal, en mars précédent, M^{gr} Bourget avait rédigé une telle lettre contre Chiniquy.

Nous croyons que Mailhot, dans cette présentation du contexte, mêle les explications et qu'il situe en 1874-1875 des événements qui sont survenus quinze ans plus tard, alors que l'aller-retour de l'émigration est plus vérifiable à Saint-Paul. Nous croyons également que cela peut provoquer une certaine confusion chez ceux qui voudraient mettre de l'ordre dans les événements survenus dans la paroisse. Il n'y a aucun moyen de vérifier ces départs et retours pour 1874-1875, et pour une dizaine d'années, il n'y a qu'Octave Dupuis devenu méthodiste que nous voyons circuler entre Saint-Paul, Tingwick, Saint-Camille-de-Wotton et Ham-Nord. En 1871, à Saint-Paul, il n'y a que la famille du marchand Booth qui soit protestante. En 1881, au recensement fédéral, il n'y a qu'Octave Dupuis et la famille de Benjamin Roberge à être méthodistes. Cette famille qui se convertit vers 1877 quittera définitivement Saint-Paul peu après 1881 et Octave pense faire la même chose lorsqu'il vend ses biens au pasteur Geoffroy. Nous verrons qu'en 1890-91, une famille de Saint-Philippe qui ira aux États avait déjà apostasié avant son départ et nous n'avons rencontré aucun cas de catholique de Saint-Paul ou spécifiquement de Saint-Philippe ayant émigré qui soit revenu « apostat⁸ ».

Une explication plus réaliste

Ce n'est pas uniquement la situation à Saint-Paul qui motive d'abord cette lettre, mais une crainte pastorale bien plus vaste. Cette lettre essaie de limiter l'effet produit par l'annonce puis le retour de Chiniquy, venu s'installer à Montréal en janvier 1875 : « Il recommence ses prêches à l'église de la rue Craig [à Montréal]; des scènes de violence se produisent ; les agents de police s'en mêlent ; Chiniquy se constitue une garde personnelle de 300 hommes : c'est pour ainsi dire, un combat à finir entre catholiques et partisans de Chiniquy⁹. » Et les journaux locaux de la Province de répandre cette fièvre montréalaise. Chiniquy avait reçu le mandat de l'Église presbytérienne en 1873 de venir convertir les Canadiens français. Deux mois après son retour, le 19 mars 1875, il faisait déjà l'objet d'une lettre pastorale de M^{gr} Bourget dans le diocèse de Montréal. Cette lettre, qui pourrait être publiée dans *L'Union*, servirait aussi à ceux de la région d'Arthabaska tenté par les mêmes missionnaires.

Au moment de ce brouhaha national, des faits se sont produits à Saint-Paul qui éclairent à la fois le départ du curé Moreau en septembre 1875 et la lettre pastorale envoyée trois mois plus tard.

Soulignons avant tout que la famille du commerçant Thomas Booth, en 1872, est toujours de confession protestante et que les missionnaires protestants devaient faire occasionnellement halte chez lui. Jusqu'à cette date, la situation semble gérable dans son ensemble. Avec la publicité faite au retour prochain de Chiniquy et le défilé des « 40 » en mai 1873, l'opposition est probablement montée d'un cran.

8. Nous avons rencontré dans *L'Aurore*, vers 1911, deux cas de Québécois venant des Bois-Francs qui écrivent de la Nouvelle-Angleterre à leur curé pour l'aviser poliment, mais formellement qu'ils abjurent leur religion catholique. Il n'est pas fait mention qu'ils ont émigré définitivement où s'ils ont l'intention de revenir au Québec. Ces cas ne concernent pas Saint-Paul, mais Mailhot en a certainement entendu parler, puisque c'était dans la région. La situation qu'on pouvait trouver en 1910, avec des centaines de milliers de Québec rendus aux États-Unis et dans l'Ouest canadien n'était certainement pas comparable à celle de 1875, même s'il sévissait ici comme dans les autres provinces une crise économique.

9. Trudel, p. 247. Pour le « combat à finir », Trudel se réfère à Paul Villard, *Up to the Light*, 110-112.



Fig. 14 - François-Xavier Fortier et son épouse Marie St-Cyr, vers 1880

En juin 1873, Xavier Fortier obtient une bible d'un colporteur¹⁰ et se met à la lire. Son comportement change, découvre son épouse Marie qui se met à son tour à lire les Saintes Écritures. Au printemps 1874, chez Xavier, une visite paroissiale du curé accompagné de ses marguilliers tourne au vinaigre, au point où, à cause de la Bible, Xavier se voit interdire l'accès à l'église. Marie fait quand même baptiser son huitième enfant, Amanda, le 21 juillet 1874, et nous croyons qu'elle se convertira elle aussi quelques mois plus tard, édifiée par son mari et le message évangélique.



Fig. 15 - Ismaël P. Bruneau

Nous avons relevé quelques autres incidents concernant les protestants à Saint-Paul. Un dimanche avant-midi d'hiver, probablement de celui de 1873-1874, un colporteur, Ismaël P. Bruneau, devant le magasin de Booth, sous la menace d'une arme, se voit forcé par un groupe de villageois sortant de la messe d'enlever ses chaussures et de s'en retourner chez lui nu-pieds dans la neige. Le colporteur, défendu par Wilfrid Laurier, poursuivit la municipalité en dommage, car elle n'avait pas su maintenir l'ordre chez elle. Le missionnaire gagna sa cause et la municipalité dut payer.

C'est lui qui a donné une bible à Xavier Fortier en juin 1873.

10. Une bible offerte, selon Delphine Fortier, une bible achetée, selon Arméline Fortier. Il nous est difficile d'établir un ordre chronologique aux événements qui suivent, mais nous avons opté pour leur présentation dans un ordre vraisemblable, les documents à notre disposition ne nous permettant pas de montrer davantage les interrelations qu'il y a pu y avoir entre eux

Un autre fait avéré est celui d'une famille protestante¹¹ du nom de Laprise, établie dans la paroisse, qui voit sa maison vandalisée en pleine nuit par des jets de pierre et «des coups de fusils». Le calme revenu, la famille remonte de la cave où elle s'était réfugiée et trouve une pierre dans le berceau du bébé qu'elle avait oublié de prendre dans sa hâte d'échapper à l'agression¹².

Au même moment, Benjamin Roberge invite chez lui le missionnaire-instituteur Philippe Blouin et lui offre gîte et couvert en contrepartie de l'instruction de ses nombreux enfants¹³.

Ajoutons un dernier épisode. Il est probablement survenu un léger incident ou une méprise mettant en cause le nouveau curé Édouard LaFlèche, arrivé depuis deux semaines, et un citoyen qui aurait été de confession protestante. Voici comment *L'Union* rapporte le tout, avec la tournure langagière propre à ces années : « Les apostats de St-Paul de Chester sont plus renégats que nous ne le pensions. Mr Laflèche, le nouveau curé était à peine arrivé dans sa paroisse qu'il fut mandé pour aller aux malades. Il s'y rendit mais il s'aperçut que c'était un piège que lui tendaient ces malheureux pour ridiculiser son ministère en présence du ministre de leur croyance d'adoption et de leur maître d'école¹⁴. » Nous ne croyons pas que la visite du curé était un piège tendu et qu'un pasteur et un enseignant aient voulu « ridiculiser » le curé, dans le climat de Saint-Paul avivé suite aux tensions suscitées par les événements racontés précédemment. Les conservateurs du Québec venaient de gagner trois mois plus tôt les élections provinciales grâce à l'intervention « induc » du clergé. L'ultramontanisme triomphant justifiait peut-être, aux yeux du rédacteur de *L'Union*, cette présentation anti-missionnaire protestant, mais elle nous semble tronquée, manquante de détails et plus qu'improbable : était-il « ridicule » de se présenter auprès d'un malade, si les événements se sont produits ainsi? Qui aurait laissé anonymement un billet au presbytère? Des « catholiques » auraient-ils pu jouer un tel tour au curé nouvellement arrivé et ne connaissant pas les gens? Et que représentent ces deux missionnaires sur une population de près de deux mille habitants catholiques et dans le contexte exacerbé de Saint-Paul?

Malgré qu'on n'en connaisse qu'un petit nombre¹⁵, ces incidents nous apprennent néanmoins que Xavier Fortier abjure le catholicisme à l'automne 1874 et son épouse Marie, à la fin de 1874 ou au début de 1875; qu'un noyau de familles est visité par un pasteur et un enseignant protestants, que ces familles s'intéressent à la Bible, qu'elles subissent des sévices de la part de certains membres de la collectivité de Saint-Paul à cause de leur foi et qu'on écrit dans le journal

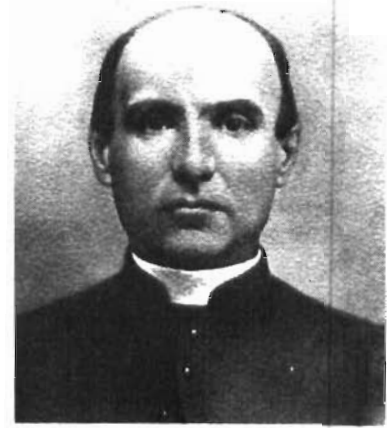


Fig. 16 – Édouard LaFlèche 1875-1878

11. Nous ne savons si elle l'était avant son arrivée ou si elle l'est devenue à Saint-Paul. « Régis » Laprise, qui fait baptiser à Saint-Paul en juillet 1875, était journalier, comme Xavier Fortier.

12. Sur ces incidents, voir les lettres de deux filles de Xavier, Annexe 4, Document 1 et 2 pour Delphine, Document 3 pour Arméline. Delphine dit que la famille se réfugie dans « le petit haut » [le grenier] en 1911 puis dans la cave en 1921, ce dernier endroit confirmé par Arméline.

13. *L'Aurore*, 30 juin 1911, p. 5, lettre de Delphine Fortier Armeneau, reproduite à l'Annexe 4, Document 1. Comme nous le verrons aussi plus tard chez Xavier Fortier, à Wotton. Pour l'importance attachée à l'instruction par les protestants, voir le chapitre 2, partie A.

14. *L'Union*, 14 octobre 1875.

15. Les lettres de Delphine et Arméline Fortier laissent entendre qu'il y a eu d'autres « persécutions », Annexe 4.

qu'il y a « des apostats » à Saint-Paul. Le climat s'est dégradé dans la paroisse; c'est ce qui explique selon nous le retrait pour « maladie », peut-être plus spirituelle et psychologique que physique, du curé Moreau. Le mal s'est amplifié. Des gens qu'il connaît depuis des années ont apostasié! Il n'a plus le contrôle sur sa paroisse, il a échoué. Il fallait qu'il soit retiré de ce milieu. Ce qui est fait à la fin de septembre 1875 au moment des affectations curiales.

La lettre pastorale de décembre 1875

Trois mois après le départ du curé Moreau et deux mois après l'incident du curé LaFlèche avec un pasteur et un enseignant protestants arrive la « lettre pastorale à propos des hérétiques¹⁶ » que M^{gr} Laflèche adresse spécifiquement¹⁷ aux fidèles de Saint-Paul. Elle est datée du 17 décembre 1875. Les événements que nous avons décrits nous permettent maintenant de mieux en saisir le contenu.

L'évêque leur dit que leur foi est exposée, qu'il y a un scandale, lequel était déjà prédit par le patron de leur paroisse [Saint-Paul Apôtre] à savoir que des « loups ravissants » prendront la peau de brebis pour s'immiscer dans la bergerie, « qu'il y a parmi vous des hommes qui enseignent des doctrines perverses et que quelques-uns de ces hommes aient été vos frères, [...] ». C'est à l'évêque qui détient une autorité de Rome de prendre soin de son troupeau et de le préserver « de ces faux frères qui viennent vous enseigner une doctrine fausse et perverse » et qui répandent « mensonges » et « calomnies ». Que faire alors?

Premièrement donc, n'entrez pas en contact avec ces faux pasteurs qui vous éloignent de votre sainte religion :

« Votre devoir est donc d'éviter avec soin ces faux pasteurs, ces docteurs de l'erreur et du mensonge, qui viennent à vous couverts de la peau de brebis, mais qui n'ont aucune mission, et ne sont nullement envoyés par l'autorité. Vous ne devez ni les écouter, ni recevoir leurs livres mensongers, ni leurs bibles ou testaments falsifiés ou tronqués. Vous devez, à plus forte raison, ne point les recevoir dans vos maisons ni leur permettre de débiter leurs erreurs, leurs mensonges et leurs calomnies contre notre sainte religion devant vos familles. De là, vous comprendrez combien se rendraient coupables les parents qui leur confieraient leurs enfants pour les amener dans leurs écoles hérétiques, et leur arracher cette foi catholique qui est le bien le plus précieux que nous ont légué nos pieux ancêtres. »

Deuxièmement, pour les quelques parents imprudents qui ont confié de leurs enfants à « leurs écoles hérétiques », les en retirer immédiatement sous peine de refus des sacrements et de la sépulture ecclésiastique. Troisièmement, pour les quelques-uns qui se sont engagés sur la voie de l'hérésie, ils ne doivent pas persister dans cette voie. Pour certains enfin qui en seraient « venus jusqu'à apostasier la foi catholique et à se faire réellement protestants par un acte formel d'hérésie, [...] », ils se seraient par le fait même excommuniés. Nous croyons qu'ils ont été imprudents, entraînés malgré eux. Que Dieu les éclaire et touche leur cœur et qu'ils reviennent à l'Église.

16. Le titre de cette lettre pastorale est emprunté au titre inscrit dans la marge du registre des *Documents*, p. 23A - 26B. Le texte, plus lisible, figure aussi dans les *Bois-Francis* de l'abbé Mailhot, t. 2, p. 248-52. Les sous-titres dans la lettre sont ceux de l'abbé Mailhot.

17. « Un évêque pouvait et peut adresser une lettre pastorale à une paroisse spécifique de son diocèse. C'est le cas de la lettre de M^{gr} Laflèche du 17 décembre 1875 aux fidèles de la paroisse de St-Paul-de-Chester », nous a confirmé M^{gr} Simon Héroux, chancelier de l'évêché de Nicolet.

Nous retenons que l'œuvre des colporteurs est croissante et efficace au point que déjà des enfants fréquentent leurs écoles¹⁸. Ces classes ont généralement lieu l'été, et parfois l'hiver alors que le colporteur est hébergé par une famille. L'enseignement comprend la lecture à l'aide de la Bible, et quelques éléments de base en calcul, histoire, religion et autres disciplines : « Dès sa création en 1875, la Presbyterian Church in Canada envoie des jeunes étudiants-colporteurs qui organisent de petites écoles. En 1875, P. Blouin vient à St-Paul de Chester et en 1876, A. Guertin s'installe à Wotton¹⁹. » Selon l'évêque, certains sont hérétiques, à savoir que tout en étant catholiques, ils prônent des idées en opposition aux dogmes de l'Église; d'autres ont « peut-être » apostasié, laissant la porte ouverte au retour au bercail avant qu'il ne soit trop tard! Sont probablement visés les Fortier, Laprise et Octave Dupuis qui aurait posé le geste avec son beau-frère Xavier²⁰ et d'autres, s'il y en a eu. Nous avons la preuve cependant que le couple Fortier abjure par conviction, après lecture de la Bible et acceptation du message évangélique, et non pour accomplir les propos que l'époux aurait formulés à l'automne 1871.

Serait-ce à l'automne 1875 ou à l'été 1876, six familles quittent Saint-Paul à cause de leur foi, soit la famille Fortier et « cinq familles qui venaient entendre mon père lire la Bible chaque soir²¹ »? Ces cinq familles ne devaient pas être très éloignées de chez Xavier qui, rappelons-le, résidait sur une partie du lot 1 du 11^e rang (lot 385,386 ou 387), probablement à titre de « squatter ». Lorsque Arméline écrit 80 années après les événements, ce groupe comprenait-il la famille Laprise, à laquelle nous ajoutons la famille de Moïse St-Cyr située au-delà du chemin Craig près du pont sur la rivière Nicolet; la famille de Benjamin Roberge²² qui se convertit plus tard dans l'année 1877 et qui quitte peu après 1881 pour aboutir au Michigan? Nous ne savons si ce dernier départ est causé pour des motifs religieux ou économiques.

L'accord et la bonne entente sont revenus – juillet 1876

Les mercredi 5 et jeudi 6 juillet 1876, M^{gr} Laflèche vient faire sa visite pastorale et vérifier l'effet de sa lettre du mois de décembre précédent. Suite à la lecture de l'état de la paroisse préparé par le curé, il est tout heureux du calme revenu: « Nous voyons avec bonheur l'accord et la bonne entente revenir entre les paroissiens, et nous les engageons fortement à oublier complètement les difficultés passées, et à être unis comme un seul homme dans toutes les affaires paroissiales [...]»²³. »

Après les perturbations des années 1873-1875, l'évêque semble très enthousiaste. Qu'avait écrit exactement le curé Laflèche dans son rapport pour conforter à ce point le prélat? La population « non-catholique » est de six personnes soit toujours le nombre exact de personnes dans la famille Booth; le nombre de ceux qui ne « *pratiquent pas* » est de « *deux familles et le chef d'une troisième* » [les italiques qui suivent sont de nous], et environ douze à quinze personnes seulement n'ont pas « fait leurs Pâques²⁴ ». Une nuance fondamentale : ne pas pratiquer sa religion, ce n'est pas avoir changé de religion. Il resterait alors dans la paroisse deux familles non pratiquantes et le chef

18. Dans une maison privée à la belle saison. Peut-être quelques-uns à l'Institut méthodiste de Montréal et à celui de Pointe-aux-Trembles.

19. Vogt-Raguy, p. 313. Concernant la classe d'hiver, c'est ainsi que les enfants de Xavier Fortier ont appris à lire, Annexe 4, Document 3.

20. Nous n'avons pas trouvé d'écrits concernant l'abjuration d'Octave Dupuis.

21. Annexe 4, Document 3, lettre d'Arméline Fortier, 18 janvier 1955.

22. Voir l'Annexe 11- A sur la famille « Benjamin Roberge ».

23. *Documents*, p. 29B.

24. *Documents*, p. 27A.

d'une troisième, donc un père de famille qui semble vivre séparé de sa famille. Nous ne savons pas si cet homme est Octave Dupuis, qui n'aurait pas encore apostasié à l'été 1876. Mailhot, qui a eu accès aux *Documents*, reprend les chiffres des deux réponses, les met bout à bout, embrouille le tout, les ramène à 1875 et conclut : « *Il y avait six protestants : deux familles et un homme marié vivant seul*²⁵ ». Cette formulation de Mailhot, contraire au rapport du curé LaFlèche, fera foi et sera reprise à toutes les sauces²⁶.

Le rapport de 1876 est aussi révélateur d'un certain malaise qui persiste:

« Remarques.

1^o- Le revenu du curé par dîme étant trop modique par suite d'une soixantaine de familles qui ne donnent rien du tout et dont quelques unes cependant sont assez à l'aise, il est devenu urgent que le supplément de \$2,00 par famille soit imposé comme dans les paroisses voisines notamment les S.S. Angés, St-Christophe, Ste-Victoire.

2^o- Un grand nombre poussent l'impiété jusqu'à ne vouloir jamais rien donner à l'Église ni au curé, ni pour aucune bonne œuvre et sont d'une avarice désespérante²⁷. »

Soixante familles sur trois cents, c'est quand même vingt pour cent des familles de Saint-Paul. Y aurait-il un lien avec les événements de 1873-1875? Ces familles sont-elles majoritairement du Haut de la paroisse?

Le rapport du 1^{er} juillet 1877 mentionne qu'il n'y a plus de « non-catholiques ». Ceci s'explique par le fait que la famille de Thomas Booth s'est convertie au mois de mars précédent, permettant au curé d'inscrire au point trois : « combien de familles anglaises catholiques : 1 » confirmant ainsi que même le père Thomas Booth s'est converti; combien « n'ont pas fait leurs Pâques cette année : 20 »; et de nouveau « *combien ne pratiquent pas leur religion : 2 familles et le chef d'une troisième famille* ».

La famille de Thomas Booth a abjuré sa foi en mars 1877 au profit du catholicisme. Soit. Mais compte tenu de l'incident du colporteur Bruneau qui s'est déroulé à la porte de son commerce, de la teneur anti-protestante de la lettre pastorale de décembre 1875 et de tout ce qui était véhiculé par *L'Union*, peut-être la famille Booth a-t-elle opté pour un choix stratégique, économique et social! Maître de poste pour toute la municipalité, détenteur d'un magasin général certainement très fréquenté, assailli chaque dimanche par ceux qui, sortant de la messe, viennent faire le plein de marchandises les oreilles bourdonnantes d'un sermon « anti-vipères », ses enfants d'âge scolaire à protéger, son honorabilité à préserver, et ses clients commençaient-ils à penser « dans son dos » qu'il est aussi un « loup » déguisé? Comment se préserver de l'impact chez certains individus sortant de l'église, de la teneur de cette autre lettre pastorale de M^{gr} Laflèche qui souligne par ces propos son cinquième anniversaire d'accession à l'épiscopat? :

« Le communisme tel est le but des menées profondément ténébreuses de ces hommes qui, cachant la rapacité des loups sous la peau des brebis, s'insinuent adroitement dans les esprits, les séduisant par les dehors d'une piété plus élevée, d'une vertu plus sévère, les enchaînent doucement, les tuent dans l'ombre, les détournent de toute pratique religieuse, égorgent et mettent en pièce les ouailles du Seigneur²⁸. »

25. Mailhot, t. 2, p. 247.

26. Gagnon, p. 20, en fera « six protestants, soit deux familles et un célibataire ». À l'exception du chef de famille vivant seul, comment expliquer « deux familles » totalisant cinq personnes?

27. *Documents*, 28B-29A, rapport de juillet 1876.

28. *L'Union*, 10 mai 1877, six semaines après l'abjuration de la famille Booth.

Les missionnaires de toutes catégories sont visés, mais les protestants et les « convertis » sont-ils devenus des agents dans l'ombre? Pouvons-nous prêter un « intérêt » à Thomas Booth et sa famille pour leur conversion au « catholicisme »? Ce serait alors, selon un des sens de la terminologie de l'époque, le seul cas réel d'apostasie à Saint-Paul, c'est-à-dire « avoir un intérêt » à changer de religion! À l'instar des propos d'une pièce de théâtre parodiant un motif de conversion du roi de France Henri IV en 1593, Thomas et Émilie se sont-ils dit que « Saint-Paul valait bien une messe »? Mais nous ne pouvons sonder les cœurs et nous prêtons à tous, comme à Xavier Fortier et aux autres, la sincérité dans leur démarche.

Les non-catholiques à partir de 1879 selon l'abbé Trudel

Le curé Charles Trudel entre en fonction au printemps 1878. Il n'existe pas de rapport sur la situation de la paroisse pour cette année-là²⁹.

En janvier 1879, le curé dresse un recensement de la paroisse³⁰ et enfin, des « apostats » sont présents dans la paroisse et nommément identifiés. Qui sont-ils? Octave Dupuis, chef de famille âgé de 45 ans, comme seul converti de sa famille qui compte l'épouse Céline Fortier, sœur de Xavier, et cinq enfants répartis de quinze à quatre ans; toute la famille de Benjamin Roberge, mais en omettant et d'identifier son épouse Adélaïde Spénard et de dénombrer leurs treize enfants vivant à la maison. Le bilan à Saint-Paul en janvier 1879 : trois adultes et treize enfants.



Fig. 17 – Charles Trudel 1878-1883

En juillet 1879, le rapport sur l'état de la paroisse chiffre à « sept » les personnes non catholiques, que trois ou quatre n'ont pas « fait leurs Pâques » et que le même nombre ne pratique pas leur religion³¹. Comment expliquer le nombre de sept? Il y a Octave Dupuis, Benjamin Roberge et Adélaïde Spénard et juste deux grands enfants majeurs de cette famille? Il y a la famille de Moïse St-Cyr et son épouse Odélie Levasseur³², devenue méthodiste, qui quitte Saint-Paul avant le recensement du curé et ne peut être comptabilisée pour 1879. Le recensement de 1881 identifiera comme méthodistes Octave Dupuis, seul de sa famille, âgé de 48 ans, et la famille de Benjamin Roberge comprenant le père, la mère Adélaïde et onze de leurs quatorze enfants, les trois plus vieux Napoléon 24 ans, Ignace 22 et Edmond 21 ayant quitté la maison à cette date, pour un total de quatorze non catholiques. Le rapport de la paroisse pour l'année 1883 signale aucun non catholique, ce qui signifie qu'Octave Dupuis est ailleurs dans la région cette année-là et que la famille de Benjamin Roberge a aussi quitté à cette date³³. La paix est revenue et le « mal », enfin éradiqué.

29. Ni dans les *Documents* ni aux Archives de l'Évêché de Trois-Rivières et de Nicolet.

30. Voir l'Annexe 5 sur le recensement du curé Trudel.

31. *Documents*, p. 60B. La copie de ce relevé envoyé à l'évêché mentionne « dix » personnes non catholiques. Une différence de trois?

32. Nous retrouverons plus tard cette famille à Wotton et dans le Rang de la Montagne, à Ham-Nord.

33. Considérant ce qui est arrivé aux familles Fortier et St-Cyr, il fallait une grande conviction pour les membres de la famille Roberge pour abjurer. *L'Aurore* du 25 février 1916, p. 8 publie un entrefilet nous soulignant le décès « d'Adélaïde, épouse de Benjamin Roberge, de cette ville », décédée suite à une attaque de paralysie. Les quinze enfants de la défunte étaient présents. L'endroit? À Alpena, district d'Alpena, État du Michigan.

Les ménages convertis

Selon les documents que nous avons trouvés et considérant uniquement les chefs de famille, il y aurait eu sept adultes qualifiés que sont Octave Dupuis, Xavier Fortier et son épouse Marie St-Cyr, Benjamin Roberge et son épouse Adélaïde Spénard, Moïse St-Cyr³⁴ et son épouse Odélie Levasseur, et 24 enfants qui auraient suivi l'allégeance de leurs parents soit six pour Xavier, onze pour Benjamin et sept pour Moïse.

La rivalité entre le Haut et le Bas de la paroisse pour l'obtention de la deuxième église et l'incapacité d'en arriver à un consensus en 1863 et 1871 ont amené un clivage dans la population de Saint-Paul, soit entre les gens du chemin Craig et les gens de Saint-Philippe. Le terrain fertile de la discordance entre l'évêché et les paroissiens de Saint-Philippe d'une part, et entre ces derniers et ceux du chemin Craig d'autre part, a créé une situation favorable pour que s'y exerce le zèle des missionnaires méthodistes stimulés par la présence du pasteur Chiniquy à Montréal. C'est ainsi que les familles de Xavier Fortier, Benjamin Roberge et Moïse St-Cyr ont abjuré leur religion pour adhérer à leurs nouvelles convictions. Pour Octave Dupuis, nous n'avons pu dater son abjuration. Néanmoins, il est à Saint-Paul ou tout près. D'autre part, la famille de Thomas Booth s'est convertie au catholicisme. Son geste est reconnu : il est élu maire neuf mois plus tard.

L'année 1883 peut marquer la fin de l'histoire mouvementée du transfert de la chapelle et de ses conséquences. Les événements qui suivront quelques années plus tard à Saint-Philippe auront leur dynamique propre et indépendante de ce que nous avons vu jusqu'ici.

De 1855 à 1869, l'attention et les énergies sont captivées par l'argumentation présentée pour faire valoir les points de vue qui amèneront l'évêque à choisir le bon emplacement pour la deuxième église de Saint-Paul. Un montage financier incomplet et incertain qui a été soumis aux gens présents à l'assemblée du 12 août 1869 laisse une insatisfaction grandissante à une majorité de ceux-ci. À ce germe de discordance qui ne sera jamais résolu par l'évêché, l'empressement de gens du Bas à construire augmente le ressentiment de gens du Haut de la paroisse. Une fois la nouvelle église ouverte avec empressement, l'insatisfaction du Haut se manifeste dans le symbole que sont les ornements. Le refus par le tiers des paroissiens catholiques de faire leurs Pâques, le voyage des « 40 » à Arthabaska et la présence plus assidue de missionnaires protestants marquent les années 1873-1875. Nous avons identifié à l'aide de documents trois ménages qui se convertiront. Si nous comptons Octave Dupuis comme étant une famille et incluons la famille Laprise qui n'a pas laissé de trace documentée à Saint-Paul, nous arrivons à cinq familles, soit le nombre mentionné par Arméline Fortier³⁵. Le départ de ces familles a ramené la paix tant recherchée par les autorités ecclésiastiques, car en 1883, il n'y a plus aucun protestant sur place pour rappeler, par leur présence, les événements des dernières années.

Une nouvelle ère paisible et harmonieuse s'annonce pour les habitants de Saint-Paul.

34. Leurs enfants s'appellent Damien, 16 ans, Marcelin 14, Brigitte 9, Napoléon 12, Thadéas 8, Joseph 7 et Sévère 4. Nous en retrouverons dans le Rang de la Montagne de Ham-Nord, même si les âges ne concordent pas. Moïse avait acheté en 1866 de Louis Vézina une partie des lots 15 et 16 du 10^e rang de Saint-Paul [Arth., #4 104], et au recensement de 1871 le couple et leurs sept enfants étaient catholiques.

35. Voir Annexe 4, Document 3. Cette présentation arrive à cinq, mais n'oublions pas les gens de cinq familles inconnues qui venaient entendre Xavier Fortier lire la Bible.

F – Qui étaient les acteurs et que sont-ils devenus?

Quelques mots en terminant pour rappeler le rôle de certains paroissiens dans les épisodes précédents et ce qu'ils sont devenus par la suite.

Israël Comtois

Fils aîné de Gonzague et Adèle Toupin, il est natif de Plessisville. Il se marie à Saint-Norbert en janvier 1852 puis le 9 mai 1854, il vient s'établir sur le lot 3 du 9^e rang, avec son épouse Barbe Turcotte. Ses frères Isaïe et Dolphis y viennent également. Les parents demeuraient chez Dolphis en 1871. À 46 ans, le 25 décembre 1870, Israël est élu troisième marguillier de l'œuvre. Il assiste à l'assemblée houleuse de l'automne 1871. Un an plus tard, le 25 décembre 1872, il devient le marguillier en charge et porte-parole de tous les marguilliers pour l'année 1873. Dans l'affaire des ornements, à cause de sa fonction, il est peut-être devenu le porte-parole des revendicateurs. C'est pourquoi il reçoit un avertissement d'excommunication imminente. Une fois le calme apparent revenu, Israël termine son mandat le 25 décembre 1873. Il demeurera à Saint-Paul. Il avait fait baptiser ses deux derniers enfants en octobre 1871 et juillet 1873, ce dernier dans la nouvelle église. Plus tard, six de ses enfants se marieront à Saint-Paul. Son épouse Barbe décède à Saint-Paul à l'âge de 67 ans en 1898 et Israël à l'âge de 87 ans en novembre 1912, les deux sont inhumés à Saint-Paul. Il était le beau-frère d'Olive Fortier, épouse d'Isaïe Comtois. Olive était la sœur aînée de François-Xavier lequel aurait annoncé son intention d'apostasier en 1871 et qui le fera. Fort probable qu'Israël et François-Xavier ont beaucoup jassé des événements de Saint-Paul avant l'apostasie formelle de ce dernier survenue en 1874.

Richard Vachon

En 1861, Richard Vachon est déjà établi sur le lot 4 du 11^e rang, un lot de 100 acres dont seulement 5 sont défrichés à cette date [2 ha sur 40], le tout d'une valeur de 270\$. Le 24 mars 1865, il achète le lot qu'il occupe¹. En 1872, il a 35 ans, marié à Marcelline Marcotte et a un enfant à charge. Même s'il a connu les péripéties entourant le dossier de la chapelle, il se fait élire troisième marguillier de l'œuvre le 25 décembre 1872, arrivant au plus fort de la tourmente. Probable qu'il a eu une certaine ascendance sur les gens du Haut de la paroisse car il reçoit, comme Israël Comtois, un avertissement d'excommunication si les ornements ne sont pas remis au curé Moreau. Fut-il désabusé par les événements de 1873? Toujours est-il qu'au terme de sa première des trois années comme marguillier, il démissionne le 25 décembre 1873 pour être remplacé par Lazare Côté qui poursuivra son mandat. Dans son rang, des voisins pas trop éloignés s'appellent Xavier Fortier et Octave Dupuis. En 1891, il est toujours installé sur son lot, puis nous perdons sa trace. Le couple n'est pas inhumé à Saint-Paul.

1. Jacques, minute 1566. Acheté de Charlotte Mary Ryland « et al », descendants de Herman Witsius Ryland, qui fut secrétaire du gouverneur James Henry Craig, soit de 1807 à 1811. En mai 1831, la famille Ryland reçoit à titre posthume sa part du partage des cantons, soit 1 704 acres de terres [690 ha] à titre gratuit répartis dans le canton de Chester : rang 2 lot 5, rang 4 lot 7, rang 5 lot 9, rang 10 lot 11, rang 11 lots 4 et 11, et sur le rang Craig Nord, le lot 12 et sur le rang Craig Sud le lot 8. Voir *Liste des terrains*, p. 69. Richard paye 143,25\$ pour ses 95,5 acres [39 ha] situés dans la partie sud-est du lot 4 du rang 11.

Joseph Camiré

Établi sur le lot 2 du 6^e rang, Joseph Camiré est élu troisième marguillier de l'œuvre le 24 décembre 1871, deux mois après l'assemblée houleuse présidée par M^{gr} Laflèche. En 1872, Joseph a 44 ans, époux de Marie Laurendeau [parfois Normandeau] qui lui a donné six enfants. Il est locataire de son lot de 200 acres dont 50 sont défrichés [81 ha dont 20 défrichés]. En 1871, son fils Joseph vient d'épouser Marie Poirier, sœur d'Odélie laquelle épousera en 1882 Alfred Comtois fils de Dolphis et neveu d'Israël. Son épouse décède en 1880 à l'âge de 53 ans. Nous le retrouvons encore en 1881 veuf, âgé de 53 ans, avec sept enfants s'étalant de 25 à 14 ans, puis nous perdons sa trace. N'ayant pas reçu la monition de février 1873, il aurait été un marguillier modéré non partisan de la rétention des ornements.

Lazare Côté

Élu le 25 décembre 1873 en remplacement de Richard Vachon démissionnaire, Lazare Côté a 36 ans, il est marié à Marie [... Langlais?] et a trois enfants Philomène 9 ans, Lazare fils 7 et Onésime 5, mais aucun baptisé à Saint-Paul. Il figure uniquement dans le recensement de 1871, sans autres indications, puis nous perdons sa trace.

Dieudonné Côté

Dieudonné a 36 ans en 1873 et il est installé sur le lot 8 du rang Craig Nord. Impliqué dans sa paroisse, il est un des syndics qui a surveillé la construction de la deuxième église. Il est un des deux paroissiens mentionnés dans le recouvrement des ornements en février de cette année-là. Époux de Tharsille Rouleau qui décède en février 1879, Dieudonné se remarie en juillet de la même année avec Céline Hinse. Il mourra en 1917 à l'âge de 80 ans. Il a pu raconter au curé Mailhot sa version des événements².

Grégoire Lafontaine

Fils d'Olivier et Euphrosine Poirier, Grégoire à 23 ans en 1873. La deuxième personne, avec Dieudonné Côté, qui ramènera les ornements à la nouvelle église. L'année suivante, en janvier 1874, il épousera Caroline Roberge qui lui donnera une nombreuse progéniture. Il décèdera à Saint-Paul en 1908 à l'âge de 58 ans. Lui aussi a rencontré le curé Mailhot.

George-Éphrem Jacques, notaire

Né en 1834, enfant de Joseph et Marie-Anne Turcotte, George-Éphrem Jacques est reçu notaire le 15 juin 1859. Le 18 octobre suivant, il épouse Hélène Birs-Desmarteaux à Saint-Hyacinthe. Il exerce à Trois-Rivières de 1859 à 1864. Du 18 avril 1864 au 15 novembre 1873 son bureau est à Saint-Philippe. Il est le notaire instrumentant, mais beaucoup d'actes sont attestés par un témoin qui est le notaire E[?] Côté. Ils seraient alors deux notaires pratiquants au même endroit en 1865. Nous le retrouvons à Nicolet de juillet 1876 au 20 décembre 1879, alors que sa pratique notariale s'arrête.

À Saint-Paul, il habite le lot 10 du 10^e rang, soit près de la chapelle et du curé Moreau. En 1871, son lopin comprend 50 acres dont 25 défrichés [20 ha dont 10 défrichés]. Arrivé avec trois enfants, Eugène, Arthur et Hélène, il en fera baptiser trois autres à Saint-Paul : Damase en septembre 1865 dont le curé de Carufel est le parrain, une fille Catherine en octobre 1866 dont Louise Mercier, épouse de Moïse Dupuis, est la marraine, un autre fils prénommé Agénor en avril

2. *Chesterville*, p. 121, pour sa photo et sa descendance.

1869, dont le curé Agénor Moreau est le parrain et la marraine Josephite Camiré épouse d'Étienne Liberge. Ces deux derniers enfants survivront moins de dix mois.

Jacques est parrain en juillet 1866 d'une fille de Salomé Nadeau et Georges Howieson; avec son épouse Hélène parrain en décembre 1866 de Clodomir, fils d'Euchariste Ayotte et Amélie Champoux; et en mai 1867 d'Éphrem enfant de David Leblanc bedeau et son épouse Olive Boisvert. En juillet 1869, il est parrain avec sa sœur Caroline d'Agénor, fils d'Israël Comtois et Barbe Turcotte et en janvier 1873 avec Julie Jacques [une autre sœur?] d'un enfant du médecin Louis Adolphe Lemire et son épouse Azilda Lapiere.

Le samedi 24 avril 1869, son épouse Hélène décède des suites d'un accouchement à l'âge de 33 ans et 9 mois, Le bébé prénommé Agénor et dont le curé Moreau était parrain, né le 14 avril, décède deux jours plus tard et inhumé aussitôt³. Près de deux années plus tard, le lundi 16 janvier 1871, âgé maintenant de 37 ans, il épouse à Arthabaska Caroline fille de l'huissier Elzéar Piuze âgée de vingt ans. Son témoin est Étienne Liberge et l'officiant le curé Ph.-H. Suzor. En octobre de la même année, Caroline, sœur cadette de George-Éphrem et qui était probablement venue aider son frère devenu veuf avec quatre enfants, prend époux à Saint-Paul en la personne de J. Albert Bernier⁴. Ils quittent Saint-Paul peu après leur mariage. Caroline avait été marraine en juillet 1869 d'un enfant d'Israël Comtois et Barbe Turcotte; en avril 1870 d'un enfant de Jean-Baptiste Toupin et Céline Garneau; en mai 1870 d'un enfant de Louis Desrochers et Émilie Cloutier et en avril 1871, six mois avant son mariage, de J. Alfred Agénor, fils du forgeron Raphaël Côté et Céline Boisvert.

Notaire de l'endroit⁵ et habitant près de la chapelle, il authentifie les nombreuses transactions des gens de Saint-Paul. Dès le 21 avril 1864, il paraphe un contrat de vente entre Xavier Fortier et l'arpenteur Antoine Gagnon. Le 3 mai, devenu déjà secrétaire-trésorier de la municipalité de Chester Ouest et pour garantir la solvabilité de ses manipulations d'argent, il s'adjoint en caution Jean-Baptiste Bissonnette et Octave Dupuis, tous trois se reconnaissant conjointement et solidairement endettés envers la corporation de la municipalité pour une somme de trois cents dollars et hypothèquent leur terre en conséquence⁶. Le 3 janvier 1867, le journal *L'Union* publie qu'il est son représentant à Saint-Paul et le 20 janvier 1870, publie que le notaire était le secrétaire-trésorier de la Commission scolaire de Chester Ouest.

Probablement que le notaire et le curé Moreau partageaient les mêmes idées concernant l'emplacement de la seconde église jusqu'à ce que le vicaire général Ph.-H. Suzor en décide autrement lors de sa visite du 12 août 1869. Passé cette date, le curé Moreau doit faire acte d'obéissance et le notaire être plus discret considérant son mandat municipal et le fait que tous les paroissiens sont des clients potentiels. La mort de son épouse quatre mois plus tôt avait peut-être aussi changé ses projets à long terme. Pourquoi les « 40 » de mai 1873 ne sont-ils pas allés voir le notaire qu'ils connaissaient tous et qui était si proche? Aurait-il refusé, en appui tacite au curé Moreau ou pour ne pas se mettre à dos l'autre partie de sa clientèle? À l'époque, un document notarié suffisait. Avec le déplacement du centre de la paroisse, George-Éphrem se retrouvait un peu

3. Né le 16 avril, l'acte de sépulture mentionne qu'il est décédé âgé de « quatre jours ».

4. La mère d'Albert Bernier était veuve et se disait de Saint-Louis-de-Lotbinière. Caroline Jacques, orpheline et âgée de 34 ans au recensement, se disait originaire de Saint-Barthélemi.

5. Dans les années 1864-65, un autre notaire paraphe les contrats à titre de témoin. Seul le nom de famille « Côté » est clairement identifiable.

6. Jacques, minute 2972. Les témoins furent Édouard Arthur Delphos et Zéphirin Dupuis. Octave était établi sur la demie sud du lot 7 du 11^e rang, J.-B. Bissonnette ayant quatre arpents de front sur le lot 10 du 9^e rang [234 m], et le notaire ses cinq arpents de front du lot 10 du 10^e rang [292 m].

isolé du centre des communications comme venait de le confirmer l'arpenteur Antoine Gagnon. De plus, son aîné ayant atteint l'âge de dix ans, la poursuite des études fut peut-être prépondérante, tout autant que les attentes de sa jeune épouse originaire d'Arthabaska.

Jasper E. Emerson

Nous avons rencontré la mention d'Emerson pour la première fois dans l'histoire de Saint-Paul le jeudi 4 octobre 1855, lorsque les curés Prince et Suzor viennent choisir l'emplacement de la chapelle. Le premier emplacement pressenti sur le chemin Craig aurait été décliné parce qu'il appartenait à « un protestant »⁷. Jasper Emerson signe néanmoins la pétition présentée le dimanche 8 mai 1859⁸ alors que des « notables » demandent l'arrêt des travaux sur la chapelle et son transfert. Ce ne peut qu'être bon pour les affaires, et cela l'aurait été dès octobre 1855. Emerson n'aurait pas refusé un placement à perte pour un avenir lucratif. Le premier avril 1858, Jasper avait obtenu la concession du premier bureau de poste⁹ dans Chester Ouest, lequel se tenait dans son magasin.

Au recensement de 1861, demeurent sous le même toit la mère M.M. Emerson, 62 ans, née aux États-Unis, une « Emely » Emerson, 27 ans, dont nom de fille nous est inconnu et probablement mariée à un frère de Jasper non mentionné, une autre « Émilie », 18 ans et célibataire [la future épouse de Thomas Booth], Jasper Emerson, 34 ans, marchand et cultivateur avec son épouse Polly Pope¹⁰, 25 ans, et ses deux fils âgés de 4 et 1 an, ainsi que deux employés journaliers Albert Harrison, 18 ans et Antoine Dubé. Toute la famille Emerson est de religion protestante. La valeur totale des biens de Jasper est évaluée à 6 400\$, dont une perlaserie et une potasserie qui ont nécessité des investissements respectifs de 600\$ et 2 000\$, le tout permettant une production annuelle évaluée à 4 368\$. En plus, il possède le lot 15 du 10^e rang dont 78 des 160 acres [32 ha sur 65] sont développés, d'une valeur de 2 400\$ ainsi que les lots 5 et 7 du rang Craig Sud dont 50 des 200 acres [20 ha sur 81] sont défrichés, pour une valeur de 950\$. Mais il est noté dans le recensement qu'à cette date, il est absent de Saint-Paul. Il a probablement d'autres propriétés tel que l'atteste l'octroi des lettres patentes émises le 27 septembre 1864 : dix personnes se partagent alors 100 acres [81 ha] du lot 22 du 2^e rang de Saint-Joseph-de-Ham-Sud dont James Goodhue, époux de Mariam Emerson d'Arthabaska, Marie Buteau, deuxième épouse d'Adolphe Stein d'Arthabaska [et beau-frère de Horace Delphos depuis le 17 avril 1861], Noël Athanase Beaudet [notaire d'Arthabaska] et Jasper E. Emerson¹¹.

La liste des actes notariés de J.E. Emerson en 1864 et 1865 le montre actif dans l'immobilier et l'achat de droits miniers. En plus de son magasin général, il semble avoir détenu une buvette qu'il

7. Mailhot, t. 2, p. 226. Les gens du chemin Craig s'étaient certainement apprivoisés et familiarisés avec leurs voisins « protestants ». Serait-ce plutôt le fait d'avoir affaire à quelqu'un qui savait compter et vu la pauvreté de l'époque, chercher pour cette première chapelle du « beau, bon, pas cher », et plus tard, nous aviserons bien? Approché, Emerson aurait-il fait don du terrain? Il devait passer pour une personne très riche à l'époque. La répulsion de 1855 envers « le protestant » a-t-elle été forgée plus tard, suite à la lutte du clergé contre ces derniers, principalement dans les années 1870-1890?

8. Voir l'Annexe 1- B. Ces « notables » sont des colons du chemin Craig et d'une partie du chemin Saint-Philippe.

9. BAC, « Bureaux de Poste ».

10. *Danville*, p. 435. Polly, née en 1836, décède à Missouri Valley, Iowa, en 1910. Elle et Jasper s'étaient mariés le 8 avril 1857. Le couple a eu 4 enfants connus. Ils inhumèrent un bébé, Emily Louise, âgée de 5 mois en mars 1861, *Kingsey and Warwick Baptist Church BMD*, SGCE, publication no 29, non paginée.

11. *Liste des terrains*, p. 1085. Pour l'épouse de James Goodhue : *Kingsey and Warwick*, SGCE.

vendra à Jean-Baptiste Béliveau fils, mais qui lui sera rétrocédée cinq mois plus tard¹². Il abandonne son statut de maître de poste de Saint-Paul en janvier 1867.

Thomas Booth

Emerson engagera dans son magasin un commis qui se nomme Thomas Booth. Ayant acquis de l'expérience et probablement aussi le cœur d'Émilie Emerson, sœur de Jasper, ce dernier s'associe avec Thomas le vendredi 15 septembre 1865 « pour un temps indéfini sous les noms et raison sociale de "Emerson et Booth" aux fins de tenir commerce de grocerie, marchandises sèches, potasse, perlasse et généralement de tout ce dont ils se mêlent dans le commerce actuel¹³ ». Ils seront moitié-moitié dans les profits et pertes, chacun engageant l'autre dans quoique ce soit par sa propre signature et la société pourra être dissoute à l'amiable par la demande d'une des parties. Le samedi 4 novembre 1865, Emerson vend à son beau-frère Thomas Booth un emplacement de 7 acres [3 ha] en superficie sur le lot 5 du rang Craig Nord, allant du chemin Craig jusqu'au ruisseau arrière et tenant au côté nord-est au lot 6, avec maison et dépendances, pour 150\$ comptant « en déduction des gages ou salaire que le dit vendeur doit au dit acquéreur pour le temps qu'il l'a employé comme commis à son magasin. Dont quittance¹⁴ ». La Société sera ratifiée par acte notarié le mardi 7 novembre.

D'origine irlandaise, Thomas Booth épouse Émilie Emerson, sœur de Jasper à l'église anglicane de Danville¹⁵. Il tient le magasin général avec son beau-frère sous la raison sociale « Emerson & Booth », on le sait, puis Emerson va s'établir¹⁶ après le mois de novembre 1865 dans le comté de Boone, État de l'Iowa dont Des Moines est la capitale. Le commerce est établi sur le lot 6 du rang Craig Nord, à l'emplacement du dépanneur actuel. Le lot de Thomas Booth comprend 200 acres [81 ha] dont seulement 30 [12 ha] sont développés¹⁷. En plus de tenir magasin, Booth commerce la potasse et la perlasse, comme son ami et compétiteur Horace Delphos. Il est aussi propriétaire du lot 6 en face de chez lui, dont il vend le quart nord-est à Hector Bécotte en 1870.

Le 7 avril 1866, le beau-frère Emerson signe une procuration générale à Thomas pour gérer ses biens à Saint-Paul et probablement aussi à Saint-Joseph-de-Ham-Sud où il avait acquis un lot au cœur du village au début de la décennie. Le départ de Jasper est probablement définitif. Thomas obtient alors la concession du bureau de poste le premier avril 1867 et la conservera jusqu'à son départ en 1889¹⁸. En vertu de la procuration et certainement en accord avec son beau-frère, Thomas fait donation le 19 octobre 1870 d'une parcelle de huit acres [3 ha] sur le lot 5 sud pour la construction de la deuxième église. Il n'était pas de foi catholique à ce moment-là, mais l'espérance du changement du centre religieux de la paroisse suite à la décision de M^{sr} Laflèche du 27 septembre 1869 ne pouvait qu'être bénéfique pour ses affaires, telles que l'avait entrevu Jasper en mai 1859. Même dix années plus tard, pourquoi ne pas faciliter les choses. D'autant plus qu'il est devenu difficile de se tenir éloigné des activités économiques mentionnées par Raymond Laroche :

12. Jacques, minute 1569. Le 4 avril 1865, Emerson vend la maison où il habitait et « où se trouve la barre [bar] dont le dit acquéreur prendra possession dès ce jour ainsi que des bouteilles, carafes, cruches, composant la dite barre et qui font partie de la présente vente. ».

13. Jacques, minute 1603.

14. Jacques, minute 1602.

15. Information qui nous est parvenue dans un texte non titré et non daté sur les événements de Saint-Paul, p. 22.

16. Le 3 juin 1864 Jasper est chez le notaire G.-É. Jacques pour un prêt de 50\$ à Louis Blais. En 1866, Thomas Booth reçoit une procuration de Jasper datée du 7 avril en provenance de l'État de l'Iowa.

17. Recensement de 1871, famille 170. Booth a 27 ans. Emerson aurait 44 ans.

18. Il résigne le 2 avril 1889. BAC, Bureaux de Poste, « St-Paul-de-Chester ». Le panneau didactique devant l'église actuelle fait mention de sa faillite commerciale, ce qui serait la cause de son départ, voir l'Annexe 6.

« Le changement d'emplacement de l'église, dans le fond, c'est Thomas Booth qui l'a amené là-bas parce que le bureau de poste était déjà là-bas depuis 1858. Il y avait déjà les magasins généraux qui étaient là-bas. Il y avait une boutique de forge qui était au coin, puis y avait cette auberge-là tenue en premier par un nommé Goodhue qui tenait une halte routière à l'emplacement du dépanneur actuel.»

Au recensement de 1871, Thomas aurait 27 ans, son épouse Émilie 25 et quatre enfants : Jenny 7 ans, William 6, Catherine 2 et bébé Émilie née à l'automne 1870¹⁹. L'église est inaugurée en janvier 1873. Quatre années plus tard, le jeudi 22 février 1877, Émilie se convertit à la religion catholique²⁰. Un mois plus tard, le 31 mars, les parents font baptiser le même jour leur cinquième enfant Winnifred, le sixième Thomas d'Arcy et le septième Hélène. Les six autres qui naîtront par la suite le seront également²¹. Sauf pour leurs enfants Jenny [parfois Jane, Jeanne] et William, sont parrain-marraine des enfants Booth Cyrille Lamy, voiturier, et son épouse Caroline Delorme, Évangéliste Leblanc et son épouse Elmire Houle, Moïse Leblanc et son épouse Estelle Béliveau, Joseph Poisson et son épouse Éléonore Tourigny, François-Xavier Garneau, marchand d'Arthabaska, qui a épousé l'aînée Jeanne en mai 1884 à Saint-Paul, le curé Édouard LaFlèche qui a succédé au curé Moreau, Geneviève Simoneau, Pierre Zoël Béliveau et son épouse Sara Gagnon.

Thomas exerce la fonction de maire de Saint-Paul en 1878, neuf mois après sa conversion, puis en 1884²² et 1886²³. Le 24 août 1882 sont émises à son nom les lettres patentes pour les lots 5 du rang Craig Sud et Nord, totalisant 113 acres [46 ha]²⁴. Le 22 décembre 1884, il donne à la municipalité, par acte notarié²⁵ en octobre 1886 un petit terrain sur le lot 5 sud, là où était « la maison publique ». Le 16 avril 1887, il fait baptiser son treizième et dernier enfant, Gertrude, deuxième de ce prénom. Deux mois plus tard, c'est l'inhumation de la maman le 16 juin, décédée le 13 à l'âge de 44 ans selon le registre paroissial. Thomas, à la mi-quarantaine, se retrouve en 1887 avec neuf enfants de 16 ans et moins, dont un bébé de 2 mois. Le vendredi 4 janvier 1889, son magasin sera vendu par le shérif à Wenceslas Dionne²⁶. Il est retiré de la liste électorale de la

19. Le couple inhumé un enfant le 19 janvier 1869, *Kingsey and Warwick*.

20. Probablement dans la sacristie. Son époux se serait également converti au catholicisme, mais nous n'avons pas trouvé trace de sa démarche. Le baptême de ni l'un ni l'autre ne figure dans le registre microfilmé de la paroisse. Le père assistera plus tard à chaque baptême de ses enfants, *Documents*, p. 60A.

21. Ses quatre premiers enfants furent Jane (Jennie, Jeanne) née en 1864, William (Willie) en 1865, Catherine en 1869 et Émilie en 1870. Ces deux derniers ne figurent que dans le recensement de 1871, ils ne sont pas nommés dans le recensement du curé Charles Trudel de 1879. Le cinquième enfant Winnefred (Winnie, 1871), sixième Thomas d'Arcy (Thomas, 1873) et Hélène (Nellie, 1875) seront les trois baptisés le même jour soit le 31 mars 1877, un mois après leur mère. Les autres enfants seront : 8^e : George Edward. (George, 1878), 9^e : Émilie Catherine (Catherine, 1880), 10^e : Annie Frémonge (Annie, 1882), 11^e : Marie Gertrude (1884 et décédée 6 jours plus tard), 12^e : François Rodrigue (François, 1886), 13^e : Gertrude (deuxième du prénom, 13 mars 1877). Les six derniers ont été baptisés dès leur naissance. L'aînée Jeanne a fait un mariage catholique en mai 1884 et fut marraine avec son frère William de leur petite sœur Annie, la 10^e.

Le recensement de 1871 accorde à Thomas et Émilie respectivement 27 et 25 ans. Le recensement de 1861 accorde à Émilie 18 ans : elle aurait en 1871 ses 28 ans et non 25, et au décès 44 ans. À sa sépulture, elle est dite âgée « d'environ 44 ans ». Ce dernier chiffre concorde.

22. Registre de la paroisse Saint-Paul-de-Chester, le mercredi 28 mai 1884. Au mariage de sa fille Jeanne avec le marchand François-Xavier Gendreau, Thomas est qualifié du titre de « maire ».

23. *Procès-verbaux*, année 1886, vol. 2, le 3 août. Mailhot, t. 2, p. 268, ne mentionne que le mandat de 1878.

24. *Liste des terrains*, p. 73. S'il avait eu qu'une procuration, cela aurait été indiqué dans les lettres patentes. Rappelons que sa signature engageait aussi son beau-frère, si l'entente de 1865 et la procuration d'avril 1866 étaient toujours valides.

25. *Procès-verbaux*, année 1886, p. 4.

26. Information non référencée qui nous est parvenue.

municipalité lors de l'assemblée du dimanche 4 août 1889²⁷. Il est demeuré sur le chemin Craig seize ans après l'inauguration de la deuxième église et quitte la municipalité deux ans avant la première pétition pour la troisième et actuelle église de Saint-Paul.

Philippe-Hippolyte Suzor, curé d'Arthabaska

Né en 1826 et après son vicariat à Trois-Rivières de 1849 à 1851, Philippe-Hippolyte Suzor reçoit sa première cure à Arthabaska où il officie jusqu'en 1878, puis il devient curé à Nicolet jusqu'en 1885. À partir de cette date, à l'occasion, il occupe les charges de vicaire général et d'administrateur du diocèse de Nicolet, cette dernière charge en 1887, 1889 et 1896²⁸. Retenons que par ses fonctions, il peut suivre la carrière du curé Moreau, et particulièrement lorsque les problèmes de santé de ce dernier surgiront.

Il est l'âme d'un groupe de dix-sept personnes qui comprend quatre curés, trois avocats, trois marchands, un notaire, un cultivateur et un rentier, qui fonde le journal hebdomadaire ultramontain *L'Union des Cantons de l'Est* et dont le premier numéro paraît le vendredi 14 décembre 1866. Ce journal, en plus de glaner et rapporter les nouvelles parues dans d'autres journaux, se charge de « diffuser les bons principes religieux, sociaux et politiques²⁹. » C'est le curé d'Arthabaska qui « ...organisa le comité des fondateurs; c'est lui qui s'occupa de l'administration et de la rédaction de l'Union des Cantons de l'Est pendant les années de son enfance³⁰ », donc pendant la période tumultueuse de Saint-Paul. Patronné par M^{gr} Laflèche, ce journal sert, entre autres, à répandre les directives et orientations religieuses et « politiques » de l'évêché de Trois-Rivières puis de Nicolet. Le curé Suzor reçoit tout au cours de sa vie, éloges et honneurs. Nous retenons aussi cette appréciation: « Cet ecclésiastique politicien dans l'âme, abusait, pour des fins politiques, de la chaire, traitant de questions libres qui, par conséquent, n'avaient rien à voir avec la religion³¹. » Décédé en 1917, il est inhumé dans le cimetière des Sœurs de l'Assomption à Nicolet.

Aller aux États-Unis pour mieux apostasier?

L'abbé Charles Mailhot avait écrit qu'après les soubresauts de 1871-1875, alors que le calme semblait revenir, et à l'exception des deux « apostats » retenus Octave Dupuis et Xavier Fortier, « [...] la plupart des autres abandonnèrent la religion catholique aux États-Unis³² ». Peut-on avancer que c'était le cas vers 1880-1890? Ceux qui ont abandonné là-bas et y sont demeurés n'ont pas eu d'impact à Saint-Paul. Mais « [...] voilà que ceux qui avaient émigré aux États-Unis pour y apostasier plus librement revinrent dans la paroisse³³ », insinuant que c'est le retour de quelques nouveaux apostats qui a attisé la braise!

Comme dans beaucoup de villages au Québec, de nombreuses familles vont travailler dans les filatures de la Nouvelle-Angleterre ou plus loin, en espérant y améliorer leur sort. Désenchantées, certaines reviennent. Le recensement de 1881 nous indique que la famille de Benjamin Roberge, lui, son épouse et leurs onze enfants, ainsi que Octave Dupuis, est méthodiste.

27. *Procès-verbaux*, année 1889, p. 56, séance du 4 août. Wenceslas Dionne est inscrit lors de la même séance. Sur le chemin Craig, entre le village de Saint-Patrice-de-Tingwick et Danville, à la croisée du chemin Castle Bar, il y a un vieux cimetière protestant dont une majorité des pierres portent le nom de famille « Emerson ».

28. Mailhot, t. 1, p. 168, 344.

29. Fleury, p. 225.

30. Mailhot, édition originale 1921, t. 3, p. 377.

31. LaVergne, p. 31.

32. Mailhot, t. 2, p. 240. Souvent, ceux qui émigrèrent définitivement et qui ont eu à vivre dans un milieu non catholique et anglophone ont du utiliser les ressources du milieu et changer de religion. Voir Lemieux, p. 93.

33. Mailhot, t. 2, p. 247. Il les appelle les « familles apostates », p. 263.

Cela fait des années qu'elle est à Saint-Paul. Le recensement de 1891 nous donne de précieux renseignements sur ceux de Saint-Paul qui ont fait un tel aller-retour : toutes ces familles revenues sont de religion catholique et chaque date ci-dessous indique un enfant « né aux États », prouvant ainsi la présence de leurs parents là-bas :

Ernest Dargis (bedeau), huit : 1875-77-78-80-81-83-85 et 90; Caroline Desrochers, veuve d'un autre Élie Gagnon, un : 1885; Élie Gagnon, un : 1890; Benjamin Gagnon, toujours catholique à ce moment-là, deux : 1878-80; Charles Gauthier, cinq : 1885-87-88-89-90; Amédée Laliberté, un : 1882; Moïse Dion, deux : 1874-76; Napoléon Lamy, un : 1887; Joseph Lavertu, un : 1889; Damase Leblond, un : 1874; Benjamin Paquet, deux : 1874-76; Georges Poirier, des jumeaux : 1890; Léon Poirier, deux : 1875-80; Louis Trudeau, quatre : 1878-81-84-86; Amédée Verville, quatre : 1874-82-84-86.

Nous n'avons pas trouvé d'indices justifiant l'assertion de Mailhot. Tout a changé en 1888, et contrairement à ce qu'il affirme, ce n'est pas dû à des « apostats » qui sont revenus au Québec, mais bien à l'affaire de la bible survenue à Saint-Philippe, dans la demeure d'Arthur Perron. Peut-être Mailhot ne pouvait-il être plus clair ou explicite dans ses propos à l'époque! Il a été curé à Saint-Paul pendant dix ans et justement au moment de l'essor et de l'âge d'or de la mission protestante. Sauf pour Octave Dupuis, il a pu en rencontrer tous les protagonistes. Il nous semble que l'imprécision de la période concernée et le vague entourant le nombre de personnes ou familles revenues attiser « la braise » tels que rédigé par Mailhot est une façon d'expurger de ses conséquences la politique « ultramontaine » et intransigeante de l'Église catholique appliquée jusqu'en 1875 par le curé Agénor Moreau puis Édouard LaFèche et en 1888 par le curé Hercule Bellemare. Elle fait reporter sur d'anonymes immigrants et d'insaisissables colons le poids des apostasies. Lorsque Mailhot écrit son texte sur Saint-Paul en 1920, il y a à peine trois années que la mission a fermée ses portes, et il y demeure encore des membres de la communauté. Il doit faire preuve de circonspection, croyons-nous.

Conclusion

Le transfert de la première chapelle a engendré des tiraillements entre deux secteurs de la paroisse, communément appelés le Haut et le Bas, soit entre celui de Saint-Philippe et celui du chemin Craig où s'est développé le village. La situation serait rentrée dans l'ordre si des gens, formant une majorité de propriétaires, et dont un bon nombre résidait dans le Haut, n'avaient pas senti qu'ils avaient été bernés par les explications financières incomplètes qui leur furent données. L'empressement de l'évêché à encourager l'ouverture de la seconde église n'a fait qu'augmenter l'acrimonie de certains paroissiens du Haut.

Ce climat a été propice à la venue de missionnaires protestants et certains paroissiens, par conviction, ont adhéré à de nouvelles valeurs religieuses. L'action du pasteur Chiniquy répercutée par les journaux régionaux et le travail sur le terrain des colporteurs, instituteurs et pasteurs protestants ont été durement combattus par l'Église catholique.

La toile de fond était un affrontement entre les rouges, libéraux et ouverts, et les membres d'un clergé ultramontain et conservateur. L'affaire Guibord qui a traîné de 1869 à 1875 en a été le parfait reflet. La lutte a aussi fait rage au moment de la création de la Confédération canadienne de 1867 et dans les premières élections où le clergé a été par la suite condamné pour « influence indue ». De façon plus générale, le clergé québécois et ses porte paroles prennent position dans l'affaire des écoles du Manitoba et du Nouveau-Brunswick qui opposent la minorité catholique française à la majorité anglaise associée au protestantisme. Ils se mêlent d'actualité internationale en

soutenant le pape avec les zouaves pontificaux contre les nationalistes italiens qui, jugent-t-il, menacent les États pontificaux et la suprématie papale, rappelée par la proclamation du dogme de l'infaillibilité en 1870. Tous ces événements finissent par renforcer l'Église catholique du Québec et asseoir son influence dans tous les domaines.

Dans un milieu très rural centré sur la paroisse et son curé, l'Église catholique exerce une influence qui ne lui était contestée depuis des dizaines d'années que par l'esprit libéral et, sur le plan religieux, les missionnaires protestants. Le paroissien qui s'écarte de la ligne dictée par l'Église peut se voir frappé d'une exclusion religieuse, sociale et, selon les endroits, économique. C'est ce qui est arrivé à Saint-Paul aux membres des familles Fortier, St-Cyr, Laprise, et probablement à la famille Roberge ainsi qu'à Octave Dupuis personnellement, en plus de quelques autres dont nous ignorons les noms. Dans l'atmosphère de cette période et à la suite de gestes et brimades, il est prouvé que deux familles au moins, celle de Xavier Fortier et « Régis » Laprise, ont dû fuir la paroisse de Saint-Paul-de-Chester. Nous croyons que les autres familles n'ont pas eu d'autre choix que celui de faire comme eux.



Chapitre 2

L'HISTOIRE DE DEUX COMMUNAUTÉS PROTESTANTES**Introduction**

Il y a toujours eu au Québec des francophones de confession protestante, mais ce n'est qu'à partir des années 1830 qu'ils ont pu s'organiser en communautés durables. Les sociétés missionnaires de Lausanne et de Genève sont à l'origine de l'envoi de missionnaires au Canada dans la foulée du Réveil européen amorcé au début du XIX^e siècle.

Plusieurs communautés protestantes, à l'image de celles que nous allons étudier, sont le résultat de l'action de colporteurs et d'évangélistes¹ et se sont d'abord appelées des points de mission². Des personnes se sont converties et leur nombre croissant a justifié la mise en place de structures pour consolider les acquis. Qui était au Québec le maître d'œuvre de cette entreprise? Comment les missionnaires travaillaient-ils sur le terrain et comment étaient perçus les nouveaux convertis dans leur milieu? La réponse à ces questions nous permettra de mieux comprendre la naissance et le l'évolution des deux communautés dont nous allons suivre le parcours.

A- Un aperçu de la situation missionnaire au Québec (1840-1925)**La French Canadian Missionary Society**

Le 13 février 1839, on crée à Montréal la French Canadian Missionary Society [à l'avenir, la Société] dans les locaux de l'American Presbyterian Church dans le but d'évangéliser les catholiques francophones³. Des presbytériens, des anglicans et des méthodistes en feront partie, mais aucune Église ne la soutiendra officiellement. La Société engage des agents sans égard à la confession dans le but de leur faire faire du colportage, d'évangéliser la population en lui faisant connaître la Bible, d'éduquer les enfants et les adolescents afin que puissent naître ici et là des communautés évangéliques (V-R., 427,459-60).

La Société emploie ses agents à diverses tâches. Il y a le colporteur qui vend ou prête des bibles, des Nouveaux Testaments ou des ouvrages religieux. Il devient souvent évangéliste soit parce qu'il lit des textes pour les analphabètes, qu'il les explique ou les commente pour d'autres, soit parce qu'il anime dans les maisons le culte divin. Il y a aussi l'instituteur ou plus souvent

-
1. Outre nos lectures, nous avons beaucoup bénéficié des échanges que nous avons eus avec monsieur Jean-Louis Lalonde lequel a beaucoup écrit sur l'histoire du protestantisme franco-québécois (voir la bibliographie et le site web de la SHPFQ). Nous lui sommes très reconnaissant du temps qu'il nous a consacré.
 2. Dans le contexte protestant québécois d'alors, une mission est un lieu où un évangéliste travaille à la conversion au protestantisme de personnes sensibles à un autre message chrétien. C'est le sens que nous lui donnons dans cette recherche. Chez les catholiques, une mission signifie plutôt une promesse de service ou désigne une paroisse en formation. Il existe aussi dans le même temps des missions catholiques qui visent à convertir les païens, mais ce sens ne s'applique guère à notre cas.
 3. La Société sera soutenue par 21 Églises et Sociétés religieuses et de nombreuses autres Sociétés auxiliaires dont neuf en Grande-Bretagne, trente-cinq au Canada, une aux États-Unis et une en Suisse. La liste de ces Églises et Sociétés est publiée dans l'Annexe 2 et 3, volume 4, de Vogt-Raguy.

l'institutrice qui enseigne dans les écoles. Les pasteurs voient en plus des tâches précédentes à la célébration de la Sainte Cène et à l'enregistrement officiel des actes civils puisque c'est ce qu'exige le gouvernement d'alors⁴. « Elle établit des écoles, ouvre des lieux de culte, fait distribuer les saintes Écritures ou telles autres publications visant à l'édification⁵. » Entre 1840 et 1855, la Société engage quinze personnes d'origine suisse, comme prédicateurs et enseignants. Vers 1860, 20 engagés sur 31 sont encore de cette origine. On comprend alors que certains aient pris l'habitude d'appeler « suisses » les missionnaires protestants⁶.



Fig. 18 –
Le colporteur
Joseph Vessot,
vers 1865

Le but premier de la Société demeure l'évangélisation des Canadiens français. Rieul-P. Duclos dans *Le protestantisme français au Canada* (1911-1912), rappelle que, selon lui, la venue de ces évangélistes a permis de faire connaître la Bible à ses compatriotes et de leur présenter une voie chrétienne supérieure, car « [...] la religion des peuples majeurs, c'est la religion des peuples protestants, [...] »⁷, et ces derniers doivent contribuer à soustraire les catholiques du « joug blessant d'un clergé qui ignore la liberté de conscience⁸ ». Si certains pensent dans les tout débuts que, dans le contexte du rapport Durham de 1840, l'assimilation à l'anglais est la solution pour les Canadiens de langue française⁹, « cette dimension demeurera mineure et très secondaire dès les premières années de l'action missionnaire; son objectif demeurera d'abord et avant tout une adhésion aux valeurs bibliques... qui justifient le succès des Britanniques! Les Canadiens n'ont qu'à les imiter pensent ces derniers pour connaître à leur tour le succès, mais il s'agira toujours d'une oeuvre missionnaire destinée aux francophones bien qu'elle soit largement soutenue par des Britanniques et non des moindres¹⁰. »

Le colportage 1850 -1900

Le colportage est « la clé de voûte sur laquelle repose toute l'organisation missionnaire ». (V-R, p. 132). De l'endroit où il loge, le colporteur part en tournée, souvent à pied, mais aussi à cheval ou en voiture dès qu'il doit couvrir d'assez grande distance. Lors d'une rencontre, le colporteur aime bien utiliser une situation de la vie courante qui lui permet d'entrer plus facilement en contact avec les gens. Puis il distribue tracts et Nouveaux Testaments en tentant de relier la conversation aux

4. Lalonde, 2007, t. 1, p.106.

5. Duclos, t. 1, p.140, citant l'article 1 de la Société. Voir aussi Lalonde, 2007, t. 1, p. 106.

6. Lalonde, 2002, p. 360 note 72 et p. 87. On lui attache cependant le plus souvent une connotation négative, comme si leur message était issu de l'étranger et ne pouvait être canadien-français, selon J.-L. Lalonde, commentaire.

7. Duclos, t. 2, p.191.

8. Duclos, t. 2, p. 88.

9. Voir Vogt-Raguy, p. 62. Nous avons puisé largement dans la thèse de doctorat de cette auteure. Pour la rédiger, elle a eu accès à des documents qui nous sont inaccessibles. Exceptionnellement et pour alléger, nous avons abrégé le nom de l'auteure et inséré parfois les références dans le texte (ex : V-R.).

10. Lalonde, correspondance, qui nous précise ceci : l'auteur Glen Scorgie s'élève dans son mémoire « The early years of the French Canadian Missionary Society : 1839-1850 », 1981, contre la thèse assimilatrice attribuée à certains Britanniques du Canada, mais montre très bien le soutien qu'elle reçoit de Britanniques éminents comme John Redpath, entrepreneur et constructeur des écluses du Canal de Lachine (plus tard industriel du sucre en 1854), James Ferrier, marchand et homme politique, maire de la ville de Montréal en 1845-1846, James J. Orr, marchand, grossiste et importateur, James Court, comptable (fondateur à la fin de sa vie de l'Association des comptables du Québec) et courtier en valeurs immobilières, John Dougall, propriétaires de journaux, ainsi que plusieurs autres semblables sans compter la dizaine de pasteurs importants qui y militent.

exemples bibliques. Les documents laissés seront « les rappels tangibles de la lecture biblique ou de la discussion qui a eu lieu lors de la visite dans les familles » (V-R., p.128). De 1861 à 1881, 80 personnes s'adonneront au colportage au Québec: les qualités recherchées chez eux sont la jeunesse, la robustesse et la persuasion (V-R., p. 268).

Les résultats espérés de cette approche missionnaire sont de susciter l'intérêt des personnes rejointes puis, avec le temps, de former un noyau d'adhérents qui deviendra un foyer de regroupement. On y favorisera l'instruction des enfants sur place ou dans un pensionnat. L'étape finale sera l'organisation d'une paroisse, d'une station missionnaire, d'une mission avec l'érection d'une église et d'une école pour y répandre l'instruction évangélique.

« L'instruction va permettre à l'adolescent de prendre, en quelque sorte, le relais du missionnaire. De retour chez lui, il doit être capable de lire la Bible et les brochures laissées par le colporteur. L'enfant fait aussi le lien entre les prosélytes et son environnement familial (V-R., p. 149).» Plus encore, cette instruction « offre des bases éducatives aux plus jeunes, les éloigne de l'enseignement catholique et enfin, dirige les plus doués vers les instituts de formation supérieure » [pour en faire de futurs enseignants et missionnaires](V-R., p. 704). »

« Dans une station missionnaire, le pasteur « avait pour tâche de former à la foi, d'instruire, de prêcher et de rassembler les fidèles dans le culte ou les réunions de prières. Au début, cela se passait généralement chez lui, s'il habitait l'endroit, dans une maison accueillante, dans une salle de classe ou ailleurs, bien avant qu'on songe à établir une église¹¹. »

L'érection de l'église est l'aboutissement de toute la démarche entreprise :

« Ce bâtiment est la preuve incontestable de son existence dans le village. Il est un lieu de défi (personne ne peut nier la présence de fidèles) et un lieu de rencontre (où chacun peut écouter la Parole divine) (V-R., p. 586).»

Pourtant les petites communautés n'ont pas toujours les moyens de construire un édifice semblable et elles continuent longtemps de se réunir dans des maisons particulières¹².

La concurrence entre Églises dans le champ missionnaire

L'année 1880 constitue un repère important : c'est celle de la dissolution de la Société (V-R., p. 447). Cet événement marque la fin de la grande période missionnaire, celle où il existait au moins un élément unificateur entre les Églises, l'esprit non confessionnel de la Société¹³. Comme chaque dénomination agira désormais pour son compte et avait commencé de le faire antérieurement déjà, le manque de coopération entre les intervenants presbytériens, baptistes, méthodistes et anglicans amènera des divisions, des rivalités et des empiètements divers (V-R., p. 536). Une Église qui se retirait d'une mission voyait souvent une autre l'occuper aussitôt, « ravie de l'aubaine » (V-R., p. 412), mais certainement aussi enchantée de poursuivre l'évangélisation du milieu.

Selon Vogt-Raguy, la Société a été minée par un ensemble de facteurs dont l'individualisme et le désengagement de certaines Églises¹⁴, la pénurie de missionnaires, les déficits financiers récurrents, la forte réaction de l'Église catholique, la crise économique des années 1870, la baisse du soutien extérieur venant de confessions situées en Suisse et en l'Angleterre et sans doute au Canada (V-R., p. 427,447,448).

11. Lalonde, 2002, p. 100.

12. Souvent l'église et l'école seront dans le même bâtiment, comme à Saint-Philippe et à Ham-Nord.

13. Lalonde, 2002, p. 157. Aussi Lemieux, p. 86. D'ailleurs, Vogt-Raguy intitule la troisième partie de sa thèse doctorale qui couvre la période 1881-1925 : « Essoufflement et repli du mouvement missionnaire », p. 447.

14. S'étaient ajouté à la Société « [...] le Presbyterian Board of French Evangelisation en 1841, la Church of England French Canadian Missionary Society en 1848 et la Société missionnaire méthodiste en 1854. », Lemieux, p. 86.

Les méthodistes et le district de Québec

À l'opposé, le dynamisme créé par le regroupement des Églises conduit à un redoublement de leurs activités. En effet, en 1874, les méthodistes créent la Methodist Church « of » Canada [à l'avenir, la MCC] regroupant trois branches méthodistes « consœurs » (V-R., p.608), pour animer le travail d'évangélisation auprès des francophones de la rive sud du fleuve Saint-Laurent. Dix années plus tard, en septembre 1884, la MCC se transforme en Methodist Church « in » Canada, regroupant de vastes secteurs, soit le Canada, Terre-Neuve et les Bermudes; elle restera opérationnelle jusqu'en 1925. En 1889, la MCC organise son activité d'évangélisation en trois districts dont celui de Québec qui nous touche directement puisqu'il comprend « Wotton, St-Paul, St-Philippe »¹⁵ (V-R., p. 610).

Les presbytériens et l'Institut évangélique français

Le même dynamisme s'était retrouvé chez les presbytériens qui, dès 1875, avaient regroupé leurs forces dans la « Presbyterian Church in Canada » [à l'avenir, la PCC]. En 1880, la PCC avait encore 33 de ses 43 colporteurs oeuvrant au Québec. En 1881, elle achète de la défunte Société les bâtiments de l'Institut évangélique de la Pointe-aux-Trembles.

« Ouvert à tous, mais particulièrement aux Canadiens français et aux convertis, l'Institut [de la Pointe-aux-Trembles] recrute un quart de sa clientèle chez les catholiques. [...]. La politique de la SMCF était de payer la pension et même les vêtements des élèves qui venaient de familles pauvres canadiennes-françaises. Une telle politique pouvait créer un attrait particulier et augmenter la clientèle rejointe par l'Institut et même, espérait-on, changer la destinée de certains pour l'éternité¹⁶. »

Vogt-Raguy complète en rappelant certains objectifs, à savoir:

« [...] dégrossir les esprits les plus frustes en les débarrassant de toutes leurs superstitions familiales, leur apprendre les règles de vie élémentaires par la vie en communauté [...] et les amener à un niveau intellectuel et spirituel plus poussé afin de déceler et encourager les vocations missionnaires¹⁷. »

Et Duclos d'écrire :

« L'œuvre était à la fois une œuvre d'évangélisation et d'éducation; on voulait créer des aspirations vers le bien, fortifier la volonté et lui donner une direction évangélique. C'était préparer des hommes et des citoyens aux ambitions supérieures¹⁸. Il résume l'essentiel de l'action en deux temps : premièrement « convertir à l'Évangile les enfants catholiques dont elles assuraient l'instruction et deuxièmement éduquer les enfants protestants¹⁹. »

Cet Institut, qui comptera vers 1907 trois cents pensionnaires annuellement, verra passer plusieurs enfants d'Arthur Perron, de Xavier Fortier, ainsi que des jeunes de la mission de Ham-Nord et de Ditchfield située à Lac-Mégantic. L'Institut convertira jusqu'en 1900 environ 25 % de sa clientèle catholique, proportion qui diminuera à 15% vers 1920²⁰ (V-R., p.748) : « Déjà réticents, les élèves catholiques subissent les pressions de leur famille : la séquestration et l'envoi de fausses nouvelles sont souvent utilisés sur les conseils du prêtre de la paroisse [pour faire quitter ce milieu]. » (V-R., p. 748), ce que nous pouvons vérifier avec l'histoire de Joseph Dupuis, fils d'Octave. Les résultats annuels obtenus sont quelquefois publiés dans *L'Aurore* comme en 1904 : « On peut dire que

15. Les Rapports font état soit de la mission de Saint-Paul, soit de la mission de Saint-Philippe, et parfois les deux en même temps, ce qui amène souvent l'auteure Vogt-Raguy, qui ne connaît pas la région, à en faire deux missions séparées.

16. Lalonde, 2002, p. 124.

17. Vogt-Raguy, p. 743.

18. Duclos, t. 1, p. 160.

19. Duclos, t. 2, p. 106.

20. Il s'agit là de proportions importantes, bien supérieures au travail des colporteurs et évangélistes sur le terrain. On comprend qu'on ait privilégié alors et même par la suite une telle approche de l'action missionnaire, nous précise J.-L. Lalonde.

l'Éternel a abondamment béni le travail de cette année, 20 nouveaux membres ont été ajoutés à l'Église, ce qui est une bonne moisson; [...]»²¹.



Fig. 19 - Institut évangélique de Pointe-aux-Trembles au début du 20^e siècle

L'Église unie du Canada – 1925

Malgré que l'action missionnaire continue sur sa lancée, avec l'arrivée du XX^e siècle, les Églises commencent à voir autrement l'évangélisation du milieu. Beaucoup de protestants considèrent que le prosélytisme antérieur n'a plus sa raison d'être. On doit plutôt collaborer avec les autres confessions chrétiennes et mettre ses énergies à convertir les « païens » ou les non chrétiens.

Le 10 juin 1925, après avoir parfois fait compétition entre elles et développé des intérêts divergents pendant 45 ans, la Methodist Church, la Congregational Union of Canada et une partie de la Presbyterian Church in Canada célèbrent à Toronto la naissance de l'Église unie du Canada (v.-R., p.925).

C'est la concrétisation d'un rêve longtemps caressé chez les missionnaires, celui d'une grande Église chrétienne – protestante – rassemblée par Jésus-Christ en une seule maison, en une seule communion²², et pour les hauts dirigeants de s'assurer que triomphera la vision protestante et anglo-saxonne typique [...], celle-là même que le Canada central souhaite se généraliser à l'ensemble du pays²³.

21. *L'Aurore*, 15 avril 1904, p. 9, et de souligner le 22 décembre 1905, p. 7, la conversion de quatre filles et dix garçons.

22. Lalonde, 2002, p. 230.

23. Lalonde, 2002, p. 231. Malgré son nom, elle n'arrivera à intégrer ni les baptistes ni les anglicans, nous précise J.-L. Lalonde. Et qu'en est-il aujourd'hui pour les protestants francophones issus de ce regroupement? « Malheureusement, l'Église unie joue le rôle de force intégratrice canadienne selon le modèle britannique en rejetant les caractéristiques de la communauté protestante francophone du Québec. Elle ne se préoccupera pas de fournir à celle-ci des services appropriés en français et il faudra une dure lutte pour garder une place au protestantisme francophone dans cette Église trop "nationale" », *Ibid.*, 2002, p. 263-264, constat qu'avait aussi fait Vogt-Raguy, p. 938.

En 1924, les missions anglicanes et méthodistes ne possédaient plus aucune école élémentaire protestante, les missions baptistes et presbytériennes trois chacune, et pour ces dernières, à Namur, Tourville et Valençay (V-R., p.727). L'ancienne mission de Saint-Philippe où il reste quelques personnes protestantes et la mission de Ham-Nord où il y a une dizaine de familles seront desservies occasionnellement par des pasteurs itinérants. Lorsque les conditions de disponibilité s'y prêteront, Ham-Nord recevra habituellement une missionnaire enseignante.

Un constat d'échec

Le regroupement des forces protestantes de 1925 marque aussi la fin du travail d'évangélisation ciblé sur les Canadiens français, toutes les activités concernant ces derniers étant noyées dans l'ensemble canadien des activités de l'Église unie (VR., p. 926). Vogt-Raguy estime qu'en 1925, le protestantisme francophone au Québec ne concerne déjà plus qu'entre 5 et 10,000 fidèles seulement, beaucoup ayant émigré (V-R., p. 929) comme d'autres habitants d'ailleurs, à la recherche de meilleures conditions de vie économiques.

Après l'étude de la période 1880-1925, Vogt-Raguy rédige ce constat : échec du travail d'évangélisation auprès des Québécois francophones causé par la division dans les rangs des différentes Églises protestantes, par la résistance de l'Église catholique qui a réussi à écarter la population des missionnaires protestants et qui a invité ses ouailles à rejeter les francophones convertis (V-R., p. 927). La société canadienne-française, écrira-t-elle, s'avère incapable d'assimiler l'être « hybride » que représente le Canadien français de religion protestante²⁴.

En plus, dans bien des cas, le converti « est exclu des normes et des valeurs du groupe : il a perdu sa langue et son identité en choisissant de devenir protestant » (V-R., p. 927), son avenir « étant réduit à fréquenter les mêmes paroisses et écoles que les anglophones, puis les mariages mixtes mènent à l'assimilation » (V-R., p. 928).

La riposte de l'Église catholique aux démarches de ces Églises protestantes s'était manifestée de plusieurs façons : augmentation de l'autorité de l'évêque, multiplication des visites épiscopales, réglementation de la discipline ecclésiastique, nombreuses lettres pastorales – rappelons-nous celle de Saint-Paul en décembre 1875 –, mandements, appel aux communautés religieuses européennes mise sur pied d'un réseau de prédicateurs et d'activités paroissiales : entre autres les sociétés de Tempérance, les pèlerinages, les croix du chemin, la diffusion par le baptême du nom de saints, le culte marial, les processions dont celles en l'honneur du Saint-Sacrement, du Sacré-Cœur, etc. [...]. (V-R., p. 75, 93).

Vers 1900, la rivalité inter Églises protestantes jointe au manque de continuité et de relève (V-R., p. 37) amèneront le déclin du colportage au profit de l'établissement privilégié de « stations missionnaires », de « stations paroissiales »; les Églises préféreront investir là où il y a un noyau d'adhérents consistant et durable; la multiplication des stations dépendra des ambitions de chacune et des moyens dont elle dispose pour les soutenir (V-R., p.577).

24. J.-L. Lalonde nous fait part de cette réflexion : « En rejetant les protestants francophones vers l'anglais, l'Église catholique prétendra ensuite avoir défendu la nation et l'avoir fait progresser alors qu'on constate que l'apport des protestants francophones a tout simplement été rejeté parce que leur présence contestait à sa façon la définition que cette même Église prétendait imposer à tous : " catholiques ET français " », correspondance.

Apostasier à la fin du XIX^e siècle

C'est donc dans ce contexte général que vont se constituer à la fin du XIX^e siècle deux communautés protestantes, l'une à Saint-Philippe et l'autre dans le Rang de la Montagne à Ham-Nord (V-R., p. 578). Ses membres ont manifesté une force de conviction peu commune car il fallait alors une grande détermination pour « apostasier²⁵ » : être considéré comme renégat, avoir renié sa foi, faire face à l'opposition et au rejet de la famille, être exclu de la parenté, subir même l'ostracisme social dans son milieu, se voir refuser un emploi, vivre parmi des tensions, subir des attaques verbales et des vexations répétées, constater l'exclusion que l'on impose par sa décision à son conjoint et à ses enfants, tout cela menait à concevoir trois attitudes possibles: résister, se reconverter ou partir (V-R., p. 345, 355).

Se convertir en groupe est toujours plus facile et cela se serait produit à trois endroits entre 1861 et 1880 alors que trois groupes de catholiques feront sécession : Grenville en 1862, Chertsey en 1867 et Sainte-Cécile-de-Masham en 1869 (V-R., p. 349). Bien auparavant, pendant trois années, de 1780 à 1783, vingt-huit habitants de la paroisse de Saint-Henri-de-Lauzon se sont opposés à l'évêque M^{gr} Briand. Ils n'étaient tout simplement pas d'accord avec lui au sujet de l'emplacement de la nouvelle église²⁶. D'autres situations opposeront le clergé et des paroissiens, mais chaque cas a ses propres causes et propres conséquences, selon deux cas historiques sur lesquels nous avons lu.

L'apostasie individuelle peut être le fait d'une conviction personnelle, d'un rejet du groupe, de l'espoir d'un bénéfice et parfois même un pur geste de provocation à l'endroit du curé et de l'Église (V-R., p.346-347). À première vue et selon ce qu'a écrit l'abbé Mailhot, l'apostasie d'Octave Dupuis et de Xavier Fortier en 1875 semble relever de cette dernière catégorie, si nous croyons toujours qu'ils abjureront pour montrer qu'ils étaient sérieux lors de l'assemblée de l'automne 1871.

À cette époque, dans le contexte ultramontain que nous avons souligné, « le Canadien-français qui n'est pas catholique est une anomalie! [...] un phénomène monstrueux du point de vue de nos anciennes traditions », texte reproduit d'un journaliste du *Courrier du Canada* dans Vogt-Raguy (p. 531).

Ces convertis sont considérés des traîtres à leur religion, à leur groupe, on les culpabilise, on les force à se joindre par défaut à un groupe anglophone et dans les villes, la détresse économique les guette parce qu'on refuse de les engager (V-R., p. 366, 367, 370).

« Ces abjurations couronnent plusieurs années de conflit qui ont opposé certains membres du village aux autorités catholiques. Ces querelles portent toujours sur des questions matérielles (comme l'emplacement de la nouvelle église) et non théologiques. Le village ne fait jamais sécession : les nouveaux convertis vivent en général dans un milieu qui leur est parfaitement hostile. Aucune de ces nouvelles communautés, réduites en nombre et en butte à de fréquentes persécutions, n'arrivent à résister à l'usure du temps (V-R., p. 492). »

Quelle est alors la réaction de la communauté catholique :

« Invariablement, ils [les catholiques] ordonnent la mise en quarantaine du converti et de sa famille. Cet isolement total a un triple but : empêcher le converti de " contaminer " les autres villageois par sa mise à l'écart,

25. C'est ainsi qu'on désignait à l'époque ceux qui quittaient la religion catholique alors qu'on aurait tendance à utiliser le mot aujourd'hui pour l'abandon de toute forme de christianisme. Nous conservons ce mot ici à cause de son caractère historique. Les travaux protestants et évangéliques préfèrent plutôt parler de conversion.

26. Dupuis, p. 86, reproduisant une lettre de Roland-J. Auger, généalogiste, Archives du Québec, datée de Québec le 26 juin 1969.

inciter les brebis égarées à regagner le troupeau au plus vite pour éviter un tel isolement, décourager les indécis par la crainte de cette mise en quarantaine (V-R., p. 357) . »

Vers 1900, une fois le colportage nettement en baisse et l'hégémonie de l'Église catholique assurée par les moyens mis en oeuvre, l'hostilité et la méfiance seront remplacées par l'indifférence envers les protestants (V-R., p. 365). C'est dans ce contexte que l'abbé Charles-É, Mailhot prend sa cure à Saint-Paul en 1908.

Quel sera alors le sort des descendants des convertis plus anciens?

« Le pas [vers la dissidence] a été franchi par leurs parents, parfois avant leur naissance ou pendant leur enfance. Le chemin est en quelque sorte tracé. Le choix de leur famille les conduit à vivre presque exclusivement dans un milieu protestant. Leur scolarité, par exemple, s'effectue uniquement dans les écoles et les instituts évangéliques (V-R., p. 111).

C'est ce que nous pourrions vérifier avec les enfants de Xavier Fortier, d'Arthur Perron et de plusieurs autres de la mission du Rang de la Montagne.

Nous avons brièvement donné un aperçu du travail missionnaire protestant au cours de la période concernée. Le manque d'ouvriers sur le terrain, la diminution des ressources pour les supporter et l'arrêt de la convergence d'intérêts entre les différentes Églises nous semblent les facteurs les plus importants du ralentissement de l'effort d'évangélisation. De plus, l'orientation de l'action missionnaire vers l'Ouest canadien étant plus prometteuse²⁷ pour les énergies et ressources investies, ce choix des Églises laisse le plus souvent à elles-mêmes les communautés locales campagnardes du Québec.



27. Le champ missionnaire dans l'Ouest se révélera « fructueux » du fait qu'entre 1901 et 1931, la population du Manitoba triple, celles de la Saskatchewan et de l'Alberta sont multipliées par huit chacune et la Colombie-Britannique par quatre. Cette population est souvent étrangère ou américaine et de ce fait, indépendante de l'influence de l'Église catholique du Québec.

B- La communauté de Saint-Philippe-de-Chester

1- Son origine

Introduction

La naissance de la communauté de Saint-Philippe est due au travail inlassable des missionnaires colporteurs et pasteurs. Ils sont stimulés par les succès obtenus chez des membres des familles Dupuis, Fortier, Roberge et St-Cyr. Après 1883, les missionnaires continuent à passer par le village de Saint-Paul et par Saint-Philippe, ne serait-ce que pour prendre leur courrier¹, continuer leur colportage et se rendre à Victoriaville ou Sainte-Sophie-d'Halifax où ils ont des coreligionnaires. Ils sont appuyés dans la région par le prosélytisme d'Octave Dupuis qui distribue le journal du pasteur Thomas Dorion de Danville. Mais à Saint-Philippe comme ailleurs, la naissance d'une station missionnaire puis son essor dépendent du support de familles qui adhèrent à la voie protestante. La mission de Saint-Philippe va naître, croître et rayonner grâce aux familles d'Arthur Perron, de Benjamin et Luc Gagnon, avec l'appui de quelques familles plus éloignées dont celle de Xavier Fortier et ses gendres, et celles du Rang de la Montagne, à Ham-Nord. Les acteurs de la période 1870-1883 ont quitté Saint-Paul. Pourtant, contre toute attente, va naître une nouvelle mission à Saint-Philippe. Essayons de voir maintenant pourquoi.

La famille d'Arthur Perron



Fig. 20 – Olivine Gagnon et Arthur Perron

Arthur Perron est né aux Éboulements, comté de Charlevoix, le dimanche 18 octobre 1863. Selon les souvenirs d'Ernest Perron, après le décès de son père, Ignace, vers 1871, sa mère Adèle Lizotte amène Arthur et ses autres enfants travailler dans les filatures de Lowell, Amesbury ou Newburyport, Mass., selon les années et les souvenirs de la famille Perron. C'est dans une de ces filatures qu'il fait la connaissance des Gagnon qui sont aussi ouvriers dans une de ces usines, mais qui retournent l'été à Saint-Paul pour s'occuper de leur propriété².

1. Vogt-Raguy, p. 554-55, 619-20. On signale le passage du pasteur Antoine Geoffroy entre 1881 et 1883 et du pasteur Thomas Dorion en 1884.
2. Alexander, p.19, sur la descendance d'Olivine et Arthur Perron.

Arthur épouse Olivine Gagnon le samedi 6 janvier 1883 à Somersworth, New Hampshire. Elle était née le 22 février 1865 à Sainte-Sophie-de-Mégantic³, fille de Benjamin Gagnon⁴ et Lumina Morissette. En 1884, le couple est à Saint-Paul le mercredi 23 juillet pour la naissance de leur premier enfant Archille Arthur⁵. Le 4 mai 1886, le couple aura un deuxième enfant, Domitille, également baptisée à Saint-Paul, mais décédée ailleurs la même année, probablement aux États-Unis. À la fin de l'automne suivant, le 1^{er} décembre 1887, Olivine accouche d'un troisième enfant, Alfred, qui sera baptisé lui aussi à Saint-Paul⁶. Olivine en aura un quatrième, Joseph, au printemps 1889. Le couple a donc alors trois enfants vivants : « Archie », Alfred et Joseph, mais au recensement d'avril 1891, il ne reste plus que les deux premiers, Joseph étant décédé. On indique par contre qu'un nouvel enfant est né, Élie, qui a neuf mois⁷.

La famille Perron se convertit

Nous croyons que c'est à l'été ou l'automne 1888 que se serait produit l'événement déclencheur qui allait tout bouleverser à Saint-Philippe et à Saint-Paul. Après un hiver de réflexion, la nouvelle situation nous est révélée au moment du baptême « presbytérien » du quatrième bébé Perron, Joseph, le dimanche 26 mai 1889.



Fig. 21 – Hercule Bellemare en 1875

Voici comment Jean-Louis Lalonde nous raconte l'événement, en se basant sur un manuscrit qui lui fut prêté par Wilfrid Perron, fils d'Arthur :

« D'après un manuscrit inédit de Wilfrid-Henri Perron, voici comment la famille se serait convertie [à l'Église presbytérienne]. Son père Arthur et sa mère Olivine Gagnon étaient de bons catholiques et ils ont baptisé leurs premiers enfants selon les règles. Ils avaient accepté un jour qu'un colporteur méthodiste leur laisse une bible. S'ils la trouvaient intéressante, il viendrait se la faire payer plus tard. Olivine qui savait lire et écrire, trouvait ce livre tout à fait à son goût et y intéressa son mari. Survient alors le curé [Hercule Bellemare, 1884-1898] qui aperçoit la Bible sur la table de la cuisine et interdit à Arthur de la lire et lui ordonne même de la brûler. Arthur répond qu'il préfère la lire jusqu'au bout avant de la remettre au colporteur, s'il juge qu'il s'y trouve quelque chose de répréhensible. "Ou vous la brûlez ou vous n'aurez pas l'absolution", rétorque le prêtre.

Devant une telle intransigeance, Arthur, Olivine, ses frères Gagnon, son père et tous les garçons Perron décident d'abandonner le catholicisme et se mettent à fréquenter la petite église de Danville⁸. »

Selon cette version, c'est Olivine qui s'intéresse la première à la Bible.

3. Appelée aussi Sainte-Sophie-d'Halifax.
4. Benjamin aura un fils prénommé Benjamin comme lui, mais il ne jouera aucun rôle dans notre histoire, sauf lors du souper offert aux invités lors des « noces d'or » de son père en juin 1910. Il s'agit ici toujours du père.
5. Il se fera appeler « Archie », prénom que nous retiendrons, ce qui permettra à un autre enfant d'Arthur, le onzième, de se prénommer aussi Arthur. Pour mieux situer les gens, voir les petites généalogies, Annexe 19.
6. Alexander, p. 15, n'indique pas le prénom du deuxième enfant, Domitille. Il mentionne qu'en « 1888 ou 1889 » est né un quatrième enfant décédé peu après.
7. Élie serait né en juillet 1890, alors que Alexander le fait naître le 26 décembre 1890, quatre mois avant le recensement.
8. « Souvenirs de la famille Perron », *Bulletin (Le.)* no 18, décembre 2007, de la Société d'histoire du protestantisme franco-québécois, p.1-8 (SHPFQ). Texte rédigé à partir d'un manuscrit de Wilfrid Perron par Jean-Louis Lalonde, secrétaire de la Société. Wilfrid est le dixième enfant d'Arthur.

Voici la version d'Alexander :

« According to my dad's sister, Blanche [dix-huitième et dernière enfant, 1908-1981], their father [Arthur] had gotten hold of a Bible to read, which was discouraged by the priest. When their mother [Olivine] discovered it, she burned it, as she had been taught that it was a sin to read the Bible. Their father got another Bible and told her not to burn this one. After reading it, he took his children out of Catholic school; apparently what he had read and what he had been told did not agree. According to Blanche it was difficult to get used to the new Protestant school. The business that they had built from selling vegetables also suffered due to the mostly Catholic clientèle. After that times were considerably harder⁹. »

Ici, Olivine brûle la bible et Arthur doit s'en procurer une autre.

Un autre version encore nous est donnée par un neveu d'Arthur Perron : [L'italique est de nous]

« Vers cette même époque, dans cette paroisse catholique de Saint-Paul-de-Chester, *huit* familles¹⁰ avaient abandonné la religion catholique pour devenir protestants à la suite de la construction de l'église. Une partie de la paroisse voulait avoir l'église dans sa localité, évidemment l'autre moitié plaidait pour l'avoir dans la sienne. L'église se construisit du côté opposé à ces *huit* familles. Comme ces paroissiens n'étaient pas des plus fervents catholiques, ils profitèrent de la situation pour non seulement abandonner leur religion mais aussi pour faire de la propagande. Ils se construisirent une petite chapelle et réussirent à avoir comme ministre du culte un Français du nom de Georges Delporte. C'était un homme aimable et bien généreux. Comme mon oncle Hachey [Arthur père] avait une grosse famille, monsieur Delporte leur donnait du linge et beaucoup d'autres cadeaux. Mon oncle Hachey et sa famille avaient tellement d'amitié pour monsieur Delporte qu'ils le considéraient plus que leur propre curé. Dans les proches parents de ma tante Olévine, *il y avait déjà des protestants* : alors, ce fut ma tante Olevine [sic]¹¹ qui la première commença à négliger sa religion. Mon oncle Hachey suivit son exemple. Le ministre profita de la situation pour les approcher de plus près. Un bon jour, mon oncle et ma tante abandonnèrent la religion catholique pour devenir protestants avec leur famille. Ce fut un dur coup pour ma mère [Adeline Perron, sœur d'Arthur] qui était tellement catholique qu'elle aurait tout fait pour défendre sa religion¹². »

Ici, les familles Gagnon se seraient converties avant le couple Perron, et c'est Olivine qui aurait donné l'exemple à son époux.

Finalement, Jules Perron, fils de Benjamin et petit-fils d'Arthur, n'a que ce souvenir des événements de cette époque et attribue l'abjuration d'Arthur à la construction de la troisième église :

« Mon grand-père Arthur est né catholique, aux Éboulements, puis quand ils ont bâti l'église de St-Paul, en 1895 [la troisième]... mon grand-père avait vécu aux États-Unis. Y était au courant qu'il y avait liberté de religion, donc, y a fait ça pour ne pas payer sa propriété une 2^e fois. L'église a coûté la paroisse. Les propriétés étaient hypothéquées. C'était démocratique. Donc il a dit : si je reste catholique, je vais payer ma propriété à l'Église, aussi simple que ça. Puis y était pas seul. C'est ça qui est arrivé. Le curé avait le tour de faire voter l'affaire. Alors, les gens ont voté, puis y en a qui ont perdu leur propriété, parce qu'ils ont jamais pu payer ça. Y étaient pas riche, le monde. Mon grand-père ne voulait pas repayer sa propriété. Y avait une chance de s'en sauver. La même chose que l'oncle de ma femme à Montréal, dans les années 1950¹³. »

Ici, c'est la répartition pour la construction de la troisième église qui serait en cause.

9. Alexander, p. 58.

10. Nous en avons trouvé cinq. Il en manquerait trois!

11. « Olivine » est le prénom que nous avons connu, « Olevine » reviendra souvent chez cet auteur. Au décès, dans le registre de Danville, elle sera aussi « Olevine ».

12. Morrisette, p. 56-7. « Mon oncle Hachey », c'est le père Arthur qui se fait appeler un temps « Archibald », prénom qu'il donne lors de la sépulture de son quatrième enfant Joseph né en mai 1889 et décédé en juillet 1889.

13. Rencontre.

Nous retenons qu'un colporteur a procuré une bible au couple Perron et que suite à l'interdiction du curé Bellemare à l'été 1888, le couple aurait décidé d'abjurer. Nous constatons le fait lors du baptême presbytérien de Joseph, quatrième enfant du couple, le 26 mai 1889, alors que les témoins sont Jean-Baptiste Dupuis et Félix, le fils aîné de Benjamin Gagnon.

Un an plus tard, en septembre 1890, Jean-Baptiste et son épouse Hermine Lavigne sont parrain-marraine du premier-né de Gonzague, jeune frère d'Hermine. Le célébrant, le curé Bellemare, doute de la capacité de Jean-Baptiste d'être parrain « catholique » du futur baptisé et inscrit au bout de son nom, dans le registre : « parrain putatif ¹⁴ ».

2- La vie et la mort de la mission Saint-Philippe (1891-1918)

Un noyau de convertis – 1891

Dans le recensement de 1891, Arthur 28 ans, Olivine 26 et les trois enfants survivants, soit Achille 6 ans, Alfred 4 et Élie 9 mois sont tous « méthodistes » cette fois-ci. Le sont aussi les parents d'Olivine : Benjamin 52 ans et Lumina Morissette 47 ans, leurs enfants Félix Gagnon 30 ans et son épouse Mathilde 25, Benjamin fils 16 ans, Louis 13 et Adélard 11. Cependant, deux filles demeurent catholiques : Mary 18 ans et Lumina 17¹⁵.

<u>Benjamin Gagnon (1838 -) & Lumina Morissette</u>	
1	Félix Gagnon (1861 -) & Mathilde (1866 -)
2	J. Adélard [1 ^{er}] Gagnon (1863 -)
3	Olivine Gagnon (1865 - 1921) & Arthur Perron (1863 - 1930)
4	J. Adélard [2 ^e] Gagnon (1866 - 1870)
5	Georgina Gagnon (1867 -) & M. Lessard
6	J. Napoléon Gagnon (1870 -) & Jeanne Morissette
7	Marie Gagnon (1872 -) & Sollemon Poulin
8	Lumina Gagnon (1873 -) & Alphonse Gagné (1870 -)
9	Benjamin [fils] Gagnon (1875 -) & Mae Blouin
10	Adélard [3 ^e] Gagnon (1877 - ?1880)
11	Louis Gagnon (1878 -) & Rosanna Gagnon (1880 -)
12	Adélard [4 ^e] Gagnon (1880 -) & Emma Beauchesne (1881 -)
13	Achille Gagnon (1881 - 1886)

Fig. 22 - Famille de Lumina Morissette et Benjamin Gagnon

Sont encore méthodistes un frère de Benjamin, Luc 36 ans, son épouse Pétronille Lachance 29 et leurs enfants : Philippe 12 ans, Rosanna 10, Emma 8, Laura 8, Alfred 3 et Joseph 1 an. Demeurent avec Luc ses parents Louis 82 ans et sa mère Cécile Létourneau 73, demeurés catholiques. Aussi méthodiste, Adélard Gagnon frère d'Olivine, seul de son ménage qui compte son épouse Emma Beauchesne et une fillette d'un an. Tout près, Jean-Baptiste Dupuis 46 ans, seul

14. Qui paraît ce qu'il n'est pas, soit paraître « catholique » alors que des indices montrent le contraire. Le curé accepte ce parrain puisqu'on le lui demande, le mot putatif signifiant qu'on le lui attribue même si on doute de sa légitimité, puisque le parrain doit voir à ce que l'enfant soit éduqué dans la foi *catholique* [l'italique est de nous].

15. Lumina contractera un mariage catholique le 14 juillet 1901 avec Alphonse Gagné, à Saint-Paul. Nous leur avons trouvé douze enfants, dont dix qui sont baptisés à Saint-Paul.

méthodiste de sa famille qui compte l'épouse Hermine et six enfants en plus de son père Moïse, veuf depuis quinze mois. Jean-Baptiste héberge aussi un ministre presbytérien âgé de 25 ans, Octave Loïsselle, qui a probablement passé une partie de l'hiver à Saint-Philippe. Également au même endroit le pasteur méthodiste Augustin-François Rivard avec son épouse et ses cinq enfants. Il y est depuis 1889 et il quittera en 1891 à l'âge de 45 ans pour aller à Acton Vale¹⁶.

À partir de ce recensement, il est difficile de suivre l'évolution de la communauté de Saint-Philippe car nous ne disposons que d'informations sporadiques vérifiables. Néanmoins, ce que nos recherches nous ont appris éclaire la vitalité de cette communauté.

Le pasteur Augustin-François Rivard quitte en 1891 après deux années de ministère et est remplacé momentanément par un jeune colporteur évangéliste, William Desmarais, âgé de 25 ans¹⁷.

Moins d'un an plus tard, la petite communauté trouve important de s'offrir un lieu de culte et le samedi 26 mars 1892, l'évangéliste Desmarais, dûment mandaté par ses membres, passe chez le notaire Lavergne à Arthabaska. À cette occasion, Jean-Baptiste Dupuis vend un lopin de terre à « The Trustees of the St-Paul de Chester Congregation of the Methodist Church » qui sont représentés par le pasteur de la Congrégation. Le petit morceau de terrain fait partie du lot 341, anciennement inclus dans le lot 9 du 10^e rang, mesurant 45 pieds de front sur un arpent de profondeur [14 m sur 58], dans le but d'y construire une église. Les « Trustees » mentionnés au contrat sont les familles de Luc et Benjamin Gagnon, celle de Xavier Fortier demeurant à Wotton, et les chefs de famille Octave et Jean-Baptiste Dupuis¹⁸.

Deux années passent puis en septembre 1894, on annonce que le pasteur Léopold Massicotte en poste à Acton Vale viendra visiter prochainement les missions de « Saint-Philippe, North et South Ham¹⁹ ». C'est porter une grande attention à nos deux communautés embryonnaires de Saint-



Fig. 23 – A.-F. Rivard

16. Il perdra son épouse âgée de 35 ans, en 1893. Voir Lalonde, 2007, t. 2, p. 582-85, et *L'Aurore* du 26 octobre 1882, p. 1 sur son état de santé. Il décèdera le 30 mai 1931, à 80 ans, à Lowell, Mass., *L'Aurore*, 12 juin 1931, p. 5.

17. Vogt-Raguy, p. 617, t. 4, Annexe 28, p. 1. Cet évangéliste né à Roxton probablement en 1868 (nous ignorons s'il s'agit du village ou du canton) étudie à l'Institut méthodiste français de Montréal avant d'être colporteur et missionnaire dans les Cantons-de-l'Est. À l'été 1895, il est assistant à Saint-Philippe avant d'entreprendre ses études de théologie au Collège Wesleyen de Montréal. Deux ans plus tard, lors d'un séjour à Saint-Philippe, il se noie dans la rivière Nicolet à l'âge de 29 ans. Il était célibataire et avait déjà accompli sept ans de missionnariat, à titre d'évangéliste et aide-pasteur au besoin.

18. Arth., #26 511 Le prix est de 25\$. Quatre grandes pages manuscrites en anglais devant un notaire et des intervenants francophones! Le contrat devait cheminer vers des instances supérieures! Il n'est pas précisé que Xavier Fortier est de Wotton où il habite depuis plus de douze ans, soit à 20 km de Saint-Philippe. Lalonde dans *Bulletin*, no 18, décembre 2007, p. 8, note 5, reprend l'affirmation de Vogt-Raguy, p. 613, à l'effet qu'en 1890, « un habitant de St-Philippe de Chester offre un terrain de 8 acres [3 ha] et la somme de 25 dollars pour construire une église. Ce geste stimule son entourage [...]. Cette manne inattendue [100\$ recueillis pour l'église] reste un phénomène exceptionnel [...]. » L'acte de 1892 ramène la superficie à 0,2 acre ou 802 m² pour 25\$. Ce qui n'empêche pas J.-B. Dupuis d'avoir fourni 25\$ des 100\$ recueillis.

19. *L'Aurore*, 8 septembre 1894, p. 5.

Philippe et de Ham-Nord. On inaugure une salle temporaire qui servira à la fois d'église et d'école, signes concrets de la « réussite du colporteur sur le terrain²⁰ » .

Puis le missionnaire évangéliste William Desmarais cède la place au pasteur Isaac Smith qui s'installe à l'été 1895 et qui s'occupera de la communauté jusqu'en 1900²¹. Le pasteur Smith s'identifiant comme « Ministre de l'Église Méthodiste de la paroisse de Saint-Paul de Chester » épouse Agnès Ann Jamieson de North Ely le 26 octobre 1896.²² La collecte d'argent pour la rénovation se fait ainsi que des travaux, mais les plans ont-ils changé en cours de route pour qu'ils ne se terminent que deux années plus tard? Par ailleurs, la communauté s'accroît en nombre grâce aux mariages et aux naissances. L'évangéliste Desmarais, en cours d'études théologiques, en profite pour prendre de l'expérience en venant aider ou remplacer le pasteur Smith afin que ce dernier puisse prendre des vacances. Desmarais était à Saint-Philippe à l'été 1875, probablement aussi en 1896. L'année suivante, il y était sûrement au moins de passage car, malheureusement, le dimanche 7 août, à l'âge de 29 ans, il se noie dans la rivière Nicolet alors qu'il se baignait en compagnie d'un nommé Fortier²³.

Le nouveau curé Charles-É. Mailhot²⁴ inscrit son premier acte dans le registre de Saint-Paul le mardi 27 septembre 1898. Il sera en place pour les dix prochaines années. Son arrivée coïncide avec la fin des travaux pour la chapelle et le presbytère de la communauté de Saint-Philippe. Elle a probablement tout refait en neuf car les débours atteignent la rondelette somme de 1000\$ pour la Congrégation²⁵.

À la suite d'une assemblée tenue le 13 août, un document contenant les mêmes signataires qu'en 1892, soit Benjamin Gagnon, Jean-Baptiste et Octave Dupuis²⁶ ainsi que Xavier Fortier, mandate leur pasteur pour faire une transaction foncière. Le 3 novembre 1898, le pasteur résident Isaac Smith, au nom de la « Methodist Church of St-Paul » vend la parcelle de terrain de 802 m² acquise de Jean-Baptiste Dupuis en 1892 à la « Missionary Society of the Methodist Church » représentée par le pasteur Thomas G. William de Montréal. Cette parcelle, qui sera la propriété de William, pour la « Missionary Society », servira à « construire une église, bâtisses, et autres édifices

20. Vogt-Raguy, p. 124.

21. Vogt-Raguy, p. 617, affirme 1901 mais nous croyons plutôt 1900. Américain de naissance, il passe par Manchester et Tilton au N.H. où il complète ses études méthodistes, avant d'arriver au Québec vers 1891-92. En 1896, il arrive à Saint-Philippe où il prendra épouse la même année. Il aurait probablement quitté le Québec avant le recensement de 1901.

22. Mariage enregistré à Danville, microfilm 3186. Il se marie sous le nom d'« Isaac Charles Smith », fils de Henry Smith. North Ely est aujourd'hui Valcourt.

23. *L'Aurore*, 21 août 1897, p. 11. Vogt-Raguy, p. 619, lui donne 31 ans. Il y a une famille Fortier, catholique, près de Saint-Philippe, mais l'âge des enfants n'est pas compatible avec celui de Desmarais. Le seul Fortier possible serait Charles, un fils de Xavier, qui aurait eu 25 ans à ce moment ! Lors de ses funérailles le 10 août, il est dit « Methodist Minister of St.Philippe de Chester », mais, selon la connaissance que nous avons de sa vie et de son dossier d'études en théologie, au moment de son décès il n'était pas encore pasteur, nous informe monsieur J.-L. Lalonde. Ont signé le registre au décès, les pasteurs Edward de Gruchy et Léopold Massicotte. Desmarais a été inhumé à Danville, microfilm 3186.

24. Une brève biographie publiée dans Mailhot, t. 1 (1968), p. 169-170, dit qu'il a été desservant de Saint-Paul douze ans plus tôt, en 1886, à une époque très calme. Selon le registre paroissial, ce ne fut que le temps nécessaire pour présider un mariage le 13 septembre, une sépulture le 15 et un baptême le 16.

25. Vogt-Raguy, p. 615. Cette somme représenterait aujourd'hui environ 20 000\$ à être défrayés par quelques familles! Jean-Baptiste Dupuis qui est dans le Rang de la Montagne y aurait-il contribué?

26. Même si Octave Dupuis est décédé il y a plus d'un an.

qui seront utilisés par l'Église Méthodiste, construire une maison pour le ministre en charge, permettre les écoles du dimanche [« Sunday schools »], avec la capacité de démolir, construire ou reconstruire, de louer, d'ériger ou d'échanger des édifices, d'y vendre des tombes et emplacements funéraires²⁷. » Ce qui précède ne sont que des points qui doivent être répétés dans le présent transfert de propriété.

Après avoir célébré un culte la fin de semaine précédente, le mardi 25 octobre le pasteur Smith baptise Félix, enfant d'Alexandre Roy et Adeline Lahaie de Ham-Nord, poste missionnaire distant d'environ 20 km. Dix jours plus tard, le samedi 5 novembre, le pasteur Léopold Massicotte, en charge de l'Église méthodiste de la rue Craig à Montréal, et qui était déjà venu faire une visite quatre années plus tôt, « vient donner un coup de main au pasteur de l'endroit, M. Smith, dans les assemblées spéciales qu'il tient cette semaine. Le président de la conférence, le Dr. Griffith, y portera la parole au service missionnaire qui aura lieu vendredi²⁸. » Deux grands visiteurs de Montréal, Massicotte venant passer la semaine et le D^r Griffith, responsable d'un ensemble de missions, pour y faire un service missionnaire! Le communiqué n'ajoute rien d'autre sur le contenu de ces journées. Y a-t-il eu un emprunt pour l'immeuble et maintenant il faut parler des termes d'une répartition?

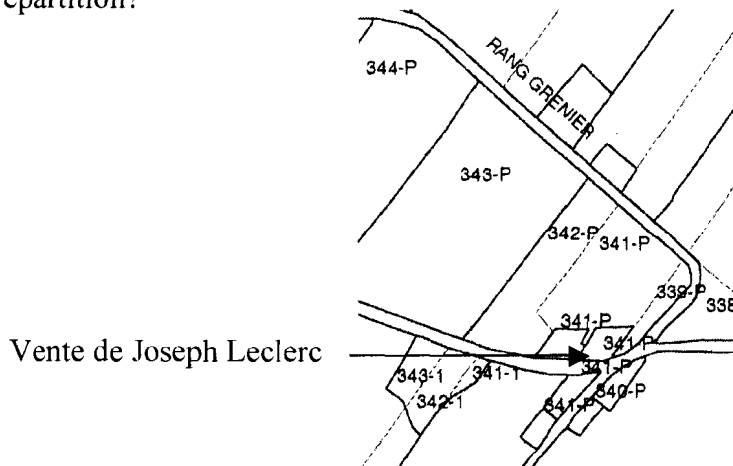


Fig. 24 – Les subdivisions cadastrales actuelles au carré Saint-Philippe

En ce début d'année 1898, Joseph Leclerc vend au pasteur T.G. Williams un trentième d'arpent sur le lot 341 [114 m²] pour 20\$²⁹ à des fins non identifiées et un mois plus tard, le vendredi 3 mars, c'est le décès de Milton Homer Smith, fils du pasteur, d'âge inconnu. Il sera mis en terre à Danville³⁰.

27. Arth., #33 279. Quatre pages manuscrites en anglais. L'acte semble un simple transfert de propriété. Traduction libre par nous.

28. *L'Aurore*, 6 novembre 1898, p. 10. Les nouvelles publiées dans *L'Aurore* proviennent de communiqués envoyés par des missionnaires en place. S'ils n'écrivent pas ou ne sont pas publiés, nous ignorons ce qui s'y passe.

29. Arth., #33 326, le 1^{er} février 1899. Contrat en français. Ce lot est borné par Joseph Leclerc, Georges Lavertu, David Charest et le chemin Saint-Philippe.

30. Des paroissiens de Saint-Paul habitant les 9^e, 10^e et 11^e rangs, entre Saint-Philippe et le premier rang du canton de Ham, veulent être rattachés à la paroisse de Notre-Dame-de-Ham nouvellement ouverte. M^{ef} Gravel, de Nicolet, tarde à donner une réponse à la requête. Gonzague Lavigne lui écrit le 16 janvier 1899 : « [...] je me permets cependant de vos rappeler ce qui a déjà eu lieu ici. Il y a encore parmi nous des apostats, suite au déplacement de l'église de St-Paul et ce précédent pourrait avoir des effets malheureux pour plusieurs. On murmure, [...] », voir Evêché de Nicolet, Document 34, 16 janvier 1899.

Le recensement de 1901 nous indique la présence du pasteur Louis Martin d'origine française âgé de 42 ans, sa femme Marie van Derstappen d'origine belge et leurs cinq enfants âgés de 12 à 1 an³¹; la famille habite une maison de sept chambres qui, en plus d'être la résidence, sert d'église et peut accueillir 60 personnes dont déjà 28 communiants³². La grande salle servira probablement de classe également. Considérant l'état impraticable des chemins l'hiver, nous croyons que le pasteur et sa famille sont arrivés à l'automne 1900, le temps de s'installer pour la saison froide. Mailhot indique qu'il y a dans la paroisse trois familles protestantes³³ alors que le recensement nous en indique deux : celle d'Arthur Perron soit deux adultes et neuf enfants, celle du pasteur Martin qui comprend deux adultes et cinq enfants, et Adélarde Gagnon, seul méthodiste de son ménage, pour un total de cinq adultes et quatorze enfants. Nous savons que Jean-Baptiste Dupuis vit depuis 1894 dans le Rang de la Montagne, que Luc Gagnon est aux États depuis 1900, et probablement aussi son frère Benjamin, l'épouse de ce dernier Lumina Morissette et le peu de grands enfants qui peuvent demeurer avec eux. D'ailleurs, Luc revient s'installer à Saint-Adrien-de-Ham dès l'année suivante³⁴. Nous constatons qu'à partir de 1901, les initiateurs de la communauté de Saint-Philippe sont dispersés dans les environs, ce qui amènera le pasteur à faire une halte à Saint-Adrien avant d'arriver chez les Fortier à Wotton.

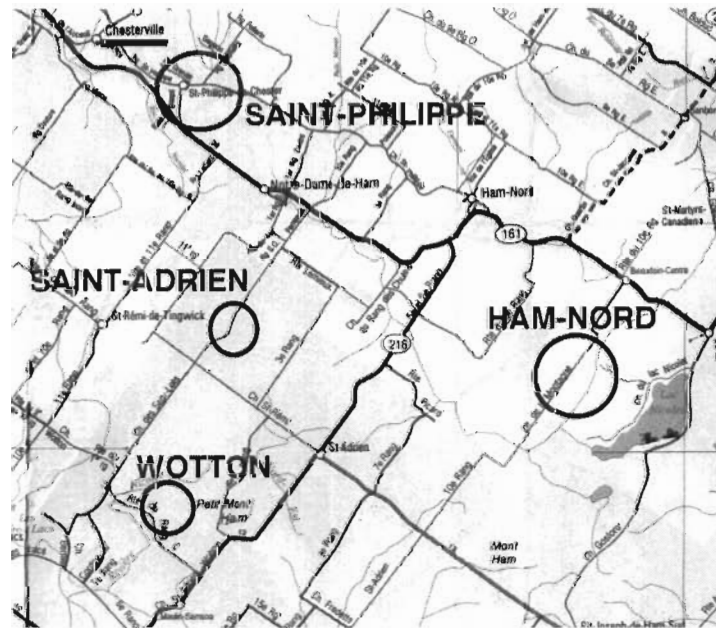


Fig. 25 - La localisation des communautés protestantes vers 1903

31. Gagnon, p. 21, a relevé à juste titre une coquille dans le recensement, concernant cette famille : en tournant la page de son registre, le recenseur probablement distrait a inscrit les trois derniers enfants comme « catholiques » au lieu de « méthodistes », voir microfilm T-6521. Sur le décès de Marie, voir *L'Aurore*, 21 janvier 1923, p. 9.
32. Recensement de 1901, Chester Ouest, section U-2, tableau 2.
33. Mailhot, t. 2, p. 262.
34. C'est la famille déjà « protestante » partie aux États-Unis dans notre premier chapitre qui nous revient maintenant. Luc achètera de Wenceslas Dionne, marchand de Saint-Paul, le lot no 11A du 2^e rang du canton de Ham, le 2 juillet 1902. Wenceslas l'avait acquis d'Évariste Lamontagne (Wolfe, #10 600). Puis le 18 avril 1904, Luc acquiert la terre toute proche de Désiré Lamontagne, située sur le lot 12B du 2^e rang, et dont Moïse Dupuis fils détenait l'hypothèque (Wolfe, #14 064). Le lot 11A est situé près du no civique actuel 1759 et le 12B du no 1929. Ce 2^e rang de Saint-Adrien est située à partir des limites du 2^e rang de Notre-Dame-de-Ham et inclut la partie appelée le rang « des Sept Lots ». Cette dernière partie, basse et marécageuse, devait être peu utilisée et que par grands gels.

L'arrivée du pasteur Arthur Delporte - 1903

Le nombre de membres de la Congrégation, en croissance depuis 1896, semble se stabiliser autour d'une trentaine en 1903. Pour atteindre ce nombre, il faut inclure les résidents de Saint-Philippe, la famille de Xavier Fortier et ses gendres de Wotton, des visiteurs occasionnels des environs et ceux du Rang de la Montagne à Ham-Nord. C'est dans ce contexte que le pasteur Louis Martin annonce une éventuelle « fusion de sa paroisse [méthodiste] avec une mission presbytérienne voisine³⁵ » qui ne peut être que celle du Rang de la Montagne. Cette dernière avait déjà sa chapelle depuis quelques années. A-t-elle refusé l'union dans l'espoir d'avoir son propre missionnaire résident? En tout cas, la fusion ne se concrétisera pas. Et après trois années de présence, le pasteur quitte la mission pour une nouvelle affectation. Il est remplacé en octobre 1903, par le pasteur Arthur Delporte³⁶, son épouse et peut-être ses deux enfants, une fille et un garçon³⁷. Ce pasteur arrive au moment où plusieurs enfants d'Arthur Perron sont d'âge scolaire. La famille Perron sera très impliquée dans la mission par sa proximité de l'école et de l'église. Des liens fraternels très forts se maintiendront entre les enfants Perron devenus adultes et le pasteur Delporte et ses enfants. Premier écho en provenance de Saint-Philippe, des propos sur un dépouillement d'arbre de Noël très réussi, qui a réuni des gens de la communauté, « [...] car depuis treize ans [1880 !] personne n'avait vu paraître le bon vieux Santa Claus. Tout était beau, un sapin fait exprès, des fleurs qui ne fanent pas, des bijoux magnifiques, des pommes et des bonbons; rien ne manquait à la fête. Des chants choisis et des remarques appropriées; le tout réussit à merveille³⁸. »



Fig. 26 - A. Delporte

À peine en poste depuis trois mois, le pasteur nous confirme dès janvier 1904 que la station de Saint-Philippe est un champ « actif et modèle », un service religieux étant offert à toutes les deux semaines, les autres dimanches étant réservés à desservir les stations avoisinantes. Une « école du soir » mise sur pied permet aux élèves trois fois la semaine de se familiariser avec l'alphabet. Un « surintendant » remplace le pasteur à chaque quinzaine à « l'école du dimanche » pour l'étude de la Bible, alors qu'il va dans les autres points de la mission. Les paroissiens songent aux moyens d'ouvrir « une école de jour » et d'aménager un espace pour loger les enfants qui habitent trop loin pour retourner chez eux le soir. C'est dire que les enfants sont assez nombreux déjà et qu'il y a de la

35. Vogt-Raguy, p. 463. Sur le plafonnement à 30 membres, *idem*, p. 621. Arthur Perron [fils] dira de Martin, avec qui il a appris à lire et écrire : « Je n'ai connu de plus grand orateur ou meilleur professeur. », dans *L'Aurore*, juillet-août 1966, p. 4.

36. Arthur-F. Delporte était né en France en 1856 et avait émigré aux États-Unis vers 1885! Après avoir œuvré comme missionnaire baptiste à quatre endroits en Nouvelle-Angleterre, il vient au Québec vers 1890, et entreprend ses études au Collège presbytérien de Montréal. À partir de mai 1894 jusqu'en 1898 il est professeur à Saint-Henri. Après un très bref séjour à Miramichi N.-B. pour raison de santé, il revient en mai 1898 de la paroisse de Morrison (Saint-Jovite) jusqu'en août 1903. Après quelques mois passé à Roxton Pond (méthodiste), il s'en vient à Saint-Philippe-de-Chester du 31 octobre 1903 au 28 juillet 1906. Il oeuvrera par la suite sept années à Montréal, trois à Maskinongé, puis sept à Québec où il décède le 10 octobre 1923.

37. Son fils Gabriel deviendra médecin. Le fils de ce dernier, Georges, épousera Florence, fille d'Arthur Perron fils et de Jeannette Roy. Cette dernière est originaire de Montréal et ses parents sont Herménégilde Roy et Fideline Rancourt.

38. *L'Aurore*, 29 janvier 1904, p. 6.

place pour accueillir ceux qui sont éloignés. Le pasteur nous décrit l'ampleur de son champ de mission qui comprend en plus de Saint-Philippe, Victoriaville, Wotton [Xavier Fortier], Saint-Adrien [Luc Gagnon et Moïse Dupuis fils] et Ham-Nord [la population du Rang de la Montagne]³⁹. Le pasteur poursuit le service religieux bimensuel et l'école du dimanche qu'accomplissait certainement le pasteur Martin. En plus, il instaure une école du soir, songe à implanter une école de jour pour les plus jeunes de la mission et même un pensionnat si nécessaire pour les enfants les plus éloignés du centre de la mission.

Une municipalité scolaire dissidente - 1904



Fig. 27 - L'église protestante de Saint-Philippe, vers 1930

La maladie et les décès semblent affecter la communauté à l'automne 1904⁴⁰. Avec la reconnaissance d'une municipalité scolaire protestante qui vient de se concrétiser, l'institutrice Laura Gagnon, insatisfaite des conditions matérielles de ses locaux d'enseignement, fait campagne et « encourage les familles à se mobiliser pour la construction d'un bâtiment convenable ». Peu après, elles auront déjà recueilli une centaine de dollars à cette fin. La fête de Noël qui s'en vient sera une occasion pour la congrégation d'innover en invitant les voisins catholiques à partager ensemble ces festivités. Un vent nouveau souffle sur la mission. Cette fête en l'an 1904 est composée d'un hommage au pasteur suivi d'un présent sous la forme d'un chapeau en peau de castor, chants d'ensemble entrecoupés de récitations individuelles par une dizaine d'enfants préparés

39. *L'Aurore*, 29 janvier 1904, p. 6. En 1904, Arthur Delporte a 47 ans.

40. L'auteure Vogt-Raguy, dans une seule ligne, souligne la maladie, les décès et un « terrible incendie » à la fin de 1904. Sa chronologie, p. 615 et 706, est ici déroutante. Sans doute se basant sur les rapports annuels méthodistes parfois synthétiques ou décalés dans le temps, ou étant elle-même trompée par une association de personnes, elle situe l'incendie chez les Perron à la fin de 1904 plutôt qu'en mars 1905, elle indique Louis Martin à deux endroits comme étant le pasteur de la communauté en 1904 alors qu'il a déjà quitté à l'automne 1903; de plus, elle confond par distraction l'institutrice Laura Gagnon, sur place en 1904, avec Laura Fruitier qui n'y est jamais venue, enseignant à Montréal sans interruption de 1901 à 1908, selon l'auteure elle-même, p. 734; et la somme recueillie l'est en 1905 (p. 708) ou en 1906 (p. 615). Autant de flottements qui nous ont conduit à adopter plutôt nos propres explications.

par l'institutrice Laura Gagnon⁴¹. Et le pasteur Delporte de conclure sa première année complète en écrivant : « [...] nous sommes encouragés dans ce champ d'activité missionnaire. Durant l'année écoulée, nous avons établi une municipalité protestante missionnaire et ouvert une école qui promet bien. Les enfants trop éloignés de leurs parents sont retirés dans le presbytère, dans une salle attenante à celle du culte qui, pour cette année, a été transformée en école⁴². » Le pasteur a réalisé ses attentes au cours de l'année, soit la mise sur pied d'une école de jour fréquentée par une dizaine d'enfants dont certainement la moitié venant de la famille Perron et la mise en place d'un petit pensionnat. L'instauration d'une « municipalité protestante missionnaire » fait en sorte qu'à l'avenir, des gens élus par la communauté seront responsables de l'enseignement donné à leurs enfants à Saint-Philippe. Tous les éléments d'une mission dynamique sont en place : un pasteur résident, une institutrice attirée, une salle servant au culte et à l'enseignement, un petit dortoir pour les élèves éloignés, et une municipalité protestante reconnue et responsable de son organisation scolaire. La paroisse catholique de Saint-Paul dénombre dix « protestants » sur son territoire cette année-là⁴³.

Le jeudi 9 mars 1905, vers 22h 30, le feu prend à la maison d'Arthur Perron. La famille qui compte dix enfants se réfugie pour la nuit à l'écurie. La perte est évaluée à 1 200\$ et Arthur n'est pas assuré. Aussitôt, le pasteur profite du rayonnement du journal hebdomadaire *L'Aurore* pour faire connaître le désastre et demander de l'aide pour la famille éprouvée. Son appel sera entendu : « MM. J.B. Dupuis [Hermine Lavigne], Alph. Gagné [Lumina Gagnon], Jos. Morissette [Adeline Perron, sœur d'Arthur] et Athanase Gagnon [Exilia Binette] [...] collectent pour venir en aide à nos amis si rudement éprouvés. Quelques dons, si légers soient-ils, seront accueillis avec reconnaissance⁴⁴. » Cet appel permet de recueillir 400\$ et le pasteur Delporte fera paraître dans le journal une lettre de remerciements ainsi que les noms d'une partie des donateurs⁴⁵.

Quatre mois plus tard, au début de juillet, se tient la deuxième assemblée annuelle de la « Municipalité scolaire de St-Philippe de Chester », dans « la salle évangélique du presbytère méthodiste, dans le hameau de St-Philippe de Chester⁴⁶. » La nouvelle école est déjà en

41. *L'Aurore*, 13 janvier 1906, p. 4-5. À ce jour, nous n'avons pu relier l'institutrice à une famille Gagnon. Ont fait une récitation Clara et Joseph Gagnon, enfants de Luc; Arthur fils, Napoléon, Wilfrid, Élie, Philippe et Benjamin Perron.

42. *L'Aurore*, 13 janvier 1905, p. 5.

43. *Délibérations*, vol. 1, p. 216. Dans une information de Laurette Rouleau, fille de Fortunio et retransmise pas sa nièce Armande Rouleau, « Devant le nombre croissant d'adeptes c'est par Archie Perron que J. Baptiste Dupuis fait construire en bois vert la bâtisse principale y incluant une chapelle.[...] [Vers 1910-12], l'école servira de dortoir aux jeunes filles en pension, confiées à la garde d'une matrone. L'espace de terrain entre les deux bâtisses tient lieu de cimetière. »

44. *L'Aurore*, 23 mars 1905, p. 5. lettre datée du 17 mars. Voir aussi *Bulletin*, décembre 2007, no 18, p. 2.

45. *L'Aurore*, 26 mai 1905, p. 5-6. L'article mentionne la provenance des dons, ce qui illustre une partie du rayonnement de *L'Aurore*. Il est fait mention d'un don de 25\$ de [Donald Alexander Smith] Lord Strathcona, « gouverneur général », fonction qu'il n'occupa jamais. Millionnaire philanthrope, il contribua entre autres œuvres à l'érection de l'hôpital Royal Victoria et au campus de l'Université McGill. Voir le *Dictionnaire biographique du Canada* (DBC) en ligne, lettre « S », #318. Arthur A. [Adélar] Perron [fils], 1898-1968, dans un article intitulé « *L'Aurore* et moi : depuis 60 ans » paru dans *L'Aurore* de juillet-août 1966, p. 4, rappelle les faits que nous connaissons à propos de l'incendie qu'il situe le 5 mars, ainsi que les donateurs dont celui de Lord Strathcona toujours maintenu « gouverneur général du Canada ».

46. *L'Aurore*, 30 juin 1905, p. 6. L'invitation est signée par le pasteur Delporte, « secrétaire-trésorier ». Elle est tenue le lundi 3 juillet à 10h de l'avant-midi. Selon des propos entendus par Raymond Laroche, les méthodistes de Saint-Philippe se réunissaient au besoin chez Arthur Perron jusqu'au moment de l'incendie de mars 1905. La construction d'un presbytère-église fonctionnel sera dictée par ce malheureux incendie.

construction. Le 25 septembre, on célèbre à la mission le mariage de Joseph Beauchamp et Rose, fille de Hyacinthe Roy⁴⁷. Noël sera encore fêté dans la joie et l'enthousiasme : la soirée se distingue par une « bourse en soie » pour le pasteur Delporte, la déclamation par l'institutrice M^{lle} Melvina Morin d'une pièce prônant la tempérance, et « quinze bonnes récitations [une par enfant présent!], quatre jolis dialogues et cinq chants » sont exécutés. Le tout est suivi du dépouillement « du sapin ». L'institutrice avait préparé les élèves, M^{me} Luc Gagnon [Pétronille Lachance] avait habillé « l'arbre » et M^{me} Delporte contribué à l'organisation de la fête. Et le communiqué de rappeler l'année bien remplie par l'organisation d'une municipalité scolaire et la construction de l'école⁴⁸. L'atteinte de l'autonomie scolaire pour la communauté, illustre la capacité financière de cette dernière. L'année 1905 marque aussi le retour à Saint-Paul de Jean-Baptiste Dupuis, maintenant devenu rentier. Il fera encore quelques transactions foncières mais nous ignorons l'endroit de sa résidence. Cependant, sa paroisse est la mission de Saint-Philippe.

L'année 1906 commence dans la joie, car c'est le retour en classe dans l'école neuve après avoir passé l'automne dans le presbytère⁴⁹. En avril, Luc Gagnon qui demeure dans le rang 2 de Saint-Adrien, perd deux grands enfants en l'espace de trois jours, Laura 20 ans et Joseph 15 ans d'une fièvre foudroyante identifiée comme le « redoutable fléau ». Le pasteur Delporte présidera à l'enterrement au cimetière de Danville⁵⁰. Au printemps, à Saint-Adrien, Édouard Goupil abjure la religion catholique ayant comme témoins le pasteur Delporte, Malvina Morin [épouse d'Édouard?], Arthur Perron et Moïse Dupuis fils⁵¹. À compter de juillet, le pasteur ne fera qu'un culte par mois, tant qu'il demeurera à Saint-Philippe⁵², car il doit quitter la mission pour un poste à Montréal. Mais il annonce qu'il viendra mensuellement faire un culte. Le jeudi 16 août à 15h se tient dans la « Salle évangélique » une assemblée spéciale présidée conjointement par le pasteur et le R^{év.} Melvin Taylor, président de la Conférence de Montréal; « le public y est cordialement invité⁵³ ». Le Révérend est probablement le superviseur de plusieurs missions et vient évaluer l'état de celle de Saint-Philippe, d'autant plus que le départ définitif du pasteur Delporte est prévu. Ce dernier est présent à la fête de Noël au cours de laquelle des gens du voisinage et même de Wotton sont identifiés. Au programme Nora Fortier, fille de Xavier, qui exécute un chant en solo, suivie de « chants et récits en anglais et en français par les enfants de l'école quotidienne et du dimanche », et d'autres chants de circonstance par Charles Fortier, Arth. Morrissette, Athanase Gagnon, C. [Cyrille] Roux et ses filles Éva et Rosanna, M^{me} Louis Lavertue [Célamie Dubois], M^{lles} Dugré et Lina Morrissette⁵⁴.

En ce début de la nouvelle année 1907, l'école du jour et celle du dimanche sont sous la responsabilité de M^{lle} H. Fortier et le révérend James Allen dont nous ignorons le statut et la

47. *L'Aurore*, 6 octobre 1905, p. 13. Voir la liste des mariages protestants à Saint-Philippe à l'Annexe 18 - B.

48. *L'Aurore*, 12 janvier 1906, p. 5.

49. Selon l'annonce par Delporte et publiée le 12 janvier 1906 dans *L'Aurore*. M^{lle} Melvina Morin est l'institutrice, p. 5. Les classes ont repris le lundi 8 janvier.

50. *L'Aurore*, 21 avril 1905, p. 7. Communiqué en provenance de « Saint-Philippe-de-Chester ».

51. *L'Aurore*, 4 mai 1906, p. 9. La lettre d'abjuration publiée ne comporte pas de date.

52. *L'Aurore*, 22 février 1907, p. 6. Nous n'en connaissons pas la raison.

53. *L'Aurore*, 10 août 1906, p. 7. Nous n'avons trouvé aucune autre indication sur la nature et le résultat de cette assemblée.

54. *L'Aurore*, 11 janvier 1907, p. 5. La famille de Xavier était présente : Charles était marié depuis 18 mois et Nora allait faire un mariage catholique six mois plus tard à Arthabaska. Nous reconnaissons des « catholiques » avec la famille Roux et Athanase Gagnon. L'épouse d'Athanase, Exilia Binette, était probablement présente. Elle était la fille de Philomène St-Cyr, sœur de Marie l'épouse de Xavier Fortier.

provenance s'apprête à venir visiter la mission⁵⁵. Le vécu de la mission se déroule normalement lorsqu'au début d'octobre, un colporteur non attiré passe par la mission. Mal lui en prend, il pleut, à verse et cela se reflète dans son reportage : « Si vous voulez gagner des indulgences, je vous conseille une visite dans cette partie des Cantons de l'Est à cette saison de l'année. [...] les chemins sont tout bonnement impraticables. Il faut avoir voyagé par ici pour se faire une idée. Les charretiers vous écorchent consciencieusement, et encore se font prier pour vous conduire. Si jamais vous venez de ce côté, prenez une assurance sur la vie et une autre contre les accidents avant de partir.» Rien d'encourageant pour un missionnaire qui désirerait venir remplacer Delporte. Et à celui qui viendra, il lui prodigue ce conseil : « Il faut qu'il en prenne soin [de l'école] comme de la prune de son œil. Cette petite bâtisse n'est pas seulement une école, elle représente un principe : le drapeau du protestantisme, le principe du progrès et de la liberté⁵⁶. » La fin du mois marque le retour du pasteur Louis Martin, et sa fille Marie Laure, 18 ans, prendra charge de l'école⁵⁷. La seule autre information qui nous soit parvenue sur cette année-là est le compte-rendu de la fête autour d'un « arbre de Noël ». Le déroulement est identique aux précédents, mais avec ces détails : « La salle du culte était trop petite pour accommoder tout le monde » et « une demi-douzaine de familles catholiques ont fêté avec les chrétiens évangéliques⁵⁸ » montrant ainsi que dans le milieu de Saint-Philippe, le voisinage catholique était en bons termes avec eux.

Une grande fête est organisée le 6 janvier 1908 pour célébrer les « noces d'argent » d'Arthur Perron et son épouse Olivine Gagnon, « deux membres zélés de notre mission », venus à l'Évangile il y a « une vingtaine d'années [1888], [...]. Ils ont été les instruments dont Dieu s'est servi pour amener plusieurs de leurs parents à la vérité. » Il y a lecture d'adresses, cadeau-souvenir, souper ensemble et « veillée à la canadienne ». « [...] parlez-moi des vieux pour être amusants. Ils nous chanteront ces vieilles chansons de l'ancien temps tout à la fois si comiques et si chastes. Hélas! Le secret en a été perdu! » Le couple a eu dix-sept enfants dont les treize vivants étaient présents⁵⁹. On ouvre cette année-là une école française catholique toute neuve à 100 mètres de celle de la mission, ce qui illustre un nombre croissant de jeunes enfants dans le secteur de Saint-Philippe. Nous ignorons comment les jeunes vivaient ce voisinage imbriqué mais séparé entre deux communautés religieuses différentes.

L'arrivée de l'Église presbytérienne - 1908

La même année, l'Église méthodiste, dans un lent processus, réorganise ses champs de mission et entame un lent retrait de la mission de Saint-Philippe pour se replier sur les missions plus peuplées, plus concentrées et conséquemment plus dynamiques d'Acton Vale et Saint-

55. *L'Aurore*, 22 février 1907, p. 6. M^{lle} H. Fortier n'est pas relié à la famille de Xavier.

56. *L'Aurore*, 18 octobre 1907, p. 10, communiqué de Jacques Bonhomme. Nous n'avons pas d'autres détails sur cette personne. Le pasteur Martin aimait appeler l'école « le petit McGill de Saint-Philippe », *L'Aurore*, 12 septembre 1919, p. 9.

57. Vogt-Raguy, p. 708. *L'Aurore* du 1^{er} novembre 1907, p. 11 annonce aussi son retour. Le pasteur Martin semble avoir eu une vie antérieure « peu rangée ». Ancien prêtre catholique, on mentionnait dans *L'Aurore* du 26 mai 1894 p. 4, qu'il abandonnait « encore sa femme et sa famille pour rentrer « dit-on » pour la troisième fois dans le giron de l'Église de Rome. » Les membres de la mission savaient cela au moment de son retour. Sur Martin, voir *Bulletin*, « Souvenirs de la famille Perron », décembre 2007, no 18, p. 5, note 13.

58. *L'Aurore*, 10 janvier 1908, p. 9. Communiqué signé par « Un témoin ». Cette présence de « catholiques », lors de certains événements, sera rapportée avec régularité dans de futurs communiqués.

59. *L'Aurore*, 17 janvier 1908, p. 11. C'est signé « Un témoin » L'événement sera aussi rappelé dans l'édition du 24 juin 1910, p. 9.

Hyacinthe⁶⁰. Vogt-Raguy nous annonce que l'année 1908 marque la dernière apparition du nom de la mission de Saint-Philippe dans les Rapports annuels de cette Église. Nous croyons que c'est à l'été 1910 que le pasteur Martin cesse ses fonctions à Saint-Philippe, ce qui permettra au nouveau pasteur Georges-Clément Mousseau⁶¹ de s'installer et de prendre contact avec ses paroissiens avant l'hiver. Il sera en fonction jusqu'en 1913. Le pasteur Martin, tout comme le pasteur Delporte, a laissé un souvenir impérissable⁶² chez les enfants Perron.



Fig. 28 – G.-C. Mousseau

Un an après Arthur et Olivine [Gagnon] Perron, c'est au tour de Xavier Fortier et Marie St-Cyr de Wotton de venir célébrer avec la communauté à Saint-Philippe leurs « noces d'or » le mardi 9 février 1909. Ils ont respectivement 73 et 66 ans. Ils s'étaient mariés le lundi 7 mars 1859 à l'église Saint-Christophe-d'Arthabaska et avaient eu quatorze enfants. Leur fille Marie [Ananie Durand], en Alberta depuis 1903, était présente. En cette circonstance, on remet aux jubilaires une bourse de 50\$ en or. Le pasteur Georges-Clément Mousseau, nouveau pasteur résident jusqu'en 1913, rappelle qu'il avait connu le couple Fortier « il y a 37 ans » [1872] et a mentionné qu'il avait été, « dans le dessein de Dieu, un des instruments de leur conversion⁶³ » : c'est lui qui avait donné une Bible à Xavier en 1873. Au cours de l'été, on rénove l'école de la mission grâce aux fonds nécessaires obtenus des autorités avec des arguments imparables :

« L'an dernier, nos frères séparés – pour employer une expression cléricale – ont bâti en face de la mission une école qui leur a coûté mille belles piastres. Ce que voyant, nous avons fait ni une ni deux. Nous avons dit aux autorités de l'Église : "Pour l'honneur du protestantisme en général et du méthodisme en particulier, il faut que notre école soit achevée. La pauvrete fait trop mauvaise figure en face de sa sœur cadette." Les autorités ont parfaitement compris ce langage et nous ont accordé ce que nous demandions⁶⁴. »

Au début du mois d'août, Jean-Baptiste Dupuis « fait don d'une jolie clôture en fer ouvragé pour entourer le terrain choisi et réservé à cet effet⁶⁵. » En septembre, après dix-sept ans d'attente, le petit cimetière est enfin réalisé, ce qui évitera d'aller inhumer les défunts à Danville, petite municipalité située à 30 km de là. Peu après, le cimetière servira la première fois en octobre pour mettre en terre Hermine Lavigne, l'épouse de Jean-Baptiste.

60. Vogt-Raguy, p. 555. L'auteure parle de l'aboutissement d'une certaine compétition évangélique entre les Églises méthodiste et presbytérienne de laquelle cette dernière sortira « vainqueur » pourrions-nous dire. *Idem*, p. 407, 408, 464, 614. Tout dépendait des ressources et des objectifs propres à chaque Église.

61. Georges-Clément Mousseau est né à Sainte-Elisabeth près de Joliette. Après des études au Collège presbytérien de Montréal, il s'est occupé à sa sortie en 1876 de la paroisse de Namur pendant deux ans avant d'aller travailler plusieurs années aux États-Unis. Il reviendra au Québec en 1887, s'occupera de Grenville à partir de 1890, retournera aux États-Unis en 1894, reviendra à Chicoutimi en 1903 et s'occupera de Ham-Nord et de Saint-Philippe de 1910 à 1913. Il mourra à Fairgrove, Mich. le 19 août 1920.

62. En septembre 1919, à l'occasion de son 60^e anniversaire de naissance et alors qu'il résidait à Montréal, il a vu sa maison envahie par une vingtaine de personnes conduites par Archibald Perron venues lui souhaiter bon anniversaire. Le texte désigne le pasteur Martin uniquement sous « Timon ». *L'Aurore*, 19 septembre 1919, p. 9.

63. *L'Aurore*, 19 février 1909, p. 8-9. *L'Aurore* du 7 juillet 1916, p. 4, rappellera cette fête, sans autres précieux détails, sous la signature anonyme de « Timon ».

64. *L'Aurore*, 20 août 1909, p. 8.

65. *L'Aurore*, 20 août 1909, p. 8. L'épouse de Jean-Baptiste Dupuis sera la première personne inhumée dans ce cimetière un mois plus tard. Le communiqué envoyé au journal est non signé.

Après les couples Arthur Perron et Xavier Fortier, ce sont les « noces d'or » de Benjamin Gagnon et sa femme Lumina Morissette qu'on souligne dans la salle de l'école le lundi 13 juin 1910 : « Non seulement tous les membres de la mission y assistaient, mais on y voyait une foule de catholiques, parents, voisins et amis des jeunes mariés et qui mettaient le pied pour la première fois dans une église protestante. C'était une occasion unique⁶⁶. » Commencée à onze heures, la fête se termine à la fin de l'après-midi alors que les jubilaires et leurs invités, dans un convoi de seize voitures, s'en vont souper chez le couple Benjamin Gagnon fils. À l'été, c'est le départ définitif de Jean-Baptiste Dupuis pour Namur. L'année 1911 est marquée par la célébration le 26 mai, « dans la salle du culte », du mariage de Philippe Perron, fils d'Arthur et Olivine Gagnon, avec sa cousine Anna Gagnon, fille de Luc et Pétronille Lachance, cérémonie à laquelle ont assisté 60 personnes « dont les deux tiers étaient catholiques romains⁶⁷ ». Ces catholiques sont des parents, proches voisins et amis des deux conjoints.

Dans le Rapport annuel de l'Église presbytérienne de l'année 1912, on souligne qu'une classe « apparaît » à Saint-Philippe, probablement parce qu'il n'en avait pas été fait mention depuis quelques années. Les autorités préconisent pour leurs missions le regroupement d'élèves dans des centres d'hébergement [pensionnat] dans le but de lutter contre « l'éparpillement des forces » missionnaires⁶⁸. On l'a vu, depuis 1904 on héberge des enfants la semaine à cause de l'éloignement de leur famille qui vivent à Saint-Adrien ou à Ham-Nord entre autres. C'est dans ce contexte que Benjamin Perron fera la connaissance d'Éliza Blouin qui venait de Ham-Nord. Le couple s'épousera en 1919. Le « dortoir », qui existera de 1915 à 1917, sera identifié comme un pensionnat par les autorités⁶⁹.

À la fin du mois de mai 1913, la Missionary Society of the Methodist Church, représentée par le pasteur G.-C. Mousseau, transfère les parcelles de terrain acquises précédemment de J.-B. Dupuis et Joseph Leclerc⁷⁰ à Calvin Élie Amaron, ministre presbytérien de l'Évangile de la cité de Québec, William Vallières, de « Wotton Hill » [époux d'Amanda, fille de Xavier Fortier], Luc Gagnon, toujours de Saint-Adrien et Arthur Perron de Saint-Philippe, tous fermiers et agissant comme membres de l'Église Presbytérienne du Canada. Ils seront alors, comme ceux de 1892 et 1898, les soutiens attirés de cette mission. Et à compter de ce transfert, on réitère que « cette mission fait maintenant [!] partie de celles de Ham-Nord, Saint-Adrien, Wotton et Sainte-Sophie⁷¹, toutes desservies par [...] le pasteur G.-C. Mousseau ». Il n'y a rien de changé dans l'organisation régionale de la mission, sinon la mise à jour des « Trustees » de la mission de Saint-Philippe.

66. *L'Aurore*, 24 juin 1910, p. 9. Voir aussi *L'Aurore*, 7 juillet 1916, p. 4, qui rappelle cette fête. Ils s'étaient mariés le mardi 12 juin 1860 à Saint-Sophie, comté de Mégantic. Le couple a neuf enfants vivants sur dix naissances, 36 petits-enfants, et trois arrière-petits-enfants.

67. *L'Aurore*, 7 juillet 1911, p. 9.

68. Vogt-Raguy, p. 720, pour la classe; Idem, p. 122-23, pour les centres; Lalonde, 2002, p. 202, pour regrouper les forces missionnaires.

69. Vogt-Raguy, p. 582. Ce service a existé bien avant 1915, mais c'est l'expression « pensionnat » qui est nouvelle.

70. Arth., #54 907. Contrat en anglais pour rapporter aux autorités supérieures, passé devant le notaire Garneau d'Arthabaska. Curieusement, pour rendre effectif le transfert, les signatures s'étireront du 15 mai 1913 pour le pasteur G.-C. Mousseau, le 26 mai 1915 pour C.E. Amaron jusqu'au 29 mars 1915 pour Arthur Perron, le 11 août 1915 pour William Vallières [de son vrai prénom Guillaume] et le 23 septembre 1915 pour Arthur Perron. Deux années complètes!

71. Sainte-Sophie est nouvellement incluse dans la mission du pasteur desservant Saint-Philippe et Ham-Nord. Il n'est plus fait mention de Ditchfield depuis plusieurs années.

Au cours des six premiers mois de l'année, l'institutrice est M^{lle} Nancy R. Dumesnil : « Cette école est particulière, en ce sens que presque tous les élèves garçons et filles, y sont pensionnaires et y sont admis déjà à l'âge de cinq ans. Il y en avait cette année treize, venant de Ham-Nord, St-Adrien, Wotton, Ste-Sophie et St-Philippe de Chester même. » L'école a eu son examen le 27 mai par Calvin E. Amaron⁷², pasteur en charge de l'église presbytérienne française de la ville de Québec et pour les besoins de la cause, un « inspecteur » des plus qualifiés. Fait à remarquer, quelques parents étaient venus pour l'occasion avec leur propre automobile, signe d'aisance chez des parents et de l'éloignement de certains pensionnaires. Au cours de l'hiver 1912-13, huit jeunes de la mission vont à l'Institut de Pointe-aux-Trembles⁷³. À l'été, après quatre années à Saint-Philippe, le pasteur G.-C. Mousseau quitte la mission pour les secteurs Tétreaultville et Maisonneuve à Montréal, où il demeurera peu de temps pour cause de santé. Il est remplacé à Saint-Philippe par M.-L. Lapointe⁷⁴ sur lequel nous n'avons pas de détails.

L'arrivée de la Première Guerre mondiale n'affecte pas la vie dans la mission si ce n'est qu'à l'été ou l'automne, le pasteur Lapointe est remplacé par le pasteur Henri Dubois. En janvier 1915, le pasteur « [...] a une classe de 11 élèves, tous canadiens français, dans son presbytère. Neuf de ces élèves sont des internes. Les garçons sont logés au presbytère, les filles vivent avec l'intendante Madame Grosjean dans une maison voisine⁷⁵. » Cette organisation durera deux ans, soit jusqu'à la fermeture de la mission.

Le décès de pionniers - 1916

Plusieurs pionniers de la mission décèdent au cours de l'année 1916. À Wotton, le cinq janvier, c'est celui de Marie Saint-Cyr, épouse de Xavier Fortier, à l'âge de 72 ans. Trois semaines plus tard, c'est son mari Xavier de décéder le 28 à l'âge de 79 ans. Maintenant que la possibilité existe depuis 1909, ils se font inhumer dans le cimetière protestant de leur paroisse. Le mardi 23 mai, c'est Moïse Dupuis fils de trépasser à Saint-Adrien puis à la toute fin de juin, c'est au tour de Lumina Morissette, épouse de Benjamin Gagnon de mourir au cours d'une visite qu'elle faisait à quelques-uns de ses enfants établis à Newburyport, au Connecticut. Son éloge funèbre fait état d'une femme industrielle, indulgente, et « [...] l'inaltérable bonté et l'inlassable patience de Mme Gagnon étaient connues à dix lieues [50 km] à la ronde et faisaient l'admiration de tout le monde⁷⁶ ». Après le décès de son épouse, le communiqué fait état que l'époux éploré Benjamin n'est plus le même et qu'il a perdu sa joie de vivre. Finalement, le mardi 5 septembre, c'est Jean-Baptiste Dupuis qui meurt à Namur à l'âge de 71 ans. Il avait quitté Saint-Paul depuis six ans et six de ses enfants demeuraient encore dans la grande région entourant Saint-Paul.

72. Voir les étapes de la carrière de ce pasteur, tant dans le domaine de l'édition que le domaine académique dans DBC, volume XIV, 1911-1920. Il est le fondateur du Collège qui, à la suite d'un déménagement, allait devenir le Collège de Springfield localisé non loin de Boston et encore aujourd'hui très réputé, que fréquentera entre 1906-7 et 1909, Zéphirine, fille de Jean-Baptiste Dupuis.

73. *L'Aurore*, 6 juin 1913, p. 9-10. Les matières sujettes à l'examen sont la lecture, l'écriture, la grammaire, la géographie, l'arithmétique, l'histoire du Canada, l'histoire sainte, la composition, « etc. ». Deux élèves se distinguent : Clara, 16 ans, fille de Luc Gagnon de Saint-Adrien, étant l'élève la plus avancée de toute l'école et Nora Vallières, 11 ans, fille d'Amanda Fortier de Wotton, comme étant l'élève la plus capable de la 2^e classe.

74. *L'Aurore*, 25 avril 1913, p. 9. C'est probablement dans la première école. Voir photo, Annexe 19- A.

75. Vogt-Raguy, p. 725.

76. *L'Aurore*, 7 juillet 1916, p. 4, sous la signature de « Timon ». Nous ignorons l'endroit de sa sépulture. Elle devait avoir près de 75 ans.

Soudain, en mars 1917, c'est la démission du pasteur Henri Dubois, entraînant de ce fait la fermeture immédiate de l'école, de son pensionnat et des services religieux de la mission. Une « nouvelle équipe » composée du pasteur Josué-Henri Watier et de M^{me} Farrell comme intendante s'installera à l'été, probablement au début de septembre⁷⁷. Nous présumons qu'elle a fonctionné jusqu'au début des froids, soit vers la fin d'octobre. C'est probablement sa capacité de servir de pensionnat qui a occasionné cette réouverture en septembre, pour deux mois et la volonté d'un dernier essai. L'évaluation sera négative. Octobre 1917 marque la fermeture définitive du complexe école⁷⁸, pensionnat, église, et la fin de la commission scolaire dissidente de Saint-Philippe. Les enfants de Benjamin Perron et Éliza Blouin, lesquels se sont mariés en 1919, devront fréquenter l'école française catholique de Saint-Philippe ouverte en 1908.

La Conscription est votée en juillet et ceux qui ont l'âge réglementaire doivent s'enrôler, contribuant ainsi à vider les campagnes et plus particulièrement les petites missions d'une certaine relève. Celle de Saint-Philippe qui vient de fermer n'y échappera pas. Deux enfants d'Arthur Perron, Arthur fils et Wilfrid, se portent volontaires dès 1918, et ils retrouveront leur frère Napoléon, enrôlé avant eux, en Angleterre où ils poursuivent tous leur entraînement. Ils ne sont pas allés au feu, la guerre se terminant le 11 novembre de cette année-là. Au moment du vote de la Conscription, ils avaient respectivement 19, 20 et 21 ans.⁷⁹ C'est un effet de plus qui n'aidera pas à considérer ultérieurement une quelconque réouverture de la mission.

La fermeture de la mission - 1917

Une fois la décision prise de fermer définitivement les services de la mission, des dispositions sont prises à l'égard des immeubles, des biens, du terrain et du petit cimetière. Voici comment le curé de la paroisse a noté l'événement : « L'église Presbytérienne bâtie à Saint-Philippe de Chester à l'occasion de l'apostasie d'un certain groupe de francs-tenanciers de cette paroisse, a été vendue en novembre dernier [19 novembre 1918]. Le Sieur Fortunat Rouleau [Mathilda Croteau], catholique, en a fait l'acquisition. Le Ministre presbytérien est parti. Les morts seront enlevés au printemps [été 1919]. *Deo gratias*⁸⁰. »

On envoie à Québec, au pensionnat presbytérien anglophone de la rue Saint-Jean (St. John's Hall) en place depuis 1918, les objets du culte et le matériel qui avait servi à l'école et au pensionnat de Saint-Philippe⁸¹. À 20 kilomètres de ce dernier endroit, le pasteur Josué Watier arrivé à Saint-Philippe en septembre 1917, va ouvrir au début de 1918 une petite école, mais sans hébergement cette fois-ci parce que non nécessaire, dans le Rang de la Montagne, à Ham-Nord. À cause d'un

77. Vogt-Raguy, p. 725. L'auteure mentionne que le départ pourrait avoir été causé par « une trop faible rémunération », p. 506, ce que nous ne croyons pas puisqu'il s'en va prendre une charge identique à Ham-Nord. L'intendante Farrell pourrait être Emma Fortier, dixième enfant de Xavier, âgée de 39 ans et épouse de Louis Farrell, les deux ayant fréquenté la mission de Saint-Philippe! Elle avait deux ou trois enfants.

78. La petite école sera transformée en maison de location et successivement occupée par les familles Donat Grenier, Armand et Thomas Dupont, Philippe Gagnon et Noël Pellerin. Finalement, elle servira à entreposer les blocs de glace dans le bran de scie, nous dit Armande Rouleau.

79. *L'Aurore*, septembre-octobre 1977, p. 10, et *Bulletin*, p. 5, note 22.

80. *Documents*, p. 108B. Vogt-Raguy, p. 725, situe la vente en 1919. Rappelons-nous que l'Église méthodiste avait transféré ses biens fonciers et la bâtisse servant d'église, école et pensionnat à l'Église presbytérienne en mai 1913, d'où ici l'expression « église presbytérienne » utilisée par le curé Omer Melançon, à Saint-Paul de 1916 à 1925. Ce dernier est originaire de Saint-David-de-Yamaska. Il avait douze ans lors de l'arrivée d'Agénor Moreau à cet endroit. Il a été ordonné le 12 août 1890, près d'un an avant le décès de Moreau.

81. D'après Vogt-Raguy, p. 725 et 740.

petit développement autour du bureau de poste, l'endroit commence à être désigné de plus en plus souvent comme « Beaudoin Centre⁸² ».

Pour la disposition du cimetière, la décision des autorités presbytériennes a sûrement été motivée par le peu de dépouilles à exhumer, l'impossibilité de l'entretenir convenablement à très long terme et l'assentiment des trois familles impliquées. Puisqu'un témoin affirme avoir vu quatre tombes exhumées, toutes les dépouilles auraient été enlevées en même temps⁸³. Pour les corps des époux Fortier, leur fils Philius les enterre à Richmond le mardi 2 septembre 1919. Les deux frères Joseph et Geoffrey Dupuis auraient fait de même avec celui de leur mère Hermine Lavigne⁸⁴.

Nous croyons que cette fermeture a été progressivement amenée par le nombre d'élèves insuffisant pour nécessiter un enseignant, puis les décès et départs qui ont affaibli la communauté. Le dernier enfant d'Arthur Perron, Blanche, a neuf ans lors de la fermeture et fréquente probablement l'Institut de Pointe-aux-Trembles comme ses frères et sœurs précédemment. Les décès des époux Fortier puis de Lumina Morissette, conjugués à la dissémination des plus vieux enfants Perron et le départ d'un seul coup de trois fils pour la Guerre, ont peut-être atteint « l'âme » de la communauté. Il n'aurait alors resté que quelques très rares paroissiens dispersés dans les stations éloignées, ne justifiant probablement pas, aux yeux des autorités, les ressources humaines à maintenir sur place. Le peu de paroissiens qui demeurent, soit Benjamin Gagnon, Olivine et Arthur Perron avec quelques-uns de leurs enfants dont Benjamin encore célibataire, pourront se contenter d'un pasteur itinérant ou fréquenter la mission du Rang de la Montagne. Il n'y a plus la promesse d'avenir que représente les jeunes enfants et la ville garde ceux qui l'ont approchée.

Même après la fermeture de la mission et cela, jusqu'en 1945⁸⁵, la bâtisse ayant servi de lieu de culte se dressera dans le tournant de la route provinciale passant à Saint-Philippe. Elle rappellera aux gens ayant vécu dans la région, qu'à cet endroit a existé une petite communauté évangélique dynamique en son temps. En 1945, la bâtisse sera déménagée à un nouvel emplacement définitif jusqu'à ce qu'elle soit consumée par un incendie en 1983.

Conclusion

Lorsque Mailhot prend la cure de Saint-Paul en 1898, bien des choses ont changé : le climat n'est plus le même: le nombre « d'apostats » à Saint-Philippe est stable puis diminue lentement par le départ de quelques-uns vers les États-Unis, pensons à la famille de Luc Gagnon; d'autres jeunes

82. Vogt-Raguy, p. 725. « Beaudoin Centre » est le nom du bureau de poste ouvert en 1908 et opéré depuis le début par Rosaire Beaudoin jusqu'en 1932. Il se trouve à l'intersection de la route 161 et du chemin de la Montagne. La mission protestante de la Montagne est située approximativement au centre de ce chemin, éloignée de la route 161.

83. Armande, fille aînée de Fortunio Rouleau, nous a informé que quelques ossements d'appartenance inconnue ont été déterrés lors de travaux sur l'emplacement du cimetière transformé en jardin potager en 1943.

84. Selon sa notice nécrologie, Hermine était méthodiste. Cela prenait une autorisation de l'évêché pour y inhumer une personne « protestante » dans un cimetière catholique. Gonzague Lavigne a dit qu'une telle autorisation avait été demandée, bien qu'aucune trace existe aujourd'hui aux Archives de l'Évêché de Nicolet. Est-ce le statut de « protestante » qui explique que son nom ne figure pas dans le registre paroissial du cimetière? Sur le monument plus récent, le nom d'Agnès Trudeau est inscrit, pourquoi pas celui d'Hermine Lavigne?

85. Elle était située à environ 50 mètres derrière le numéro civique 7201 chemin Saint-Philippe. Achetée par Fortunat Rouleau en 1919, son fils Fortunio l'acquiert en 1943 et transforme l'emplacement du petit cimetière en jardin potager. En 1945, il la transporte sur l'emplacement du numéro civique 7000 chemin Saint-Philippe où elle brûlera en février 1983. Voir *Chestville*, p. 300, 346. Pour visualiser l'emplacement aujourd'hui, voir l'Annexe 18-B.

aux études à Montréal, soit entre autres des fils d'Arthur Perron et de Xavier Fortier; l'arrivée du mariage pour les grands enfants et leur dispersion soit au lac Mégantic, à Richmond, Montréal ou dans l'Ouest canadien pour les familles étudiées ici.

Le colportage a diminué partout. L'Église catholique semble sortir victorieuse de l'affrontement avec les missionnaires protestants, les Églises ne maintiennent que les stations viables pour un temps et il y a tendance au repli vers les villes qui se précise vers les années 1910. On préfère penser à l'échelle canadienne dont le Québec n'est qu'un élément parmi d'autres et non le plus rentable. Mailhot n'a pas eu à imposer ni à vivre la politique de ses prédécesseurs. C'est un peu le laisser-faire qu'il aura à gérer, et il n'a pas de doute sur la tournure positive des choses pour l'Église catholique, les semeurs de discorde prédicants et apostats confondus qualifiés d'«ennemi»⁸⁶ sont maintenant en repli. Resteront à Saint-Philippe Benjamin Perron (1894-1988) et son épouse Éliza Blouin (1903-2001) qui y élèveront leurs cinq enfants. Les échos entendus personnellement sont à l'effet qu'ils ont été très appréciés dans tout Saint-Paul et qu'ils y ont laissé un très bon souvenir⁸⁷. La bénédiction de l'imposante troisième église en juin 1901 devient probablement le signe visible de cette victoire locale et du « bon ordre » revenu.

L'histoire de la mission méthodiste puis presbytérienne de Saint-Philippe est indépendante des événements survenus au début des années 1870 lors du choix de l'emplacement de la deuxième église à construire. Comme pour ces précédentes familles, c'est encore l'acceptation du message évangélique par certains à partir de 1888 qui va faire naître un nouveau noyau de convertis. La communauté grandissante va intégrer pour les fins de culte, de fraternisation et de support à l'intérieur de leur Congrégation ceux de 1875 qui se sont un peu éloignés géographiquement. Le nombre d'adultes et leur grande progéniture vont créer pour un temps l'assise qui va rendre viable cette mission.

Cet élan dynamisant au tournant du siècle va rencontrer assez tôt des événements qui annoncent un ralentissement progressif de la mission : les déménagements à l'extérieur de Saint-Paul et l'émigration de plusieurs membres en Nouvelle-Angleterre, les études à l'extérieur, la conscription notamment de trois frères Perron en 1917, l'attrait de la ville pour ceux qui l'ont connue par leurs études ou leur travail, le décès de piliers de la mission, l'absence de nouvelles adhésions locales ou d'apport extérieur, tous ces facteurs ont contribué à la diminution du nombre vital de membres ne justifiant plus le maintien d'une mission structurée avec église, école et un pasteur attiré. C'est ce qui est arrivé à Saint-Philippe. À partir de 1917, les quelques rares membres de la mission recevront les services d'un pasteur itinérant ou fréquenteront la communauté de Ham-Nord. Grande consolation : nous verrons que la mission aura été une incubatrice pour plusieurs personnes qui, dans leurs futurs milieux, permettront à leur nouvelle communauté de rayonner.



86. Mailhot, t. 2, p. 257.

87. Pour des photos et détails sur cette famille, voir *Chesterville*, p. 70, 285 et 341.

C – La communauté du Rang de la Montagne

Introduction

L'intérêt que nous portons à la communauté protestante francophone de Ham-Nord située dans le « Rang de la Montagne¹ » vient du fait qu'en 1894, au retour de Manchester N.H., Jean-Baptiste Dupuis² va s'y installer selon la tradition orale « pour que son épouse Hermine Lavigne n'ait pas accès aux services de la religion catholique, pour qu'elle soit loin³ ». Également, au moment de l'affaiblissement de la mission protestante de Saint-Philippe, la tradition orale a retenu que certains membres de cette dernière auraient migré vers le Rang. Qu'en est-il de cet endroit dont beaucoup de gens ont entendu parler, dont ils ne connaissent aujourd'hui que le chemin et le cimetière toujours bien entretenu, et qui savent qu'il y a eu là jusqu'à tout récemment une mission protestante?

Nous faisons commencer l'existence de cette communauté avec la première conversion réalisée par un missionnaire-pasteur, soit en 1882, ce qui lui confère une longévité de cent ans.

Nous verrons les débuts de l'action missionnaire protestante à cet endroit, dans quelles circonstances particulières le nombre d'adhérents au protestantisme s'est accru, quels sont les liens qui unissent le Rang de la Montagne et Saint-Philippe et comment s'est déroulée la vie religieuse dans ce milieu au fil des ans. Finalement, nous tirerons profit du témoignage unique du dernier instituteur résident dans les années 1950 et nous expliquerons pourquoi cette mission, qui a duré si longtemps, a connu un lent déclin et en est venue à disparaître en 1982.

1- L'origine

La localisation géographique

Entre le canton de Ham, érigé en 1807 et celui de Weedon érigé en 1822, il subsistait un territoire non attribué appelé un temps l'Augmentation de Ham. En 1851, ce territoire devint le canton de Ham-Sud et l'ancien canton, pour se distinguer, prit alors le nom de canton de Ham-Nord. Selon Vézina, les deux cantons furent rapidement réunis dans une seule municipalité, mais devant les difficultés de communication dans ce vaste territoire à l'époque, les deux cantons retrouveront leur autonomie en redevenant deux « municipalités de canton » autonomes en janvier 1864⁴.

Au fur et à mesure que le défrichement va se faire, la route qui porte aujourd'hui le nom de « chemin de la Montagne » va séparer sur presque toute sa longueur les rangs 9 et 10 du canton de Ham-Nord.

-
1. On appelait les résidents bordant ce chemin de part et d'autre « habitants du rang de la Montagne », peu importe la désignation cadastrale de leur résidence tout comme à Saint-Paul, on utilisait la désignations « chemin des Binette » pour désigner indistinctement les habitants des rangs 10 et 11. Considérant que généralement les chemins traversaient souvent les lots sur la longueur d'un rang, les gens simplifiaient leur expression en parlant du rang « un tel » pour désigner ce chemin et le lieu de leur résidence. Le temps n'a pas donné de nom à cette « montagne » pas si élevée probablement parce qu'elle est située à l'intérieur des terres, comme bien d'autres dans les environs.
 2. Jean-Baptiste est un lointain parent par alliance : sa deuxième épouse Hermine Lavigne est la sœur aînée de notre arrière-grand-mère paternelle Exilia, cette dernière étant l'épouse d'Eusèbe Charest. Ce lien est à l'origine de toute notre recherche.
 3. Explication qui nous a été confirmée par sa petite-fille Jeanne Dupuis-Marcotte.
 4. Vézina, p. 151.

Beaucoup plus tard, en janvier 1943, la nouvelle municipalité des Saints-Martyrs-Canadiens va s'adjoindre la presque totalité de ces deux rangs. Dès cette date, les habitants du « Rang » vont se dire du « rang de la Montagne de Saints-Martyrs ». Cette municipalité relève aujourd'hui du canton de Ham-Sud où se situait la paroisse Saint-Joseph-de-Ham-Sud⁵.

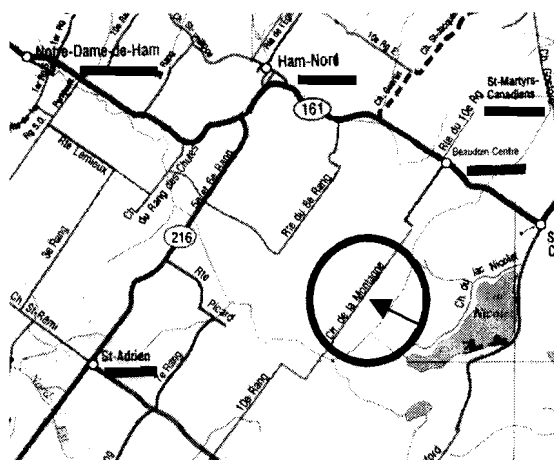


Fig. 29 - Localisation des services à la communauté du Rang

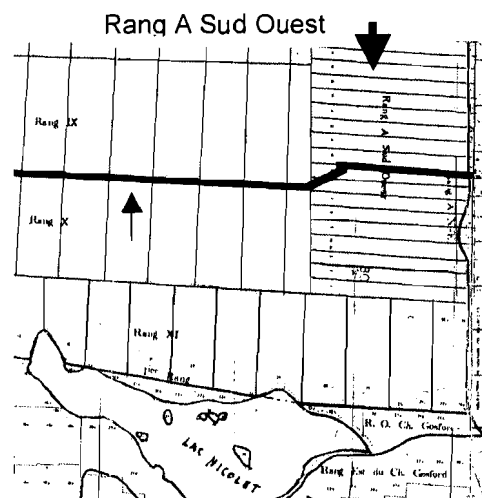


Fig. 30 - Le chemin du Rang et les lots de colonisation

Le « chemin de la Montagne » appelé usuellement « le Rang de la Montagne », nom que nous utiliserons dans cette étude, commence à la route 161 et se prolonge jusqu'aux limites de la municipalité de Saint-Adrien-de-Ham. Il débute entre les lots 9 et 10 du rang A Sud Ouest du canton de Ham-Nord. Rendu à l'extrémité de ces lots, il bifurque légèrement pour devenir mitoyen avec les rangs 9 et 10 du même canton. Le rang A Sud Ouest longe la partie ouest de la route 161 sur laquelle débouchent perpendiculairement ses lots. Cette route 161 est le prolongement aujourd'hui du « chemin Saint-Philippe », que nous connaissons bien, et il permettait à l'époque de relier Victoriaville au chemin Gosford, lequel venant de Québec, passait au sud du lac Nicolet. Puisque la période de notre recherche se situe au temps où « le Rang » relevait du canton de Ham-Nord et que ce chef-lieu en facilite la localisation, c'est cette simple appellation que nous retiendrons ici.

La création d'un noyau protestant francophone dans le Rang

La carte géographique du District de Saint-François publiée en 1863 par O.W. Gray n'indique pas de colons implantés dans ce qui allait devenir le Rang. Les habitants qui s'installent le font le long du chemin Gosford et plus tard, remontent sur le chemin Saint-Philippe, alors en pleine forêt.

La pénétration dans le Rang se produit vers 1875-80, mais les premiers pionniers du Rang nous sont inconnus. Ce sont des catholiques qui venaient probablement des basses terres du Saint-Laurent via le chemin Gosford et le chemin Saint-Philippe. Pour notre étude sur la présence protestante, nous considérerons comme première venue la famille de Georges Blouin [Beloin dans le registre] et d'Annie Gallagher. Mariés vers 1864-65, les Blouin ont des enfants dès 1866. En octobre

5. Le village du même nom va jouer un rôle important dans la deuxième moitié du 19^e siècle, car il est situé sur le chemin Gosford reliant Québec à Sherbrooke.

1875, leur quatrième enfant, Marguerite Élisabeth dite Maggie est baptisée à l'église catholique à Ham-Nord. Le seront ultérieurement au même endroit Jacques Albert dit James en 1878 et Walter Louis Jacques dit Jacques en 1880.

Georges Blouin (1838 - 1911) & Anne Gallagher (1842 - 1927)
 1^{er} Antoine Blouin (1866 - 1931) & Mary Desloges
 2^e David Blouin (1870 - 1942) & M. Louise "Louisa" Lahaie (1876 - 1957)
 3^e Jean Blouin (1872 -) & Virginie Morin
 4^e Maggie Blouin (1875 -) & Johnny Lahaie
 5^e James Blouin (1878 - 1897)
 6^e Jacques Blouin (1880 -)
 7^e Ann Blouin (1882 -)
 8^e Matthew Blouin (1884 -) & Olga Violette Laurin
 9^e Emmanuel Blouin (1884 -)

Fig. 31 - La famille de Anne Gallagher et Georges Blouin

Les résultats de l'action missionnaire protestante commencent à paraître dans ce lieu isolé quand Ann Blouin, septième enfant du couple, est baptisée « méthodiste » le 7 mars 1882 et enregistrée à Danville. Les témoins à son baptême sont Octave Dupuis et le pasteur Antoine Geoffroy qui sillonnent aussi Tingwick et Wotton. Suivront finalement en mai 1884 les jumeaux Matthew et Emmanuel aussi baptisés méthodistes. Comment cette famille était-elle devenue protestante et comment s'est créé le noyau protestant du Rang de la Montagne? C'est ce que nous allons voir maintenant.

Félix Roy (1825 - 1914) & Julie Allison (- 1917)
 Gédéon Roy (1857 -)
 Hyacinthe Roy (1866 - 1932) & Sophie Langevin (1869 -)
 Zéphirin Roy (1868 - 1948) & M. Louise Tourigny (1879 -)
 Alexandre "Alec" Roy (1870 -) & Adeline Lahaie (1872 -)

Fig. 32 - Quelques enfants de Julie Allison et Félix Roy
 qui vont jouer un rôle dans l'histoire du Rang

Moyse St-Cyr (1832 - 1881) & Odélie/Odile/Adèle Levasseur (1829 -)
 Damien St-Cyr (1854 - 1936) & Sara Lahaie dit Jardinier (1869 - 1953)
 Joseph St-Cyr (1865 -) & Octavie Leroux
 Sévère St-Cyr (1867 -)

Fig. 33 - Quelques enfants d'Odélie Levasseur et Moyse St-Cyr
 qui vont jouer un rôle dans l'histoire du Rang

Les Blouin font en effet figure de pionniers car c'est après 1882, à une date qui nous est inconnue qu'arrivent dans le Rang les familles protestantes Roy et St-Cyr, qui habitaient près de Xavier Fortier à Wotton. Le couple Félix Roy et Julie Allison a déjà de grands enfants prêts à

s'établir, soit Eugène, Zéphirin, Alexandre dit « Alec » et Hyacinthe. Le couple de Moïse St-Cyr et Odile Levasseur en avait aussi deux grands, soit Damien et Joseph. Moïse étant décédé à Wotton en 1881, le déménagement dans le Rang aurait eu lieu peu après cette date. La possibilité de « squatter » des nouvelles terres pour eux et leurs enfants jointe aux ressources qu'offre l'industrie forestière qui se développe autour du lac Nicolet ont pu les attirer dans la région. Les familles Roy et St-Cyr, probablement à la suite d'exactions à leur endroit parce qu'elles étaient « protestantes », auraient aussi cherché un lieu plus sécuritaire pour elles, en s'isolant dans un milieu favorable au développement d'une communauté protestante⁶. Le pasteur presbytérien Antoine Geoffroy et Octave Dupuis, qui parcourent les cantons de Chester, Tingwick, Wotton et Ham-Nord au début des années 1880, ont certainement encouragé la formation d'un noyau protestant dans le Rang d'autant plus que l'Église méthodiste est sur le point d'abandonner l'idée d'implanter une école et une chapelle à Wotton vers 1883⁷.

Ainsi va se créer dans le Rang de la Montagne un noyau de familles protestantes, éloigné du cœur du village catholique de Ham-Nord, et un peu en retrait de la grande voie de circulation qui va de Victoriaville à Garthby/Beaulac en croisant le chemin Gosford et le lac Aylmer. Installé au milieu du Rang, ce noyau deviendra assez important pour qu'en peu de temps, tout comme à Saint-Philippe, il devienne une halte obligée et un point de référence pour les missionnaires.

Il s'enrichira encore en 1894 avec l'arrivée de la famille de Jean-Baptiste Dupuis, qui revient de Manchester. Puis s'ajouteront Octave Dupuis jusqu'à son décès en 1897, Olivier Lahaie [père] et son épouse Anastasie Charest⁸ dont les enfants, par mariage, feront partie des familles Roy, St-Cyr et Blouin. Les quatre familles pionnières protestantes formeront une sorte de grande famille tricotée serrée qui se perpétuera par des mariages interfamiliaux et interreligieux, sans trop d'égard à la consanguinité. Beaucoup plus tard, les familles Benoît, Boisvert, Campagna, Chrétien, et un temps celle de Benjamin Perron⁹, fils d'Arthur, viendront s'y ajouter.

Olivier Lahaie & Anastasie Charest

3^e Olivier [fils] Lahaie (1861 -) & Desneiges Boutin (1866 - 1910)

4^e Odélie Lahaie (1863 -) & Eugène Roy (1863 - 1932)

6^e Sara Lahaie/Jardinier (1869 - 1953) & Damien St-Cyr (1854 - 1936)

7^e Adeline Lahaie (1872 -) & Alexandre "Alec" Roy (1870 -)

9^e M. Louise "Louisa" Lahaie (1876 - 1957) & David (père) Blouin (1870 - 1942)

Fig. 34 - Quelques enfants d'Olivier Lahaie et Anastasie Charest qui vont jouer un rôle dans l'histoire du Rang

La cohabitation avec les catholiques

Pourtant, catholiques et protestants devront y cohabiter. Ils le feront sans trop de problèmes semble-t-il, chaque communauté pouvant être évaluée à une quinzaine de familles. Ce n'est que plus tard que le curé Charles Lemire du village recommandera à l'évêque en 1923 l'ouverture d'une mission baptisée Sainte-Bernadette-de-la-Montagne¹⁰, tant pour les gens du Rang que les ouvriers

6. « Cela fait indéniablement penser à la situation des protestants qui s'installent à Bérée près de Roxton Pond pour des raisons semblables. » nous informe J.-L. Lalonde.

7. Vogt-Raguy, p. 707.

8. Aucun lien généalogique avec l'auteur.

9. Il avait épousé Élixa Blouin, fille de David père et de Marie-Louise Lahaie.

10. Jeanne Dupuis-Marcotte nous raconte un souvenir de famille qui y a trait : « À Ham-Nord [dans le Rang], on était loin, on était à 9,5 milles de Ham-Nord [15 km] puis y ont ouvert une mission dans la Montagne, cinq ans et demi y

qui travaillaient autour du lac Nicolet et qui se sentaient abandonnés. Cette mission prendra fin avec la fondation de la paroisse des Saint-Martyrs-Canadiens le 8 septembre 1939. Avec le XX^e siècle et l'abandon du prosélytisme protestant venu de l'extérieur, l'atmosphère s'est détendue laissant aux communautés l'occasion de vivre en paix. Gérald Emery précise :

« Du souvenir des témoins interrogés, très peu de pression était vécue dans le rang de la part des autorités religieuses ou de la part des résidents de la région, même si le rang recevra occasionnellement le nom de « rang des Chiniquy ». En parlant de son père Alexandre Roy, une personne rencontrée mentionnait que lorsqu'il habitait encore Wotton, il avait été agressé par deux ouvriers sur un chantier et que ces derniers avaient essayé de le noyer. La tentative avait échoué par l'arrivée d'une tierce personne sur les lieux. Il se faisait appeler « le petit Chiniquy », tout comme le rang de la Montagne qui recevra occasionnellement de nom de « rang des Chiniquy ». En 1899, le missionnaire en place fait une tentative de louer une maison dans le village de Ham-Nord mais les pressions du curé [Charles Lemire] l'obligent à abandonner son projet. C'est la seule mention documentée trouvée à cet égard dans les écrits et les témoignages¹¹.

Dans le rang de la Montagne, les protestants forment un genre de petite colonie protestante qui sont unis d'une part par leur attachement au protestantisme et d'autre part par leur identité de colons défricheurs. Ils ne sont donc pas dans un milieu enclin à recevoir beaucoup de pressions puisque les autres habitants du rang sont aussi des colons défricheurs d'une part, et que l'éloignement du village leur permet de fréquenter leur église sans difficulté apparente¹². »

A partir du début des années 1920, certains protestants de cette communauté abjureront le protestantisme et seront admis catholiques « sous condition », passage souvent obligé à l'époque pour contracter un mariage catholique; parfois dans ces mariages « mixtes », un des conjoints conserve sa foi mais s'engage à respecter la religion de l'autre et des enfants à naître¹³; des mariages « réhabilités » catholiques probablement à l'instigation d'un membre du couple et dans tels cas, le prêtre reçoit leur consentement mais ne leur accorde pas la « bénédiction nuptiale »; et mentionnons les nombreuses « abjurations » ou « conversions » dans les deux confessions existantes dans le Rang. Très rares sont les familles à partir de cette période dont tous les membres partagent la même

ont dit la messe dans la maison de papa [Geoffrey], je m'en rappelle j'avais trois ans. Puis on a bâti l'école, puis la messe s'est dite dans l'école. » Voir Vézina, p. 68, sur l'origine de la mission.

11. Signalons deux rares cas de tensions internes qui se sont produits à l'occasion de sépultures et que rapporte Jeanne Dupuis-Marcotte. Le grand-père Jean-Baptiste Dupuis n'a pas voulu donner sa terre du Rang à son fils Geoffrey parce que ce dernier était resté catholique. Deux familles protestantes dont nous taisons les noms ne s'entendaient pas. L'une d'elle ira se faire inhumé ailleurs plutôt que dans le cimetière du Rang.
12. Emery, p. 13. Précisons ceci : « Il était de bon ton pour un converti franco-américain de se faire appeler « chiniquiste », mais au Québec cette étiquette était insultante. L'Église de Sainte-Anne en Illinois, et nombre d'autres communautés étaient qualifiées d'églises de Chiniquy. *Le Semeur canadien*, *l'Aurore* et le *Montreal Witness* étaient tous affublés du terme de « journal de Chiniquy ». Cet usage du nom de Chiniquy pour discréditer les franco-protestants a survécu longtemps après celui à qui il faisait allusion. » Lougheed, p. 238. Charles Chiniquy est décédé en 1899.
13. Nous avons trouvé ceci dans un registre civil concernant deux couples du Rang : « Lettre adressée au protonotaire concernant les réhabilitation/ratification des mariages des époux A et X et des épouses B et Y: Quant aux notes de mariage des deux [A et B] aux M^{lles} [X et Y], je dois vous dire qu'il ne s'agit pas d'actes proprement dits mais d'engagements de la partie protestante dans ce cas, X et Y, à laisser la partie catholique [A et B] pratiquer; quant à l'acte de ratification, il doit être dans les registres de [endroit nommé] où ces personnes se sont mariées devant un ministre protestant... Nous, prêtres catholiques, en ratification de mariage, nous faisons signer les deux blancs dont l'un va à l'évêché et l'autre est conservé à la paroisse. C'est par précaution que je l'avais inscrit après fait dans le registre civil. » - [ici, signature du curé]. Après vérification, les enfants de A et B ont tous faits des mariages catholiques. Les parents pouvaient s'entendre entre eux. Si on choisissait de passer devant un prêtre, c'était comme ça!

confession. Nous avons trouvé deux conversions complète de familles au catholicisme dans les années 1940 et l'inverse aussi, ainsi que trois couples dont les conjoints, de confessions différentes, sont inhumés dans des cimetières distincts. La mission a fermé il y a près de trente ans, mais il demeure encore dans la région des descendants qui ont vécu ces situations. Dans le respect de leur cheminement personnel, nous conservons une réserve sur ce que nos recherches nous ont appris.

Un bureau de poste ouvre le 15 octobre 1908 sur la route 161 près de l'intersection avec le chemin du rang de la Montagne¹⁴. Il est identifié sous « Beaudoin Centre¹⁵ », nom que les habitants du coin adopteront aussitôt, y compris ceux du Rang. Ce nom sera aussi donné un temps au cimetière protestant local. Par contre, les catholiques du Rang, relevant de la paroisse des Saints-Anges-de-Ham-Nord seront souvent identifiés dans le registre paroissial simplement comme étant « de la Montagne », en référant à la desserte de « Sainte-Bernadette-de-la-Montagne » qui a existé à cet endroit. Un relevé topographique¹⁶ de 1925 indique près de seize maisons y incluant la chapelle et l'école et huit granges situées de part et d'autre du chemin de la Montagne.

2- Une histoire en quatre temps

La formation de cette communauté est lente, avec une seule famille pionnière qui nous soit connue et qui se convertira au protestantisme quelques années après son arrivée. Bientôt, quelques ménages protestants viendront les rejoindre. Le fort taux de natalité des couples de l'époque permettra de constituer un noyau permanent qui rendra viable cette communauté. La réorientation des objectifs de l'Église presbytérienne dans la première décennie du XX^e siècle et plus tard de l'Église unie après 1925 n'empêchera pas ce noyau protestant de survivre, malgré les difficultés liées à son isolement géographique. Elle reprendra de la notoriété dans le milieu du protestantisme franco-québécois vers 1952 avec l'arrivée d'un évangéliste laïc entreprenant qui leur sera spécifiquement rattaché. Il quittera en 1960 et l'absence de relève missionnaire, liée à d'autres facteurs ressemblant à ceux de Saint-Philippe, feront en sorte qu'elle déclinera lentement jusqu'à sa fermeture officielle en 1982¹⁷.

Première période – 1882 à 1911

Cette première période va de la création du noyau du Rang de la Montagne à la réorientation missionnaire presbytérienne. Malgré le mot « méthodiste » utilisé à l'occasion des premiers baptêmes, il s'agit bien d'une communauté presbytérienne qui se met en place et ses ouvriers lui viendront de cette Église.

14. La route 161 est une route provinciale qui traverse la province du nord au sud et qui, pour notre propos, va de Victoriaville via Chesterville, Notre-Dame-de-Ham et Ham-Nord jusqu'à Garthby/Beaulac et Lac-Mégantic. Le numéro précédent de cette route provinciale était « 34 ».

15. Selon Vézina, rencontre, une source d'eau abondante à l'ouest du grand chemin a permis de fournir une fromagerie, une école et plusieurs habitations, d'où la concentration d'habitations dans ce secteur. L'endroit tire son nom du premier maître de poste de l'endroit, Rosaire Beaudoin, qui occupe cette fonction de 1908 à 1932 puis de 1937 à novembre 1941, trois mois avant la fermeture. « Beaudoin Centre » est utilisé car « Beaudoin » avait déjà été attribué quinze années plus tôt à un autre bureau de poste dans le district fédéral de Mégantic-Frontenac. Ce bureau, ouvert en juin 1893, a fermé en janvier 1939. Il fut tenu par Napoléon Beaudoin de 1893 à 1931.

16. Pour 1925, *Ministère de la Défense*, Carte topographique de 1925, révisée pour la classification des chemins en 1944, feuille 21 E/13. Un relevé fait en 1966 mais publié en 1971 indique à peu près le même nombre de bâtiments : Ministère de l'Énergie, des Mines et Ressources, Ottawa, carte « Warwick 21 E/13 ».

17. Nous partageons avec Emery les temps forts que sont les années charnières 1911, 1925, 1960 et 1982, dates que nous utiliserons ici pour distinguer les périodes caractéristiques dans l'histoire de cette communauté.

On le sait déjà, alors que Georges Blouin et Anna Gallagher font baptiser jusque-là leurs enfants à la paroisse catholique, la rupture survient en 1882 quand leur septième enfant, Ann, est baptisée comme « méthodiste », le 7 mars de cette année-là¹⁸. On peut penser que la conversion de toute la famille survient après le recensement du printemps 1881. Résultat du travail missionnaire d'Octave Dupuis et du pasteur Antoine Geoffroy qui oeuvrent au même moment dans la région. Ces débuts sont renforcés, nous l'avons déjà signalé, par la venue de familles déjà protestantes qui viennent accroître le nombre d'adhérents à la mission presbytérienne.



Fig. 35 - La première église du Rang vaincue par les rudes hivers. Janvier 1952.

L'année 1894 montre un renforcement de la communauté avec l'arrivée de Jean-Baptiste Dupuis et sa famille qui vient de passer une année à Manchester. Avant de partir en 1892, la même année probablement que la conversion de son épouse, Jean-Baptiste avait contribué à l'érection légale de la mission de Saint-Philippe. À Ham-Nord, on ouvre une école pendant l'été 1894 et M^{lle} Fortier y vient comme première institutrice¹⁹. L'année suivante, on construit l'église protestante²⁰. À la belle saison, n'ayant pas besoin d'être chauffée, elle servira également d'école.

-
18. Seront témoins Octave Dupuis et Sophie Lanoix. Microfilm 8186, « Danville Méthodiste ». Le père est dit « Beloin », une des anciennes formes du nom généralement utilisé aujourd'hui.
19. Emery, p. 14, classe 1894. Nous présumons fortement qu'il s'agit d'une fille de Xavier Fortier, Arméline, âgée de 17 ans et non encore mariée comme ses sœurs Amanda et Emma qui prennent époux en 1893, respectivement à 19 et 16 ans. Si cela s'avérait, ce serait une indication de liens étroits entre les différents coreligionnaires de la région, grâce aux efforts du pasteur itinérant. Arméline est l'auteur du Document 3, à l'Annexe 4.
20. *L'Aurore*, 21 octobre 1899, p. 11, fait remonter à trois ans sa construction, donc en 1896, qui est probablement la fin des travaux. Les Rapports consultés par Emery font état de l'église construite en 1895, qui servira aussi d'école, voir Emery, p. 14 et note 33.

Un de pionniers de la communauté protestante, Octave Dupuis, meurt deux années plus tard, le 21 avril 1897 à l'âge de 64 ans. Il sera inhumé trois jours après dans le cimetière du Rang où selon toute vraisemblance il habite alors. Il est remplacé par un autre habitant du même chemin, Achille Bisson, qui annonce son abjuration dans une lettre datée du 13 octobre²¹. D'autres abandonnent aussi le catholicisme et se joignent à lui, comme le 29 mai 1898 la famille²² d'Olivier Lahaie fils, 37 ans, et Desneiges Boutin, 32 ans, ainsi que leurs neuf enfants âgés de 11 à 1 an. Les témoins seront Jean-Baptiste Dupuis et le pasteur Jean Rey.

L'année suivante, la mission est maintenant considérée comme indépendante de celle de Sainte-Sophie-de-Mégantic²³. Pour le souligner, *L'Aurore* publie un article intitulé « Ham-Nord, Qué. » afin de présenter à ses lecteurs la localisation et l'organisation de la mission : en 1896, l'Église presbytérienne y a fait construire une chapelle; les pasteurs « Charbonnel, Dorion [1884], Desmarais [1891], Geoffroy, Loïselle [1891], etc. » y sont passés²⁴; le regroupement compte déjà neuf familles; l'assemblée se réunit trois fois par semaine autour « du livre de vie » et « quelques catholiques romains sont maintenant assurés que nous désirons leur faire du bien, et ils viennent sans crainte joindre leurs voix et leurs cœurs aux nôtres pour adorer le Père de tous les hommes ».



Fig. 36 - La communauté de Sainte-Sophie-de-Mégantic

L'Aurore nous apprend encore que le missionnaire-instituteur Paul Mertrude est retourné aux études pour l'hiver 1898-1899 et que déjà cinq des jeunes filles du Rang seront pensionnaires « à la

-
21. *L'Aurore*, 23 octobre 1897, p. 9. Témoins : Félix Roy, Julie « Alexon » [Allison] et l'évangéliste colporteuse presbytérienne Marie-Christine Rathé (1863-1930), aussi diaconesse dans l'Église presbytérienne. Elle œuvre principalement à Québec où elle travaille avec le pasteur Boudreau. La lettre provient de « North Adams »!
 22. Il semble que ce soit la volonté du père. Les huit autres enfants à naître suite à cette abjuration seront baptisés catholiques comme les précédents. La mère Desneiges sera inhumée en 1910 dans le cimetière catholique de Ham-Nord. Pour le père, nous ignorons l'endroit. Publication de la lettre d'abjuration adressée au curé Charles Lemire de « North Ham » dans *L'Aurore*, 18 juin 1898, p. 11-12.
 23. Emery, p. 14, selon les rapports. Peut-être y avait-il là un embryon de mission qui ne croîtra pas. Dans *L'Aurore*, Sainte-Sophie ne sera mentionnée que vingt années plus tard, toute la place étant occupée entre-temps par le succès de la mission de Ditchfield. Sainte-Sophie est située à environ 12 km au sud de Plessisville.
 24. Comme Saint-Paul était méthodiste, rien de surprenant à ce que des pasteurs méthodistes d'appartenance comme Charbonnel, Dorion, Desmarais y soient passés.

Pointe-aux-Trembles » pour les prochains mois afin d'y poursuivre leur scolarité²⁵, indice que des parents, stimulés par les missionnaires, avaient des attentes pour leurs enfants. Nous savons qu'il y a eu une classe en 1899. Y en aurait-il eu aussi l'année précédente pour pouvoir déceler des capacités chez certains élèves? Les premiers missionnaires voués à l'enseignement étaient généralement des femmes. À cause de l'isolement presque total que créait l'hiver, les classes se terminaient fin octobre et chacun retrouvait sa famille, l'institutrice comprise. L'école ne rouvrirait qu'en mai quand les chemins étaient redevenus praticables.

Le Rang reçoit le pasteur presbytérien canadien-français Charles-E. Cruchon qui vient y passer un an²⁶. Il ne restera que la durée prévue et partira ensuite pour Lac-Mégantic remplacer Jean Rey, lequel déménage à Namur pour plusieurs années. « On espère que M. Ross, de la Pointe-aux-Trembles, ira [y] passer les mois d'été²⁷. »

Un mot sur l'école à cette époque. Il y a eu classe en 1899 et 1900 suivie de deux années d'absence ensuite. C'est parfois le manque de disponibilité d'une institutrice qui explique de telles ratées. Par chance, les classes reprennent en 1903 sous la direction de M^{me} E. Touchette; elles se maintiendront sans interruption jusqu'en 1909²⁸. En ce temps-là, on est rarement institutrice pour plus d'un an. En 1905, le poste sera occupé par M^{me} B. Beaulieu. L'année suivante, c'est M^{lle} Léa Rainville qui enseignera à une douzaine d'enfants au cours de l'été et exceptionnellement, elle continuera l'année suivante. En 1908, le pasteur cherche une institutrice « ayant quelque connaissance de la musique », pour 17\$ par mois²⁹. Il l'a sûrement trouvée car il y a classe cette année-là, et l'année suivante, l'école peut se dire « autonome financièrement³⁰ ». En octobre, cinq filles du Rang iront étudier tout l'hiver à l'Institut de Pointe-aux-Trembles³¹.

La communauté est bien vivante et ces activités scolaires le manifestent. Plus tôt, en 1904, le pasteur Louis Martin avait envisagé la fusion de sa mission de Saint-Philippe avec celle de Ham-Nord, projet peut-être prématuré compte tenu des distances. Elle ne se réalisera pas. En 1906, le cas du catholique Théodore Myers a de quoi étonner. Il habite Ham-Nord depuis l'hiver 1905-1906, fréquente l'église presbytérienne du Rang « par curiosité et délassement », mais finit par abjurer son

25. *L'Aurore*, 21 octobre 1899, p. 11. Communiqué signé d'un nom de plume « Rolla ».

26. *L'Aurore*, 24 avril 1902, p. 6. Il est décrit comme étant d'une statue carrée, trapue, aux yeux bleus, ardent, doté d'une voix superbe, excellent orateur et musicien dont l'instrument préféré est le cornet à piston. Il a une certaine expérience puisqu'il travaille dans l'oeuvre depuis 1894 et qu'on emploiera aussi ses talents de professeur à Saint-Henri.

27. *L'Aurore*, 20 mai 1903, p. 8. Située à l'est du lac Mégantic, c'est la mission presbytérienne du canton de Ditchfield, située sur le lot 13 du rang 2, mise sur pied par le pasteur Thomas Charbonnel : voir *Liste des terrains*, p. 108, année 1885.

28. Vogt-Raguy, *Annexe 37*, tableau « Missions schools », vol. 4 à partir des rapports annuels 1899-1908, de la Presbyterian Church in Canada.

29. *L'Aurore*, 29 mai 1908, p. 12. Dans le dépouillement du journal *L'Aurore*, c'est la seule mention de la connaissance en musique que nous avons trouvée.

30. Emery, p. 14. Il rappelle par ailleurs que « [...] dès 1905, l'école protestante *anglophone* [publique] était devenue gratuite ce qui avait attiré bon nombre de franco-protestants dans les régions où de telles écoles existaient et de nombreuses écoles franco-protestantes avaient fermé leurs portes. Dans le cas de notre étude, l'éloignement des écoles protestantes anglophones a favorisé le maintien d'une école franco-protestante. », p. 22.

31. *L'Aurore*, 21 octobre 1899, p. 1.

Église le 20 août pour rejoindre les membres de la communauté protestante³² constituée de huit familles canadiennes-françaises qui assistent au culte dans leur petite église³³. C'est le pasteur chevronné Georges-Clément Mousseau qui la prend en charge en 1909 et y restera jusqu'en 1913.

Un long article de *L'Aurore* en 1911 nous apprend que les assemblées religieuses sont bien suivies à Ham-Nord, « Wotton Hill », Saint-Adrien et Saint-Philippe, stations desservies par le pasteur Mousseau. Ainsi le dimanche 2 juillet, il y avait 27 personnes au culte du matin et 31, à celui du soir. L'institutrice Alma Ouellette vient de Montréal pour l'été et la mission de Sainte-Sophie est desservie par un nouveau missionnaire, Théodore Lévesque³⁴ alors que jusque là elle l'était par le même pasteur que celui du Rang.

Avec l'année 1911 se clôt notre première période. Elle marque la fin des efforts du « Board of French Evangelisation³⁵ » pour privilégier son activité missionnaire auprès des Canadiens français. Néanmoins, écrit Gérald Emery, les efforts antérieurs ont permis la mise en place des éléments structurants de la mission : « Les conditions sont difficiles par le peu de ressources, les déplacements difficiles l'hiver et l'éloignement des gens. Malgré ces difficultés, le zèle missionnaire est ressenti et avec tout près de 30 familles desservies, on peut émettre le chiffre conservateur de 60 adultes qui sont adhérents à la foi protestante dans l'ensemble de la région appelée «North Ham etc.» dans les rapports de 1892 et 1895. » Il ajoute : « Ces [...] années sont caractérisées par l'esprit colonisateur et pionnier des protestants et des missionnaires, un sens important d'appartenance au protestantisme et le développement de la station missionnaire du rang de la Montagne incluant un bâtiment servant d'église et d'école, une école en fonction durant les étés, un cimetière, des cultes et un pasteur attaché à la région³⁶. »

Deuxième période – 1911 à 1925

Au début de la période qui va suivre, l'Église presbytérienne amorce une restructuration et abolit le Bureau chargé de veiller au développement des missions du Québec. Le travail auprès des Canadiens français perd de son importance³⁷ et le « French Work », nom donné à l'évangélisation auprès de ces derniers, est intégré au « Home Missions Committee » [Département des Missions intérieures] de l'Église. Cette dernière pense que son missionnariat sera plus productif en réorientant ses priorités vers les immigrants cosmopolites et même ceux du Québec qui affluent dans l'Ouest canadien.

Dans la réorganisation de ses missions, l'Église presbytérienne divise le territoire canadien en dix districts, et dans ce contexte, le 15 avril 1912, ses quatre paroisses de la Rive Sud dont Ham-Nord, et ses neuf autres situées sur la Rive Nord passent sous la direction du Comité des Missions intérieures, ce qui amènera « une centralisation des décisions³⁸ ».

32. *L'Aurore*, 24 août 1906, p. 8. Les noms des témoins ne sont pas publiés. Il ne serait pas le seul Mayers dans le Rang ou les environs. Il est probablement le frère de Léontine Myers inhumée dans la fosse 22, du cimetière du Rang. Voir l'Annexe 14 sur le cimetière du Rang.

33. *L'Aurore*, 12 juillet 1907, p.10.

34. *L'Aurore*, 7 juillet 1911, p. 9.

35. Emery, p. 14.

36. Emery, p. 19, 20. Ces trente familles ne sont pas concentrées dans le Rang, et les données publiées dans les Rapports et reproduites par Emery englobent souvent plusieurs missions, donc difficilement utilisables pour nous.

37. Vogt-Raguy, p. 923.

38. Vogt-Raguy, p. 580.

Les informations officielles sont plus difficiles à trouver et souvent moins précises³⁹. Ainsi Ham-Nord semble alors compter treize familles, mais peut-être en incluant celles de la station voisine de Saint-Philippe. Les communiqués des missionnaires à *L'Aurore* nous ont cependant permis de glaner quelques données sur cette période transitoire pour l'Église presbytérienne et ses missions.

En 1912, les missions de Ham-Nord, Sainte-Sophie-de-Mégantic et Saint-Philippe sont toujours sous la responsabilité du pasteur G.-C. Mousseau. Ce regroupement missionnaire durera jusqu'en 1922, année où on ne mentionnera plus Ham-Nord comme « mission » dans *L'Aurore*. Dès 1912 quelques élèves logent au presbytère de Saint-Philippe, ce qui enlèvera à l'école du Rang plusieurs élèves⁴⁰, en plus de ceux qui vont à l'Institut.

En août, Calvin E. Amaron, le fils d'un des ouvriers de la première heure, maintenant président du comité français du consistoire de Québec, visite la mission. Il prêche aux deux moments prévus et les paroissiens s'engagent à soutenir financièrement leur église par un système d'enveloppe hebdomadaire. La mission s'organise en élisant six syndics soit messieurs Félix, Alex, Zéphirin et Gédéon Roy ainsi que Damien et Joseph St-Cyr. Le dimanche soir de cette visite, au cours d'un orage, dix vaches de Zéphirin Roy périssent, occasionnant une perte de 400\$⁴¹.

Une autre nouvelle attriste la communauté. Deux enfants de Damien St-Cyr et Sara Lahaie, Éva et Élie, ont passé l'hiver 1911-1912 à l'Institut de Pointe-aux-Trembles. Malheureusement, ils décèdent des fièvres typhoïdes, l'un à la fin de mai et l'autre à la mi-juin, âgés respectivement 17 et 15 ans⁴².

Même si elle n'est pas nombreuse, la communauté de Ham-Nord est donc solide et engagée. Pourtant, c'est peu après en 1913 qu'elle perd son pasteur. Il est si malade qu'il ne peut assumer que quelques mois son nouveau poste à Maisonneuve et Tétreaultville en banlieue de Montréal. Il devra aller se reposer auprès de ses enfants dans le Michigan⁴³. C'est le pasteur M.-C. Lapointe⁴⁴ qui prendra la relève. Nous ne disposons malheureusement d'aucune information sur lui ni sur son travail pastoral dans le Rang. Il ne restera qu'un an et il sera remplacé par le pasteur Henri Dubois.

Pour les dix prochaines années, nos renseignements sont maigres. L'élément clé est le changement de rapport entre la communauté de Saint-Philippe et celle du Rang. En effet, en 1917, après la fermeture de Saint-Philippe, le pasteur Josué-Henri Watier déménage dans le Rang et y ouvre une classe. Une dizaine de familles avaient obtenu vers 1915-1916, une école de rang, nous comprenons une école de jour. En 1920, elle continue toujours et en 1922, on sait que neuf élèves la fréquentent.

39. « Avec le changement de structure au sein de l'église presbytérienne et l'abolition du "Board of French Evangelisation", on dénote une plus grande difficulté à trouver des informations. Les noms mêmes de la station missionnaire sont imprécis, les instituteurs ne sont pas mentionnés, les noms des pasteurs sont souvent absents.[...] » nous dit Gérald Emery, p. 20.

40. Vogt-Raguy, p. 582.

41. *L'Aurore*, 23 août 1912, p. 8.

42. *L'Aurore*, 27 juin 1912, p. 13.

43. *L'Aurore*, 25 avril 1913, p. 9. Né à Sainte-Élisabeth près de Joliette, il décède le 19 août 1920 auprès de ses enfants, à Fairgrove au Michigan, *L'Aurore*, 24 septembre 1920, p. 11.

44. *L'Aurore*, 25 avril 1913, p. 9.

Dans les rapports et communiqués, on identifie la mission de Ham-Nord et son cimetière comme étant ceux de Beaudoin Centre. En 1920, l'Église presbytérienne maintient encore quatre écoles sur la rive-sud du fleuve, et à chaque endroit, il y a un pasteur résident. Ce qui explique que le pasteur Watier qui dessert aussi Saint-Philippe et Sainte-Sophie demeure dans le Rang⁴⁵. La communauté continue ses activités et est toute contente d'accueillir des nouveaux convertis. Le 22 juillet 1921, on publie dans *L'Aurore* l'abjuration d'Ernest Lahaie, Eugène Boisvert et son épouse Joséphine [Lahaie] Boisvert. La lettre est datée du 10 juillet⁴⁶. Dans sa politique nouvelle de ne plus soutenir les petites communautés, dont on peut certainement discuter de la pertinence, l'Église presbytérienne cesse d'aider financièrement la mission du Rang⁴⁷. En 1923, le pasteur Watier est toujours présent⁴⁸ et John Ulrich Tanner⁴⁹, le responsable presbytérien des missions intérieures du Synode Montréal et Ottawa, estime que seize familles de convertis francophones vivent à Ham-Nord⁵⁰. Serait-ce à cause de l'absence de soutien financier ou du manque d'élèves, l'école ferme en 1924 et le pasteur Watier quitte⁵¹. Mauvais moment pour assurer la transition dans l'Église unie en 1925.

Cette deuxième période avait commencée au moment de la réorganisation des missions dans une perspective canadienne. La conséquence prévisible était une diminution de l'activité missionnaire auprès des Canadiens français et une menace certaine pour la survie des petites communautés. La rentabilité chiffrable des adhérents de l'Ouest remplaçait l'évangélisation de certains milieux québécois⁵². On le sent déjà en pratique dans le Rang de la Montagne durant ces dernières années : « On laissait de côté par cette nouvelle politique les fruits d'un travail missionnaire de plusieurs générations et on amorçait la réduction du protestantisme francophone réformé dans la Province à la portion congrue et la vouant, à plus long terme, à sa quasi-disparition. Ce sont les évangéliques qui reprendront le flambeau et comme par hasard sauront créer des communautés là où les presbytériens, les méthodistes et l'Église unie n'en voyaient plus la nécessité. Tristes perspectives», nous confie J.-L. Lalonde⁵³.

45. Vogt-Raguy, p. 583.

46. *L'Aurore*, 22 juillet 1921, p. 8. Témoins: Laura Roy [fille de Zéphirin], Ulysse-E. Watier et le pasteur Josué-Henri Watier. Comme d'autres dans le Rang, voici le cheminement que nous trouvons sur Joséphine : baptisée presbytérienne à sa naissance en 1898, elle est baptisée catholique en 1900. Elle fait un mariage méthodiste en 1915, [avait-elle simplement fait un mariage « mixte », gardant sa foi?] elle abjure le catholicisme en 1921 et refait un mariage catholique en 1927. Nous avons trouvé neuf enfants au couple.

47. Emery, p. 20.

48. *L'Aurore*, 4 mai 1923, p. 10.

49. Il s'agit du petit-fils du premier pasteur de la French Canadian Missionary Society (1839-1880), Emmanuel Tanner.

50. Vogt-Raguy, p. 583.

51. Vogt-Raguy, p. 727. Il est âgé de 71 ans. Notice nécrologique, *L'Aurore*, 16 novembre 1934, p. 3-4.

52. Voir par exemple Jean-Louis Lalonde, « Un survol de l'action missionnaire au Québec des années 1830 aux années 1950 », à paraître. Document que nous a transmis J.-L. Lalonde.

53. J.-L. Lalonde, correspondance.

Troisième période – 1925 à 1960

La tiédeur de l'Église unie pour la communauté du Rang

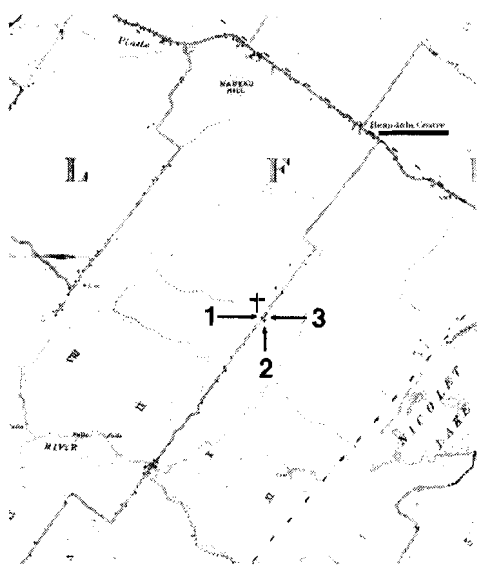


Fig. 37 - (1) chapelle protestante
(2) école (3) cimetière actuel.
carte de 1944

L'Église unie du Canada qui regroupe à partir de 1925 les différentes Églises méthodistes, presbytériennes et congrégationalistes revoit les services alloués au Québec et oriente elle aussi ses efforts vers l'Ouest canadien où les fortes vagues d'immigration sont plus susceptibles d'être bénéfiques en terme d'adhésion.

Pour notre propos, le lent déclin de la mission du Rang perçu au début des années 1920 se poursuit. La paroisse existe mais au gré des disponibilités de pasteurs et d'enseignants laïcs avec de longues pauses hivernales. Nous n'avons trouvé aucun communiqué dans *L'Aurore* qui aurait fait le point sur la situation locale.

Nous n'avons pas dépouillé d'archives officielles de l'Église unie, mais nous avons l'impression que les détails devraient être minces, puisqu'au Québec, sauf pour les missions populeuses comme Valcourt, Roxton Pond, Melbourne ou Namur, pour n'en nommer que quelques-unes, on ne fournit de l'information que sur les « églises urbaines » qui monopoliseront de plus en plus l'attention et les

communiqués. Cela se comprend puisque le Québec devient majoritairement urbain au lendemain de la Première Guerre mondiale, mais conséquemment, les petites missions campagnardes qui survivent ne font plus souvent la manchette. Nous ne noterons ici que les moments que nous avons pu repérer dans cette sorte de désert informatif.

Ham-Nord fait partie de ces petites missions négligées. De 1925 à 1935, elle n'est visitée que quelques fois dans l'année par le pasteur itinérant Pierre Beauchamp qui doit s'occuper de trente points de mission! On profite de son passage pour célébrer baptêmes et mariages. Pas surprenant dans ce cas que les communautés dépérissent. Il leur faut une volonté à toute épreuve pour survivre et c'est grâce à des évangélistes locaux que la Parole de Dieu peut être encore lue et prêchée localement. Nous ne savons pas qui a joué ce rôle au fil des semaines dans le Rang. Il y a en sûrement eu quelques-uns, issus des vieilles familles pionnières et qui demeurent encore dans le Rang, car la communauté a survécu. Une photo datant de 1932-33 recueillie par Gérald Emery auprès d'une famille du Rang nous montre un groupe de 41 paroissiens devant l'église locale, répartis en seize hommes, onze femmes et quatorze enfants⁵⁴.

54. Emery, p. 41. Photo de la page couverture et de la fig. 39.

Au cours de l'année 1928, nous apprenons que M^{me} Anna B. Grégoire [secrétaire de l'Église baptiste de Roxton Pond] vient de passer six mois à enseigner à l'école du Rang tout en s'occupant aussi de l'école du dimanche⁵⁵. Elle y reviendra probablement les années suivantes. Nous en sommes certain en tout cas pour l'été 1931 car des membres de la paroisse la raccompagnent chez elle⁵⁶.

Au temps de la Grande crise économique

Nos autres repères pour ces années-là sont des actes d'état civil. Le 22 juillet 1929, le pasteur Beauchamp enregistre le mariage de Johnny Lahaie et Maggie Blouin, qui a lieu chez l'épouse⁵⁷. Le vendredi 16 octobre 1931 ont lieu les funérailles de Cécile Blouin, 21 ans, fille de David et M. Louise Lahaie, décédée de brûlures après avoir essayé de ranimer le poêle de cuisine avec de l'huile. Le service fut présidé par M. Harold G. Lester « missionnaire de l'endroit⁵⁸. » Ce dernier indice nous montre peut-être que des pasteurs anglophones locaux suppléent à l'absence du pasteur itinérant. En octobre 1932, nous apprenons le décès d'Eugène Roy, époux d'Odélie Lahaie, survenu deux mois plus tôt après une longue et pénible maladie. Rentier, il demeurait à Garthby et fut inhumé dans le cimetière protestant de « Beaudoin Centre ».



Fig. 38 - Pierre Beauchamp

À peu près rien sur la période de la Grande crise économique qui sévit les années suivantes. Il est vrai que les gens de la campagne réussissaient grâce à leurs cultures à mieux se tirer d'affaire et à assurer leur subsistance avec moins de difficulté qu'en ville. Au décès du pasteur Beauchamp en février 1935, nous ne savons pas si l'Église a assuré la relève. Peut-être d'autres Églises ont-elles occupé une place trop souvent vide.

Nos indices ne réapparaissent qu'en avril 1939 quand *L'Aurore* imprime un modèle de petite lettre à retranscrire et remplir pour fins d'abjuration⁵⁹. En octobre, le couple Félix Lahaie et Ezilda Biron, après un mariage catholique en mai 1920, abjure en octobre 1939⁶⁰. Et en février de l'année suivante, abjure un autre couple formé d'Omer Roy et d'Irène Grégoire. C'est probablement leur fille Jeannette qui se joint à ses parents. Les témoins étant J.H. Spreeman et Arnold J.M. Reynolds⁶¹, éminents évangélistes des Frères chrétiens et leur soutien à une telle conversion montre que leur action rejoignait également les habitants de Ham-Nord, pourtant officiellement membres de l'Église unie⁶².



Fig. 39 - Vers 1932, paroissiens réunis devant l'église-école du Rang. Photo de la page couverture

55. *L'Aurore*, 9 novembre 1928, p. 4.

56. *L'Aurore*, 6 novembre 1931, p. 5. Les accompagnateurs sont MM. David Blouin et Benjamin Perron.

57. *L'Aurore*, 22 juillet 1929, p. 4.

58. *L'Aurore*, 16 octobre 1931, p. 6.

59. *L'Aurore*, 28 avril 1939, p. 6. Ce n'est pas la première ni la dernière fois.

60. *L'Aurore*, 3 novembre 1939, p. 6.

61. *L'Aurore*, 15 novembre 1940, p. 7, publication neuf mois après l'événement.

62. Disons seulement que le frère Arnold J.M. Reynolds prendra en charge la revue des Frères chrétiens au Québec : *News of Quebec* de 1968 à 1983 et que John Spreeman a été un pionnier des Frères en Abitibi avant de se fixer à Farnham en 1938 et de rayonner dans la région, comme le montre très bien l'exemple rapporté. Voir le *Bulletin* de la



Fig. 40 – L'école du Rang, en 1952

Un regain d'intérêt dans les années 1940

Les besoins scolaires, eux, subsistent et en 1941, on construit une école de rang sur le terrain adjacent au cimetière, côté ouest, presque en face du bâtiment de l'église. Cette école existe encore aujourd'hui et sert de résidence⁶³. En 1944, c'est une dame Brouillette qui y est institutrice. Dès juin 1949, le secrétaire de la commission scolaire Johnny Roy prépare la prochaine année scolaire en plaçant une petite annonce : « Ham-Nord » désire « une institutrice bilingue protestante diplômée » pour l'année 1949-50, au salaire de 100\$ par mois⁶⁴. Cette annonce nous permet de voir que l'école dessert aussi les anglophones du rang.

Il semble qu'on se rende enfin compte de la présence de la communauté et que l'Église unie veuille mieux la desservir. En effet, en juillet 1944, l'étudiant Roger Richard célèbre deux cultes dans le Rang, et il œuvre dans plusieurs localités environnantes⁶⁵. En décembre, nous apprenons qu'au cours du même été le R^{vd} J.-C. Mackay, surintendant de la Mission intérieure de l'Église unie et Jacques Beaudon, pasteur de Saint-Hyacinthe, préoccupé par l'affirmation du protestantisme en langue française dans l'Église unie, ont visité la mission qui compte treize familles protestantes : un service « de communion a eu lieu dans la salle de l'École éclairée par une lampe de pétrole » et on y

SHPFQ, no 10, décembre 2005 pour l'Historique des Frères chrétiens, p. 3-5, et le no 28, juin 2010, pour la biographie de John Spreeman, p. 4-5.

63. Emery, p. 14, se référant aux notes personnelles de M^{me} Alma Demers qu'il a rencontrée.

64. *L'Aurore*, 1^{er} juillet 1949, p. 8.

65. *L'Aurore*, 15 juillet 1944, p. 16.

a baptisé le bébé de monsieur A. Blouin. On déplore à cette occasion que les paroissiens restent souvent tout l'hiver sans culte⁶⁶.

Signalons trois décès dans les années 1940. Le 12 juin 1942, meurt à 70 ans David Blouin père. Il sera inhumé à Danville⁶⁷, puis le 9 mai 1948, c'est au tour de Zéphirin Roy, un des piliers de la congrégation qui demeurait à cinq ou six kilomètres du village des Saints-Martyrs⁶⁸. Finalement, le 7 mai 1949, disparaît à Montréal David Blouin fils à l'âge de 43 ans, funérailles et inhumation à Danville également.

Dans les années qui suivent la Grande Guerre, le Québec connaît divers bouleversements qui ont des effets même dans les régions isolées comme Ham-Nord. L'attrait des villes est encore plus grand, on quitte les campagnes pour y aller travailler, la généralisation de l'automobile facilite les déplacements, mais l'absence d'électrification [elle n'aura lieu qu'en 1956 dans le Rang selon A. Auberson] retarde l'accès à la télévision et au monde extérieur. On l'a vu à l'instant, les familles pionnières sont vieillissantes et décimées par les décès. Comme à plusieurs endroits au Québec, ce sont les enfants et petits enfants des premiers convertis qui maintiennent la communauté avant d'atteindre l'âge du mariage et des nouveaux horizons. On ne retrouve plus d'abjurations locales et de personnes qui viendraient renouveler la communauté. Son déclin est donc inévitable, même si en ces années d'après-guerre les perspectives semblent momentanément meilleures pour la congrégation parce qu'on s'en occupe davantage.

Le vendredi 5 novembre 1948, 39 personnes sont réunies dans la petite église pour un culte présidé par J. Beaudon, maintenant pasteur de l'Église unie Saint-Jean à Montréal. Il est accompagné de sa mère et de MM. Létouneau et Lesage, ce dernier ayant apporté un petit orgue pour le chant. Beaudon et ses invités passent la soirée chez Benjamin Perron à Saint-Paul. Pour se distinguer de la municipalité et sa paroisse catholique, la mission aurait-elle reçu le nom d'un saint patron protecteur puisé dans la bible? C'est probable car Beaudon termine son communiqué de la façon suivante : « Au début de la saison d'hiver, nous demandons à Dieu de garder tous nos bons amis de la Mission St-Mathieu à Saint-Martyrs⁶⁹. »

Le 15 janvier 1950, *L'Aurore* veut donner plus de place à ces « églises » disséminées et demande qu'on fasse de grands efforts pour lui communiquer ce qui se passe dans chacune d'elles. Un pasteur nouvellement ordonné, âgé de 38 ans, W. Charles Pelletier, est responsable de Ham-Nord. En juin, il annonce qu'il viendra de Saint-Hyacinthe faire un culte à 19h 30 une fois par mois, le premier jeudi du mois. À l'été, il a passé une semaine au début du mois d'août dans « le rang de la Montagne », en visitant les familles de la région. Avant de quitter, le 6 août, il y a eu « le culte du dimanche, un service de baptême [2 enfants], de réception de nouveaux membres et la communion⁷⁰. »

66. *L'Aurore*, 15 décembre 1944, p. 7. Texte signé par J. Beaudon. Voir la biographie de ce pasteur sur le site de la SHPFQ.

67. *L'Aurore*, 15 juillet 1942, p. 6. Son épouse Louisa Lahaie décèdera à Saint-Paul le 24 octobre 1957, service à Danville présidé par le pasteur Jacques Smith. Le fils, prénommé aussi David et dont l'épouse est Délima Roy, décèdera en 1950.

68. *L'Aurore*, 15 juillet 1948, p. 6.

69. *L'Aurore*, 1^{er} décembre 1948, p. 8. Nous ne croyons pas que ce saint protecteur sera gardé longtemps car dès 1952, avec le missionnaire laïc Auberson, il sera toujours fait mention uniquement de la mission « des Saints-Martyrs-Canadiens ».

70. *L'Aurore*, 15 septembre 1950, p. 6. L'Ordination, 15 septembre 1949; le culte, 15 juin 1949, p. 7; la demande de communiqués, 15 janvier 1949, p. 7. À compter de décembre, il fera paraître régulièrement dans *L'Aurore* son

La communauté du Rang (anglaise et française) accorde beaucoup d'importance à l'éducation de ses enfants. On l'a vu dans les décennies précédentes même si on ne connaît pas toujours le nom de l'institutrice qui est responsable de l'école. De septembre à décembre 1951, c'est une jeune institutrice anglaise qui viendra, probablement Jane Heidman⁷¹, dans le but d'apprendre le français tout en enseignant.

Au printemps et à l'été 1952, l'institutrice est Célia Brouillette, possiblement la même qui s'était occupée de l'école huit ans plus tôt. Son mari venait la conduire le lundi matin et la chercher le vendredi soir ; comme elle vivait seule, « on racontait qu'elle dormait avec son revolver sous l'oreiller⁷² ».

L'arrivée du missionnaire-instituteur Armand Auberson

Une énergie nouvelle est insufflée dans la communauté lorsqu'un missionnaire-instituteur laïc résident arrive dans la mission en 1952. Il y demeure jusqu'en 1960, hormis un intermède d'un an. Il s'agit de monsieur Armand Auberson, d'origine suisse. Laissons-le se présenter :



Fig. 41 – Armand Auberson

« Dès mon arrivée à Montréal en mai 1951, j'ai trouvé l'Église St-Jean et le pasteur Beaudon m'a jugé utile pour la chorale, les cultes de l'enfance et la participation aux activités de la paroisse. L'Église unie désirait ne pas abandonner les divers champs missionnaires et m'a proposé les Saints-Martyrs à titre de "laïc supply". J'étais l'homme de la situation. Je suis arrivé dans le Rang de la Montagne le dimanche 6 janvier 1952 avec mon épouse Rose-May Pelichet. J'avais 27 ans. J'avais été engagé à demi-salaire par la commission scolaire de Québec pour tenir l'école et l'autre demi par l'Église Unie du Canada, comme "laïc supply", laïc sous le regard tour à tour des pasteurs "supervisors" Wilfried Charles Pelletier de l'église St-John's de Saint-Hyacinthe, J.E. Boucher de Sherbrooke/Lennoxville, Heinz Birchmeier de Saint-Hyacinthe et Donald Sterling de East-Angus. J'avais la responsabilité d'apporter un message religieux et entretenir une bonne relation sociale avec les familles de la région⁷³. »

Nous connaissons beaucoup mieux cette courte période, car les deux missionnaires qui résideront, Armand Auberson et J.-P. Burgat, donneront régulièrement des nouvelles de la communauté du Rang. Nous avons voulu connaître quelle impression gardait monsieur A. Auberson du climat paroissial qui existait au moment de son arrivée :

« Quoique leur foi en Dieu était grande, ils perdaient confiance. Les discours de certains "Messagers Religieux" qui passaient une ou deux fois dans l'année étaient souvent contradictoires et ne tenaient pas compte de la réalité de leurs problèmes. Très souvent ces « Messagers de la bonne parole » dénigraient fortement ceux qui n'étaient pas de leur « bord ». Il faut également prendre en note qu'une communauté ne peut pas se développer et créer un idéal de vie en étant nourri d'informations contradictoires. Les gens du Rang m'ont souvent demandé : "C'est qui, qui dit vrai ?".⁷⁴ »

adresse de Saint-Hyacinthe pour tout courrier provenant ou s'adressant à « Saints-Martyrs ». On trouvera sa biographie sur le site de la SHPFQ.

71. Auberson, correspondance.

72. Auberson, correspondance.

73. Auberson, correspondance. A. Auberson et son remplaçant pendant un an, J.-P. Burgat, donneront régulièrement des nouvelles de la mission, lesquelles seront reproduites dans les *Bulletins de l'Église Unie du Canada* connus depuis la fin de 1954 sous le nom de *Credo*.

74. Auberson, correspondance.

Les faits saillants de son passage dans le Rang de la Montagne nous paraissent être les suivants. Dès l'été de son arrivée en 1952, Auberson démolit l'ancienne église et entreprend la construction de la nouvelle sur le même emplacement. Elle sera inaugurée le jeudi 21 août, date qui marquera « l'installation » à Saints-Martyrs de l'instituteur-missionnaire Auberson⁷⁵. Les autorités et les pasteurs présents sont un signe des attentes placées dans l'instituteur. Le menuisier catholique engagé a subi quelques remontrances de son curé : construire une église protestante, à quoi pensez-vous donc⁷⁶ !

Son témoignage nous fait voir le climat à cette époque pas si lointaine.

*« [J'ai engagé] un menuisier constructeur qui dut convaincre le curé du coin [Charles Veillette 1951-1961] qui voyait d'un mauvais œil qu'un catholique travaille pour des protestants à entreprendre cette construction [une chapelle neuve protestante, 1952]. La chose se régla entre eux, l'entrepreneur y laissant quelques plumes, mais gagnant l'estime des protestants. Le curé craignait que ses oies se laissent entraîner par le "DIABLE" [en majuscule dans la lettre]. »

*« [...] en effet certains protestants en bisbille avec des catholiques au sujet des limites d'une forêt, non respectées, firent que d'autres paroissiens du curé appréciant la remise en état du rang participèrent à des travaux de routine. Du coup la construction de la petite chapelle agitait les esprits et rassemblait tout en divisant. Le fossé se comblait dans une extrémité mais se creusait à l'autre. »

*« [...] La croix sur le clocheton provoqua quelques remous. Un relent d'animosité religieuse entre protestants et catholiques, anglophones et francophones persistait. Demain peut-être l'ouverture de l'œcuménisme rayonnera. »

Une redistribution de certaines pièces du mobilier intérieur de la chapelle en 1954 a apporté « un air d'autorité et de dignité, mais probablement plus encore un rayon de vraie lumière⁷⁷. » En mai, une visite du pasteur Perret⁷⁸ et en juin une demande pour qu'un missionnaire ou pasteur vienne faire un culte le 4 juillet suivant, en son absence. À la mi-août, un groupe de dames missionnaires de la « Plymouth Church de Sherbrooke » sont venues les visiter, laissant des boîtes de présents et « quelques dollars destinés à l'achat



Fig. 42 - En 1952 : les enfants de la chorale. La construction achève. L'église sera inaugurée le 21 août 1952

75. *L'Aurore*, 1^{er} octobre 1952. Les dignitaires de l'Église presbytérienne sont « le Dr Georges Dorey, secrétaire général de la Commission intérieure de l'Église Unie du Canada, les pasteurs Carl Gustafson, R.C. Tait et T.W. Tyson, représentant le consistoire de Québec-Sherbrooke, les pasteurs Edmond Perret de l'Église du Sauveur, à Montréal, Charles Pelletier de l'Église St-Jean, à St-Hyacinthe, Jacques Smith de l'Église presbytérienne des Cantons de l'Est » et J.-E. Boucher.

76. Auberson, correspondance.

77. *Credo*, avril 1954, p. 4. Les communiqués très réguliers en provenance de « l'Église du Rang de la Montagne, Sts-Martyrs-Canadiens, comté de Wolfe » sont de la plume d'Auberson, sauf pour la période été 1955- été 1956.

78. Son voyage est ponctué d'un déplacement impromptu pour conduire à Disraëli un jeune enfant souffrant de « rage de dent ».



Fig. 43 – Agrandissement arrière de l'école pour les besoins de la famille Auberson

d'outils pour travaux manuels d'enfants. » Des améliorations sont apportées à l'aménagement du terrain de la chapelle et du cimetière. Dans le Rang, à la fin du mois d'août, la foudre incendie la ferme propriété de Émile Roy, habitée par Johnny Roy⁷⁹.

À l'hiver 1955, le culte prévu pour le 4 mars est bouleversé par une grosse tempête : « Vers les 7 heures du soir, après avoir parcouru 70 milles en autobus, 30 milles en taxi puis les derniers 3 milles en ski [soit 166 km], nous vîmes sortir du bois notre hôte [W. Charles Pelletier, de Saint-Hyacinthe]. » Le pasteur est venu

juste à temps : « Le mois de mars a été rigoureux ; nous avons été 12 jours consécutifs privés de "mail" et coupés du reste de la société. Ceux qui avaient de la fleur [farine] boulangaient, les autres empruntaient. Ainsi nous sortîmes sains et saufs de cette retraite "fermée". » Alphonse Roy remplace Éna St-Cyr comme commissaire d'école. En mai, Armand Auberson annonce une cinquième naissance dans une famille et deux baptêmes. En juin, c'est la fin des classes : on félicite huit élèves méritants et Auberson ajoute ce commentaire : « D'une manière générale, l'année scolaire a été bonne, mais elle aurait été meilleure si les parents avaient encouragé un peu plus leurs enfants. J'espère que l'an prochain les enfants pourront compter sur une plus grande compréhension de la part de leur famille. » Voici la précision qu'apporte aujourd'hui Auberson :

« En effet certains étaient tout simplement satisfaits des résultats de leurs enfants et trouvaient que cela suffisait pour vivre dans le Rang. Dans les années 50/60, vivre dans le Rang voulait dire vivre éloigné de la société. Cette situation leur convenait bien, c'était la liberté. Ils pouvaient chasser, pêcher, travailler en forêt quand cela leur chantait. Vivre libre dans la nature. Il est vrai qu'ils étaient ni protestants, ni catholiques engagés, donc contacts avec l'extérieur difficiles. En 55, le Rang de la Montagne, comme d'autres Rangs, avec des chemins pas entretenus, pas de téléphone, pas d'électricité, signifiait vivre un peu comme dans une réserve, à l'écart⁸⁰. »

En août 1955 toujours, Auberson quitte pour Montréal, remplacé par un ami missionnaire laïc aussi, Jean-Paul Burgat. En septembre, une fête communautaire rassemble 60 personnes autour d'activités dans l'après-midi, le souper « aux fèves » et la « danse carrée (quadrille) » qui suivit. Les 18\$ recueillis serviront à créer un « fonds spécial destiné à la construction d'une salle paroissiale ». Pourtant le lendemain, la situation est déplorable, seulement six personnes assistent au culte⁸¹.

C'est bien la seule fois en 1956 que l'on peut suivre les activités de la communauté au fil des mois. En janvier, on tient sur place une réunion d'étude à laquelle participent quelques amis catholiques, sur « le dogme de l'Immaculée Conception tel qu'il est enseigné par l'Église catholique

Nos Églises

ÉGLISE DU RANG DE LA MONTAGNE

Fig. 44 - En-tête de la revue *Credo* coiffant un article sur la communauté du Rang

79. *Credo*, 1954, la visite de Perret, juin, p. 3; les dames missionnaires, septembre, p. 3.

80. Auberson, correspondance.

81. *Credo*, 1955, le culte prévu, mai, p. 4; les deux baptêmes, juin, p.4; les méritants, août, p. 8; Quel sens donner, Auberson, correspondance; le souper communautaire, septembre, p. 4.

romaine ». En février, on ferme l'école pour un temps à cause d'une épidémie de toux et de coqueluche. Un enfant de neuf mois en décédera et le pasteur Beaudon viendra expressément de Montréal pour présider ses funérailles. En avril, de la grande visite de Montréal pour le week-end : la « Société des jeunes » de l'Église unie Saint-Jean accompagnée par messieurs Beaudon, G. Deschamps et Armand Auberson. Après une belle soirée, le culte du dimanche fut « puissant et merveilleux », soutenu par un harmonium apporté par un visiteur. Cette visite se termina par une partie de sucre chez Benjamin et Oswald Perron à Saint-Paul. En juin, J.-P. Burgat rappelle qu'à tous les jeudis « nous réunissons [jeunes et adultes] pour un cours d'histoire sainte », afin de préparer les adolescents à leur réception dans l'Église : « Durant cette étude, chacun, avec sa propre Bible, suit et souligne les passages étudiés. » En juin toujours, on marque la fin des classes avec récompenses et prix de consolation décernés dans la chapelle. En août, deux week-ends consécutifs, J.-P. Burgat revient expressément de Montréal pour célébrer le culte puis Armand Auberson prend la relève. En septembre, on donne le souper annuel mais on déplore un petit dégât d'eau au plancher de la chapelle. C'est aussi en septembre qu'ont lieu les débuts de l'électrification du Rang alors qu'en octobre, on parle de la visite des amis Perron de Saint-Paul et du premier et unique mariage dans la chapelle construite quatre ans plus tôt. Le mariage a eu lieu le samedi 26 octobre et unissait Simone Roy et Réginald Lemire. Pour décembre, le missionnaire parle des événements à venir, soit du culte de la veille de Noël, le Noël des enfants le 25 décembre à 14 h suivi le 31 décembre à 19h, d'une heure de recueillement⁸².

Au cours de l'hiver, on n'a pu célébrer le culte à plusieurs reprises à cause de la neige et de la poudrière. En mars 1957, on complète le conseil d'Église qui se compose alors d'Emma Roy comme présidente, de Sévère St-Cyr comme trésorier, et des membres que sont M^{me} Laura Roy, MM. Henri Boisvert et Alphonse Roy. « Plusieurs de nos jeunes travaillent toujours à Montréal, ce qui crée naturellement un trou dans nos rangs. » D'autre part, sur trois jeunes partis étudier gratuitement à l'Institut de Pointe-aux-Trembles, deux filles n'ont pu s'adapter au régime du pensionnat et seul le garçon a persévéré⁸³.

Quelques témoignages méritent d'être conservés pour illustrer cette communauté rendue à la croisée des chemins, tiraillée entre son mode de vie antérieur, la mutation de la société québécoise et la réalité de certains faits. Le missionnaire laïc Auberson exprime bien le dilemme de cette communauté qu'il partage avec la grande communauté protestante québécoise via *Credo* :

* L'année 1957 laisse « un souvenir réconfortant. Évidemment ce réconfort est aussi en proportion de notre nombre ; comme nous sommes peu nombreux, nous avons moins d'activités, moins de déceptions, moins d'encouragement et moins de résultats qu'une grande paroisse, mais tout de même il y a eu de l'action et mieux que ça il y a eu amélioration sur plusieurs points. [...] l'amélioration ne touche pas le nombre de nos membres qui lui est plutôt en dégression. » *Credo*, janvier 1958, p. 4.

*« Nous sommes obligés de reconnaître, nous du rang de la Montagne, que nous vivons, malgré les journaux et les autos, en dehors de la société, je devrais dire en-dehors de la communauté protestante française. Cette position, de semi-solitaire est plutôt nuisible au développement de notre église. Il est très difficile pour une dizaine de familles, qui vivent au milieu d'éléments catholiques, d'organiser avec plus ou moins de réussite et de succès une vie de paroisse active.

82. *Credo*, 1956, la réunion d'étude, janvier, p. 4; l'école fermée, mars, p. 6; la « Société des jeunes », mai, p. 4; les rencontres du jeudi, juin, p. 4; les récompenses, juillet, p. 3; le souper annuel, octobre, p. 4; la visite des Perron, novembre, p. 4; la veille de Noël, décembre, p. 4. Ce mariage est le seul qui fut célébré dans la chapelle entre 1952 et 1960. Au souvenir de Auberson, il n'y en a pas eu d'autre.

83. *Credo*, 1960, mai, p. 4. Seul le nom du garçon est cité.

C'est la raison pour laquelle il nous est impossible de parler : de notre société des Dames, de notre groupe d'Hommes, du souper, d'une party, du cercle ou d'une soirée récréative, etc., etc. Nous ne sommes pas assez nombreux pour nous permettre de nous diviser et d'occuper les charges qu'il en résulterait. Il n'y aurait que des présidents et des secrétaires et pas de membre. Si nous vivons éloignés de la société, nous en subissons les contre-coups. La longue période de chômage a accru nos difficultés. [les pères de famille du Rang sans diplômes ou spécialités] ». *Credo*, juillet 1958, p. 4.

*L'école rurale dépassée : « [...] il y a neuf élèves, la petite école rurale n'offre pas aux enfants l'instruction que réclame notre ère. Si de telles écoles n'existaient pas, que deviendraient les enfants disséminés dans la campagne ? » Il y a un choix à faire : s'incorporer à la commission scolaire voisine et devenir catholique ou émigrer vers les centres industriels ou d'un centre important . » *Credo*, janvier 1958, p. 4.

« Cette émigration vers les centres industriels s'effectue au détriment de notre église qui voit le nombre de ses fidèles diminuer de façon à nous faire réfléchir. » *Credo*, octobre 1958, p. 4.

À l'été 1960, c'est le départ de la famille Auberson, dernier missionnaire résident du Rang. Nous manquons d'informations pour les années subséquentes. En l'absence d'un missionnaire, le rythme des activités comme celles des dernières années se sont-elles poursuivies?

« Au cours des sept années passés dans le Rang, mon épouse et moi avons eu nos deux enfants Steve et Michele. En 1960 je quitte le Rang pour aller à l'Institut évangélique de Pointe-aux-Trembles où j'ai été tour à tour surveillant principal, instituteur et aumônier. À l'occasion, j'ai remplacé des pasteurs en vacances dans les paroisses de Venise, Pike River, Bedford, Belle-Rivière, Ottawa et Montréal. Les étés, j'ai souvent œuvré aux camps de la Minerve et de Matambin, près du lac Maskinongé et de St-Damien. En 1966, je retourne en Suisse. Il y avait là-bas une pénurie d'enseignants et je désirais mieux comprendre les tensions politiques du Québec vues de l'extérieur. Je pensais m'absenter deux ou trois ans et revenir ensuite. Le désir de mon épouse et moi de ne pas perturber les études de nos enfants a fait que nous sommes restés à Genève. Presque à contre-cœur. Le Québec était et est encore le pays qui m'a beaucoup donné et pour qui je suis très attaché⁸⁴. »

Quelques réflexions du dernier missionnaire sur la communauté du Rang de la Montagne

Pour terminer cette troisième partie, nous croyons utile de partager quelques réflexions rétrospectives dont nous a fait part le dernier missionnaire permanent du Rang, Armand Auberson, qui nous les a aimablement communiquées.

Une oasis de quiétude ?

« Non, ce n'était pas une oasis de quiétude. Les problèmes de survie de la vie courante : travail, instruction, chemin mal entretenu, avenir bouché, pas de formation pour cultiver la terre, courir les chantiers forestiers, l'Appel de la forêt, etc., ne faisaient que renforcer le côté "ennemi", "réac" des habitants. Il faut savoir aussi qu'une ou deux visites d'un représentant religieux par année n'arrangeaient pas le bon sens!!!⁸⁵ »

Des chicanes religieuses?

* « Oui, il y a toujours eu des "niaiseux" pour animer la rumeur ou la querelle. »

* « La vie dans le Rang il y a cinquante ans était difficile, sujette à maintes jalousies... disputes entre catholiques et protestants, avec souvent des menaces. »

* En général, quelles étaient vos relations avec les gens du Rang, toutes religions confondues? « Elles étaient bonnes à condition d'éviter la provocation et savoir être tolérant. Chacun a droit à la différence, donc à être respecté, si son comportement le confirme. Il ne faut pas oublier que j'étais un étranger; au niveau de la langue parlée probablement anglais puisque « protestant »; et au religieux certainement contre le catholicisme. »

Et votre départ du Rang de la Montagne?

« Lors de mon passage au Rang, je suis resté fidèle à mes principes c.-à-d. c'est le présent, l'aujourd'hui qui compte, d'où un certain désintéressement pour les autres faits et gestes du "bon peuple"... . Les gens avaient

84. Auberson, correspondance.

85. Auberson, correspondance.

besoin de ma présence. Mon principal souci était justement de les aider à vivre d'une manière plus saine, plus autonome, dans un contexte rébarbatif. Cela voulait dire une bonne formation pour les jeunes, et une meilleure stabilité pour les autres. Pour vivre il faut de l'argent, et l'argent s'obtient en troquant son savoir contre un salaire. Qui dit salaire demande un environnement favorable, situation impossible au Rang dans ces années 50-60 ...Top secret ...

Les champs missionnaires ont toujours été pour les églises une grosse charge, un problème d'effectif difficile à gérer. La solution : les instituts : Pointe-aux-Trembles et La Grande -Ligne. . . .

Pour qu'une école fonctionne il fallait au moins 11 élèves. Avec 9 enfants les autorités n'apportaient plus leur contribution. Je ne pouvais plus vivre avec un demi salaire soit 50.-\$ par mois. J'étais également responsable d'une famille, de l'éducation, de l'instruction de mes enfants. Le retour à Montréal – avec divers projets – s'imposait . »

Quitter avec regrets ?

« Le choix s'est fait non sans regret de ne pouvoir poursuivre ce que j'avais entrepris. Il y a dans le courant de la vie des décisions que le "DESTIN" vous impose. Le retour en Suisse n'a pas été une partie de plaisir, c'était plus pénible que l'arrivée au Québec, mais je me répète : Le destin me réservait une situation faite pour moi. Je continuais ailleurs qu'au Québec le pourquoi j'étais sur la terre. Je répond par mes activités au questionnement du Ps 144 : "Q'est-ce que l'homme pour que tu prennes garde à lui..." C'est-à-dire : puises dans le passé les forces positives pour réaliser le présent.

Naturellement avec le recul il est facile de dire : J'aurais dû... J'aurais pu... il fallait que... Cependant j'apprécie que vos messages réveillent en moi les bons souvenirs de mon passage au Québec. Je suis conscient que l'expérience vécue dans des conditions difficiles reste une richesse que je garde jalousement pour moi afin de ne pas porter ombrage - en dévoilant des secrets -,.... aux personnes qui m'ont fait confiance.

Très amicalement, Armand, février 2011. »



En résumé, on peut affirmer qu'au cours de cette période, l'arrivée d'Armand Auberson insufflé une vigueur nouvelle à la communauté à compter de 1952. Sa permanence et son entreprise locale dont il nous communique régulièrement les échos via la revue *Credo* ont certainement donné à la communauté l'impression de faire partie d'un ensemble plus grand, mais malheureusement pour un temps seulement

Un phénomène scolaire affecte aussi la communauté comme le signale Emery : à la fin des années 1950, le nombre d'enfants d'âge scolaire ayant diminué dans le Rang, la commission scolaire de Thetford Mines dont ils dépendaient avait fait transférer les enfants à l'école catholique francophone de Ham-Nord. Nous sommes à la veille de la Révolution tranquille et bien des choses sont sur le point de changer au Québec.

Nous avons au cours de cette troisième période que le climat hivernal continuait à isoler cette communauté du reste du monde. Certains hivers, les évangélistes n'ont pu s'y rendre pour célébrer les cultes prévus et ce n'était que l'été qu'on pouvait facilement ouvrir l'école et rejoindre les enfants. L'Église unie a concentré ses énergies sur l'Institut qui accapare 95% de son budget et son attention, n'en gardant bien peu pour les missions françaises dispersées dont fait partie celle du Rang⁸⁶. La communauté protestante de Ham-Nord n'a connu au cours de cette période que des

86. Lalonde, J.-L., 2002, p. 272. Selon un rapport préparé par le pasteur Edmond Perret à l'intention des pasteurs français de l'Église unie du Canada, en compilant les chiffres pour les années 1950 à 1955, pour environ une centaine d'élèves par an à l'Institut.

cultes occasionnels et sporadiques. Elle doit compter de plus en plus sur elle-même pour ses célébrations. Vers la fin de cette période, la communauté ne renouvelle plus ses effectifs, soit par l'arrivée de nouvelles familles ou par des conversions.

« Dans la foulée presbytérienne, l'Église unie ne voulait pas mettre le temps et le personnel nécessaire pour relancer l'évangélisation au Québec et aller à contre-courant du catholicisme dominant. Contrairement aux Églises évangéliques qui se mettaient en place alors et visaient à gagner de nouveaux adeptes, elle se contentait ici de soutenir de loin les membres des familles déjà converties. Une telle vision à courte vue a fait que cette Église a complètement négligé les Canadiens français et a laissé dépérir ses communautés. L'étiollement de la communauté de Ham-Nord en est la triste illustration au fil du temps.⁸⁷ »

Ici encore, nous reprendrons une réflexion de Gérald Emery sur Ham-Nord. « L'isolement et l'éloignement ont été en même temps des facteurs de difficulté et de protection. Difficultés dans les communications, les déplacements, le soutien et les possibilités d'avoir des cultes réguliers mais protection face à l'assimilation protestante anglophone par les écoles ou l'assimilation par le catholicisme⁸⁸. »

Quatrième période – 1960 à 1982

Le dernier instituteur missionnaire laïc parti, c'est le déclin de la mission qui s'accroît : décès, attrait et emploi à l'extérieur pour les jeunes, l'éloignement de l'industrie forestière, fermeture de l'école locale, autant d'éléments qui y ont concouru. À partir de 1974, selon le témoignage d'un résident, il n'y a plus d'activités franco-protestantes dans le Rang. Les activités religieuses se passent ailleurs. Selon Gérald Emery, certains ont rejoint le catholicisme par mariage, d'autres se sont dirigés vers les Églises évangéliques des baptistes ou des frères chrétiens [pour les Frères en Christ⁸⁹], ou même les Témoins de Jéhovah, et ont finalement quitté la région.

Emery va même plus loin. En 2003, parmi « les gens demeurant aujourd'hui dans le rang et ayant été en contact direct avec l'église protestante, il semble, d'après les témoignages recueillis, qu'aucun d'entre eux ne fasse partie d'une église protestante (évangélique ou traditionnelle). » La vente de l'église en 1982 marque donc la fin officielle de l'oeuvre protestante qui aura duré exactement cent ans comme nous le disions au point de départ, un peu moins si nous la voyons comme Emery⁹⁰ « en tant que communauté franco-protestante active et vivante⁹¹. »

Pour notre part, nous croyons que cette communauté l'a été pendant 92 années, soit jusqu'à la fin des activités en 1974, et qu'elle a « existé » pendant 100 ans, soit un siècle bien compté, si nous incluons le moment de la vente de l'église. Aujourd'hui, il reste le cimetière et ses vingt-deux stèles ainsi que des photos souvenirs pour nous rappeler que le protestantisme québécois a déjà fleuri en ce lieu.

87. J.-L. Lalonde, correspondance.

88. Emery, p. 22.

89. Une autre congrégation protestante.

90. Emery, p. 22.

91. Emery, p. 22-23 dont nous reprenons l'essentiel. Emery fait débiter la mission avec le passage du pasteur H.-O. Loiseau en 1891. Nous avons préféré choisir, on l'a vu, le premier « baptême protestant » trouvé, survenu dans une famille catholique, soit 1882.

Conclusion

Entre la première conversion survenue en 1882 et la vente de la chapelle en 1982, cent ans se sont donc écoulés. Comme à Saint-Philippe, l'âge d'or de la communauté se situe dans les débuts de la mission alors que les éléments du succès sont réunis : l'éloignement du village local, l'isolement au centre du Rang, les mariages entre coreligionnaires, les familles nombreuses assurant la relève, la jeunesse des couples, le soutien de l'Église presbytérienne, la construction d'une école puis d'une église locale, et pendant longtemps, la présence d'un missionnaire résident voilà autant de facteurs importants qui ont contribué à la durabilité de la mission du Rang⁹².

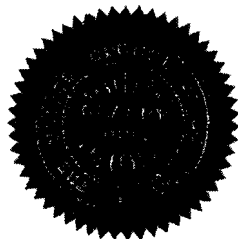
Les causes de la lente décroissance sont multiples et nous en avons déjà mentionnés plusieurs. Rappelons cependant l'absence d'apport extérieur venant augmenter la population protestante; la mauvaise réputation du Rang dans les années cinquante⁹³; les décès des pionniers; les motivations différentes de leurs descendants⁹⁴; les mariages mixtes jumelés à l'attrait des agglomérations plus grandes pour le travail; le retour ou l'assimilation croissante au catholicisme par des conversions peuvent être invoqués également ainsi que l'attrait de la modernité dans les emplois et l'ouverture extérieure grâce à l'automobile. La décroissance démographique qui survient dans la mission du Rang est similaire à celle que subit le milieu agricole dans la région.

Pour l'Église presbytérienne, la réorientation de ses objectifs et sa fusion avec l'Église unie, le retrait de son soutien financier pour payer le pasteur ou le missionnaire-enseignant résident, la migration de certains « vers des Églises de types évangéliques », la fermeture de l'école faute d'élèves en nombre suffisant et les objectifs propres à l'Église unie sont autant d'aspects à considérer pour expliquer le lent déclin de la mission du Rang.

Soulignons néanmoins « que le zèle, la persévérance et la détermination des franco-protestants du rang ont permis à des dizaines de personnes de vivre librement leur foi. C'était là l'espoir et le désir des pionniers colonisateurs. Leur rêve a été réalisé [...]»⁹⁵.

En ce quatorzième jour de juillet, mil neuf cent quatre-vingt-deux, nous soussignés, membres de l'exécutif du Consistoire Québec-Sherbrooks, avons reçu le montant de cent dollars (\$100,00) de -[omis]- comme prix de vente du temple de l'Église Unie du Canada à Sts. Martyrs Canadiens, Comté de Wolfe, Province de Québec.

Signé à Sts. Martyrs Canadiens.



Dennis Dwyer
Dennis Dwyer, pasteur

Burn Purdon
Burn Purdon, pasteur

[omis] témoin

[omis] témoin

Fig. 45 – Extrait de l'acte de vente de l'église du Rang en 1982

92. Emery, p. 25.

93. Auberson, correspondance : « En effet le Rang dans les années cinquante n'avait pas bonne réputation. Il se faisait un commerce de vente d'alcool [alambic] qui faisait beaucoup jaser. Il y avait du vrai et du faux. »

94. Emery, p. 25.

95. Emery, p. 26.

Conclusion générale

Dans ce deuxième chapitre, nous avons abordé une histoire très différente de la querelle qui avait opposé les gens de Saint-Paul à propos de l'emplacement de leur église dans les années 1870. Ici, il s'agit essentiellement de deux noyaux protestants issus de l'action des missionnaires, méthodistes dans le premier cas, presbytériens dans le second. Le premier existe de 1888 à 1918 et le second sera centenaire, de 1882 à 1982.

À Saint-Philippe, ce sont des personnes qui ont accepté le message évangélique à partir de 1888 qui vont se constituer en communauté et même intégrer certains dissidents du mouvement précédent. Il y aura suffisamment d'adultes et d'enfants pour créer une communauté viable qui durera une trentaine d'années. De nombreux facteurs socio-économiques comme la nécessité de se déplacer en ville pour les études ou le travail, l'émigration de membres en Nouvelle-Angleterre ou dans l'Ouest canadien ont provoqué un ralentissement progressif de cette mission. Ce fut une affaire de familles. La communauté ne s'est pas renouvelée par l'apport de nouveaux adhérents protestants et avec la mort des premiers convertis et la migration de leurs enfants, la communauté est devenue trop petite, ne justifiant plus le maintien d'une école, la permanence d'un instituteur ou d'un pasteur et n'assurant plus la viabilité d'une église. L'Église presbytérienne a décidé de la fermer en 1918, et les quelques membres restants pourront recevoir à l'occasion les visites d'un pasteur itinérant ou se rattacher à une autre communauté protestante ailleurs.

La deuxième communauté, mais antérieure à la précédente, est née de la conversion au protestantisme de la famille Blouin en 1882 et de la formation d'un groupe quelques années plus tard par l'arrivée de convertis venus de Wotton particulièrement. Son âge d'or se situe dans ses débuts alors que les conditions de réussite sont réunies notamment l'éloignement du village, les mariages entre coreligionnaires, la jeunesse des couples et la multiplication de leurs enfants. Le soutien de l'Église presbytérienne a conduit à la construction d'une école puis d'une église puis d'un cimetière. La présence d'un missionnaire résident avait contribué à la stabilité de la communauté.

Les nouvelles orientations de l'Église presbytérienne au tournant du XX^e siècle vont modifier la donne. Elle se retire des milieux qui avaient été siens et concentre son activité missionnaire là où afflue la population, soit le Canada anglais et particulièrement l'Ouest canadien. Elle laissera à d'autres le champ missionnaire francophone qu'elle évacue. Il n'y a plus de pasteur ou d'enseignant permanent, il n'y a pas de renouvellement de la communauté par des adhésions au protestantisme, et même quand on fournira au groupe dans le Rang un instituteur laïc évangéliste à demeure, la diminution du nombre d'élèves devra mettre un terme à l'expérience en 1960. Les décès des pionniers, les motivations différentes de leurs descendants, les mariages mixtes finalement l'attirent vers l'extérieur facilité par les moyens de communication modernes et une mobilité plus grande grâce à l'automobile, tout concourt à la décroissance de la communauté de Ham-Nord à l'image du monde rural environnant. La congrégation cesse d'être active en 1974 et avec la vente de son église en 1982 et sa démolition peu après, il n'en reste plus qu'un souvenir.

On ne doit pourtant pas minimiser l'importance qu'ont eu pour les personnes de ces deux communautés l'adhésion à une autre voie chrétienne et le courage qu'elles ont dû manifester pour affirmer leur foi aux yeux de tous dans une région où, comme ailleurs, dominait l'influence du clergé et une certaine vision de la société. Les familles et les individus mentionnés ici font partie de ces nombreux dissidents qui jalonnent l'histoire du protestantisme franco-québécois dont nous contribuons à garder la mémoire.

Chapitre 3

L'HISTOIRE DE TROIS FAMILLES IMPLIQUÉES

Dans les événements survenus à Saint-Paul lors du choix de l'emplacement de la deuxième église et plus tard, lors de la mise en place d'une mission protestante, les noms de deux beaux-frères reviennent continuellement : François-Xavier Fortier et Octave Dupuis. Nous en ajouterons un troisième, celui de Jean-Baptiste Dupuis. Ils n'étaient pas seuls engagés dans cette aventure aux rebondissements inattendus ou prévisibles, car leurs femmes et leurs enfants y furent mêlés, bien malgré eux parfois. Nous avons retenu les deux premiers parce qu'ils auraient manifesté leur mécontentement le plus ouvertement en 1871 en allant jusqu'à parler d'abandonner l'Église catholique. Le cours des événements va les y conduire mais pour de tout autres raisons! Nous nous sommes intéressé au troisième, initialement parce que la tradition familiale a retenu des agissements de sa part à l'égard de son épouse qui paraissent incompréhensibles aujourd'hui, puis parce que sa famille a vécu dans les deux missions de Saint-Philippe et du Rang de la Montagne, et finalement parce que nous avons un lointain lien de parenté avec lui par une arrière-grand-mère paternelle qui avait été à l'origine de notre enquête.

En cours de route, nous parlerons quand ce sera nécessaire d'autres familles particulièrement engagées dans l'histoire de la mission de Saint-Philippe comme celles d'Arthur Perron, de Benjamin et Luc Gagnon, ou dans l'histoire de la paroisse du Rang de la Montagne à Ham-Nord, les familles Blouin, Roy, Lahaie et St-Cyr.

Le récit de leurs tourments rapportés par des faits nous permettra de nous rapprocher de ces pères, mères et enfants qui ont vécu en des temps pas encore très lointains, entourés de parents, amis, parrains, marraines et connaissances diverses. Dans un milieu très catholique, on n'a pas très bien vu le passage de certains au protestantisme et on le leur a fait payer. C'était l'époque. Il faudra attendre les débuts du XX^e siècle pour qu'on voie les choses un peu plus sereinement.

A- François-Xavier Fortier et sa famille

Les parents de François-Xavier Fortier se sont épousés à Saint-Henri-de-Lauzon en 1819. Nous connaissons neuf de leurs enfants. Isaac, l'aîné, pensons-nous¹, se marie le premier en 1842 à Saint-Isidore, comté de Dorchester, les cinq suivants sont baptisés à Saint-Henri, les trois derniers à Saint-Anselme, comté de Dorchester.

Trois enfants se marient à Saint-Isidore. Le reste de la famille déménage² alors à Plessisville. C'est là que la cinquième, Olive, y épouse en février 1852 Isaïe Gilbert dit Comtois, le frère d'Israël qui sera le marguillier en chef menacé d'excommunication à Saint-Philippe, en 1873. Les enfants arrivent à Saint-Paul alors que le huitième, Céline, épouse Moïse Dupuis à Saint-Christophe d'Arthabaska le mardi 14 août 1855. Quatre années plus tard, deux mariages: Xavier, le neuvième

-
1. Nous n'avons pas trouvé sa date de naissance, mais celle de son mariage le place à la tête des enfants vivants. Son nom referra surface lorsque son frère François-Xavier sera informé de sa succession en juin 1887.
 2. Le père et la mère ne semblent pas suivre les enfants et seraient demeurés peut-être dans le secteur de Laurierville, alors appelé Sainte-Julie-de-Somerset. Quoique, selon Arméline, fille de Xavier, la mère de Xavier décède alors qu'il est jeune garçon.

enfant et benjamin de la famille, épouse Marie St-Cyr le lundi 7 mars 1859 et son frère Louis, le sixième, épouse Margaret Finlay le mardi 2 août à Warwick. En bref, deux sœurs et deux frères vivent tout près les uns des autres.

Soulignons que les familles de Moïse Dupuis, Benjamin Gagnon, Charles St-Cyr dit Deshaies, Isaac Fortier et Louis-Gonzague Gilbert dit Comtois ont vécu quelque temps dans les environs de Princeville avant de migrer à Saint-Paul.

Une famille bien ordinaire

François-Xavier Fortier est né le samedi 12 mars 1836 à Saint-Anselme, comté de Dorchester. À l'âge de dix-huit ans, il s'associe avec Octave Morasse pour investir dans la partie sud-est du lot 2 du 10^e rang, ayant 6 arpents de front [350 m] (lots 308 et 309). Le 7 mars 1859, Xavier épouse Marie St-Cyr, née le 30 juin 1843 à Arthabaska mais dont le baptême le 20 juillet est inscrit à Saint-Louis-de-Blandford. Elle est la troisième de la famille St-Cyr. Ses neuf soeurs et frères vivront tous à Saint-Paul ou dans le 1^{er} rang du canton de Ham.

Le recensement de 1861 nous apprend que les parents de Marie, Charles St-Cyr et Marie Leroux, en plus de leurs sept enfants, hébergent leur fils aîné Calixte, 22 ans nouvellement marié, et son épouse Julie Vachon qui attend son premier bébé, ainsi que leur fille Marie, 18 ans, son époux François-Xavier, 24 ans et leur premier bébé Virginie qui a déjà deux ans. Xavier se dit journalier. Ces douze personnes vivent sous le même toit, même si Calixte possède 50 arpents [17 ha] sur le lot 5 du 11^e rang et son père Charles, 50 arpents sur le lot 6 voisin³.

En avril 1864, Xavier cède à l'arpenteur Antoine Gagnon ses droits sur le lot 11 du 11^e rang. Ces droits avaient été obtenus le 3 novembre 1858 en vertu d'un récent billet de location. En novembre 1864, Olivier Lahaie [père, époux d'Anastasie Charest] vend à Xavier trois arpents de front [175 m] qu'il possède sur le lot 2 du 10^e rang. Trois mois plus tard, Xavier rétrocède ces trois arpents à Olivier. Puis en juin, lui et Octave Morasse vendent tous les droits qui leur restent sur le lot 2 du 10^e rang à Octave Dupuis pour la somme de 740 \$⁴.

Dans le domaine paroissial, Xavier avait signé plusieurs pétitions : en août 1855 demandant une chapelle, en mai 1859 pour déplacer la chapelle, en septembre 1863 pour obtenir une chapelle neuve, en juillet 1869 pour tout reconstruire à neuf, et en août 1869 pour réagir au procès-verbal du curé P.-H. Suzor qui recommandait de déménager la chapelle au rang Craig d'ici quelques années. Puis, nous le voyons à l'automne de 1871, lors de l'assemblée probablement tumultueuse présidée par M^{gr} Lafèche, où il aurait annoncé avec son beau-frère Octave Dupuis son intention d'apostasier. Avec le transfert appréhendé, Xavier aurait été un des paroissien les plus éloignés de l'église.

Côté famille, le premier baptême est inscrit à Warwick, les sept suivants à Saint-Paul dont le baptême de la huitième, Amanda, qui a été célébré dans l'église toute neuve. La famille déménagera à Tingwick où deux naissances surviendront puis quatre autres à Wotton pour une belle famille de quatorze enfants.

Xavier et Marie furent parrain-marraine en avril 1867 de Rosanna, fille d'Isaïe Comtois et Olive Fortier; en juin 1873, d'Alphonse, fils de Calixte St-Cyr, et Julie Vachon. Xavier fut parrain

3. Recensement de 1861, famille ligne 21, microfilm C-1262. Dans *Ham-Nord 1864-1989, Portraits de famille* [150^e 1989], p. 31, il est mentionné un François-Xavier Fortier, 33 ans, bûcheron au camp de Bruno Richard de Saint-Paul-de-Chester. Notre François-Xavier a 25 ans! Pour localiser les lots, voir l'Annexe I – M.

4. Jacques, minutes 1476, 1535, 1554, 1579. Octave vendra la partie acquise le 20 octobre 1868 à Charles Leblond, Arth., #19 890.

en octobre 1860 avec Caroline Lehouillier, épouse de Clovis St-Cyr, de Céline fille d'Octave Dupuis et de Céline la sœur de Xavier, et en juillet 1870, avec Marguerite Martin, épouse de Ferdinand Grégoire, de Démerise, fille de Pierre Fortier⁵ et Clarisse Garon.

L'épouse Marie fut marraine avec son frère Calixte en 1857 de Jean, fils de Cyrille St-Cyr et Ésaine Boivin; en septembre, avec son beau-frère Louis Fortier, de Napoléon, fils de Pierre Fortier et Clarice Garon; en avril 1866, avec François-Xavier Marcotte, époux de Calixte Gauthier, de François Léville, fils de Ferdinand Grégoire et Marguerite Martin; en avril 1873, avec Damase Marcotte époux d'Adèle Binette, de Napoléon, fils de Thomas Binette, et de sa sœur Philomène St-Cyr.

Au recensement de 1871, Xavier demeure sur le lot 1 du 11^e rang de Saint-Paul (lot 365 ou 366 et 367). L'assemblée houleuse avec menace d'apostasie aura lieu probablement en octobre de la même année. Xavier a 18 acres de mis en valeur sur 60 [7 ha sur 24].

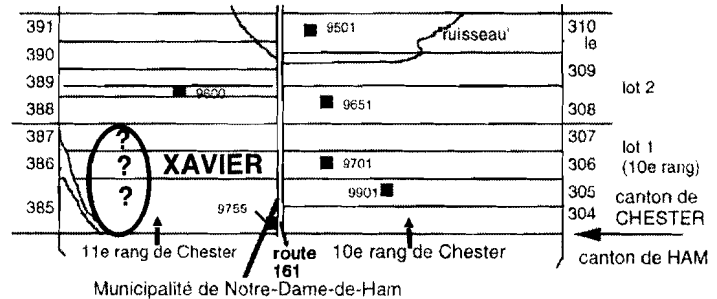


Fig. 46 – L'emplacement de Xavier Fortier à Saint-Paul

Le contestataire ?

En mai 1873, il fait probablement partie du groupe des « 40 » qui se rend chez l'avocat Pacaud à Arthabaska. Grâce à deux lettres de ses enfants, nous connaissons la suite des événements. Le premier juin, Calixte St-Cyr, frère de Marie, et son épouse Julie Vachon, font baptiser leur fils Alphonse à Saint-Paul dont Xavier et Marie seront parrain et marraine. Quelques jours plus tard, Xavier obtient une bible du colporteur G.- Clément Mousseau et entreprend de la lire. Au cours du printemps, disons avril 1874, la visite paroissiale du curé Moreau accompagné de « ses marguilliers⁶ » tourne au vinaigre à propos de la possession de la Bible, de l'interdiction faite par le curé Moreau de la lire et d'une discussion sur « les limbes⁷ ». Au point où, à la suite de cette altercation, Moreau lui interdit l'accès à l'église. À la même période, le comportement de Xavier change pour le mieux, le signe plus visible étant une tempérance inhabituelle constatée par sa femme et ses enfants, alors même que Xavier continue à violer les gigueurs dans les soirées. Il faut croire qu'à ce moment-là, Xavier et sa bible ne dérangent pas les gens du voisinage et mieux encore, des voisins viennent l'entendre la lire. Le 21 juillet 1874, la mère Marie St-Cyr fait baptiser son huitième enfant, Amanda, pour lequel Pierre Fortier et Caroline Binette seront parrain et marraine et événement auquel Xavier n'assiste pas. L'épouse Marie se met à lire la Bible elle aussi et devient méthodiste un an après son mari, possiblement vers la fin de 1874 ou au début de 1875. Voilà donc ce qui s'est passé dans la famille de Xavier.

5. Nous n'avons pu relier ce Pierre Fortier dont les parents sont Isaac et Cécile Bolduc à la famille de Xavier Fortier dont les parents sont Isaac et Catherine Beaudoin.
6. Était-ce la coutume pour le curé de se faire accompagner de ses marguilliers ou était-ce parce que tous savaient que Xavier avait une bible et qu'à plusieurs, ils auraient une plus grande influence? Ou la nécessité d'avoir des témoins de la rencontre?
7. Nous n'avons pas trouvé trace d'un bébé mort à la naissance dans la famille de Xavier. La question des « limbes » est peut-être juste un des thèmes problématiques favoris utilisés comme provocation auprès d'habitants incultes!

Peu après, au cours de l'été 1875, de l'autre côté du chemin Craig, Benjamin Roberge fait faire la classe à sa nombreuse progéniture par un colporteur-enseignant, Philippe Blouin⁸. Éloigné de l'atmosphère du Haut de la paroisse, ce serait l'influence probable de ce missionnaire qui utilise la bible comme « livre de lecture » qui a contribué à la conversion de cette famille après l'été 1877. Dans le même temps, il y a la famille de Moïse St-Cyr, demeurant près de chez les Roberge, qui s'apprête à se convertir, si ce n'est déjà fait.

Nous croyons que l'événement suivant se serait produit à la fin de l'hiver 1874-1875, suggérons février-mars : le colporteur Ismaël P. Bruneau allant cueillir son courrier au magasin général de Thomas Booth⁹, se fait harceler par un groupe nombreux qui sortait de la messe et se rendait au même endroit. La provocation s'amplifie au point que les manifestants obligent le colporteur, sous l'intimidation d'un revolver, à se déchausser et à s'en retourner pieds nus dans la neige. Il poursuit la municipalité de Saint-Paul en dommages; la cause fut plaidée par l'avocat Wilfrid Laurier qui la remporta¹⁰. Plus tard, une nuit, un charivari et du vandalisme contre la résidence de la famille [Régis!] Laprise¹¹ obligeront cette famille à quitter Saint-Paul devenu dangereux pour elle. À ces faits, ajoutons la menace de sévices à l'endroit de Xavier lors de travaux de voirie. Est-ce en réaction à ces événements que le curé Moreau dut prendre un certain repos, puis qu'il est retiré de sa paroisse, jugé dépassé par les circonstances?

Ces harcèlements amèneront la famille de Xavier à quitter Saint-Paul pour Tingwick [Chénier]¹², où elle séjournera deux ans. À cet endroit, de nouvelles brimades ou pressions semble-t-il dont le curé LaFlèche ne serait pas étranger les pousseront à déménager à nouveau pour aller se réfugier « dans les bois », loin de tous, pour vivre finalement en paix¹³. Les Fortier seront accompagnés d'une famille rencontrée à Tingwick, celle de Félix Roy et Julie Allison qui ont six grands enfants dont l'âge est comparable aux enfants de Xavier et qui subissent probablement les mêmes brimades à cause de leur croyance. La famille d'Octave Dupuis est aussi rendue dans le 9^e rang de Tingwick. Celle de Moïse St-Cyr quittera Saint-Paul vraisemblablement au même moment pour aller les rejoindre alors que la famille Laprise s'est installée à Danville¹⁴. Le ménage de

-
8. Vogt-Raguy, p. 313, écrit ceci : « Le Presbyterian Church in Canada, dès sa création en 1875, envoie des jeunes étudiants colporteurs qui organisent de petites écoles dès 1875. Ph. Blouin vient à St-Paul de Chester. [...] utilisant le Nouveau Testament comme manuel, [...] »
 9. Cette animosité envers les protestants a-t-elle eu une quelconque influence sur la rentabilité de son commerce, d'où une stratégie abjuration de sa famille en 1877 vers le catholicisme?
 10. On présume qu'un procès est fait à la municipalité, et non pas à des individus, parce qu'elle n'a pas réussi à assurer l'ordre public. En devenant Premier Ministre fédéral canadien-français en 1896, son prestige devient tel que la famille Fortier s'attire des rapprochements avec lui, à travers les souvenirs qui lui restent de la cause judiciaire survenue vingt années auparavant. C'est ainsi qu'Armeline Fortier, fille de Xavier, associe la date et le lieu de naissance de son père à ceux de Laurier. Elle les rapproche sur le chemin des écoliers alors que Xavier est né à Saint-Anselme-de-Dorchester en 1836 et Laurier, à Saint-Lin en 1841, à 300 kilomètres l'un de l'autre.
 11. Nous avons trouvé un « Régis » Laprise, époux de Arthémise Antille [Anctil], qui fait baptiser à Saint-Paul une fille le 20 juillet 1875. Le parrain est probablement le grand-père de l'enfant qui s'appelle aussi Régis, et la marraine fut Virginie, sœur de Valère Croteau. Régis est journalier comme Xavier.
 12. Xavier Fortier a peut-être toujours été « squatter ». Nous n'avons trouvé aucun enregistrement d'acte d'achat ou de vente de propriété de sa part dans Saint-Paul, Tingwick ou à son arrivée à Wotton. Même chose pour le passage de la famille Laprise à Saint-Paul.
 13. Delphine Fortier écrit en 1911 : « [...] mon père perdit sa ferme à Tingwick, municipalité voisine de St-Paul, par l'influence du même curé », voir Annexe 4, Document 1. Xavier était-il installé sur une partie du territoire de Tingwick relevant de la paroisse de Saint-Paul, donc toujours sous l'influence du curé LaFlèche (1875-1878)?
 14. Probablement pour plusieurs années, car « Régis » Laprise sera cité dans *La revanche* comme un membre de la mission de Saint-Philippe, avant de déménager pour le Manitoba.

Benjamin Roberge quittera peu après le recensement de 1881 pour une région lointaine, l'État du Michigan¹⁵.

À propos des menaces et sévices envers des familles ciblées, considérant qu'en une occasion, prouvée ce fait survient sur le chemin Craig, « au sortir de la messe », nous pensons que des catholiques devaient se montrer solidaires entre eux et comme on les invitait probablement dans les sermons, éviter tout contact avec des protestants. S'est-on attaqué à la famille Laprise parce qu'elle était trop proche des gens du chemin Craig? Est-ce une conséquence de la vieille rivalité qui oppose encore le Bas et le Haut de la paroisse trois années plus tard qui en est la source? Est-ce le résultat des prêches contre « les vipères »? Paradoxe peu probable, seraient-ils parmi les « 40 » prêts à devenir méthodistes il y a peu de temps, qui maintenant lanceraient des pierres à ceux des leurs qui avaient suivi leurs convictions intimes? Alors, où prirent naissance ces gestes d'intimidation¹⁶? Et restait-il finalement derrière tout ceci un arrière-goût des événements entourant l'affaire des ornements de 1873? Ces perceptions, la distance géographique entre le village et Saint-Philippe et la suite des événements auraient contribué à la création de deux solitudes¹⁷ dirions-nous, que seuls le temps et le renouvellement de la population a fait s'estomper.

L'établissement à Wotton

Nous retrouvons donc en 1878 Xavier Fortier établi dans un secteur forestier sur le lot 6B et 7 du rang C de Wotton; sa terre s'adosse au canton de Ham dans lequel il achètera treize acres de terre [5 ha] pour allonger la partie cultivable de sa propriété¹⁸. En 1881, toute la famille est méthodiste : Xavier a 46 ans, Marie 39, six enfants sont mentionnés et Charles est déclaré absent.

Xavier a comme voisins deux familles bien connues, les St-Cyr et les Roy.

Moyse St-Cyr, 49 ans et son épouse Odélie Levasseur, 54 ans viennent de Saint-Paul où ils étaient établis sur le lot 16 du 10^e rang, avec une parcelle du lot 15, le tout acquis en 1866. Ils sont établis de biais avec Benjamin Roberge à qui ils vont tout vendre en 1875¹⁹. À Saint-Paul le couple avait six enfants vivant avec eux :

Damien 16 ans, Marcelin 14, Napoléon 12, Bregitte 9, Thadeas 8, Joseph 7 et Sévère 4. Seul ce dernier a été baptisé à Saint-Paul en 1866, son parrain étant Pierre Bruneau, époux de Céline Dion, et sa marraine, Lumina Blanchette, épouse d'Étienne Bruneau. Moyse et Odélie avaient inhumé une fille en janvier 1869, Éléonore, âgée de huit ans.

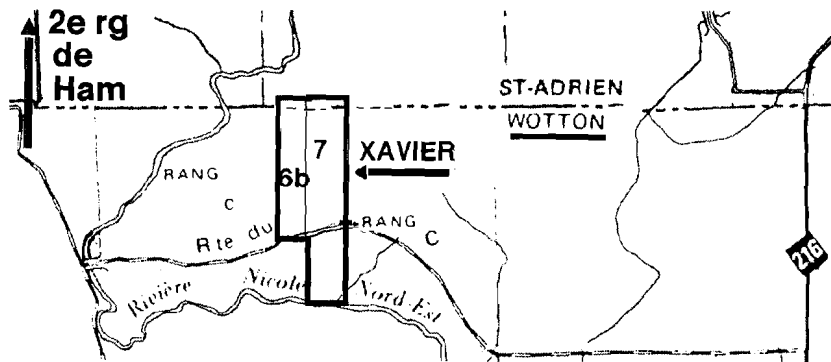


Fig. - 47- L'emplacement de Xavier Fortier à Wotton

15. Sur la famille de Benjamin Roberge, voir l'Annexe 11 - A.

16. Il y en a qui ont pu écrire, et d'autres pas. Nous n'avons trouvé que des documents de la famille Fortier. Qu'auraient eu à dire Moyse St-Cyr et Benjamin Roberge sur leur situation? Étaient-ils partis de gaieté de coeur?

17. Voir l'Annexe 16, sur « Saint-Philippe », après 1919.

18. Wolfe, #7 692.

19. Arth., achat, # 4104; vente, #11 113.

À Wotton, Moïse et Odélie n'ont plus que trois enfants dans leur ménage: Damien 26 ans, Joseph 16 et Sévère 14. Où sont passés Marcelin, Napoléon, Bregitte et Thadeas qui auraient respectivement 24, 22, 19 et 18 ans? Ceux qui restent sont tous de religion méthodiste.

L'autre famille proche voisine de Xavier est celle de Félix Roy et Julia Allison, cette dernière d'origine anglaise. Les parents ont respectivement 59 et 55 ans. Eux et leurs six enfants sont tous de religion méthodiste : Gédéon 24 ans, Eugène 18, Hyacinthe 16, Zéphirin 13, David 12 et Alexandre 11.

On a pensé pendant quelque temps implanter près de ces trois familles francophones un presbytère et une école méthodiste, mais on abandonna l'idée et l'endroit ne demeurera qu'un simple point de colportage²⁰.

En 1891, nous retrouverons les familles de Moïse St-Cyr, Félix Roy et leurs enfants mariés maintenant établis dans le Rang de la Montagne²¹. Leur descendance repose en partie dans le petit cimetière de l'Église unie situé dans ce Rang. Ces familles parties, Xavier 53 ans, Marie 46 ans et leurs neuf enfants sont toujours de religion méthodiste selon le recensement. Une autre famille de même croyance s'est établie tout proche, celle de Mary Ann et Robert Barr nés en Irlande et âgés respectivement de 43 et 47 ans, ainsi que leurs quatre enfants.

Le rattachement de Wotton à la communauté de Saint-Philippe

Le vendredi 4 mars 1892, Xavier Fortier, toujours résident de Wotton, se dit membre de la « Methodist Church » de Saint-Paul. Ce jour-là, Xavier, Luc et Benjamin Gagnon, tous deux fils de Romuald, avec Octave et Jean-Baptiste Dupuis, tous deux fils de Moïse, s'engagent par un acte notarié à acquérir un terrain sous le nom de « The Trustees of the St-Paul de Chester Congregation of the Methodist Church²² ». Les relations entre le rang C de Wotton et Saint-Philippe sont maintenues par l'alternance des cultes du dimanche entre les deux endroits, le rassemblement à Saint-Philippe lors de grosses cérémonies telles les mariages, sépultures, « noces d'or », fêtes de Noël et la fréquentation de l'école. Cette relation semble plus étroite au tournant du siècle alors que les familles pionnières de la communauté ont encore de leur progéniture autour d'eux. En avril 1897, Xavier perd plus qu'un ami, pratiquement un grand frère, avec le décès de son beau-frère Octave Dupuis qui sera inhumé dans le petit cimetière du Rang de la Montagne et dont la pierre tombale est encore très lisible aujourd'hui.

Au recensement de 1901, Xavier et Marie n'ont plus que trois enfants avec eux : Charles 29 ans, Emma 22 et Nora 19. La famille de Robert Barr est toujours là. Xavier possède en plus de son lot 6B, le lot 7 où il a construit une petite chapelle méthodiste²³ non loin de sa maison. À la belle saison, elle servira aux cérémonies familiales et pour les besoins de quelques voisins probablement.

20. Vogt-Raguy, p. 613, 707.

21. Le « chemin de la Montagne » part de la route 161, entre Ham-Nord et Garthby-Beulac et se rend jusqu'à Saint-Adrien-de-Ham. Ce rang donne accès aux terres du 9^e rang au nord et du 10^e rang au sud de ce chemin mitoyen. Aujourd'hui, trois juridictions municipales se le partagent, principalement celle des Saint-Martyrs-Canadiens fondée en 1943. Dès cette date, les habitants du Rang se diront de « Saints-Martyrs ». Les lots relevant de cette municipalité font partie du canton de Ham Sud, voir la fig. 29 p. 97 et la fig. 123 p. 283.

22. Arth., #26 511, le 4 mars 892. Six années plus tard, le 13 août 1898, un nouvel acte notarié par les mêmes personnes – même si Octave Dupuis est décédé – précise les buts et le mandat de la Missionary Society qui s'occupera de la mission que les signataires s'engagent à supporter, Arth., #33 279.

23. Il y a cinq communiants attachés à la chapelle et de la place pour accueillir 25 personnes.

Sa propre terre totalise 210 acres en superficie²⁴ [85 ha]. En 1903, le pasteur M. Radley vient bénir le mariage d'Emma, fille de Xavier, avec Louis Farrell, « tous deux pionniers de la foi évangélique dans ces parages. [...] Plusieurs catholiques romains assistaient [...] »²⁵. » C'est aussi l'année où une fille de Xavier, Marie, part pour l'Alberta avec son époux Ananie Durand et leurs sept enfants.

La donation de 1905

Le samedi 3 juin 1905, Marie, 62 ans, et Xavier, 69 ans, font donation de leur terre et de leurs biens à leur fils Charles, célibataire, âgé de 33 ans et demi. L'acte comporte les clauses habituelles de logement, nourriture, soins de santé et des dispositions lors du décès. Et s'il advient une incompatibilité, Charles devra diviser la grande maison en deux parties pour leur procurer un logement indépendant. En plus, il doit tenir compte des énoncés suivants :

« - Il pourra, dans son contrat de mariage, faire à sa future épouse les avantages qu'il lui plaira de faire, pourvu que son hypothèque sur les dits immeubles ne prime pas celle du donateur et de son épouse.

- Il doit payer à son frère Théophile une somme de 120 piastres par versements de 25 piastres, moins le dernier qui sera de 20 piastres, dans un an de ce jour, sans intérêt.

- Il doit garder avec lui et en commun tout comme elle y est resté par le passé, sa soeur Nora, tant qu'elle voudra y rester et qu'elle ne sera pas mariée, et à l'époque de son mariage lui donner un lit garni avec couvertures doubles pour l'hiver et l'été et un set de chambre à coucher.

- En garantie, les immeubles seront hypothéqués jusqu'à concurrence de 1500 piastres²⁶. »

Charles se marie en juin 1905 avec « Georgina alias Georgianna » Pepin, de Shefford. Après deux années de cohabitation avec Xavier, Marie et leur fille Nora, le jeune couple a d'autres projets et le jeudi 28 mars 1907, Charles transmet à son beau-frère Guillaume Vallières, époux de sa soeur Amanda, ses avantages et obligations découlant de la donation de juin 1891, et déménage à Roxton Pond où il passera le reste de sa vie.

Nous avons parlé antérieurement des noces d'or de Xavier et Marie célébrées à Saint-Philippe le 9 février 1909. Elles nous ont valu ces photos exceptionnelles prises pour la circonstance:

24. En 2011, sa terre se situe entre les numéros civiques 40 et 46 du rang C. Une moitié est couverte d'une plantation d'épinettes de 25 ans, l'autre d'une jeune de 11 ans. Nous avons pu en observer le relief, il y a quelques années. Selon le propriétaire actuel, c'est une bonne terre jaune, qui se draine naturellement. Son grand-père lui avait raconté avoir déjà vu quelques croix (d'inhumation!) sur une petite butte avec un plat sur laquelle nous avons marché. Nous avons vu les fondations d'une maison existante au début du siècle, située dans le coin avant droit de la terre. La maison à deux étages avec probablement un toit « en diamant » (4 pentes identiques) avait été construite sur une source encore visible. C'était l'aqueduc de l'époque. Dans quelques années, ce terrain sera complètement redevenu une terre boisée. Le relief nord est constitué d'une grosse colline rocheuse qui fut probablement toujours boisée, d'où la nécessité d'acheter de la terre dans le canton de Ham, à l'autre extrémité de la propriété.

25. *L'Aurore*, 13 novembre 1903, p. 13.

26. Wolfe, #13 136. Minute 4922 du notaire L.-N. Bélisle de Wotton. Les donateurs ne savent signer. Théophile donnera quittance finale de cette somme aux ayants droits le 21 juillet 1917, lors du règlement de la succession. Voir Wolfe, Quittance de records, no 6408. La vente à Guillaume Vallières, Wolfe, #14 815.

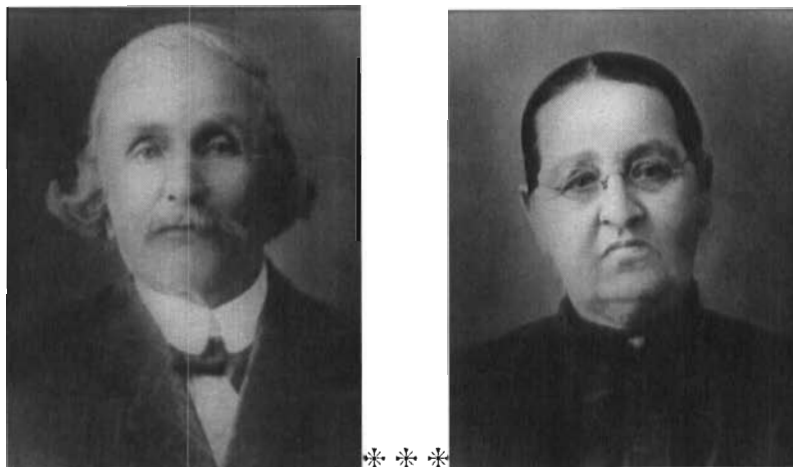


Fig. 48 – Xavier Fortier 73 ans et Marie St-Cyr 66 ans, 1909

Le décès de Marie St-Cyr et François-Xavier Fortier

Amanda et Guillaume prendront soin de Marie et Xavier pendant neuf années, soit jusqu'à leur décès respectif en 1916. Marie avait 72 ans et Xavier 79. Ils seront inhumés dans le petit cimetière protestant de la mission de Saint-Philippe :

*Marie : mercredi 5 janvier 1916

« Le sept janvier mil neuf cent seize, nous le soussigné pasteur, avons inhumé dans le cimetière protestant de St-Philippe de Chester, comté d'Arthabaska, Province de Québec, Marie Fortier, née St-Cyr, à Stanfold [Princeville], Comté d'Arthabaska le vingt neuf juin mil huit cent quarante trois; morte le cinq janvier mil neuf cent seize à Wotton, Comté de Wolfe, Province de Québec, d'hydropisie générale (péricardite). – H. Dubois, pasteur. Témoins : Amanda [Fortier] Vallières, Achille Perron. William Vallières. »

*Xavier : jeudi vingt-sept janvier 1916

« Le trente janvier mil neuf cent seize, nous le soussigné pasteur, avons inhumé dans le cimetière protestant de St-Philippe de Chester, comté d'Arthabaska, Province de Québec, le corps de François Xavier Fortier, né à St-Anselme, Comté de Dorchester, Province de Québec, le deux mars mi huit cent trente sept [réel 1836] mort à Wotton, Comté de Wolfe, province de Québec, de paralysie cérébrale le vingt-sept janvier mil neuf cent seize. – H. Dubois, pasteur. Témoins : Amanda [Fortier] Vallières, Achille Perron, William Vallières²⁷. »

C'est Amanda qui règle la succession de ses parents, en plus de celle de son époux qui décède 18 mois plus tard le mardi 3 juillet 1917.

La fermeture des opérations de la mission presbytérienne de Saint-Philippe en 1917 puis la vente de son église²⁸ en novembre 1918 amèneront la fermeture du petit cimetière local. Philius Fortier, fils de Xavier²⁹, achètera un lot dans le cimetière Sainte-Anne de Richmond appartenant

27. Documents annexés à une quittance donnée le 11 juillet 1917 à Amanda Fortier Vallières : Wolfe, Quittance des records, #6 405. Il y a dans le village de Wotton, au même moment que notre Xavier, un cordonnier qui porte exactement le même nom. À ne pas confondre.

28. *Documents*, p. 108B.

29. Sixième enfant, le quatrième survivant.

aujourd'hui à l'Église unie le jeudi 28 août 1919 et y transférera les restes de ses parents le mardi 2 septembre. Ils seront les seuls corps inhumés dans ce lot³⁰.

Les enfants de Xavier Fortier et Marie St-Cyr

Marie et Xavier se sont mariés le lundi 7 mars 1859 à Saint-Christophe-d'Arthabaska. Marie a 15 ans et 9 mois. La mère de Xavier était décédée à ce moment-là. Signent comme témoins le père de Marie, Charles St-Cyr, Isaïe Comtois « ami de l'époux » et beau-frère, car il a épousé sa sœur Olive, en 1852. Dès leur mariage, le jeune couple s'installe dans la demeure de Charles St-Cyr, père de Marie. Ils y seront encore au recensement de 1861 avec leur première fille Virginie.

Marie et Xavier auront huit enfants nés à Saint-Paul. La première, Virginie, sera baptisée à Warwick et les sept suivant à Saint-Paul dont la huitième, Amanda, dans l'église toute neuve. Deux enfants étant décédés jeunes, le couple partira avec six enfants pour Tingwick en 1875 ou 1876.

1	Virginie	08,12,1859	marraine: Céline Fortier, ép. d'Octave Dupuis (+1862) parrain: Charles St-Cyr, grand-père maternel
2	Delphine	13,08,1861	m ^{ne} : Marie Roux, grand-mère maternelle p ⁿ : Octave Dupuis, o., ép. de Céline Fortier
3	Marie	09,06,1863	m ^{ne} : Philomène St-Cyr t., sœur de la mère Marie p ⁿ : Ferdinand Fortier, ép. de Marguerite Lemieux?
4	Frs.-Xavier	19,02,1866 (+1870)	m ^{ne} : Olive Fortier t., épouse d'Isaïe Comtois p ⁿ : Isaïe Comtois, o., ép. d'Olive Fortier
5	Théophile	11,08,1868	m ^{ne} : Marguerite Lemieux, ép. de Ferdinand Fortier? p ⁿ : Théophile St-Cyr, o., ép. de Julie Vachon
6	Philiias	01,03,1870	m ^{ne} : Julie Vachon, t., ép. de Calixte St-Cyr p ⁿ : Thomas Binette, o., ép. de Philomène St-Cyr
7	Charles	29,01,1872	m ^{ne} : Eutichienne Rheault, ép. de Charles Leblond p ⁿ : Charles Leblond, ép. d'Eutichienne Rheault
8	Amanda	20,07,1874	m ^{ne} : Caroline Binette, ép. de Clovis St-Cyr p ⁿ : Pierre Fortier, non relié
9	Marie	(+7,10,1882)	methodiste, née à Tingwick, décédée à Wotton
10	Arméline	00,00,1877	methodiste, née à Tingwick
11	Emma	11,09,1878	methodiste, née à Wotton
12	M.-Louise	12,01,1881	methodiste, née à Wotton
13	Nora	10,03,1883	methodiste, née à Wotton
14	Joseph	09,10,1885	methodiste, né à Wotton (+1886)

Fig. 49 – Les enfants de Xavier Fortier et Marie St-Cyr

30. Lots achetés : 8 et 9, section E, rangée cinq. Inhumation dans le lot neuf seulement. Notification au registre : « lot 9 : disinterred remains », rien dans le lot huit. Source : la personne responsable du cimetière Sainte-Anne.

Localisation de la sépulture : par la droite, prendre le chemin de circonvolution jusqu'en haut, arrêter sur la butte la plus élevée, descendre à pied entre les pierres d'environ six rangées, se retourner et voir la pierre au sol entre les monuments portant les noms de Lemoine à gauche et Fuller à droite. Voir la pierre funéraire, fig. 61-A, p. 140.

Six autres enfants naîtront dont les suivants : Marie, Arméline en 1877, Emma, en 1878 et baptisée méthodiste le 18 avril 1879, Louisa, née le 12 janvier 1881 et baptisée le 22 janvier 1882, Nora, née le 10 mars 1883 et baptisée le 5 avril 1883 et Joseph, né en octobre et baptisé le 15 novembre 1885³¹. Sur quatorze naissances, dix enfants survivront.

Delphine



Fig. 50 – Delphine Fortier, son époux Julien Armeneau et ses cinq enfants, en 1906

Le deuxième enfant est baptisé catholique sous le nom d'« Adeline » dite Delphine. Elle épouse Julien Armeneau le premier février 1881, à l'âge de vingt ans. Julien, d'origine française, se disait du canton de Ditchfield, à l'est du lac Mégantic, comté de Beauce. Le pasteur Geoffroy aurait-il joué un grand rôle dans leur rencontre? Le mariage méthodiste a lieu chez le père Xavier en présence de « l'oncle Octave Dupuis³² ». Au temps où il était catholique, Octave avait été le parrain de Delphine. Les deux compères de 1871 sont réunis lors de ce mariage: Xavier a maintenant 45 ans et Octave 48. Le jeune couple retournera à Ditchfield où il élèvera cinq enfants, quatre garçons, et une fille³³. En avril 1885, Julien, deux autres colons et le pasteur Thomas Charbonnel reçoivent leurs lettres patentes pour un petit lot de 1 acre [0,4 ha], sur le coin sud-ouest du lot 13 du rang 2, possiblement pour une chapelle. En juillet, les « Trustees of the Presbyterian Congregation of Ditchfield » reçoivent 50 acres [20 ha] dans la partie ouest du lot 8 du rang 9. Un an plus tard, le 20

31. Les baptêmes sont inscrits à l'église méthodiste de Danville. L'endroit où sont consignés le baptême méthodiste d'Arméline ainsi que les décès de Marie, Xavier et leurs huit premiers enfants n'a pas encore été retracé. Les pasteurs étant itinérants, là où était leur port d'attache, là sont les inscriptions. Reste à trouver où!

32. Il est présenté sous ce lien de parenté, ayant épousé Célina, la grande sœur de Xavier.

33. Au mariage, le pasteur est Antoine Geoffroy. Il écrit le nom de l'époux « Hermoneauch » et l'époux signe « Hermonault ». Les lettres patentes de leur terre et le recensement de 1901 le désigne « Armoneau », nom que le couple gardera et que conservent leurs descendants dans l'Ouest canadien. Le mariage de Delphine est enregistré à Danville. Le recensement de 1901 nomme les autres enfants du couple et leur date de naissance. Voir recensement 1901, comté de Beauce, Ditchfield.

septembre 1886, Julien reçoit ses lettres pour 116 acres [47 ha], soit le lot 16 du rang 1 de Ditchfield³⁴.

Le couple déménagera en Alberta vers 1903, probablement motivé par la publicité qui en est faite dans un reportage d'un pasteur dans *L'Aurore*³⁵ et aussi par des coreligionnaires de Ditchfield qui les y ont précédés. Delphine collaborera occasionnellement à ce journal en faisant parvenir des textes dans lesquels elle manifeste sa foi évangélique, le rayonnement et le prosélytisme dont ses coreligionnaires doivent faire preuve : « J'aime à vous laisser savoir ici que quoique protestante, ma famille inspire le respect de tous les catholiques romains des alentours, [...] » Elle a même reçu un prêtre dans sa maison, contrairement à celui de Ditchfield qui n'avait jamais daigné la visiter³⁶. Nous lui devons deux lettres dans lesquelles elle raconte les difficultés qu'ont connues son père et d'autres familles à Saint-Paul entre 1873 et 1875³⁷. Au début de mars 1912, elle vient faire un voyage au Québec pour y rencontrer parents et amis, alors que Julien poursuivra seul un voyage en France pour y revoir sa parenté³⁸.



Fig. 51 - Delphine Fortier, 1936

Marie



Fig. 52 - Marie Fortier et son époux Ananie Durand, en Alberta

Troisième enfant née le 9 juin 1863, Marie fréquente l'Institut de Pointe-aux-Trembles pendant trois années, de 1875 à 1878, au moment où son père arrive à Tingwick. Elle épousera

-
34. *Liste des terrains*, Ditchfield, 1885, p. 108; 1886, p. 109. Le 13 janvier 1890, le pasteur Charbonnel reçoit en propre 46 acres de terre [18 ha], soit la demie nord du lot 35 du rang 1, p. 109.
35. Reportage au début de 1903. Le couple s'installe à un endroit dont le bureau de poste se nomme Poplar Hill Farm, à environ 26 km de Red Deer, Alberta, aujourd'hui Sylvan Lake.
36. *L'Aurore*, 15 février 1905, p. 9. Dans *L'Aurore*, 7 décembre 1906, p. 7, elle a deux versions de la Bible et s'en cherche une troisième « qui se rapproche le plus de celle du [voisin qui est] catholique. »
37. *L'Aurore*, 30 juin 1911, p. 5-6 et du 18 novembre 1921, p. 11-12. Les autres lettres sont de mai 1905, mai et décembre 1906 et janvier 1908.
38. *L'Aurore*, 8 mars 1912, p. 9. On annonce qu'un fils se prépare à la cause pastorale, mais les descendants n'ont pas trouvé de preuve de la réalisation de cet événement.

Ananie Durand, fils de Basile et Catherine Couture, le 21 avril 1879. L'époux, né à Weedon, se dit maintenant de Tingwick et ses parents sont « du township d'Arthabaska ». L'engagement est enregistré à l'Église méthodiste de Danville. Marie est la première de la famille à se marier, et à l'âge de 15 ans et 10 mois. Le père Xavier se dit cultivateur à Wotton. Le couple aura dix enfants, sept garçons dont un décédé jeune, et trois filles. Au baptême du deuxième en 1881, Ananie est inscrit sous le prénom de « Basile », du prénom de son père!

Que s'est-il passé dans la famille le jeudi 10 juillet 1884 à Saint-Camille-de-Wotton? Marie et Ananie font reconnaître leur mariage par l'Église catholique : le curé Joseph Lefebvre reçoit leur consentement, mais ne leur accorde pas la bénédiction nuptiale cette fois. Marie affirme que ses parents sont toujours de Wotton. Les deux époux signent et le témoin de la cérémonie est Joseph, le frère d'Ananie. Les deux premiers enfants de Marie auraient-ils été baptisés « catholiques³⁹ »? Le troisième l'est alors que Marie semble toujours « méthodiste »! Les cinq enfants suivants seront baptisés ou inhumés « catholiques ». Une curiosité intrigante : leur huitième enfant, Félix baptisé catholique le 28 novembre 1892, a eu comme parrain Octave Dupuis qui avait apostasié vers 1875 à Saint-Paul. Octave a-t-il été simple témoin civil de la naissance de l'enfant?

Aucun des enfants de Marie Fortier Durand n'a eu sa grand-mère maternelle Marie ou son époux Xavier comme marraine ou parrain, même s'ils n'étaient pas très éloignés les uns des autres. Probablement à cause de la religion pratiquée par leur fille. Le père Ananie assiste et signe à presque tous les baptêmes catholiques de ses enfants que nous avons pu retrouver.

Le 8 février 1886, Ananie reçoit ses lettres patentes d'une terre de 38 acres [15 ha] située sur le lot 1 du 11^e rang du canton de Ham, au moment où les pasteurs méthodistes ont déjà fait des adeptes parmi les résidents. Le recensement de 1891 nous indique que la famille est revenue à Saint-Camille et compte six enfants catholiques⁴⁰. En 1901, elle comprend neuf enfants et toute la famille est méthodiste. Elle habite toujours Saint-Camille et héberge l'oncle Octave Durand et son épouse qui sont catholiques⁴¹.

Ananie occupera aussi les lots 22, 23 et 24 du 13^e rang de Saint-Camille ainsi qu'une partie du lot 54 du 12^e rang dont il reçoit les lettres patentes le 15 août 1889⁴². Dans le 13^e rang se trouve son beau-frère Charles Fortier sur les lots 3, 4 et 5. Finalement, beaucoup de bougeotte pour Ananie et Marie. Le couple avec huit enfants déménage en 1903 à Pine Lake, près de Red Deer en Alberta.

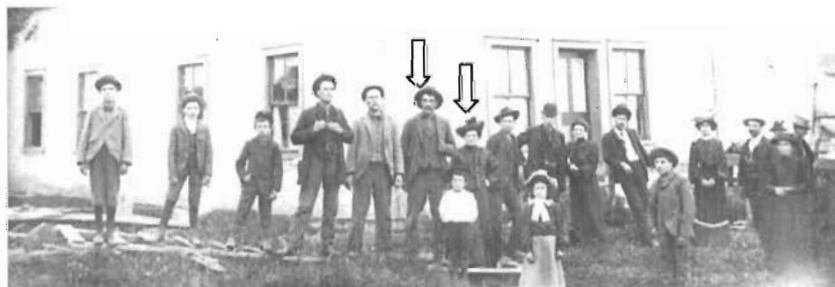


Fig. 53 – 1903. Départ de la famille Durand pour Red Lake, Alberta

39. Nous n'avons pas trouvé l'enregistrement de leur naissance et de leur baptême, de même que pour « Peter » dont nous ignorons le rang dans la famille. Tous les autres sont baptisés à Saint-Camille-de-Wotton. Le recensement de 1901 nous fait connaître deux autres enfants : Anna, 6 ans, née le 13 mai 1894 et Willis, 5 ans, né le 5 octobre 1895.

40. Ananie est nommé « Harry », il a 34 ans et Marie 27. Toute la famille est catholique.

41. Recensement de 1901, Québec, comté de Richmond, Saint-Camille, Y2, p. 12, famille 104, microfilm T-6542.

42. Dans le 13^e rang : pour Ananie, achat, Wolfe, #359; vente, #5 863. Pour Charles, achat, Wolfe, #2 398; vente #6 227.

On transporte à destination bois de construction, troupeau et chevaux par train. À l'arrivée, les plus vieux enfants prennent deux semaines pour convoyer le tout jusqu'à leur nouvelle terre. En février 1909, le couple revient au Québec visiter leur famille et leurs amis, et assister aux noces d'or des parents de l'épouse. Dès l'automne, Marie est atteinte d'une maladie très souffrante qui durera des mois et qui l'emportera. Elle est décédée le 6 mars 1911 et inhumée à Pine Lake. Huit mois après ce décès, Ananie prend épouse en la personne de Lottie White. Dix années plus tard, en octobre 1921, il convole une troisième fois avec Elizabeth Harding Staddon. Il contribue au développement de North Red Deer dont il est conseiller municipal en 1915 et 1917, et maire en 1916. Décédé d'un problème cardiaque, il est inhumé dans le cimetière public de Red Deer : « Peut-être à cause de difficultés rencontrées avec le curé de la paroisse Fr. Voisin ou parce qu'il s'était converti, il n'a pas eu de funérailles catholiques⁴³ ».

Théophile

Les trois seules mentions trouvées sur ce cinquième enfant qu'est Théophile sont en premier la donation de 1891 alors que Charles devait lui verser la somme de 120\$, puis la quittance qu'il signe le 21 juillet 1917 pour la somme déjà reçue⁴⁴, et finalement, se disant de Wotton, son mariage à la mission de Saint-Philippe le vendredi 17 juin 1899 avec Morbine Émilie Le Pape⁴⁵ de Saint-Théodore-d'Acton. Il vivra à Montréal où nous retrouvons son nom comme témoins de mariages et de décès.

Philias

Sixième enfant de Xavier et son quatrième encore vivant, Philias est né en mars 1870 à Saint-Paul; il épouse Mary Lemoine le lundi 26 octobre 1896 à Saint-Théodore-d'Acton. Il se dit « de Melbourne », l'épouse née en avril 1863 est orpheline et le pasteur est Pierre Beauchamp. Mary ainsi que ses parents Joseph Lemoine et Marie Cartier seraient parmi les premiers « convertis » au Québec par le prêtre Chiniquy selon Jules Perron⁴⁶. Nous avons trouvé au couple

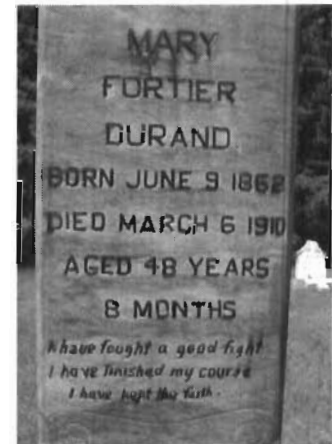


Fig. 54 – Stèle funéraire de Marie Fortier



Fig. 55 – Philias et Mary Lemoine. Enfants (g-d) Clarina, Rebecca, Drusille

43. Notre traduction. Nous avons rejoints des descendants de Marie et Ananie qui nous ont transmis des documents familiaux et des photos. *L'Aurore* publie un entrefilet le 13 mai 1910, p. 9 annonçant qu'une opération subie par Marie s'est bien déroulée. Le décès de Marie est raconté par une lettre d'Ananie lui-même publiée dans *L'Aurore* du 25 mars 1911, p. 9-10. Voir le recensement de 1911, Red Deer, District 97, township 35, p. 12.
44. Note en marge de l'acte de transfert de la donation de Charles à Guillaume Vallières. Pour connaître où était Théophile en 1917, il faudrait consulter la Quittance de records no. 6408 du comté de Wolfe.
45. Elle a enseigné dans des écoles méthodistes. C'est probablement dans ce contexte qu'elle et Théophile se sont rencontrés. Pour le parcours singulier de Morbine Émilie, voir *L'Aurore*, 14 octobre 1932, p. 4, repris essentiellement dans l'Annexe 12 – I.
46. Nous avons trouvé ceci : « La cause qui amena Joseph Lemoine père à trouver l'évangile fut celle-ci. Vers l'an 1879, le curé de Saint-Théodore en pleine chaire [pulpit], nous étions en temps d'élection, annonça que le parti libéral était le parti de l'enfer, le parti du Diable, mais que le parti conservateur était du ciel, le ciel étant bleu et que c'était marqué dans l'évangile, le curé ayant un livre devant lui. Plus de 100 hommes sortirent en disant que leur

cinq enfants entre 1897 et 1907, dont quelques-uns sont nés à Saint-Théodore-d'Acton. Au recensement de 1911, le couple fait partie de ce village où il semble y avoir une bonne communauté méthodiste stable. En septembre 1912, Philius est sur le point de vendre sa terre pour aller rejoindre ses beaux-frères Lemoine qui ont déménagé à Richmond⁴⁷. Une partie de sa descendance a pris racine à Melbourne.

Nous connaissons le rôle qu'il a joué lors du transfert des dépouilles de ses parents Marie et Xavier à Richmond en 1919. Un fait à souligner : un de ses petits-fils devenu pasteur presbytérien, est aujourd'hui retraité dans les Maritimes. Sa fille aînée Drusille, épouse de David Osborne, a été de longues années missionnaire au Nigeria où elle décède en octobre 1940⁴⁸.

L'épouse Mary meurt en 1937 à l'âge de 73 ans et Philius en 1958 à l'âge de 88 ans. Tous deux sont inhumés dans le cimetière Maple Grove à Melbourne, municipalité aujourd'hui englobée dans la ville de Richmond⁴⁹.

Charles



Fig. 56 – Charles Fortier et Georgina Pepin

Septième enfant, né en janvier 1872 à Saint-Paul, Charles prendra charge de ses parents avec la donation du 3 juin 1905. Il a 33 ans. Deux semaines plus tard, il épouse Georgina Éva Pepin, originaire de Shefford. Ils vivront avec Xavier, Marie et leur fille Nora pendant deux années. Ayant d'autres projets, Charles et Georgina transfèrent la donation le 26 mars 1907 au beau-frère Guillaume Vallières, époux d'Amanda. Il déménage à Roxton où il travaillera près de 30 ans à la Stanley Tools of Canada. Une insuffisance cardiaque l'a emporté. Nous trouvons la sépulture

curé devenait fou. Le lendemain, Joseph Lemoine père alla au presbytère et demanda au curé de lui montrer où ce qu'il avait dit était marqué dans l'évangile. Le père Lemoine, après quelques discussions, sans pouvoir avoir aucune satisfaction, lui dit : "vous perdez la boule, de parler de même". De là, le père Lemoine se rendit chez un vieux pasteur anglican Wartel d'Acton où il se procura une bible française qu'il lisa [sic] premièrement dans la grange au fanil avec d'autres. » - Lettre de M^r G.O. Malboeuf à M^{me} Blanche Smithers, mère de John Fortier.

47. *L'Aurore*, 6 septembre 1912, p. 9.

48. Sa notice nécrologique accompagnée d'une photo fera toute la première page de l'édition de *L'Aurore* du 22 novembre 1940. Drusille est décédée d'une pneumonie à l'âge de 43 ans.

49. Mary est née le 27 avril 1864 à Ware, au Massachusetts, États-Unis, alors que son monument à Melbourne indique l'année 1863.

du couple dans le petit cimetière de l'Église baptiste le long de la rue Principale à Roxton Falls, près de Granby. Charles décède en 1936 et Georgina en 1939⁵⁰. Le couple n'a pas eu d'enfant.

Amanda

Huitième et dernier enfant de Xavier, baptisée à Saint-Paul en juillet 1874, Amanda épousera Guillaume alias William Vallières vers 1893. Ce dernier était né à Sainte-Cécile, comté de Beauce, d'un père protestant et d'une mère catholique. Le couple ira probablement rejoindre Delphine et Julien Armeneau dans le canton de Ditchfield où les deux familles sont recensées en 1901, Delphine avec ses cinq enfants allant de 19 à 9 ans, et Amanda avec quatre enfants de 6 ans à 2 mois. Habitent également avec Amanda et Guillaume le père de ce dernier, Antoine, veuf et âgé de 65 ans.

L'Aurore des années 1899 à 1903 mentionne régulièrement la communauté presbytérienne de Ditchfield, à Lac-Mégantic, probablement à cause des nombreux communiqués envoyés par le pasteur J.E. Rey. Le père de Guillaume décède au début d'octobre 1904 à Ditchfield. Guillaume y prononce une petite allocution lors de la fin des classes le 2 novembre 1905⁵¹. Le couple revient à Wotton avec leurs six enfants où naîtront trois autres rejetons. Au moment de l'acceptation de la donation en 1907, Guillaume est « cultivateur dans le canton de Wotton et ci-devant du canton de Ditchfield, district de Beauce ». Nora quitte la maison cette année-là. C'est à Wotton que Guillaume « contracta au travail la maladie qui devait l'emporter⁵² ».

Le samedi 13 septembre 1913, c'est le mariage de leur fille aînée Julie avec Simon Demers⁵³. En janvier 1916, ce sont les décès à trois semaines d'intervalle des parents Marie St-Cyr et Xavier Fortier. Guillaume sent le besoin de faire son testament en juin, laissant à son épouse Amanda tous ses biens⁵⁴. Un an plus tard, le mardi 3 juillet 1917, à l'âge de 48 ans et 9 mois, c'est le décès de Guillaume à Montréal⁵⁵. Il laisse Amanda 43 ans et neuf enfants allant de 21 à 6 ans. Guillaume est cité comme fréquentant la mission de Saint-Philippe dans le texte *La revanche*.

N'y a-t-il plus de relève sur la terre de Wotton? À un moment donné, Amanda la vend à Eugène Brunelle qui la lui rétrocède en juillet 1923. C'est ce qui la fait revenir momentanément de Cedardale, Ontario, où elle habite. Elle rédige son testament le 3 juillet, nomme ses deux gendres journaliers à Asbestos, soit Béliveau⁵⁶ et Demers, comme exécuteurs testamentaires et le 16, elle

50. Le monument funéraire affiche « Georgina ». La licence de mariage date du mardi 20 juin 1905, leur contrat de mariage reçu devant notaire le mercredi 21 juin. L'épouse « Georgina alias Georgianna » intervient dans le contrat transférant la donation le 28 mars 1907, en renonciation de ses privilèges reçus lors de son contrat de mariage. Source : contrat de 1907, Wolfe, #14 815 et notes en marge du document. Pour sa nécrologie, *L'Aurore*, 22 mai 1936, p. 6. Voir la notice nécrologique de Charles Fortier, Annexe 12 - J.

Dans le recensement de Saint-Camille-de-Wotton de 1891, la famille no 81 a comme chef un autre Charles Fortier 28 ans et son épouse Georgina 27 ans. Ils ont cinq enfants de 9 à 3 ans et toute la famille est catholique. Ce ne peut être notre Charles âgé à cette date de 19 ans.

51. *L'Aurore*, 17 novembre 1905, p. 6. Guillaume utilisera à l'avenir son prénom « anglicisé » soit William. À son décès, Amanda parlera de « William G. Vallières ».

52. *L'Aurore*, 13 juillet 1919, p. 9.

53. Mariage méthodiste inscrit à Marbleton. Simon est orphelin, sa mère étant décédée en 1910 et son père en 1911. Les deux sont inhumés dans le cimetière Maple Grove de Melbourne.

54. Wolfe, # 23 770. Dans son testament, cette clause que reprendra aussi Amanda : « J'exclus de ma succession tous mes autres héritiers pour des raisons à moi connues ». Le décès de Guillaume, survenu à Montréal, est enregistré à Danville.

55. *L'Aurore*, 13 juillet 1917, p. 9.

56. Wilfrid Béliveau épouse Anna Vallières le 28 mai 1917, à Wotton. Le mariage est célébré par le pasteur Arthur Delporte. Le couple aura six enfants. Wilfrid travaillera 38 ans à la mine Johns Manville d'Asbestos. Voir *L'Aurore*, août-septembre 1967, p. 8.

revend la terre à Joseph Dion « avec toutes les récoltes ». Depuis cette date, la terre du rang C est demeurée jusqu'à aujourd'hui dans la famille Dion.

Deux années plus tard, le mercredi 21 octobre 1925, Amanda décède à l'âge de 51 ans. Ses gendres sont devenus cultivateurs, Demers à Melbourne et Béliveau à Asbestos. Nous apprenons à cette occasion la liste des enfants vivants d'Amanda et leur conjoint quand c'est le cas : Julie et Simon Demers, Lydie et Louis Vallotton, Anna et Wilfrid Béliveau, Rosalie et Louis Charpiot, Nora et Gordon Greensfield, puis Daniel, majeur soit 21 ans, Rebecca 18, Roland 16 et Calvin 14⁵⁷.

Arméline



Fig. 57 – Arméline Fortier, à Hyde Park, Vermont

Dixième enfant, Arméline est née à Tingwick en 1877, après que Xavier dut quitter Saint-Philippe sous la pression du milieu. Elle a eu deux conjoints et trois enfants. Elle a vécu à Hyde Park, dans le Vermont et la descendance de Xavier semble avoir perdu sa trace. Nous lui devons une narration inestimable de ses souvenirs à propos des événements survenus entre 1873 et 1875 à Saint-Paul. Ils recourent ceux de sa grande sœur Delphine⁵⁸.

Emma

Onzième enfant, née en septembre 1878 à Wotton, Emma épouse Louis Farrell le 3 novembre 1903, d'origine française et catholique. Deux jours après la célébration, il envoie au curé Brossard de Wotton la lettre suivante :

« [...], vous savez depuis longtemps que je branle dans le manche. Quant au [*sic*] raisons qui me font agir ainsi, je n'ai pas à vous les énoncer en détail : vous les connaissez mieux que moi.[...]. Les malveillants ne manqueront pas de faire remarquer la coïncidence entre mon mariage et ma démission [du catholicisme]. J'avais bien prévu l'objection, et pour la réfuter d'avance, j'ai retardé la présente déclaration jusqu'au lendemain de mon mariage.

57. Le testament d'Amanda : Wolfe, #32 432. La vente à Joseph Dion : Wolfe, #30 496. La déclaration de décès d'Amanda : Wolfe, #32 433. Le 30 juin 1933, la succession devra reprendre la terre vendue à Joseph Dion : Wolfe, #38 536. Demers est maintenant « postillon » et Béliveau est rendu au village d'Asbestos. L'avant-dernier enfant d'Amanda, Roland, né en 1909, est inscrit au recensement de 1911 du canton de Wotton, sous « Théophilmont ». Il ne figure plus dans la liste des enfants au décès du père en 1917. Il y a aujourd'hui trois villes qui portent le nom de « Cedardale » en Ontario.

58. Annexe 4 , Document 3.

Ma nouvelle famille savait que je n'étais plus catholique de cœur ni de conviction, mais elle n'en savait pas plus long. Elle se réjouit aujourd'hui de me voir partager sa foi évangélique fondée sur la Parole de Dieu seule.

Veuillez agréer [sic], Monsieur le Curé, l'hommage des sentiments respectueux avec lesquels j'ai l'honneur d'être,

Votre très humble serviteur⁵⁹. »

Deux mois plus tard, une semaine après la fête de Noël 1903, le communiqué à *L'Aurore* indique : «[...] à Wotton, où nous avons la joie de voir s'approcher, pour la première fois de la sainte table, M. Louis Farrell, converti depuis quelques mois du romanisme à l'Évangile de Jésus-Christ⁶⁰». Louis est cité dans le texte *La revanche* comme fréquentant la mission de Saint-Philippe, probablement au tout début de son mariage⁶¹. Nous lui connaissons deux enfants.



Fig. 58 -
Emma Fortier

Louisa

Douzième enfant, née le 12 janvier 1881 à Wotton, Louisa épouse un voisin Robert Barr le 27 décembre 1889. Nous lui connaissons cinq enfants; ils s'établiront dans la région de Richmond et Melbourne⁶². La famille Barr était venue s'installer près de la famille Fortier au moment du départ des familles Roy et St-Cyr pour le Rang de la Montagne.



Fig. 59 - Louisa et Robert Barr, 1903

Nora



Fig. 60 - Nora Fortier et son époux Louis Dubuc



Fig. 61 – Nora Fortier

59. *L'Aurore*, 13 novembre 1903, p. 6. Les témoins sont le pasteur Louis Martin, Charles et Xavier Fortier. Seize mois plus tard, en mars 1905, il envoie une lettre à l'Éditeur de *L'Aurore*, publiée le 10 mars, p. 10-11, dans laquelle il reprend certains des arguments invoqués par les abjureurs pour expliquer l'adhésion à leur nouvelle confession.

60. *L'Aurore*, 29 janvier 1904, p. 6. Communiqué daté du 20 janvier. L'événement se passe à Wotton.

61. *L'Aurore*, 3 août 1906, rapporte le décès d'une Nora Farrell, âgée de trois mois, survenu à Montréal le 27 juillet 1906, sans identifier les parents. Serait-ce leur troisième enfant? Emma décède à Sherbrooke en mars 1946. Nous n'avons pas trouvé de mention du couple dans des fêtes ou mariages dans la famille.

62. Les mariages méthodistes de Emma et Louisa sont inscrits à Danville. Nous n'avons pas cherché leur descendance.

Treizième enfant, née le 10 mars 1883 à Wotton et baptisée méthodiste⁶³, Nora a 22 ans lors de la donation de son père Xavier à son fils Charles en 1905. Est-ce que la situation s'est aigrie avec la venue de la nouvelle épouse Georgina Pepin ? Nous retrouvons Nora à Saint-Paul-de-Chester. Est-elle à la mission protestante? dans une famille St-Cyr ou Fortier catholique? A-t-elle abjuré à ce moment-là? Elle a sûrement rencontré le curé de la paroisse Charles.-É. Mailhot qui connaissait les événements survenus entre 1870-75 et le rôle de son père Xavier. Lors de son mariage catholique le lundi 8 juillet 1907 à Saint-Christophe-d'Arthabaska, elle se dit de Saint-Paul où il y a dispense [exceptionnelle !] des trois bans en sa faveur. Est-ce pour ne rien raviver? Elle épouse Marcellin dit « Louis » Dubuc d'Arthabaska. Ses deux premiers enfants, Pauline et Henry, seront baptisés catholiques à cet endroit. Nous ne pensons pas qu'ils ont gardé cette confession religieuse. Le troisième enfant, Vernon, est baptisé méthodiste puis à l'âge de 23 ans redevient catholique en vue de son prochain mariage. La quatrième est baptisée méthodiste et inscrite à Richmond. Chez les descendants de Nora, la foi religieuse sera partagée entre méthodistes et catholiques. Louis décède en 1962 à 78 ans et Nora en 1978 à 95 ans. Tous deux sont inhumés dans le « Windsor Cemetery », face au gros cimetière catholique de Windsor.

Joseph

Quatorzième et dernier enfant, Joseph est baptisé méthodiste le 15 novembre 1885. Les parents sont les témoins de son baptême. Joseph décède jeune, selon un témoignage familial.



Si nous tentons un portrait d'ensemble, des dix enfants vivants de Marie et Xavier, la troisième, Marie fait défection à la famille en faisant un mariage catholique et en demeurant fidèle à cette confession pour un temps. Nous ne trouvons pas trace d'elle dans les informations sur la famille Fortier, excepté lorsqu'elle déménage en Alberta où sa famille redevient protestante. La dernière fille, Nora, baptisée méthodiste, fait une incursion dans le catholicisme pendant au moins quatre ans au moment de son mariage pour revenir ensuite à sa confession première, nous semble-t-il.

Des conjoints des filles Fortier : les Durand (Marie), Vallières (Amanda), Barr (Louisa) et Farrell (Emma) et de leurs enfants mariés avec des Demers, Béliveau, ainsi qu'un allié Joseph St-Cyr seront mentionnés dans *La revanche* comme étant membres de la mission protestante de Saint-Philippe.

La très grande majorité des enfants et petits-enfants recensés de Marie St-Cyr et Xavier Fortier se sont anglicisés au contact de leurs nouveaux époux ou coreligionnaires et des milieux anglophones de Richmond, Melbourne, Danville et Montréal.

Des petits-enfants de Xavier et Marie, plusieurs ont participé activement dans leur milieu au rayonnement de leur confession. Gérald, fils de Philiat, a été impliqué avec des Perron, des Blouin et des Béliveau notamment dans le regroupement des protestants francophones de Richmond et Melbourne. Ils obtiendront un culte en français pour eux en 1919 et la mise sur pied de l'Église des

63. Le témoin à sa naissance fut un Joseph St-Cyr, qui sera un des membres de la communauté protestante de Saint-Philippe. Impossible de le relier avec certitude à une famille. Avait-il des liens avec les St-Cyr du Rang de la Montagne? Un fils de Moïse et Odélie Levasseur?

Cantons-de-l'Est pour les francophones protestants. Elle sera située à Melbourne, mais desservira aussi les environs. Cette église regroupera religieusement et socialement des descendants de Saint-Philippe, Wotton et Ham-Nord vivant dans la région. Ils seront tous engagés dans les diverses activités de leur église et *L'Aurore* en parlera assez régulièrement jusque dans les années soixante-dix. Un fils de Gérald sera pasteur presbytérien. Drusille Fortier, fille aînée de Philiass, qui avait fréquenté l'Institut méthodiste et enseigné un temps à l'Institut de Pointe-aux-Trembles⁶⁴, sera missionnaire pendant près de vingt ans au Nigeria, où elle décèdera le 11 octobre 1940. Lydie Vallières, fille d'Amanda, travaillera en 1922 à la tenue de livres au service du Canadien Pacifique à Montréal, où elle rencontrera son futur époux, Louis Vallotton. Ils demeureront à Montréal. Toute sa vie, Lydie et son époux soutiendront les activités de l'église unie Saint-Jean dans la métropole⁶⁵. Elle décède en mai 1993, à l'âge de 96 ans. Les Perron vivant également à Montréal se joindront aussi à cette église et y seront très actifs.

Wilfrid et Arthur [fils] Perron accorderont leur soutien indéfectible à l'Institut de Pointe-aux-Trembles, participant à de nombreux comités, assumant des présidences, actifs dans les collectes de fonds en plus d'y contribuer eux-mêmes. *L'Aurore* mentionnera régulièrement leur contribution dans les rapports sur les activités de l'Institut⁶⁶.

Xavier Fortier, ses frères et sœurs

Quatre des huit enfants d'Isaac Fortier et Catherine Beaudoin viennent s'établir à Saint-Paul. Ce sont Olive (Isaïe Comtois père), Louis (Margaret Finlay, Adèle Samson), Céline (Octave Dupuis) et Xavier (Marie St-Cyr). De ces quatre enfants, seule Olive Fortier a été témoin des soubresauts du transfert de la chapelle, de l'apostasie de son frère Xavier dernier né de la famille, de son départ pour Wotton, du support qu'il a donné à la mission méthodiste de Saint-Philippe et de son inhumation ainsi que celle de son épouse Marie à ce dernier endroit. Sans parler des gestes de son beau-frère Octave Dupuis.

Olive Fortier et Isaïe Comtois

Olive, cinquième enfant d'Isaac et Catherine Beaudoin, épouse Isaïe Comtois en 1852 à Plessisville. Le couple arrive à Saint-Paul en 1865 et s'installe près d'Isaïe, frère d'Israël. Plustard, ils déménageront à Ham-Nord et seront les ancêtres des Comtois de cette municipalité⁶⁷. Nous leur connaissons huit enfants dont les trois premiers sont nés à Saint-Paul : Joseph, Louise (Georges Morin), Isaïe fils (Philomène Rheault, Euphémie Tessier), Odile (Ludger Dufresne), Olive (Stanislas Paquet fils), Pierre (Emma Proulx, Léonie Carrier), Céline, Anna (Georges Lehouillier). Isaïe, né vers 1826 à Saint-Cuthbert décède en 1889, tandis qu'Olive, née en 1826 à Saint-Henri-de-Lauzon, décède à Ham-Nord à l'âge de 90 ans le 8 avril 1917.

64. *L'Aurore*, 25 octobre 1940, p. 4.

65. On a organisé une belle fête à l'église Saint-Jean pour marquer les 25 années d'engagement du couple dans les œuvres de la paroisse et souligner ses prochaines noces d'argent, *L'Aurore*, 15 juin 1947, p. 8.

66. Le pasteur John Fortier nous soulignera que l'amitié entre les membres de Richmond-Melbourne et ceux de l'église Saint-Jean avec leurs pasteurs a contribué à la mention assez régulière dans *L'Aurore*, des activités, engagements, et événements familiaux touchant les Fortier, Perron et Blouin.

67. Vézina, p. 392-94.

Louis Fortier et Margaret Finlay

Louis et Margaret, mariés à Warwick en 1859, auront sept enfants baptisés à Saint-Paul. Margaret décède le 29 décembre 1871 à Saint-Paul à l'âge de 35 ans, des suites de son huitième accouchement. Louis épousera Adèle Samson le 24 septembre 1878 à Saint-Paul avec qui il aura un autre enfant.

Céline Fortier et Octave Dupuis

Céline, la huitième de la famille Fortier, est probablement la plus mal placée dans toute cette saga : son époux Octave Dupuis et son frère cadet Xavier, sont les deux « apostats » identifiés publiquement dans les événements de Saint-Paul de 1873. Elle résistera aux pressions certainement exercées par son époux, son beau-frère Jean-Baptiste et son frère Xavier pour se joindre à la même confession qu'eux, d'autant plus que sa belle-sœur Hermine Lavigne, sa cadette de quatorze ans, se convertit vers 1892 au méthodisme. Céline décède à l'âge de 66 ans en mars 1900, à Notre-Dame-de-Ham, canton de Ham-Nord, où elle est inhumée dans le premier cimetière de cette paroisse.

Xavier Fortier et sa belle-famille

Marie St-Cyr, épouse de Xavier Fortier, était la troisième d'une famille de dix enfants dont les parents sont Charles Deshaies dit St-Cyr et Marie Leroux. À une exception près, les enfants survivants de Charles et Marie passeront leur vie à Saint-Paul, Ham-Nord et Notre-Dame-de-Ham : Calixte (Julie Vachon), Philomène (Thomas Binette), Clovis (Caroline Binette), Théophile (Céline Grenier). Ce dernier couple, après avoir eu leurs huit enfants à Saint-Paul s'en ira à Coaticook en 1894 où ses descendants prendront souche. Puis suivront Clarisse St-Cyr (Achille Grenier) et Charles St-Cyr fils (Lucie Lamontagne).

Pendant cinquante ans, la mémoire des turbulences qui ont marqué la période 1871-1883, la présence de la mission protestante à Saint-Philippe au début du siècle et les visites intermittentes à cet endroit de Marie et Xavier rappelleront à la parenté et à la communauté la division religieuse qui s'est produite dans leurs familles respectives.

*



Fig. 61 A - Pierre funéraire de Marie et Xavier. Cim. Sainte-Anne, Richmond. (Voir la note 30, p.129)

B - Octave Dupuis et sa famille

En 1855, la famille de Moïse Dupuis est installée sur le lot 9 du 10^e rang de Saint-Paul¹, à l'endroit appelé « le carré Saint-Philippe ». Originaire de Saint-Jacques-de-l'Achigan, elle est passée par Sainte-Marie-de-Beauce puis Princeville avant d'aboutir dans le 10^e rang. La famille compte 10 enfants allant de 24 à 5 ans.

Au mois d'août de cette année-là, le deuxième enfant de la famille, Octave, épouse Céline Fortier, huitième enfant d'Isaac et Catherine Beaudoin. Céline a avec elle son frère François-Xavier, neuvième de sa famille, dont elle prend soin depuis que leur mère est décédée il y a bien longtemps. Octave a 23 ans, Céline 22 et Xavier 19². C'est dire qu'au moment où commencent les pétitions en vue d'obtenir une première chapelle, Octave et Xavier cohabitent³, et cette situation durera jusqu'au mariage de ce dernier en 1859. Voilà qui explique probablement leur cheminement et leur complicité future. Octave et Céline auront à leur tour dix enfants dont quatre décéderont en bas âge, respectivement en 1860, 1864, 1867 et 1869

La naissance des enfants.

Pendant que Moïse gère son lot au cœur du carré Saint-Philippe, la jeune famille d'Octave grandit. La menace d'apostasie de 1871 dont nous reparlerons n'empêchera pas Octave et son beau-frère Xavier de faire baptiser catholique leur dernier enfant en 1874 : Hélène Dupuis le 26 août 1874 à Saint-Patrice-de-Tingwick et Amanda Fortier le 21 juillet 1874 à Saint-Paul. L'apostasie formelle aura probablement lieu peu après.

1	Séraphine	09,05,1856 (+1860)	marraine: Louise Mercier ép., grand-mère paternelle. parrain: Moïse Dupuis, grand-père paternel.
2	Narcisse	28,08,1857 (+1867)	m ^{nc} : Louise Dupuis, ép., soeur aînée d'Octave. p ⁿ : Alphée Courtois, ép. de la marraine.
3	Herméline	13,06,1859	m ^{nc} : Luce Dupuis, soeur d'Octave, ép. de Léon Leblanc. p ⁿ : Pierre Binet, ép. de Caroline Lehouillier.
4	Céline	26,09,1860 (+1864)	m ^{nc} : Caroline Lehouillier, ép. de Pierre Binet. p ⁿ : Xavier Fortier, frère de Céline Fortier, beau-frère d'Octave.
5	Olive	28,07,1863	m ^{nc} : M. Olive Fortier, soeur de Céline, ép. d'Isaïe Comtois. p ⁿ : Léon Leblanc, ép. de Luce Dupuis, beau-frère d'Octave.
6	Adeline	23,06,1865	m ^{nc} : Adeline Lemieux, ép. du parrain. p ⁿ : Moïse Dupuis (fils), ép. de la marraine, et frère d'Octave.
7	Clarisse "Clara"	12,07,1867	m ^{nc} : Clarisse Garon, ép. de Pierre Fortier. p ⁿ : Jean-Baptiste Dupuis.
8	Marie "Mary"	01,05,1869	m ^{nc} : « Égérie » [Eugénie] Champoux, 1 ^{ère} ép. de Jean-B. Dupuis. p ⁿ : Pierre Fortier, ép. de Clarisse Garon.
9	Joseph	01,10,1870	m ^{nc} : Hermine Lavigne, 2 ^e ép. de Jean-Baptiste Dupuis. p ⁿ : Pierre Binette (fils!).
10	Hélène	24,08,1874	m ^{nc} : Herméline Lavigne, épouse de Jean-Baptiste Dupuis. p ⁿ : Joseph "Contois", [fils de Louise Dupuis "Courtois"?]

Fig. 62 — Les enfants d'Octave Dupuis et Céline Fortier

1. Le lot originare 9 sera subdivisé vers 1883 en quatre lots : 341, 342, 343, 344 du 10^e rang.
2. Octave a neuf mois de plus que Céline alors que le recensement de 1861 donne 27 ans à Octave et 29 à Céline.
3. Arméline Fortier, fille de Xavier, lettre du 18 janvier 1955, Annexe 4, Document 3.

Au recensement de 1861, le père Moïse Dupuis a déjà trois enfants mariés : en 1855, Octave et Céline Fortier sont sur le lot 7 du 11^e rang et possèdent une partie du lot 7 du 10^e rang; en 1857, Louise et son mari Alphée Courtois sont établis sur le lot 18 du 10^e rang de l'autre côté du rang Craig Nord; en 1858, Luce et Léon Leblanc résident depuis peu dans le canton de Tingwick. Cinq enfants demeurent à la maison : Philomène 21 ans, Moïse fils 18, Jean-Baptiste 15, Élie 13 et Odélie 10. Deux enfants non identifiés sont absents : ce sont Joseph⁴ et Charles⁵.

Quelques transactions foncières.

Dans les années 1860, nombreux sont les colons qui transigent sur des parcelles de lots. Tout bouge, et toute la famille Dupuis, le père Moïse en tête, achète et revend.

En 1860, Octave habite une partie du lot 6 du 10^e rang qu'il partage en « squatter » avec Pierre Binette fils et Joseph Leclerc. En 1861, il sera sur le lot 7 du 11^e rang. En 1864, Octave et Jean-Baptiste Bissonnette se portent garants des sommes d'argent qui seront manipulées par le notaire George-Éphrem Jacques, nouveau secrétaire-trésorier de la municipalité, en hypothéquant la demie sud du lot 7 du 10^e rang qu'il possède également. En février 1866, Octave acquiert par vente du shérif une partie du lot 3 du 10^e rang ayant 3 arpents de façade [175 m], ancienne propriété de Pierre Lambert reprise pour 7,88\$ de taxes impayées⁶.

Octave s'associe en février 1867, avec Pierre Binette fils et Joseph Leclerc, pour acheter le demi lot nord du lot 6 du 10^e rang occupé jusqu'à maintenant à titre de « squatters » et ils se le partagent selon leur partie occupée⁷. Le même mois, Octave achète d'Ambroise Luneau, cultivateur de Saint-Norbert, la demie nord-ouest du lot 1 du 10^e rang, avec maison et dépendances. Il se trouve alors voisin de Gabriel Grenier au sud et en face de son beau-frère Xavier Fortier. En juillet, il revend sa part de l'acquisition d'Ambroise Luneau à Pierre Binette fils. Ce dernier vendra aussitôt sa partie du lot 5 du 11^e rang ayant trois arpents de façade [175 m] à Calixte St-Cyr, frère aîné de Marie, l'épouse de Xavier Fortier. Toujours le même mois, Octave en profite pour faire son testament : il a 34 ans, sa légataire sera son épouse Céline Fortier et les témoins à la signature sont Pierre Binette fils et Pantaléon Béliveau.

La famille de Charles Leblond qui arrive de Plessisville achètera d'Octave en octobre 1869 les droits qu'il possède sur le quart nord-ouest du lot 1 du 10^e rang (lots 306 et 307) ainsi que les prétentions qu'il peut avoir sur la demie sud-est du lot 2 du même rang acquis de Xavier Fortier en 1865 (lots 308 et 309)⁸. Le 24 mars 1870, Octave recevra ses lettres patentes pour les 100 acres du lot 7 du 11^e rang [40 ha].

Et le rythme de vie se poursuivra les années subséquentes.

-
4. Son nom figure dans une mention familiale. Il serait un des deux absents mentionnés au recensement. Pour s'absenter, il devait être assez autonome et peut-être était-il le premier parti vers les États-Unis lors de la guerre de Sécession américaine, 1861-1865! Son nom figure dans une petite généalogie familiale, sans aucune indication. Nous le situons comme troisième enfant de la famille, juste après Octave.
 5. Charles est présent au mariage de son frère Octave en 1855. La deuxième et dernière mention se situe à un mariage et à des funérailles à Warwick le 4 juin 1858. Une note d'archives familiales dit qu'il participa avec Jean-Baptiste à la guerre de Sécession. En 1861, il aurait eu 26 ans. Pour être demeuré plus longtemps à Saint-Paul, nous le situons comme quatrième enfant, juste après Joseph.
 6. Un simple acte notarié de transaction immobilière coûte à ce moment 1,50\$, voir Jacques.
 7. Arth. #5 282. Octave a le lot 328, P. Binette les lots 326 et 327 et J. Leclerc une lisière d'un demi arpent de front [29 m].
 8. Arth., #19 890. Cette famille a encore des descendants dans la région.

Le jeune frère d'Octave, Jean-Baptiste, a vu sa jeune épouse Eugénie Champoux mourir le 1^{er} janvier 1870 des suites de l'accouchement de son troisième enfant. Jean-Baptiste se remariera sept mois plus tard avec Hermine Lavigne le mardi 2 août 1870.

Octave Dupuis a signé au cours des années soixante, cinq pétitions présentées à l'évêché : celle demandant l'érection canonique de la paroisse en janvier 1861, celle de septembre 1863 demandant de reconstruire à neuf la chapelle, celle de septembre 1866 demandant d'agrandir le cimetière de la première chapelle, celle de juillet 1869 demandant encore de tout reconstruire à neuf et celle du mois d'août 1869 réagissant fortement au procès-verbal du curé Ph.-H. Suzor recommandant certaines réparations à la chapelle et éventuellement son transfert sur le chemin Craig. Octave est donc bien au fait du dossier.

L'année 1871 dans la vie d'Octave

En avril 1871, c'est le recensement décennal. Octave et sa famille ne sont pas à Saint-Paul. Nous les retrouverons au baptême de Joseph le 27 août, dix mois après sa naissance aux États-Unis. Le père Moïse aussi est absent lors du recensement et son épouse Louise est au presbytère comme servante! Octave serait allé aux États-Unis gagner quelques sous, son petit troupeau de vaches étant insuffisant pour faire vivre la famille : « Je me rappelle un peu qu'une fois mon père nous avait dit qu'il était né aux États et Octave a travaillé dans des manufactures pour se gagner un peu d'argent. Son petit troupeau de vaches ne fournissait pas assez pour faire vivre toute la famille. Il a peut-être trouvé dur ce travail, il a abandonné et est revenu chez lui à St-Paul⁹. »

À l'été, Octave et Céлина ont respectivement 39 et 38 ans et cinq enfants survivants sur neuf naissances : Herméline, l'aînée âgée de 12 ans, Olive 8, Adeline 6, Marie 2 et Joseph 1. Puis, fin septembre-début octobre, lors de l'assemblée tumultueuse présidée par M^{er} Laflèche, leur papa et leur oncle Xavier auraient annoncé leur intention d'apostasier! Si tels étaient leurs propos, quelle atmosphère dans la maison et lors des rencontres familiales!

Octave et sa femme Céлина sont parrain-marraine d'Isaac, fils de Pierre Fortier et Clarice Garon en 1861 et aussi d'Anabéla, fille de Moïse Dupuis fils et Adeline Lemieux. Octave est parrain avec Flore Courtois de Joseph, fils de son beau-frère Alphée Courtois et de sa sœur aînée Louise en 1859 ; avec Rose Delima Drouin de Charles, fils de Pierre Binette et Caroline Houlier [Lehouillier] en 1860 ; avec Marie Roux [Leroux] d'Adéline, premier enfant de Xavier Fortier et Marie St-Cyr en 1861 ; avec Caroline Lallier d'Alvine, fille de Georges Grenier et Léonore Grégoire en 1862 ; avec Clarisse Garon de Louis Napoléon, fils de son beau-frère Louis et Marguerite Finlay en 1866 ; avec Aurélie Houlier [Lehouillier] d'Octave, fils de Pierre Binette et Émilie Gosselin en avril 1868 ; avec Aurélie Champoux d'Eugénie, fille de son frère Jean-Baptiste et de sa première épouse Eugénie Champoux en octobre 1868 ; et rappelons que, méthodiste reconnu, il est parrain avec Marie Berger en 1892, de Félix Alexandre, fils d'Ananie Durand et Marie Fortier, cette dernière étant le troisième enfant de Xavier et Marie St-Cyr.

Céлина Fortier¹⁰ est marraine en 1859 avec le grand-père Charles St-Cyr, de Virginie, premier enfant de Xavier Fortier et Marie St-Cyr ; avec Charles Finlay, de Charles, fils de son frère Louis et Marguerite Finlay en 1864 ; avec Hubert Ruel, de Céлина fille d'Isaïe Comtois et de sa sœur aînée Olive Fortier en 1865 ; avec son beau-frère Moïse Dupuis [probablement le fils, 33 ans], d'Hélène

9. Madeleine Dupuis, dernière enfant de Joseph, petite fille d'Octave, correspondance.

10. À Saint-Paul, en 1880, il y a une autre Céлина Fortier, fille de Pierre et Clarisse Garon, qui est aussi marraine à l'occasion.

onzième enfant d'Alphée Courtois et de sa belle-sœur Louise Dupuis en mars 1875 ; avec Amédée Lavigne en février 1884 de Zéphirine, onzième enfant de Jean-Baptiste Dupuis dont le huitième avec sa deuxième épouse Hermine Lavigne.

Le père Moïse maintenant âgé de 62 ans fait donation de ses biens à son garçon le plus vieux, Octave, le 11 avril 1872 : il remettra à Octave les sommes d'argent qui lui sont dues en retour du gîte, nourriture, soins et autres services pour lui et son épouse. Puis, six semaines plus tard, Octave achète de Léandre Lavigne quatre arpents de front [234 m] du lot 2 du 10^e rang qu'il revendra à son père Moïse le 5 mai 1873.

Ce serait peu après le baptême de son dixième enfant et le sixième survivant, Hélène, en août 1874, que l'apostasie d'Octave aurait eu lieu. Le 26 octobre 1876, Octave achète de son beau-frère Louis Fortier la partie frontale du lot 2 du 9^e rang du canton de Tingwick, tout en gardant le 100 arpents [34 ha] du lot 7 du 11^e rang de Saint-Paul et la partie du lot 6 du 10^e rang qu'il hypothéquera en mai 1877¹¹. Il y a une possibilité que ce déménagement coïncide avec le départ de quelques familles devenues protestantes de Saint-Paul, dont son beau-frère Xavier qui va s'installer à Tingwick lui aussi.

Le nouvel emplacement de la famille d'Octave relève toujours de la paroisse de Saint-Paul et c'est là que sa fille aînée Herméline, dix-sept ans et demi épouse Romuald Paradis le lundi 30 avril 1877. Octave assiste à la célébration¹². Trois années plus tard, le 30 mars 1880, Octave vend la terre de Saint-Rémi à son nouveau gendre et le jeune couple y aura ses sept derniers enfants sur neuf. C'est Romuald qui obtiendra la lettre patente de ce lot de 100 acres le 14 janvier 1887 [40 ha]. Au recensement de 1881, la famille d'Octave est toujours à Saint-Paul, mais pas pour longtemps : le dimanche 20 février 1881, Octave vend à Antoine Geoffroy pasteur méthodiste demeurant dans le canton de Kingsey tout son roulant, sa terre du lot 7 du 11^e de Saint-Paul (lots 410 et 411) et sa partie du lot 6 du 10^e rang (lot 328) avec animaux et autres effets¹³.

L'achat d'un bien foncier montre la volonté d'un pasteur méthodiste de s'établir à Saint-Paul, près de Saint-Philippe dès le printemps 1881. La famille d'Octave figure dans le recensement de Saint-Paul d'avril 1881. Mais où va-t-elle sans ménage et avec cinq enfants, soit Olive, 17 ans et demi, devenue l'aînée, qui restera célibataire, prendra soin de ses frères et sœurs, de sa mère

11. La donation : Arth., #7 942 ; la vente d'une partie du lot 2 du rang 10 de Saint-Paul à Moïse père : Arth., #8 573 ; l'achat du lot 2 du 9^e rang de Tingwick, Arth., #12 221 (note : il achète, mais il est toujours « squatter », sans le titre foncier du gouvernement) ; l'hypothèque du mois de mai 1877 : Arth., #12 938.

12. Romuald se déplaçant à pied s'était arrêté l'automne précédent au hasard et sans les connaître, chez les Dupuis, pour demander un verre d'eau. Herméline a répondu à la porte et le lui donna. Sous l'effet d'un « coup de foudre », Romuald de la demander aussitôt en mariage, ce qui se fit plus tard. – Rencontre, Thérèse Larouche-Aquin, petite-fille d'Herméline.

13. Contrat signé à Danville, devant le notaire LaBranche, Arth., #15 998. Les effets: huit bêtes à cornes, deux chevaux, onze moutons, deux cochons, douze poules, tous les instruments aratoires, voitures, meubles de ménage, foin, grains et autres qui se trouvent sur les terres et dans les bâtisses vendues. Prix : 2 500\$ comptant.

Le pasteur Geoffroy demeurera peu de temps à Saint-Paul puisque le curé n'indique aucun non catholique dans la paroisse dans son rapport de l'été 1883, n'ayant comme item à déplorer « qu'un peu de danse et d'ivrognerie », *Documents*, p. 67. Le 21 mai 1881, trois mois après le contrat de vente, le voisin du 11^e rang, Thomas Binette, vend à Pierre Binette père ses droits et nomme comme voisin Octave Dupuis. Peut-être que le déménagement n'avait pas encore eu lieu ou n'a-t-il jamais eu lieu, mais le pasteur Geoffroy pressentait peut-être un champ prêt à être cueilli! Aucune rétrocession n'a été trouvée à ce contrat de vente, Arth., #16 300.

Le 15 mars 1881, l'arpenteur provincial fait inscrire dans un registre du Bureau de la Publicité des Droits de Victoriaville la liste des propriétaires ou occupants des rangs 10 et 11 de Chester, entre le canton de Ham-Nord et Saint-Philippe : le nom d'Octave Dupuis figure sur le lot 410 et une partie du lot 411.

lorsqu'elle deviendra veuve, et qui aura été de toutes les épreuves de la famille, Adeline 15 ans et demi et qui se mariera au même âge qu'Herméline en octobre 1882 avec Joseph Bisson à Saint-Paul, Marie 12 ans, Joseph 10 ans et la petite Hélène 6 ans? Octave fait-il un autre court séjour aux États-Unis?

Cet éloignement a certainement empêché Céline et sa fille Olive de participer à un gros pèlerinage de 1 700 personnes du comté d'Arthabaska à Sainte-Anne-de-Beaupré le lundi 11 juillet 1881. En faisaient partie, entre autres, Charles père et Calixte St-Cyr, Émilie Emerson et sa fille Jeanne, dames Moïse Dupuis père et fils [Louise Mercier et Adeline Lemieux], Hermine Lavigne femme de Jean-Baptiste Dupuis, Exilia Lavigne sœur d'Hermine et épouse d'Eusèbe Charest, Louise Dupuis femme d'Alphée Courtois et sœur d'Octave, et Israël Comtois beau-frère d'Olive Fortier¹⁴. Ce groupe devait certainement avoir des intentions très particulières!

Y a-t-il eu annulation du contrat de vente entre le pasteur Geoffroy et Octave? La famille d'Octave semble de retour à Saint-Paul où se marie Adeline à Joseph Bisson résident de Ham-Nord, le lundi 2 octobre 1882. C'est là qu'ira s'établir le jeune couple et il y élèvera leurs onze enfants. Au mariage, la mère Céline est présente et Moïse fils sert de père!

Un fils futur pasteur dans la famille.

Le pasteur Geoffroy et Octave Dupuis sont proches l'un de l'autre à plusieurs occasions : vente-achat d'une terre en 1881, baptême d'Ann Blouin en mars 1882 dans le Rang de la Montagne et de Félix Armeneau, fils de Delphine Fortier à Wotton. En avril, on les retrouve à Tingwick au baptême de Clara Laetitia Gallups¹⁵ puis ils distribuent ensemble le feuillet mensuel d'évangélisation *Le fidèle messager*.



Fig. 63 - Joseph Dupuis, 1923.



Fig. 64 - sa carte mortuaire, 1948.

Nous sommes en 1884. Octave et Céline ont 51 ans et demeurent avec eux Olive 20 ans, Marie 15, Joseph 13 et Hélène 10. Octave est devenu un ardent propagandiste de sa religion et possiblement le seul protestant demeurant dans les limites de Saint-Paul¹⁶ :

« En 1884, Thomas Dorion [pasteur méthodiste] publie un mensuel "Le Fidèle Messager". En poste à Danville, Dorion explique avec fierté : " Mes publications sont comme d'habitude lues avec plaisir par beaucoup de catholiques... Le mois dernier, j'en ai envoyé vingt-cinq exemplaires à notre cher frère Octave Dupuis de Saint-

14. *Documents*, p. 63A. Israël est le frère d'Isaïe Comtois époux d'Olive Fortier, sœur de Xavier et Céline.

15. BAnQ, Microfilm 3186, Méthodistes Danville.

16. *Délibération*, p. 22, indique un seul protestant dans la paroisse pour cette année-là.

Paul de Chester. Ce dernier m'a répondu... qu'il n'en avait pas assez. Il en réclamait cinquante autres car chaque exemplaire est lu par beaucoup de gens [...]»¹⁷. »

La même année, un projet germe dans la tête d'Octave pour son fils Joseph :

[le texte qui suit est de Joseph lui-même et reproduit par le prêtre Maurice O'Bready] :

« Le petit Joseph Dupuis, fils d'Octave Dupuis, l'un des instigateurs du soulèvement, vécut donc son adolescence dans une atmosphère de mésentente, d'anglisme et de foi douteuse. Dans le foyer même où il grandissait, les opinions divergeaient souvent, et la vie familiale s'embrumait d'âpres discussions dont le père tenait à sortir vainqueur. La mère Dupuis, Céline Fortier, qui conservait ses principes catholiques et qui tâchait d'en instruire ses enfants, se contentait alors de souffrir et de prier... mais que ne peut sur Dieu le cœur d'une mère, quand elle souffre et prie pour ses enfants.

Octave Dupuis, lui, farouchement obstiné dans son attitude de renégat, se tourna vers le protestantisme qu'un ministre de Danville venait prêcher à la nouvelle communauté. Bien plus, il rêva de doter d'un prédicant de son sang, l'église hérétique à laquelle il s'était affilié: c'est Joseph, le seul survivant de ses fils, qui servirait un jour les prêches dans la localité de Chester !

À cette fin, il fit encan de ses meubles, pour se ramasser de l'argent, puis partit pour une destination inconnue avec son fiston de 13 ans. On était au début de février 1884.

Le père revint seul au bout de trois jours, laissant planer le mystère sur l'adresse et le sort de Joseph. C'est ce dernier lui-même, aujourd'hui âgé de 73 ans, qui, une pointe d'émotion dans la voix, nous renseignera sur sa disparition:

"Mon père s'entendit avec le ministre méthodiste, M. Dorion, et me confia à Montréal à M. Viens. Je fréquentai là, jusqu'à la fin d'avril, l'Institut Méthodiste, où je devins un bon ami de Charles Geoffroy. Nous étions une trentaine d'étudiants de tous les âges, et je dois avouer que je me montrai le moins assidu et le moins progressif de ces élèves. Mon manque de préparation (je savais à peine lire alors) me rendait inapte à suivre les cours, et c'était bien juste si durant trois mois j'assistai à deux classes profitables. On nous traitait bien, la pension était bonne et la sympathie chaleureuse. Mais je m'ennuyais mortellement de ma sainte mère, qui, on s'en doute, pleurait d'inquiétude et de dépit dans un coin de Saint-Paul. Son souvenir m'enveloppait, et quand je réussissais à m'échapper, j'entrais dans une église, en cachette, comme elle m'avait enseigné à le faire, et là, JE PRIAIS MAMAN!

"Un jour, elle a une espère d'intuition: à l'insu de son mari, elle dicte une lettre à ma soeur Olive et me l'envoie, au hasard, à une adresse qu'elle a ramassée dans les colonnes d'une revue méthodiste. Elle a deviné juste ! Et la lettre m'arrive à l'angle des rues Craig et Sainte-Élisabeth, à Montréal. Elle y prétexte d'une grave maladie de foie et de rhumatisme aigus pour me supplier de revenir aussitôt à la maison. M. Viens, le directeur de l'Institut, m'autorisa à prendre le train de nuit pour Victoriaville, où je descends au petit jour, un matin de la fin d'avril.

"Personne au train pour me recevoir. Je me rendis donc à pieds chez nous, une distance de 20 milles, (nous demeurions près de Fecteau's Mill¹⁸, et je trouvai la route d'autant plus longue que, chargé de mon manteau d'hiver, je voyais d'un mauvais oeil le soleil montant me prodiguer ses chaleurs."

L'arrivée à la maison ne produisit pas le coup de foudre qu'on attendait: le père, soupçonnant peut-être le stratagème de la lettre, prit le parti de ne rien dire. Mais cette année-là et l'année suivante, il s'arrangea, à la fin

-
17. Vogt-Raguy , p. 696, citant le rapport annuel 1884-85, vol. XLVI, p. L de la Methodist Church of Canada. La station méthodiste de Danville ferma en 1886 et le journal, publié par intermittence ailleurs, cessera sa publication en 1910, rapporte-t-elle, p. 697.
18. Nom donné au village où se situe aujourd'hui Notre-Dame-de-Ham, à l'époque faisant partie intégrante de la Municipalité du Canton de Ham-Nord et devenue autonome le 14 novembre 1898 sous le nom de Notre-Dame-de-Lourdes-de-Ham. Fecteau est une déformation langagière de « Filteau », du nom de Joseph Filteau (décédé en 1898) qui possédait depuis 1864 les moulins à scie, à carder et à farine de l'endroit. Originaire de Saint-Anselme, comté de Dorchester, comme Xavier Fortier, il s'associe en tant que meunier avec Pierre Prince en novembre 1862. Ce dernier meurt en février 1863. Joseph rachète alors la terre et les immeubles à l'encan le 19 septembre 1864. C'est lui qui développera Notre-Dame-de-Ham jusqu'à son décès. Joseph a toujours signé son nom « Filteau ».

de l'été, pour retourner l'enfant à l'Institut Méthodiste. Tout ce que l'on put obtenir, ce fut d'envoyer Olive, le premier automne, demeurer six mois avec Joseph à Montréal, pour le suivre et l'entretenir.

Les années 1884 et 1885 passent ainsi, et Joseph, encouragé maintenant dans ses études et résigné à devenir ministre protestant, se réjouit presque de son éloignement, qui lui excepte d'assister à des scènes de famille. Il a pourtant gardé l'habitude de désertier des offices religieux de sa congrégation pour assister, chaque dimanche, à la messe à l'église Notre-Dame. Et, détail piquant, c'est la complicité de sa maîtresse de pension, Mme Viens, méthodiste elle-même, qui lui permet ainsi d'aller "prier sa mère" à la dérobée dans un temple catholique! Cette persévérance reste inexplicable si l'on oublie que la maman continuait, là-bas, ses prières et ses mortifications pour la protection de son grand gars.

En janvier 1886, une typhoïde maligne frappe Joseph et le retient cinq semaines à l'hôpital. Quand il se relève, M. Octave Dupuis se prépare à se rendre voir M. Viens pour lui proposer de garder définitivement son fils dans un milieu protestant, parce que chaque retour à la maison ébrèche son idéal de néophite [*sic*] méthodiste.

La Providence était postée à ce tournant: M. Dupuis tomba soudainement malade à son tour, et Joseph du [*sic*] revenir chez lui, le dernier jour de février, prendre soin de la terre paternelle.

Le reste de l'histoire intime de Joseph offrant moins d'importance pour la conclusion que nous nous proposons, peut se résumer en quelques phrases: devenu le soutien de famille [il a 16 ans] et maître au foyer familial, il se dégagea peu à peu de l'influence de son père malade, qui, tout en s'entêtant dans le schisme, n'osait plus lutter contre les convictions religieuses des siens¹⁹. »

Cet extrait illustre les tensions qui existaient dans la famille d'Octave et que l'on peut présumer identiques dans les autres familles dont les membres ne partageaient pas unanimement la même confession religieuse.

Au moment où Joseph est à Montréal, en juillet 1885, Octave achète les droits sur une place à moulin partie du lot 8 du 10^e rang (lot 335), ayant 15 acres en superficie [6 ha], où coule la « rivière Blanche », avec le pouvoir d'eau, le barrage et les constructions déjà faites pour la somme de 372\$²⁰.

En novembre 1888, par jugement de la Cour, Octave est nommé curateur des biens de son père Moïse qui a près de 79 ans²¹. Le 7 juillet 1885, le père avait reçu ses lettres patentes pour deux lots: le quart du lot 13 du 11^e rang du canton de Wolfestown situé à l'est du canton de Ham et le lot 39 du rang B du canton de Ham, soit respectivement 50 et 39 acres [20 et 16 ha]. Octave revendra ces lots à Cyrille Gaudet le 8 avril 1891.

La vie d'Octave sera marquée par deux événements l'année suivante: le mardi 10 septembre 1889, son huitième enfant Marie âgée de 20 ans, épouse Félix Garneau, cultivateur de Ham-Nord. Octave est présent à la cérémonie et signe le registre; puis le dimanche 15 décembre 1889, c'est sa mère Louise Mercier qui décède à Saint-Paul à l'âge 83 ans. Elle est inhumée dans le deuxième cimetière de Saint-Paul, situé à l'arrière de l'église actuelle.

À l'assemblée du conseil municipal tenue le mardi 8 avril 1890, Octave est rayé de la liste des électeurs de la municipalité parce qu'il n'y réside plus. Sa dette envers la Fabrique au montant

19. O'Bready, 1943, *La revanche*, p.108-12, voir l'Annexe 8 – A pour le texte intégral.

20. Wolfe, #15 921. Probablement le futur moulin Goupil qui donne son nom aujourd'hui à ce tronçon de « la route des Binette » situé entre Saint-Philippe et la route 161. À l'époque, cette « route » désignait le chemin entre Saint-Philippe et Notre-Dame-de-Ham.

21. Wolfe, #4 135, mentionné dans un acte de vente d'Octave Dupuis à Cyrille Gaudet de Ham-Nord en avril 1891.

de 17\$ sera entièrement payée à la fin de l'année²². Il est probable que c'est à ce moment que toute la famille déménage à Saint-Rémi. La maisonnée comprend alors Octave et Céline, la fidèle Olive, Joseph et Hélène.

Le mardi 13 janvier 1891, le fils Joseph épouse Hedwige Fontaine à Saint-Henri-de-Lauzon²³ puis le lundi 6 avril, c'est la dernière, Hélène, qui épouse Euclide Côté à l'âge de 17 ans, mariage auquel assistera et signera Octave à Saint-Rémi-de-Tingwick.

Au recensement de 1891, vivent sous le même toit maintenant Octave 58 ans, chef de famille et seul méthodiste, son épouse Céline 57 ans, leur fille Olive 27, leur fils Joseph 20 ans et sa jeune épouse Edwige 17 ans mariés depuis trois mois. Selon les souvenirs de la fille de Joseph, Madeleine, Joseph et sa femme Hedwige ne seraient pas restés longtemps à Saint-Paul et le couple serait déménagé à Tingwick peu de temps après leur mariage.

Octave apporte son concours à l'érection d'une mission méthodiste à Saint-Paul lors d'un acte notarié signé le vendredi 4 mars 1892. À l'été, le couple n'a plus d'enfant à la maison, sauf peut-être Olive qui a 29 ans. En août, Octave, qui dit demeurer maintenant à Saint-Camille-de-Wotton, accorde un prêt notarié à Herménégilde Guertin, cultivateur et fromager de Ham-Nord. Étant sur place, il sera parrain en novembre au baptême catholique de Félix Durand, huitième enfant d'Ananie et Marie Fortier, cette dernière étant la fille de Xavier.

Il revient vers 1895 chez son fils Joseph pour repartir vers le Rang de la Montagne où est établi son frère Jean-Baptiste depuis son retour de Manchester en 1894. Octave aurait-il été hébergé par son frère Jean-Baptiste²⁴? Un attrait dans ce coin retiré : il y avait là depuis près de quinze ans une petite communauté protestante qu'il connaît très bien. Octave décède peu après, le jeudi 21 avril 1897 à l'âge de 64 ans et 4 mois :

« [...] irréductible et impénitent, malgré les charitables pressions de M. le curé Lemire, qui multiplie les visites et cherche à le ramener à la pratique de la religion catholique.

Gardons-nous de juger trop sévèrement ce paroissien rebelle. Sans doute l'amour-propre et l'intérêt personnel ont dû inspirer son revirement, mais dans son aveuglement, il a voulu être logique avec lui-même, et Dieu seul a le droit de mettre en doute sa sincérité. Pieux jusque dans son erreur, il se plaisait à repasser les hymnes de son répertoire; au moment de mourir, il entonna le cantique "J'aime Jésus", et comme la faiblesse l'empêchait de continuer, il demanda à sa fille Déline de le chanter à sa place. Son grand coeur en tout cas, nous le rend sympathique: il était sensible et aimant, et les larmes qu'il versa dans sa vieillesse devant l'effondrement de son rêve ont dû attendre le Dieu des miséricordes²⁵. »

Un souvenir de sa petite-fille Jeanne Dupuis - Marcotte :

« Octave, quand il est mort, y a demandé à sa fille de chanter un cantique catholique. »

Et par la petite-fille de Gonzague Lavigne, Madeleine Côté - Marcoux:

« Le garçon de Octave Dupuis [Joseph], qu'il avait fait instruire comme ministre protestant, aurait rencontré une jeune fille qui était catholique, et comme il l'aimait beaucoup, il la demanda en mariage. Elle, de lui répondre: "je veux bien si tu changes ta religion". C'est ce qu'il fit et prit la religion catholique. Ils eurent une belle famille et beaucoup de vocations parmi leurs enfants. »

22. *Délibérations*, vol. 1, p. 75, 80, 81. Des arrérages d'autres habitants datant aussi loin que 1877 sont soulignés, dont Thomas Booth pour 13,80\$.

23. Hedwige était venue avec ses parents à Saint-Paul où Joseph l'a rencontrée. Une brève correspondance épistolaire s'ensuivit qui aboutit bientôt au mariage. Hedwige a 17 ans et Joseph 20. Madeleine Dupuis, correspondance.

24. Il sera attesté par Olive, fille d'Octave, que son père ne laissait aucune propriété.

25. O'Bready, M., 1943, *La revanche*. Extrait.

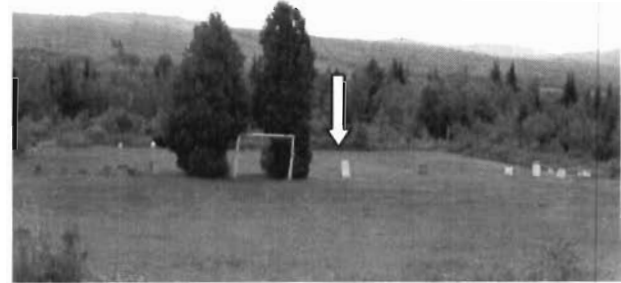


Fig. 65 – Stèle funéraire d’Octave Dupuis (g).

Fig. 66 - Sa localisation au cimetière de l’Église unie du Rang de la Montagne

Octave est inhumé dans le petit cimetière protestant du Rang de la Montagne qui relève aujourd’hui de l’Église unie du Canada²⁶. Céline, veuve, achètera le mercredi 26 mai suivant de Elzéar Renaud cultivateur de Ham-Nord, le lot 16 du rang Sud Ouest du canton de Ham-Nord, une terre de 95 acres [38 ha] avec bâtisses pour 125\$ comptant. En partant du village de Ham-Nord, ce lot est le premier rencontré sur la droite, dans la municipalité des Saints-Martyrs-Canadiens érigée et délimitée en 1943²⁷. Céline a 63 ans et sa fille Olive 33²⁸. Isolées et trop éloignées de tout? Trop de mauvais souvenirs? Une « fermette » à entretenir? Un environnement insatisfaisant? Céline achète le jeudi 19 août un emplacement de Joseph Filteau ainsi que la maison dessus érigée pour un coût total de 225\$ dans la nouvelle municipalité de Notre-Dame-de-Ham. Le mardi 5 octobre 1897, devant le notaire Foisy de Saint-Paul, elle fait son testament : elle se dit de Ham-Nord et lègue tous les biens qu’elle laissera à sa fille Olive. Elle décède le samedi 31 mars 1900 à Ham-Nord et sera inhumée

26. Pour son absence de trois années, voir *La revanche*. Sa stèle indique : « décédé le 24 avril 1897 à l’âge de 63 ans et 4 mois ». Le 24 avril est probablement la date de l’inhumation, car sa fille Olive affirmera en 1904 qu’il est bien décédé le 21 avril. *La revanche* indique l’an 1900 comme date de décès d’Octave. Si Octave a demeuré un temps dans le Rang de la Montagne, il faudrait raccourcir son temps d’absence d’une année et devancer son départ pour Saint-Camille. Lorsque Joseph raconte son histoire, c’est sous forme de conversation et quarante ans après les événements, d’où la possibilité de quelques imprécisions. Il a probablement confondu la mort de son père en 1897 et celle de sa mère en 1900. Nous savons qu’en août 1892, Octave demeure à Saint-Camille lors de son prêt de 200\$ à H. Guertin de Ham-Nord, Wolfe, # 4 790.

27. En partant du village de Ham-Nord, le numéro d’immeuble 426 route 161 est situé sur le lot 16 où commence la Municipalité des Saints-Martyrs-Canadiens. Le début des limites de la municipalité est d’ailleurs indiqué par un panneau d’identification.

28. Wolfe, # 288. Témoin à la signature Euclide Côté époux d’Hélène, dernière fille de Céline. Hélène et Euclide ont trois baptêmes enregistrés à Ham-Nord (1893, 1896, 1897) et un à Notre-Dame-de-Ham (1907). La famille déménagera à Biddeford, Maine.

Les lots du « rang A Sud Ouest » ont à-peu-près une façade identique borné à la route 161 actuelle. Le centre du village de Ham-Nord se situe vers les lots 40-44 Avec la création de la municipalité des Saints-Martyrs-Canadiens, les limites de la municipalité de canton de Ham Nord s’arrêtent entre les lots 16 et 17. Le « chemin de la Montagne » dit « Rang de la Montagne » débute entre les lots 9 et 10 et se poursuit sur la ligne mitoyenne entre les rangs 9 et 10. Voir l’Annexe 20, fig. 123.

dans le tout nouveau cimetière de la toute nouvelle paroisse de Notre-Dame-de-Ham²⁹. Sa fille Olive demeurera dans ce village où elle est modiste et chapelière.

Les enfants d'Octave Dupuis et Céлина Fortier

Le couple se marie le mardi 14 août 1855 à Saint-Chrystophe-d'Arthabaska. Sur dix naissance, trois enfants décéderont en bas âge, soit le premier à quatre ans, le deuxième à neuf ans et le quatrième à quatre ans.

Herméline



Fig. 67 – Herméline Dupuis
Sur sa carte mortuaire 1936



Fig. 68 – Romuald Paradis
Sur sa carte mortuaire 1932

Herméline est née le vendredi 3 juin 1859 et est l'aînée des enfants survivants d'Octave Dupuis et Céлина Fortier. Elle épouse Romuald Paradis le lundi 30 avril 1877. Octave vend à son gendre sa terre de Saint-Rémi en mars 1880. Le jeune couple l'habitera jusqu'en 1903, alors que l'activité de négociant d'animaux de Romuald prend de l'ampleur et l'amène à quitter l'agriculture et Saint-Rémi pour aller vivre à Victoriaville. Le couple sera signataire du livre d'or lors de l'ouverture de la troisième et actuelle église de Saint-Paul en 1901. Toujours dans le commerce des peaux d'animaux, se décrivant comme industriel et négociant, Romuald achète un lot de terrains à Victoriaville qu'il vend ou loue à bail pendant une longue période. La rue Paradis rappelle cet entrepreneur. Certains de ses fils font aussi de bonnes affaires : Alfred et Joseph participent avec

29. Pour la date de décès de Céлина, le registre paroissial dit le 31; sa fille Olive, dans une déclaration de transmission de décès en 1904 parlera du 30. Notre-Dame-de-Ham, où elle est meurt, est situé dans le canton de Ham Nord. Le premier cimetière de Notre-Dame-de-Ham est situé dans le haut du 1^{er} Rang Sud, sur la droite en montant, entre la maison portant le numéro d'immeuble 112 et la « coulée » un peu plus haut. La courbe du chemin était plus prononcée à l'époque et devait empiéter un peu dans le champ actuel. Ce terrain a été donné à la Fabrique par Nazaire Payeur en 1897. Les poussières de Céлина sont certainement demeurées là lors du transfert des corps dans le nouveau cimetière situé sur la route 161, en septembre-octobre 1952. La petite maison où ont vécu Céлина et Olive est située au numéro 48, rue Principale, Notre-Dame-de-Ham.

d'autres à la mise en place de la laiterie Lactantia et de la compagnie de pétrole Champlain³⁰. Romuald et Herméline sont inhumés dans le cimetière Sainte-Victoire, à Victoriaville.

Olive



Fig. 69 – Olive Dupuis



Fig. 70 - Sa carte mortuaire 1945

Demeurée célibataire, Olive Dupuis a toujours accompagné sa mère, ses frères et sœurs pendant qu'ils étaient à la maison. C'est elle qui est allée passer plusieurs mois auprès de son frère Joseph, à Montréal. Elle seule connaît intimement tous les secrets de la famille et l'histoire véritable d'Octave, mais elle n'aurait laissé aucun témoignage.

Après le décès de sa mère, Olive conserve sa maison de Notre-Dame-de-Ham jusqu'au 18 avril 1908, alors qu'elle la vend à Philéas Gagné, frère de Joseph. Ce dernier est le nouveau propriétaire depuis février 1906 des moulins ayant appartenu à Joseph Filteau depuis 1864³¹. « Fille majeure usant de ses droits », elle achète aussitôt par rente foncière une maison et un terrain de 6 700 pieds carrés [622 m²], partie du lot 11 du 3^e rang du canton d'Arthabaska³². Elle a 45 ans. Elle passera de nombreuses années à Victoriaville avant d'aller habiter chez son beau-frère Félix Garneau à Ham-Nord où elle décède subitement le dimanche 18 février 1945 à l'âge de 81 ans. Elle est probablement inhumée dans le lot de Félix mais son nom ne figure pas sur le nouveau monument.

« [Félix Garneau, veuf de Mary Dupuis fille d'Octave et remarié avec Adélaïde Alain] ... invitèrent la douce Olive à partager leur gîte [dans le village de Ham-Nord]. Olive a toujours été très liée à la famille de Félix et d'Adélaïde. Elle a été ménagère du Curé Lemire à Ham-Nord très longtemps. Tous les enfants [Garneau]

30. Propos de Thérèse Larouche-Aquin, petite-fille de Romuald et d'Herméline. Romuald fonde en 1898 « The Victoriaville Hide & Skin Co. » pour commercialiser les peaux d'animaux dans tout le Québec et les provinces voisines. La compagnie expédie annuellement aux États-Unis 100 000 peaux de veaux, 30 000 peaux de bœufs et 10 000 peaux de chevaux. Son fils Joseph s'occupe du bureau de Victoriaville et Jean dit « John », de celui de Québec. *Victoriaville Arthabaska Warwick... et les alentours*, 1910, p. 35.

31. Achat de la maison par Céline en 1900 : Wolfe, #7 338; déclaration de transmission par Olive Dupuis : Wolfe, *Registre des Avis*, vol. 3, no 1231. Vente de 1908 : Wolfe, #15 858. Le recensement de 1891 de Notre-Dame-de-Ham donne comme date de naissance à Olive le 20 novembre 1852 et lui attribue 38 ans alors qu'elle est née le 23 juillet 1863 et qu'elle a 26 ans !

32. Le contrat désigne ce lot comme étant le no 142 du cadastre officiel de la paroisse Sainte-Victoire. La Ville de Victoriaville nous a indiqué que ce numéro n'existe plus et aucune concordance n'est possible. Le lot acheté d'un journalier, la rente (hypothécaire) revenait à Edmond Perreault, hôtelier d'Arthabaska. Témoin à la signature et qui doit lui avoir déniché cette occasion : son beau-frère Romuald Paradis, Arth., #45 088.